



**BIBLIOTECA CENTRALA**  
**A**  
**UNIVERSITAȚII**  
**DIN**  
**BUCUREȘTI**

No. Curent 48-348 Format.....

No. Inventar..... Anul.....

Secția..... Raftul.....

# L'ORIENT GREC

84-992

-94

-96

91(38:3-11)(σ:84-992)

(-94)

(-96)

Inu. A. 23.866

LÉON HENNEBICQ

# L'ORIENT GREC

— GRÈCE ET SICILE —

49.396



ÉDITIONS DE  
**L'Humanité Nouvelle**

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

PARIS

—  
1901

84-992

-94

-96

91(38:3-11)(0:8)

CO

1953

1951

1950

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
48348  
Cota.....

Rc213/09

B.C.U. Bucuresti  
  
C49396

LIMEN

# L'ORIENT GREC

---

## LIMEN

*Ce livre fut conçu loin du pays où je suis né. Ma patrie est cette Wallonie de la Haine et de l'Escaut, cœur de la Gaule, perpétuel vallon. Dans ce court et volontaire exil aux poussiéreux pays qui ne connaissent point d'ombre, son souvenir ne m'a point quitté. Tous les jours, tourné vers elle dans un même retour de prière, j'ai revu ses coteaux verts et la jonchée de bruissants peupliers et de bourgades écarlates qui fleurissent, d'un bout à l'autre, l'horizon. Parfois je t'y associai, patrie d'élection, Flandre mélancolique.*

*Je vous avais quittées avec ce misérable dédain que nous affectons pour toutes les beautés qui sont trop bien nôtres. Je vous reviens blessé de repentir et d'amour. Avec la distance, mes yeux d'enfant prodigue, mes yeux aveugles, se sont ouverts.*

*C'est une tâche délicate que d'aimer les siens. Les premières croyances, évadées hors de soi-même, vont au clinquant des idéalités pompeuses, les premiers amours s'attachent à l'extravagante illusion*

*des lointains serments. Et pourtant tout ce qui mérite d'être aimé est présent et nous entoure. De proches et invisibles fiancées sourient dans un cordial silence. Hélas ! tout au démon des inquiètes aventures et dédaigneux des sûres caresses, c'est loin de nous-mêmes et par la solitude étrangère que, pour la première fois, nous balbutions vers toutes ces tendresses.*

*Mais avec la joie du retour, à la découverte de soi-même et de son pays, s'ajoute l'impérieux sentiment d'en perpétuer la grandeur. De vastes problèmes, tels des météores ou des présages, traversent le Ciel et l'Avenir des Nations. Les Voyages, en ressuscitant le Passé, cinglent nos soucis présents de leçons cuisantes. Ruines, Paysages, Mémoire des Civilisations antiques, indissolublement unis, vous murmurez des avertissements. Ces chuchotements prophétiques nous disent que, pas plus qu'un homme, un Peuple ne se mésallie sans déchoir, que, s'il renonce à la fierté de son origine et à la dignité de son sang pour la commune duperie des calculs mercantiles et des spéculations métaphysiques, il raie du Monde Futur l'originalité de son Ame.*

*Nous sommes aujourd'hui ce que les Grecs étaient hier. Nous avons, une fois déjà, vécu en eux, et comme pour eux, à l'heure présente, il s'agit de savoir si, par quelque lâche et faible amour, soit des amollissantes facilités de l'Argent, soit des dogmes cosmopolites et surnoisement fraternitaires, qui l'accompagnent comme des confidents obligés, religieux et sombres, nous serons après eux, nous aussi, rayés du Monde.*

*L'Histoire est un vaste et perpétuel combat. Ceux qui négligent leur veille un seul instant ne sont bientôt plus qu'un gibier esclave. Européens du Nord, nous possédons un patrimoine héréditaire. Il y a deux mille ans, le même vertige cupide qui nous menace ruina la splendeur de l'Orient Grec. Aujourd'hui les mêmes infiltrations mauvaises nous entament. La Fatalité veut que notre tour soit venu.*

*Voilà ce que m'ont murmuré les Ruines parsemées et branlantes, l'air fluide et bleu, les ondes de la Mer. Voilà la foi que je me suis trouvée.*

*Et, maintenant que les paroles qui suivent vont résonner dans d'autres cœurs, quelle joie si le péril des mêmes destinées, dont le mélancolique souci traverse la fidèle confession de ce livre, pouvait faire brûler, flamme inextinguible, au cœur de quelques hommes de notre sang un tel amour d'indépendance que, dévoués et infatigables, ils se donnent comme tâche unique de monter autour des instincts profonds de notre Race et de notre Tradition nationale une perpétuelle veillée des armes !*

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

I. — *Ouvrages principaux consultés sur la Grèce antique.*

BÆDEKER. *Guide de la Grèce.*

BELOCH. *Griechische Geschichte.* — Strasbourg, Trubner, 1897.

BURCKHARDT. *Griechische Kulturgeschichte.* — Stuttgart, Spemann, 1899.

BUSOLT. *Griechische Staats und Rechtsalterthümer* (Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft, de Ivan Müller).

BŒCKH. *Économie politique des Athéniens.*

BUCHSENSCHUTZ. *Besitz und Erwerb in dem griechischen Alterthum.*

*Bulletin de correspondance hellénique* (passim). — Paris, Thorin.

DAREMBERG ET SAGLIO. *Dictionnaire d'antiquités.* Paris, 1873.

DARESTE. *Inscriptions juridiques grecques.*

DIEHL. *Excursions archéologiques.* — Paris, Colin, 1890.

— *La Grèce, le Mont Athos, Constantinople.*

DIODORE DE SICILE. *Bibliothèque historique.*

GRUPPE O. *Griechische Mythologie* (Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft, de Ivan Müller).

HERMANN. *Griechische Rechtsalterthümer.*

HAUSSOULLIER. *Guide Joanne de la Grèce*, 2 vol.

HELBIG. *Das Homerische Epos.*

- HÉRODOTE D'HALICARNASSE. *Les neuf Livres de l'Histoire dédiés aux Muses.*
- HOFFMANN. *Griechenland und die Griechen im Alterthum.* — Leipzig, 1841.
- HUBNER. *Bibliographie de l'antiquité classique.* — Berlin, 1889.
- LENORMANT. *La Grande-Grèce*, 3 vol.
- MONCEAUX. *La Grèce avant Alexandre.*
- MULLER O. *Die Dorier.* — Breslau, 1844.
- KIEPERT. *Lehrbuch der alten Geographie.* — Berlin, 1878.
- PAULI. *Real Encyclopædie.* — Stuttgart, 1832 et nouvelle édition.
- PAUSANIAS. *Description de la Grèce.*
- PERROT ET CHIPIEZ. *Histoire de l'Art.* — Paris, 1882.
- PLINE. *Les trente-sept livres de l'Histoire du Monde.*
- RADET. *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades.*
- ROSCHER. *Mythologisches Lexikon.*
- STRABON. *Les Géographiques.*
- THEIL ET SMITH. *Dictionnaire classique de Biographie, Mythologie et Géographie.*

## II. — Ouvrages ethnographiques.

- BENLCEW. *La Grèce avant les Grecs.* — Paris, Maisonneuve, 1877.
- BÉRARD. *La Turquie et l'Hellénisme contemporain.* — 1897. Paris.
- *La Macédoine.* — 1897, Paris.

- DIEFENBACH. *De Volkstammen der europæischen Türkei.* 1877.
- FLIGIER. *Die Urzeit von Hellas und Italien* (Archiv. für Anthrop. vol. XIII, 433).
- *Præhistorische Ethnologie der Balkanhalbinsel* (Wiener Anthropologische Gesellschaft vol. VI).
- *Europa. Die Heimath der Arier* (Cosmos 1881.)
- *Zur præhistorischen Ethnologie Italiens, Wien.* 1877.
- HAHN (Georg von). *Albanien,* 1854.
- HECQUARD. *La haute Albanie.*
- HELBIG. *Die Italiker in der Poebene.* — Leipzig, 1879.
- MEYER. *Essays und Studien.*
- SATHAS. *Documents inédits relatifs à l'histoire de Grèce au Moyen Age,* 4 vol. — Paris, Maisonneuve.
- TAYLOR. *L'Origine des Aryens.* — Paris, 1895.
- VACHER DE LAPOUGE. *L'Aryen, son rôle social* (paru lors de l'impression de ce volume).
- VIRCHOW. *Die Urbevölkerung Europas.* 1874.

EN GRÈCE

DE BRUXELLES A ITÉA

*Exorde*

## DE BRUXELLES A ITÉA

### *Exorde*

49. 396  
Fuite foudroyante de moi ! Des poignées de main, hâtives, saccadées d'au-revoirs, des remuements de valises, des calculations intimes : combien de mouchoirs, de chemises, de faux-cols ? — Hé, le moins possible ! Des inquiétudes de maman — « Fais bien attention en descendant des trains ! » « Hé oui, le plus possible ! » Le ciel poudré de nuages, bleu et blanc, couleurs de saint Georges ; les rues enfilées de rafales, croisées d'un digue don de tourbillons et, par-dessus tout, rayonnant, chaud, magnifique, un méridional soleil : c'est l'invitation au voyage, le bon augure au pérégrinant. Même cette jaune, fumeuse, nauséabonde gare du Midi poudroie de clarté, chatoie d'effarements et d'appels.

Cris d'adieux, mouchoirs aux portières, gestes de lointains baisers, et puis, dans le court essoufflement saccadé de la course, tapi dans la confortable encoignure, la paresse de la songerie libre et la joie de la pouvoir savourer désormais d'une enfilée, des semaines durant, comme un délicieux sommeil orné de songes. Pointant dans cette volupté enveloppante du départ vers la liberté, j'entrevois à

peine les négligeables silhouettes de mes accidentels compagnons : Une figure de replet abbé wallon, égoïste suceur de cigares, ronde futaille goguenarde, grosse frimousse à bajoues et à lippe sensuelle. Elle est là, en face de moi, perpétuellement satisfaite, et il faut bien que je la regarde ! Puis de quelconques occupants de coins, exhibeurs de « nécessaires » de toilette ainsi dénommés parce que superflus, et reconfortante enfin, par le carré fuyant de lumière, la déroulante harmonie des paysages, fugace, tournoyante, fourmillante variété de plaines, fleurs, montagnes, qui bercent mon paralytique et monotone désœuvrement.

Floraisons croissantes ! Au début, dans le Nord onduleux et wallon de piêtres bourgeonnements, mais des prés durs et virides, et déjà, fondant à travers l'atmosphère, une crayeuse dissolution de soleil. Il y a une heure, villages wallons coiffés d'un rouge socialiste. Maintenant, une poussière grise, des toits d'ardoise, un cheminement de petites collines vers le radieux horizon. Volets rabattus, les maisons ont les yeux fermés, les paysans suent, courbés et tapant d'ahan la glèbe, et le soleil d'avril rit plus fort.

Paris, voici Paris ! Ah ! non ! ne mêlons point à cette fuite vers l'heureux lointain des pays en friche la cauchemardante vision de cette culture hystérique. Laissons Paris ! La nuit traîne, un peu froide, mais au réveil, déjà, au Sud de Lyon, les peupliers sont vêtus de verdure, les oliviers touffus secouent leur feuillage d'argent, une grise ardeur de lumière flamboie sur l'étincelante rocaille du sol qui perce, émerge et se dentelle en escarpements. Enfin, flo-

raison éclatante et brusque d'un été miraculeusement poussé en quelques heures, la fleur large et glauque de la Méditerranée ouvrira sa mauve corolle entre le ciel d'argent et le sol de cuivre, barrant de brume l'horizon cerclé de bastides, courbant à son souffle l'éparpillement des petits arbres. Sorgues ! En pleine campagne le rapide stoppe tout à coup. Le gros abbé pâlit. Les employés galopent. Toutes les têtes aux portières. Une fourmilière flanque un des wagons. Ce n'est rien ! un essieu qui chauffe. On ira tout doucement jusqu'à Tarascon. Bon Dieu de sort ! Je tire ma montre. Le steamer part à onze heures. Il en est neuf. Désolante perspective ! Je vais manquer et le bateau et le voyage, sans compter le ridicule énorme d'avoir fait dix-huit heures de route pour rien. Heureusement on repart. Le gros abbé panse mes inquiétudes. Nous passons agilement Tarascon et le pittoresque Beaucaire. Le soleil est monté au faite du ciel. Sous ses rayons drus la plaine se métallise, des reflets bleus ourlent tous les reliefs en leur infligeant, hélas ! un faux aspect vaguement mercanti de zinc ou de carton. Avignon tournoie et s'en va à notre droite avec son raide castel des papes et ses remparts sarrasinois.

Enfin voici le tumultueux Marseille. Onze heures moins un quart. Un fiacre ! je suis sauvé. La rosse galope à fond de train vers la Joliette. — Eh ! pardi ! on y sera tout à l'aise ! a crié l'homme en encerclant l'air d'une arabesque de fouet. Il a raison. Voici le hangar des Messageries. Quelques faquins se ruent sur ma valise, je la défends faiblement et sans succès et je m'engouffre vers l'*Orénoque* dont la haute masse noire s'adosse au quai. On roule des

caisses, on bouscule des malles, on déroule des grelins. La sarabande éperdue des retardataires court aux colis, s'exclame, aboie au personnel, aux tickets, aux cabines, moulinant des bras, éternuant un flux de récriminations intempestives, prolixes et colériques, désorbitant leurs globes oculaires et girant sur leurs talons, tels des toupies. — « Maman ! » — « Papa ! » — « Mon parapluie ! » — « Ma chaise longue ! » — Et patati, et patata. Quels sont ces démoniaques ? Ce sont eux, ils, ils, ils, mes semblables, parbleu, mes dignes compagnons de voyage. Au premier plan, un petit être infernal, bossu comme Ésope et hurleur comme Thersite, clame qu'il est malade, malade, malade, et comme le médecin du bord l'assure qu'il n'a rien et qu'il peut partir, le petit bossu entre dans une colère moliéresque ! — C'est un peu fort. Comment ! je ne suis pas malade ! par la corne de la Tarasque, je suis à la mort ! entendez-vous ! Mais on ferme la coupée, et les récriminations du bossu se perdent, tels de vagues borborygmes, dans les entrailles du paquebot.

L'*Orénoque* s'ébranle d'une longue volée frissonnante d'hélice. Les collines solennellement commencent leur ronde. Mouchoirs derechef s'agitent. Une brume de soleil fond sur les lointains, saisit et reprend tous les détails du paysage pour les réunir en une plus générale et lointaine décoration et à bord du paquebot les caquetages déjà s'égrènent.

Nous frôlons le château d'If, et Marseille au flanc de la baie s'aperçoit toute entière, ville frangui plus que française, cascadant vers la mer, libre, débraillée, plantureuse et dégrafée, fusante de cris, d'injures, de rires, de va et vient qui semblent pué-

riels, inutiles, à mes yeux d'Occidental. Ohé! ohé! ohé! ohé! une vie en interjections, vessies gonflées de vent, sur lesquelles un démon pousse. Purs impulsifs, sans réserve — oui, c'est cela — sans aucune de ces réserves profondes, sûres, sereines, magnifiques, qui substitueraient à cette perpétuité d'essoufflements, à ces saccades contradictoires, un rythme d'activités sûres, d'accords parfaits, une harmonie des âmes.

Ah! Dieu nous garde, en notre énervement quotidien, en notre hystérie menaçante, épinglage de nouvelles, polémiques et politiqueries, Dieu nous garde d'en venir à cet individualisme girouettiste, à ce marsouinage pétulant, à cette stérilité vibrante! Dieu nous garde de la plaisieuse adoration de la minute présente, l'odieux instant qui est bien, de toutes les minutes, celui qui exprime le mieux le sot inutilisme dont elles sont capables! Dieu nous garde d'un matérialisme purement extérieur; comme tous ces turbulents chiens de mer, de révéler en toutes choses l'imbécile anecdote, dieu magot, Panthée des Salons, et de noyer en cette frivolité journalistique ce trésor silencieux et frais du passé et du futur, le grenier d'abondance de la vie intérieure et des rêveries, qui seul compte, qui seul est digne d'émotion, qui seul fait se dresser héroïsmes et sacrifices et trace ainsi au-dessus de l'épiécette-ment de ces cabotinages le déroulement parabolique et superbe de sa transcendante supériorité.

Le soleil cingle, frappe et rit. On va, on vient, on s'installe. J'ai fait une dévotion à ma cabine, petite boîte carrée où nous serons trois, un Bordelais qui a daigné me faire part de ses flirtages littéraires et

qui se passe la main dans les cheveux d'un air inspiré, un Tourangeau de Paris qui a un rire franc et clair de bon camarade, et moi-même, le petit Belge. Puis à la montée sur la dunette encombrée de chaises longues où pas mal de dames, étrangement peureuses, malgré la radieuse douceur du temps, des atteintes du mal de mer, se sont alanguies : Tiens ! un profil curieux ! tiens ! une physionomie — sympathique, tiens ! une drôlichonne de silhouette ! au fond, à droite, un coin belge. C'est le cordial et grave chef de cabinet du ministre qui vient à moi, les mains tendues, et c'est le bâtonnier de Bruxelles, dont la douce autorité de chef paternel nous laissa, au Palais, tant de souvenirs de bonté. C'est Mademoiselle de R. dont j'entrevois le sourire aimable et fin, et puis ce sont d'autres personnes que je ne connais pas encore, mais dont j'apprécierai plus tard la gaîté, le charme, la belle cordialité.

Là-bas, les côtes s'embrument et amincissent leur ourlet montagneux ; de l'autre côté, c'est la mer libre, l'échappée, l'infini. Autour de moi, on jase, on caquète, on papote. Il semble que la sérénité berceuse de la mer demande pour rompre l'ensorcelante domination de son charme de pareils et légers énervements.

Puis, c'est l'immensité solitaire et mélancolique du déclin du soleil sur l'horizon tranchant et l'appareil descendant des ombres qui nous préparent la première hospitalité de leur sommeil...

\*  
\*\*

Les heures nocturnes ont fui. A travers la mati-

née encore fraîche et dans l'air rajeuni par la nuit, ondulent les profils de la Sicile, vagues et légers comme des nuages. Des passagers, par excès de zèle, montés dès trois heures du matin sur le pont pour voir le Stromboli, bâillent et rebâillent.

La tribu des photographes est sous les armes. A gauche, nous laissons les profils bizarres de la Calabre ; à droite, c'est Messine, et nous rangeons d'assez près de la côte basse, jaune et plate, le promontorium Pelorum. Nous doublons le môle de Faro et, tout à coup, c'est l'épanouissement d'une rade immense, amphithéâtre, encerclement de montagnes âprement regardantes, et où dort, petite et blanche, Messine.

A notre droite, et vers le phare que nous avons doublé, s'enchaîne un emmaisonnement de faubourgs, cahutes coude à coude, basses, plates et jaunes comme la terre étroite et brûlée qui les soutient. L'air est magnifiquement clair. On détaille l'agitation formiculaire et badaude des indigènes ; d'autres vont lentement vers l'église, avec sa tour basse et ce fronton immuablement plat pour toute l'Italie du Sud, et soulèvent le voile écarlate et flottant du portail. A bâbord, sur le moutonnement des arbustes, à l'assaut du bastion, des montées, un tournoiement orageux de nuées. Elles rasant les taillis, floconneuses, accrochant de-ci de-là leur errante toison. Puis, à-travers un trou de leur manteau, le soleil crève éblouissamment, habillant de sa faille dorée la phalange inégale des figuiers, des oliviers, des mûriers, des peupliers, recouvrant, tout à coup, hors des étreintes brumeuses et mouillées du matin, sa sèche et

rayonnante royauté, allongeant sur la mer bleue et dure, couleur de verre fondu, le vernis mouvant de ses reflets et illuminant l'éparpillement clair de cette ville où Malvissi et Merli s'épuisèrent frénétiquement en jalousies sanglantes. Mais, à peine entrevu, entre les dos voûtés des photographes et les stupéfiantes observations des passagers, déjà le détroit est doublé, nous laissons et le tourbillon de Charybde et le rocher de Scylla. Aucun de nos compagnons n'est emporté par ce monstre ; derrière nous monte stérilement le vieillard Etna, barbu de neige, et le steamer, en son honneur sans doute, souffle et fume affreusement. Par le travers, se dresse la pointe terminale des Apennins.

L'heure est exquise. La mer faiblement bat d'un rythme égal la carène fuyante. Le sillage serpente et se tord infiniment jusqu'aux brumes chaudes qui indécisent l'horizon. La fraîcheur du matin lutte encore, aidée de mille brises.

Les côtes de Calabre suspendent dans l'air miraculeusement léger l'entrelacement de leurs lignes. Rocs nouveaux, croupes musculaires. Elles s'étirent lentement du bain des flots, montent en traînées où des ravins se heurtent, grotesquement se boursoufflent et se drapent d'un pisseux velours, végétation qui crève la trame rocheuse, avec un superbe orgueil de loqueteux manteau.

L'heure est exquise et les pensées rêveuses commencent leur danse ; de grandes tortues, béantes et jaunes, montent des profondeurs outre-mer, des dauphins batifolent dans la houle somnolente. Quelques traînées de neige là-haut. Aspromonte ! libre et farouche ! âpre district de vieux Centaures et de

Cyclopes, c'est là peut-être, dans ces rugueuses cavernes, que Polyphème régnait au milieu de ses troupeaux de brebis. Monts sauvages et qui fleurent dans leur éclatante rudesse tous les parfums secs et nerveux de la liberté, monts où le vulgaire humain n'étend plus les patients réseaux d'économies systématiques, n'exploite plus, ne met ni *en valeur*, ni en *rapport*, mais restitue au contraire à l'air indépendant et voyageur, aux mille chansons simples des rocs et des eaux, la Vie, la vie humaine, simple signe perdu dans l'immense alphabet des choses, virgule gravée par le temps au cours de ses surhumains prodiges, et qui ne peut connaître la vérité du bonheur que si, modestement, elle s'intercale entre les grands mouvements du Hasard.

Les pâtres courent après les chèvres par les sinueux sentiers. Des mesures enchauminées sommeillent. Dans les âmes de ceux qui regardent, s'éveillent de mêmes doubles chansons : « Peuple de misérables », ainsi parlent les âmes riches d'orgueil. « Peuple simple, peuple d'heureux, heureux avec les fleurs et les oiseaux, pénétrés des parfums qui les environnent », répondent les cœurs saturés d'action trop énergique ; chacun d'eux ne poursuit que son propre rêve. En voici un troisième : « Ni peuple simple, ni peuple sentimental ; peuple, peuple tout court, peuple dans ses milices occidentales embrigadées dans les usines des bourgs et les corvées agraires, ou dans ses servitudes plus libres de la domesticité du midi affadies et bercées de soleil. »

Ainsi pensent silencieusement à leur tour les

intellectuels et les sages. Pour eux, mal et bien, complexité et simplesse, lâcheté et vertu sont au fond d'identiques paroles, le peuple n'est qu'un signe abstrait et, pour leur contemplation indolente d'idole, rien ne vaut la peine de rien.

Pour moi qui ne suis ni un penseur ni un sage, et non plus, je l'espère aussi, un richard d'orgueil, les aspects extérieurs des choses et des hommes, la ressemblance des terrains, l'uniformité des industries, la coupe analogue des manteaux, me paraissent dignes d'un bien grand dédain. Je ne veux juger les hommes ni par leur géographie, ni par leur habit. Ce sont jouets pour pédagogues et prétextes à chagrins ou bonheurs d'enfants.

Laissons-les donc et cherchons ailleurs. Ce qui est digne d'appeler nos dévouements, c'est la diversité magnifique des modulations de leur cerveau, le rythme original des battements de leur cœur, leur force créatrice, leur originalité, leur beauté. *Comment* les hommes agissent-ils ? Quels sont leurs *procédés* ? Toi, c'est le résultat matériel qui t'intéresse, le *succès* ? Imbécile ! Toi, c'est le drame extérieur des actions, en son processus incidentel. Et cela vaut mieux. Moi, c'est le théâtre interne de leur Être où défilent de merveilleuses visions. La modalité des sentiments c'est la moralité des actions. Peu importe que je fasse *cela*, l'essentiel est que j'agisse *ainsi*.

C'est, ombre insaisissable, ce *Comment* qui tisse ses réseaux conducteurs à travers toute notre vie, guidant notre songe. Intangible et pourtant présente, figure vague comme les spectres, les reflets lointains des miroirs, et les échos, tout ce

qui joue combine et renvoie les choses, magie inattendue de mirages, qui peux associer et créer ce miraculeux migma d'alchimie cérébrale, la Beauté. Dis-moi, Comment mystérieux, quel est ton nom ? Mon compagnon penché sur la lisse murmure : LE DIEU INVISIBLE DE LA RACE...

Autour de nous, pendant qu'ainsi s'évaporent ces molles et confuses songeries, c'est à nouveau l'immensité mélancolique du déclin du soleil sur l'horizon courbé comme un sabre et la seconde venue du sommeil.

UNE DÉVOTION  
A L'APOLLON PYTHIEN

## UNE DÉVOTION A L'APOLLON PYTHIEN

La matinée s'est dégagée, chaude et légère. Missolonghi sommeille encore. Patras est doublé. Lépante a fui. L'étrave du navire fend l'eau calme. C'est le premier aspect de terre grecque. Les côtes de l'Ægialée montent au Sud, vers l'Achaïe et l'Élide. Nous longeons de plus en plus près la rive du Nord.

Ton fauve. Raies rougeâtres. Zébrures brunes. Tachetures d'arbustes, verminement d'arbrisseaux. Quelques peupliers, un marécage, des cigognes, un coin de lande rose. Les lignes se fondent finement. Un trait dur ravive çà et là le ravinement rocheux. Les pentes glissent majestueusement à la mer.

Immobilité. Limpidité. Silence. Le charme de fraîcheur des matinées, l'immense solitude, l'étrange sérénité, la nudité lointaine des montagnes. Des berges, que le ressac entailla et que frôle aujourd'hui une onde trop clémente, des premières déclivités faiblement embuissonnées jusqu'aux fuyantes, bleuâtres, nuageuses hauteurs du Péloponèse, entrevues dans un poudroïment lumineux qui ne trouble point leur net profil, c'est partout l'effrayante visibilité des détails, la transparence telle d'un air desséché, que l'atmosphère semble absente.

Des cailloux éboulés, des petits saules. Là-bas, à des centaines de mètres, je vois une brise douce faire chanter leurs feuilles et, vers l'horizon, à quelle distance infinie puis-je apercevoir la fuite envolée, bleuie et de plus en plus lointaine du plan des montagnes ?

En me penchant sur la lisse, si je regarde le clapotis tapotant sur la rouge ceinture de flottaison du navire, je vois, dans une eau de verre, le soleil éclairer des dessous sombrement et clairement profonds. Ainsi, l'onde admirable des airs et de la transparence marine, dans le même triomphe, s'unissent. Le soleil les pénètre également. Il est Roi : c'est bien celui du sanctuaire proche, Phoibos.

Je commence seulement à comprendre l'infini mystère de la clarté. Un peu plus tard, dans les Cyclades à l'approche de Délos, je retrouverai cette sensation inexprimable. Mais là, dans le soleil éblouissant, les choses garderont une douceur sereine. Hélios est doux sur la mer. C'est le dieu des navigations favorables. Lorsqu'il brille sans nuage au faite du ciel, ni les tempêtes, ni les naufrages ne sont redoutables. Aujourd'hui, la chaleur croît à l'excès ; et, malgré l'heure encore jeune, elle grandira jusqu'à l'éblouissement.

Enfin, voici l'anse d'Itéa étalant dans l'échancrure grise son eau bleu tendre de porcelaine. Le navire vire, en criant des chaînes. Précipitamment, les cabestans grondent. L'ancre s'épate dans une gerbe d'éclaboussures. On mouille. De la bourgade accroupie sur la berge accourent pesamment les chaloupes. Par la coupée, une dégringolade de jupons retroussés et de mains tâtonnantes. Embarque !

Voici venir à nous la berge. Une maison à un étage « Kafeneion o Parnassos » où se prélasse au balcon, sous un parasol, une dame parée d'une robe à gigot. Des groupes d'enguenillés se perdent dans une contemplation stupide ; sommes-nous si extraordinaires ?

Sur le pier, dans des uniformes plutôt négligés, les représentants de la douane royale étirent leurs grosses moustaches en soufflant d'un air à la fois entendu et martial ; et, à l'entrée de la grande rue, au milieu des vociférations effroyables, le tohubohu infernal des ânes, des voitures, des chevaux, des cochers, des agoyates et d'une marmillante tapée d'enjuponnés gavroches s'entrevoit dans la poussière suspendue. Tous ces diables fondent sur nous. Oh ! la ho ! Emporté, saisi, écartelé. Ni mes bras ni mes jambes ne sont à moi, l'un est dans la possession d'un Armatole, aux yeux féroces, qui me tire éperdument vers son petit âne galeux, tandis qu'un montagnard, vêtu d'une ample saie brune, ayant empoigné résolument ma jambe gauche, s'efforce de me hisser sur une grande bique. Flottant entre ciel et terre, je proteste en vain. L'Armatole roule obstinément des yeux de croquemitaine muet. L'autre hisse de plus en plus. Un troisième intervient et, la main ouverte à la façon antique, entame une harangue. Est-ce que par hasard je figure le corps de Patrocle ? D'un vigoureux effort, je m'arrache à l'un et à l'autre, je saute sur l'âne du harangueur. La bête part d'un trot de déroute à travers la grande rue. Son propriétaire la suit en hurlant comme un possédé. Vacarme général. Les landaus au galop tournent, voltent, zigzaguent

avec ivresse sur la descente entre les grands cyprès indifférents. Trotte, mon baudet ! voici la campagne ! Des vignes aux ceps tortillés comme des serpents, entr'ouvrant entre les mottes labourées et grises leurs précoces bourgeons, quelques misérables moissons, une royale et noble solitude ; sur la grande route, le balancement houleux d'une patiente caravane de grands chameaux bruns. Baudet, mon ami ! je ne me figurais pas ainsi le sol de ta patrie ! Mais voici qu'une voix sort d'entre les grandes oreilles balançantes ; mon baudet se met à parler, étrange bête, et il me dit en excellent français :

— « N'as-tu pas vu l'antiquité, la Grèce, comme tout bon collégien, à travers Horace, cet infâme opportuniste ? N'as-tu pas subi la déformation épicurienne et romaine de l'enseignement des humanités modernes ? Comment les informes créatures, tes sœurs, que voici, à demi voilées et debout dans le premier sillon, n'ont-elles pas de poses académiques à la David ? Comment les hommes ne vont-ils pas tous habillés en pompiers ? Où sont et l'amphore de Sully Prudhomme, et la source de M. Ingres, et les grands yeux de violette, et le fourniment parnassien de ces solennelles chromolithographies ? » Mais le fils de mon père, refoulant l'indignation dans son vaste cœur, s'écrie bientôt à la façon d'Homère : — « Insolente bête ! qui ose médire des hommes arrivés, décorés, et de l'Académie ! » A ce moment, mon agoyate irrévérencieux interrompt, à coups de bâton, cette conversation si intéressante. Mon philosophe aux longues oreilles prend un vindicatif galop qui me mord les assises. Ce bât est d'un dur !

Brusquement, la tête de la colonne fait un crochet ; nous abandonnons la campagne où s'étendent des prairies fraîches, où s'avancent de grands blocs rougeâtres. Sur la route onduleuse et blanchâtre qui monte, sont les ruines de l'antique Amphissa des Locriens, appelés Ozolai, paraît-il, parce qu'ils sentaient particulièrement mauvais. Nous entrons dans un grand bois d'oliviers dont le moutonnement glauque nous suit depuis un instant. Là-bas, au pied du Parnassos et des Phædriades menaçantes, s'aperçoit Kriso et, au delà, le nouveau Castri, tous deux sur le flanc des éboulis rocheux qui dominant le torrent du Pleistos et regardent le Kirphis. En avant ! ô vindicatif baudet !

..

Ce pays sec et brûlé, où nos petits ânes, courtement, galopent, fut lieu de pèlerinage et sanctuaire dès la préhistoire. La Locride, à notre gauche, monte vers l'ouest et le nord avec la vallée du Céphise. Vers l'est, où grimpe notre caravane, s'élève le Parnasse et le Kirphis, cantons de la ligue phocidienne, et la plaine où nous sommes est la belle plaine de Krissa — τὸ Κρισσαῖον πεδῖον — vantée autrefois pour ses pâturages et ses vins et consacrée à Apollon. Les traditions antiques en font le centre non seulement d'une foule de légendes, mais aussi d'un conflit de races. Car c'est une chose capitale, qu'en-dessous de chaque phénomène historique, support et raison du drame, on voit poindre une race symbolique, un porte-drapeau d'idées. En Phocide, ce sont les Abantes, les Hyantes chassés de Béotie, les Thraces eux aussi poussés vers

l'Ouest, les Pélasges, fondateurs, sur le Parnasse, du culte de Thémis-Gaia, ces insaisissables Lélèges, qu'on retrouve mentionnés un peu partout; et enfin les Doriens, fondateurs de la ville sacrée de Kirrha, au Sud-Est d'Itéa, sur les bords du golfe. Et, entre elles, c'est une guerre d'extermination, qu'on traite trop facilement de simple brigandage.

Si l'on examine les événements avec plus de soin, on devine sous ces incursions intermittentes une lutte implacable où la cupidité n'a point de rôle. Thraces, Pélasges, Lélèges et Doriens luttent pour une hégémonie où l'ambition politique aussi est secondaire, mais où est impérative la nécessité de placer leur race dans de meilleures conditions d'hygiène physique et morale et où intervient, en première ligne, la Religion.

Aux temps les plus anciens, Deucalion, dont l'arche s'était arrêtée sur le Parnasse, régnait. Les redoutables Phlégéens d'Orchomène s'étaient fixés de l'autre côté du Parnasse, sur l'Acropole du Panopeus, là-bas dans l'Est, en remontant le Pleistos vers Arachova. Les Phocidiens occupaient le Sud avec Phokos, fils d'Ornytion, fils du Sisyphe de Corinthe, à leur tête. Il tenait son sceptre d'une sanglante aventure. C'est après le meurtre, par Ixion, de Deion, fils d'Æolos, époux d'Érechthée, qu'il avait pris le bâton de commandement. Enfin, les Doriens de Crète avaient fondé, en l'honneur d'Apollon, la ville sacrée de Kirrha. Progressant vers l'intérieur, ils ajoutèrent à Kirrha, qui n'était qu'un port de mer au pied du Kirphis riche en armateurs et en trafiquants, la cité de Krissa. Nous avons aperçu, depuis le débarcadère d'Itéa, le

village moderne de Kriso bâti sur les ruines et situé à mi-côte au pied des Phædriades. Progressant encore un peu plus, ils installèrent leur sanctuaire sur l'emplacement du sanctuaire pélasgique à Delphes, dans l'admirable, définitif et tragique paysage. Cette progression ne se fit pas sans chocs furieux de peuples. D'un côté, c'est l'Apollon dorien qui, à coups de poing, assomme le chef des Phlégéens, Phorbas. C'est encore lui qui, accompagné d'Artémis, hérissé de flèches l'énorme géant Tityos, cet autre Phlégéen qui avait tenté de violer Léto et dont en punition deux vautours aux enfers dévoèrent le foie. D'un autre côté, Phocéens et Doriens s'entre-déchirent au point que la légende disait : — « Tous deux fils de Phokos, ils se sont battus dans le ventre de leur mère. » En effet, Delphes, la doriennne, faisait alors partie du canton phocéén. Comme la Locride, avec l'aide de Sparte, elle s'en arracha au milieu du v<sup>e</sup> siècle pour former, avec toute la plaine de Krissa et de Kirrha, le domaine sacré de l'Amphictyonie doriennne. La terrible guerre sacrée entre ces mêmes adversaires est, dans la période historique, le dernier événement qui afflue à la surface du temps, comme témoignage suprême de ces haines antiques. Et, chose curieuse, de même que les premières luttes, pour l'établissement du sanctuaire, ouvrent l'histoire radieuse de ce centre idéal du monde hellénique, de même l'intervention ardente de Philippe de Macédoine, dans la lutte des Amphictyons de Delphes et de la confédération phocidienne, et la mort d'Onomachos mis en croix après la bataille du golfe Pasagétique, marquent le début de l'asservissement à la Macé-

doine, c'est-à-dire la fin de ce même monde grec. Avec une inépuisable ardeur et une implacable fatalité, les haines de races semblent donc inlassables. Elles montent la garde, comme d'aboyantes Euménides, dès l'auroral berceau des grandes œuvres humaines, jusqu'au crépuscule tombal de leur déclin.

\*  
\*\*

Les grands aloès en zinc, l'affreux cactus, l'ensanglantement écarlate des coquelicots se baignent d'un parfum vert des menthes vivaces, aux bouffées poivrées du thym. Le sentier dégradé, raviné, roulé de blocs, tourne et s'élève. Le soleil plaque sa brûlure. L'air ondoie en fournaise. Mon voisin rougeaud, pauvrement accroché à son trotinant mulet, s'éponge. Nos vermineux agoyates crient et chantent. Bizarres mélodies, âpres, nues comme le ravin et la lande. Les blocs montent, surplombent, menacent. Défilé. Et, au-dessus de nos têtes, près de son troupeau bêlant et serré, profil sur le ciel, un berger regarde ailleurs.

Puis l'œil se darde sur nos compagnons. Tiens, non encore remarqué, il était donc sur le bateau, ce joli chaperon rouge, trop élégant, trop bain de mer, et dont la propriétaire sourit d'un air sensuel ? Et cette moustache grasseuse sous un feutre pointu à la Jan Steen ? Mais bientôt la perpétuelle mise en batterie des photographes voisins se fait insupportable. Regardons plutôt en arrière ramper la plaine onduleuse, avec son interminable verger d'oliviers glauques. Des barrures cultivées l'animent d'un rouge brun et laqué. Au fond bruisant de lumière et d'ombre, les montagnes de

Locride, soulignées du miroitement céleste des eaux.

Cris aigus. Brouhaha. Nous entrons à Kriso, l'antique Krissa. Tous les indigènes aux fenêtres, chapeaux en l'air. Enthousiasme. « Zitô ê Hellas ! Vive la Grèce ! » Cris auxquels répond une formidable acclamation : « Zitô ê Gallia. » Baisers de jolies filles aux balcons. Offres hospitalières tendant les cruches d'eau fraîche, le glyco et le raki national. Rires en haut, se repoussant dans l'ombre des croisées. — Galopade — et de nouveau le roc et la campagne.

Des groupes nous escortent maintenant. Des gendarmes déguenillés et un superbe evzone qui fait des effets de caleçon. Mais nous touchons déjà au nouveau Kastri, le village exproprié par l'École française d'Athènes pour les fouilles et rebâti un peu plus loin. Les acclamations recommencent. Nous avons pris le trot d'arrivée : sous nos pieds Delphes la Sainte, la vallée du Pleistos, l'immense défilé où Œdipe tua Laios, et le Parnasse bifrons, s'inscrivent sur le ciel fin.

Quand on débouche d'Itéa et qu'on entend crier : Delphi ! on cherche et on s'étonne. La vallée s'est, dans les lointains, superbement élargie ; mais le lit desséché du Pleistos n'a pas cessé de courir. A gauche une formidable, monstrueuse, gigantesque armature de roc bombe son dos énorme, velu de quelque rare et houppetante broussaille, fonce vers la vallée avec un lourd aspect de mufle bovin et surplombe la route peureusement ondoyante à ses pieds. — Où est Delphi ? Mon ânier tend le bras. — Comment ! c'est ce petit carré de rien du tout,

dans cette encoignure à mi-hauteur de l'immense muraille ? C'est ça ! on voit scintiller les points blancs des marbres. Dans la pente abrupte du roc, un peu de terre a glissé et, de même qu'aux fentes des vieux murs s'accrochent les arbustes, un sanctuaire s'est blotti.

L'impression archéologique du premier aspect est plus décevante encore : une carrière en liquidation, fûts renversés, blocs en déroute, un scandale désordonné, un tohu-bohu de pièces et morceaux. Et une fournaise ! Car ces deux grands diables de murs qui s'encoignent au-dessus de nous, également frappés de soleil, se renvoient au-dessus de nos têtes une terrifiante exhalaison de rayons dardés. Les parasols ont beau s'étaler, les mouchoirs flotter sur les nuques, c'est un rôtissement effréné. Aussi, je suis de très mauvaise humeur. M. D..., le professeur de Nancy si bienveillamment accouru pour nous orner, avec une discrétion charmante, à chaque pèlerinage de quelque habile aperçu, celui qui écrivit les « Excursions archéologiques », ce livre « peut-être un peu facile, mais, mon Dieu, des mieux pensés », se hisse sur un bloc de marbre et commence. Ma verbophobie éclate, je suis pris d'une inexplicable fureur contre tout cet enseignement par le discours, fût-il parfait comme celui-ci, et me voilà sautant de bloc en bloc, au long de la voie sacrée, fuyant la voix éloquente, dont l'air effroyablement sonore, hélas ! m'apporte, malgré tout, les plus légères inflexions, le cadencement normalien et périphérique des périodes et le claquement périodique aussi des applaudissements assemblés. Au bout d'un instant,

l'éloquence de là-bas s'est faite confuse ; je m'arrête ; mon plan à la main, je m'oriente. Un murmure discret de voix semble sortir de terre. Je m'approche. Dans la fosse du trésor de Sicyone, un groupe attentif. Au milieu d'eux, une jeune figure qui parle avec une tranquillité pleine de douceur. C'est un élève de l'École française qui rentre à Athènes. Ma capricieuse humeur un peu calmée, je m'approche, j'écoute.

Envoyé en mission par l'École, il fit les fouilles par les orageuses estivales journées, par les nuits glacées d'hiver — il fait froid à Delphes — à la fente du Nord-Ouest la bise cingle — il remua la terre du village de Kastri et en vit surgir inscriptions, marbres, bronzes.

La belle chose que la sincérité ! la bonne odeur cordiale qu'elle met aux phrases. Ce n'est peut-être pas de l'éloquence, pas de mendicité à l'applaudissement, mais bien mieux. Au fond, toute approbation est une déchéance. Cela flétrit et rend mauvais. Un homme qui raconte simplement ce qu'il a senti et qui, sans en rien souiller d'orgueil, laisse parler et s'éclairer librement par lui-même le mystère des choses, a, au contraire, sans effort, la véritable éloquence, celle qui ne sème pas le vent des vivats, mais récolte la souterraine et profonde méditation du silence. Aussi, malgré la brillante habileté de l'un et le charme touchant de l'autre, tout à coup persuadé qu'aucun enseignement ne vaut celui des réalités mêmes, je m'éloigne encore, je gravis le coteau jusqu'au théâtre qui le couronne, adossé au mur des Phædriades, et là, bien seul, je regarde, je regarde...

Des degrés blonds, par-dessus le parcours circulaire de la strophe et de l'antistrophe et la scène étroite et basse, s'allongent vaporeuses et fortes, bleuies d'air sonore et profond, les collines lointaines de l'autre côté du Pleistos. Elles groupent, dans le désordre raviné de leur indigente nature, où sous les buissons rares la roche crève, l'opulente grandeur d'une molle et définitive simplicité. Point d'appels soudains vers le ciel, de cris et de flèches de cathédrales, mais une sûre et douce ardeur tellement forte et si coulante et si charmante dans sa facilité qu'elle dépasse en extase les diaboliques agitements aigus et crevassés du Nord. Au fond de la vallée, les oliviers dévalent au lit de galets qui histoire, d'un rais bleui et capricieux, le vert trouble des vieux arbustes. Quelques prés rouges, des toupets de menthe en fleur et des croupes de lande orangée animent un peu cette austérité pesante. Là-haut, dans le ciel ondoyant et bleu, où circulent des stries rayonnantes de fournaise, des nuées s'amassent en rondes apothéoses, des coups de tonnerre singuliers épouvantent les sonorités sensibles des échos, des chevauchées de nuages escaladent la haute souveraineté des chèvres. L'air est comme frappé de stupeur. Les sources rares coulent à peine : un Dieu a parlé et règne encore dans cette trop chaude après-midi d'où l'accablement fuse en vertiges. Les chèvres noires sautent sur les roches, et ce que les bergers à larges plis regardent statuairement face à face avec le ciel, semble-t-il, c'est l'étrange déesse de ce coin du monde, la Nature magnétique qui peut disposer à son gré des choses, créer et défaire, agiter et calmer

tour à tour, effondrer et ressusciter les temples et demeurer en ces minuscules variations la Déesse identique, supérieure et farouche, aujourd'hui détentrice des miracles d'art enfouis et qui fut centre d'énergie et d'espoir, pôle et levier humain.

..

Le plus grand mérite d'un voyage en Grèce est celui de vous convaincre de l'étonnante parenté de la terre, des œuvres humaines et du paysage. Ces monuments que l'on situait en dehors de la nature, dans un olympe éternel et métaphysique, rentrent dans la forte et changeante réalité du monde sensible. Colorés d'une lèpre fauve, ou moelleusement granulés de soleil, ces marbres n'exhalent nullement la mortuaire froideur des nôtres. Ils vivent. Cette atmosphère si fixe, si limpide, si sèche et si sonore, leur parle avec familiarité. A Londres, dans ce British Museum, caravansérail du passé, on a le sentiment que les sculptures du Parthénon sont sous clef et pleurent. Mais une fois qu'on les a pu voir, librement dominantes sur l'acropole, au délicat crépuscule dorant l'île d'Égine, ô la divine tristesse ! Vous connaissez la rose de Jéricho. Elle nous ravissait, dans notre enfance ; séchée, brûlée, crispée, on la plongeait dans une eau de Jouvence et tout à coup elle s'ouvrait. Ainsi, le classicisme sec et flétri de notre enseignement et de nos académies, replongé dans son ambiance, tout à coups'invigore. Monotone, il se diversifie, se fait petit ou grand, grotesque ou terrible, doux ou rude. Il chante, maudit, sourit. Aucune sérénité doctrinaire. Un sang d'homme, un sang moderne

comme le nôtre, désormais y ruisselle. Oui, ces œuvres comme ce paysage aux crêtes arrêtées respirent l'action dure et fleurent le sang.

Le classicisme métaphysique nous avait caché tout cela. Ses abstracteurs scolastiques attribuaient délibérément aux Grecs leurs propres erreurs. Haïssant le plein air, les grandes déroutes nuageuses des ciels, les jeux diaprés de la lumière et des ombres, passant sur tous les imprévus exquis, dramatiques ou joyeux déversés à pleines mains par l'abondante nature, l'écrasant rouleau de leurs formules, leur géométrique, leur fausse, leur doctrinaire solennité, ils ne laissaient voir à travers ces lunettes pédantesques qu'une Hellas aigre, revêche, géométrique comme eux, semée de syllogismes, d'appareils de torture et coiffée d'un bonnet carré. Même dans leur folie symétrique, ils allaient jusqu'à rectifier tout ce qui paraissait sortir de la norme. C'était une faute. Et ils ne s'arrêtaient satisfaits que si, toute originalité savoureuse décidément extirpée, seule la ligne droite demeurait.

Quelle triste erreur ! Ici, architecture et statues, comme partout, se fondent dans la délicieuse harmonie d'un charmant abandon avec le changeant décor du ciel, de la mer et des montagnes. Temples et marbres y poussent aussi naturellement que les fleurs des champs, et ce qui paraissait aux classiques des formules indépendantes de tout se rattache au contraire aux moindres réalités matérielles, aux moindres choses autochtones par d'étroites et chères parentés. Et ce n'est pas seulement dans le détail, dans la dentelle archéolo-

gique, dans la bigarrure colorée des monuments que nous retrouvons et les couleurs des campagnes et les lignes lentement et fermement montantes des coteaux ; une vérité, plus large, s'entr'ouvre. Une harmonie, qui surgit avec tant de clarté qu'on la croirait voulue, s'établit entre la totalité du gigantesque embrasement du paysage et le tout petit coteau delphique. C'est une entente si vaste qu'elle unit, dans une même et profonde impression, le sanctuaire, son paysage, son histoire dans une sorte d'enivrement intellectuel.

Et pourtant quelles objections ! Comment est-ce possible ? Me voici, sous un ciel d'étain, devant cette immense montée caillouteuse du Kirphis et de la brûlure solaire partout réverbérée en ondes de fournaise. D'arbres, point. Et je suis un homme du Nord.

Que notre somptueuse et religieuse forêt celtique, riche et savoureuse cathédrale de hêtres, avec ses vitraux de transparentes frondaisons, ses hauts transepts d'avenues, ses décors célestes de clairières, le tapis bruissant de ses soieries feuillues et la fraîcheur pleuvant des voûtes chantantes, mouvantes, grands nuages verts pleins d'oiseaux, comme elle m'apparaît majestueuse, émouvante et chère ! Dans notre pays arraché aux croupissants marécages, immense forêt trop mutilée, hélas ! et n'ayant plus de son impérial manteau de verdure que quelques lambeaux précieusement épars, la grande face religieuse et mystérieuse par laquelle la Nature parlait tous les jours aux hommes, c'était la Mer et la Forêt, et la chanson murmurée à leur oreille, celle des eaux et des bois.

Je me souviens m'être longuement assis, par une fraîche matinée d'été, au bord de la mer dans la forêt de Klampenborg, près de Copenhague en Danemark.

La mer avait une clarté verdâtre et bleue, un ton transparent et profond, comme l'eau sombre des pierres précieuses ou des glaciers. De grands nuages ouvraient au ciel leur voilure ronde. On voyait flotter sur la mer, avec une légèreté fuyante, les côtes de la presqu'île suédoise chevelue de forêts. Sous mes pieds, la pente gazonnée tombait jusqu'au faible ressac des vagues, un ressac de vaste étang. La forêt derrière moi géante entrebâillait ses ombres muettes. Les chênes musclés de bronze, au-dessus de moi, pesamment dormaient. Vagues, aériens, la bonne brise résonnant en musiques sur leur grément de violon, les grands trois mâts, fidèles à la caresse coutumière du roulis et du tangage, balançaient là-bas dans la clarté avec une paresse joyeuse. Autour de moi, la Forêt; devant moi, la Mer. Et il m'en souvient, pris au cœur par une émotion inexplicable, je m'imaginai un instant que ce paysage d'arbres et d'eaux, c'était sans doute la mystérieuse harmonie, la sublime représentation qui me révélait, dans le hasard d'un spectacle symbolique, ce qui constituait l'antique religion naturelle, le bain traditionnel et cosmique où s'étaient imprégnés mes ancêtres, et la facette par laquelle les spectacles de l'indéchiffrable univers, depuis des milliers d'années, en défilant sous leurs yeux nous avaient, point actuel de leur évolution, peu à peu façonnés.

Les Grecs ont, eux aussi, regardé le mystère

infini du monde dans le miroir divin de la mer, et ceux des temps anciens n'ont pas ignoré notre horreur sacrée des bois.

Dans les œuvres d'une Grèce citadine, les temps originaires n'ont pas disparu. Les bois sacrés entourent toujours les temples, les invasions thracophrygiennes, peuple plus jeune, mystiques sylvains, adorateurs de Pan et de Dionysos, font reparaître, en son harmonieuse, mais dure sécheresse, un peu de notre trouble barbare et occidental.

Comment pouvais-je cependant, dans une ambiance si étrangère, saisir aujourd'hui cette harmonie si frémissante que je sentais vibrer en musique ? Notre cathédrale semble si loin de leurs temples, notre forêt de ces rocs, notre milieu de ce milieu ! Le premier théoricien de la prépondérance géographique sur la formation de l'homme et des sociétés m'eût démontré, si aisément, que je ne pouvais rien ressentir ni rien admirer.

Pour que, dans des circonstances extérieurement aussi dissemblables de celles qui avaient façonné les ancêtres dont nous portons en nous le sang ancien, je pusse être à ce point ému, il fallait que ces différences fussent effacées par quelque grande communauté invisible et supérieure où le milieu n'avait plus rien à dire ni à interdire. Oui ! je ressentais, devant ce spectacle radicalement opposé, le tressaillement intime, la même caresse harmonieuse que m'eût procurés debout, sous le ciel nuageux et les horizons plats, quelque tour carrée de cathédrale flamande. La corde tendue sur deux instruments, sans avoir le même timbre, donne le

même son. Ces termes différents trouvaient un accord secret, puisaient leur communion dans quelque réservoir central, s'asseyaient sur une base unique. Notre âme la saisissait cette harmonie; nos cerveaux, assoiffés d'un même désir, avaient crié vers la beauté dans un même langage, se trahissaient par un même parfum. Je sentais le frôlement de cette parenté, de cette fraternité, de cette identité d'âme, — et que m'importait alors la différence matérialiste des aspects géographiques et du milieu? La Race était là, debout encore avec ses marbres mutilés et ses temples, la race à laquelle, par un lointain cousinage, je suis, moi, Européen du XIX<sup>e</sup> siècle, de sang aryen, d'éducation, de culture, de civilisation traditionnellement européennes, directement apparenté, et ce qui me faisait frissonner, c'est quelque chose comme cet obscur pressentiment que si mes ancêtres du Nord et moi-même nous avions dû nous poser sur cette Grèce aride et sèche et nous y bâtir comme eux l'apaisement esthétique de nos désirs, nous n'aurions pas pu faire un autre choix, édifier une autre œuvre, faire résonner en nous une plus juste harmonie.

Oui! la parenté de cette Hellas, prétendument et faussement classique, et de nos romantismes agités du Nord est certaine, et nulle antinomie ne creuse entre elles un infranchissable fossé. Nous le reverrons à Olympie, à Athènes, partout. Dans les monuments comme dans l'Histoire, la Race est la même. Chefs-d'œuvre italiens, grecs ou romains ou flamands, tout cela se touche et se confond, malgré la différence des milieux et des temps. C'est une ronde, un cramignon, une farandole, une

romaïka dansée par les générations au son de la musette aigre de l'amour et du tambourin des combats, mais Grecs dansant la romaïque, Provençaux enchaînant la farandole, Wallons joyeux enroulant les cramignons, — ceux qui la dansent sont du même sang.

L'harmonie surprenante entre le choix de cet immense paysage pour ce tout petit coteau n'était pas seulement une impression visuelle. La Religion qui y dressait son sanctuaire, la figure d'Apollon rayonnant, était bien faite pour lui ; l'art humain appariant merveilleusement les aspects naturels aux symboles religieux, le siège de cette divinité ne pouvait être que Delphes la brûlante. Apollon est un Dieu dur, hautain, impétueux. Imberbe, le corps en nerfs, sans graisse, l'œil étincelant, la lèvre méprisante, il court à un perpétuel combat. Son paysage est sur champ d'armures et de glaives. Il n'a pas l'écrasante vigueur d'Hercule, ni la fureur ivre d'Arès, mais, l'épieu ou l'arc à la main, il reste souverainement juste et pitoyable, secourable et consolateur. Il sourit d'un regard fier, élégant et brave.

Est-ce une illusion ? Le paysage de Delphes me traduit, avec une émotion minutieuse, l'harmonie à la fois douce et ardente et la bravoure du Dieu. De la route, rien n'est extraordinaire. On voit sur un petit coteau briller les marbres, le stuc, la pierre. Mais la matière la plus vulgaire, le simple calcaire du pays, bleu, noir, vert, jaune, rouge, se patine d'une armure dorée, chaude et transparente en

buvant le soleil du Dieu. La voie sacrée, qui part des environs de Castalie où s'arrondit le dôme d'un grand arbre, monte, en suivant le mur d'enceinte, le péribole et revient en lacet. C'est l'ancienne route de l'humble village de Castri qui s'est exactement posé sur l'antique chemin processionnel des pèlerinages. Des deux côtés poussent les débris, trésors, petits temples. Ex-voto de la bataille d'Ægos-Potamos, Ex-voto des Mégalopolitains, hémicycle des rois d'Argos et des Épigonos, trésors de Sicyone, de Cnide, de Thèbes, d'Athènes, le Bouleuterion, l'antique rocher de la Sibylle, le Portique des Athéniens, damasquiné de proxénies, et, devant l'entrée du Temple rectangulaire du dieu pythien, le grand autel de Chios, celui des Tarentins et, enfin, les bases colossales de l'Ex-voto du tyran Gélon. Plus loin, le fouillis se distingue mal. Mais, en tirant vers la gauche, le théâtre que nous allons gagner, étalant ses gradins, donnera au paysage enfin sa magnifique envergure et son caractère véritable.

Hélios là-haut nous est favorable. Son irradiement fait frémir l'air traversé de reflets, de réverbération et de bouffées fiévreuses. Les gradins du théâtre descendent vers le proscœnion de l'hémicycle et, par-dessus la scène mutilée, décor admirable, s'allongent la descente des oliviers de la côte vers le Pleistos desséché, la route, filant vers Arachova, les bas-fonds crevassés, ravinés, durs, gris, rocheux, infinis, et la remontée immense vers l'Est dans un bleuissement d'horizons. La chaleur sèche et métallique harasse, énerve et suffoque. La paroi des Phædriades coiffe lourdement la cité ;

d'un gris verdâtre s'en dénudent les rocs ; les profils, qui abondent dans les lointains et faisaient à cette scène un unique décor pour la vaillance de Teucer ou les malheurs d'Œdipe, sont d'une précision tranchante, mais ils se fondent pourtant si lestement dans l'air fluide que leur netteté légère donne au paysage un air à la fois sûr, doux et brave. Est-ce aussi le printemps qui prête à ces vieilles choses une si vibrante jeunesse ? Mais je revois la figure active, irritée, vengeresse du Dieu tel qu'il se voit à Rome, au Vatican, éternellement jeune, — et ce paysage, c'est le sien.

\* \*

Mais ne commettons pas l'erreur de penser que le Dieu imberbe ne soit qu'un reflet du paysage dénudé. Pas plus que l'étrange harmonie du soleil et du roc dont, il y a quelques instants, je savourais l'inattendu délice, sa figure ne dépend du Milieu où se dressèrent ses temples. Le Paysage n'est qu'un accord des âmes, une illustration de nos visibles pensées et de nos secrets désirs. Les Dieux sont l'âme même des hommes. Ils en expriment les nuances les plus délicates et les violences les plus guerrières. Ils forment le pivot du monde.

Pour comprendre le sens d'un paysage divin, ce n'est pas la Nature qui peut seule répondre, il faut interroger l'essence humaine dont les secrètes intentions se sont satisfaites jusqu'à le choisir entre tous. Au lieu d'y voir des pierres sèches et des broussailles, c'est l'âme des hommes qui l'anime. Tout paysage porte avec lui son aspect sociologique, et

pour comprendre celui-ci, c'est à son culte que nous devons penser.

Le mythe apollonien n'est pas le résultat d'un système unique de production économique ou d'organisation sociale, comme le disent facilement les historiens matérialistes, ce n'est pas non plus le Dieu exclusif d'une invasion ionienne ou dorienne. Tel qu'il se présente à nous, c'est le produit complexe, comme toute religion, d'une tradition infiniment lointaine, hérissée d'événements différents et multiples, c'est le type central d'une série de créations légendaires qui se superposent comme des couches géologiques.

Hermès, dieu des pâtres et des bergers, Pan, Aristaios, Orphée, Dionysos, Héraklès lui sont étroitement apparentés et, en certains points, leurs légendes s'entremêlent.

D'autres divinités remplissaient chez les populations primitives, dites pélasgiques, le rôle du symbole apollonien. C'étaient les dieux Paniques, les démons locaux des vallées dont les noms devinrent plus tard des qualificatifs d'Apollon lui-même. Sminthée au nord de la Grèce, Maleatas, consacré au bétail, Hyakinthos, dieu d'Amyclée, etc. Apollon les absorbe en lui. Enfin, le mythe lui-même n'est pas immobile. Venu d'Hyperborée à Délos, il a passé par la Crète et par la Phrygie, pour rayonner sur l'archipel. L'hymne homérique énumère ces migrations (1). C'est la thalassocratie dorienne qui se prépare. Dieu occidental, Lohengrin casqué, monté sur un cygne, il s'est heurté en Phrygie, en Carie, en Troade surtout, aux dieux

(1) Hymne à Apollon (Hymnes homériques).

assyriens qu'apportaient et les armées des grands despotes orientaux et les trafiquants phéniciens campés sur les côtes dans les mouillages protecteurs des îles, aux embouchures des fleuves, et c'est modifié, altéré, éprouvé par eux, qu'il s'est installé soit à Délos, soit à Delphes, comme souverain religieux.

Il est donc malaisé d'en épuiser les aspects et d'en classer les caractères.

..

Il est le frère jumeau de Diane, déesse de la chasse. C'est un dieu chasseur lui-même, Apollon Argaôs, il enseigna l'arc à Hercule. C'est aussi et principalement un dieu pasteur et nomade. Il est né dans l'île flottante de Délos qui est située au Soleil levant et qui symbolise sans doute une migration aryenne venue de l'Asie mineure.

Il est Nomios ou Karneios. Sous une foule de noms, il protège les troupeaux et est doux à toutes les créatures qui vivent des fruits de la Terre. La légende le représente faisant paître les cavales d'Admète et les bœufs de Laomédon. On le célébrait dans les fêtes des Karneia. C'est encore un dieu guerrier. Il est Boathaos, combattant, ou Stratagios, ou Boèdromios. A ce titre, les Athéniens l'imploreraient dans les Boèdromia. Il inventa le Pæan après sa victoire contre le serpent Python. On l'appelle Ekatos, Ekatebolos, Klytotoxos, Argyrotoxos « dieu dont l'arc est d'argent ».

C'est l'archer dont la flèche est sûre. Il est vengeur, Oulios. Il frappe les hommes injustes et insolents. Il est Sôter, sauveur. C'est un redresseur

de torts comme les chevaliers du moyen-âge et les premiers héros germaniques. Il tue les fils de Niobé, il crible de flèches les géants. Il tient dans ses mains fatidiques et jeunes la destinée humaine, il donne comme récompense aux braves la mort subite et douce qui est un glissement dans le sommeil.

Les guerriers des sociétés nomades doivent être agiles, forts et pleins d'endurance juvénile. Apollon est le protecteur de la Jeunesse. Il vainc Hermès à la course. Les statues le montrent, légèrement vêtu, harmonieux de formes, animé d'une vigueur irrésistible et d'une fierté claire.

C'est un dieu célibataire. L'organisation de la famille et du mariage est laissée à Thémis ou Athéna. Cependant, il a eu des amantes nombreuses et son histoire avec la Sibylle Hérophile, à la fois sa sœur, son épouse et sa fille, lui assigne, s'il faut en croire les hypothèses récentes sur la famille primitive, une extrême antiquité.

L'organisation des *genea*, *phratriai* et *phylai* repose également sur l'appui d'Apollon, sinon exclusivement, au moins en partage avec Thémis.

C'est enfin un dieu intellectuel. C'est assurément son prédominant caractère.

Même comme dieu pasteur, chasseur, chevaleresque ou guerrier, c'est essentiellement le dieu de l'Intelligence et de l'Harmonie. Héraklès est un héros intempestif et sauvage, c'est un demi-dieu de la Force et du Travail, mais qui touche à la brute. Apollon, lui aussi, tue des monstres et vainc des géants, mais il demeure idéalement intelligent dans toutes ses œuvres ; c'est ici qu'il apparaît comme

dieu solaire, Phoibos. Tout ce qu'il touche s'illumine d'une clarté bienfaisante ; il est purificateur, consolateur, explicatif de mystère et d'ombre.

C'est en lui que se concentre la vocation intellectuelle des races aryennes de rendre harmonieuses les choses vivantes ; son âme est essentiellement sereine et pure ; il s'apparente à cet égard au Christ, figure solaire aussi dans l'histoire des mythes, et dont il est le brillant devancier. De même que celui-ci faisait des miracles, rendait des sentences, proclamait la justice et guérissait les infirmes, Apollon est le dieu des oracles, de la justice, du délire sacré, des guérisons, des purifications et en outre le dieu essentiellement grec des Arts, de la Poésie et de la Musique.

C'est un dieu hardi, inventif, ingénieux, mais plus profond et plus complet qu'Hermès. Il est le dieu de la vigne, l'inventeur de la lyre, le conducteur des chariots. Il correspond, à ce point de vue, à cet égard, à la classe des Intellectuels dans les sociétés primitives, sorciers chez les sauvages, fous chez les nations sémitiques, mélanges de prêtres, d'aèdes, de devins et de juristes chez les populations aryennes plus durablement tendues vers les fonctions intellectuelles, qu'on les nomme brehons, druides, flamines, aèdes ou brahmanes.

..

Nous touchons en ce moment au problème du Droit, qui palpite confusément dans une enveloppe de prescriptions hygiéniques, de sentences religieuses, d'exaltations poétiques. Le rythme découvert par Apollon s'appelle : Nomos. Comme chez les

brehons, à la fois juges et poètes, les aèdes révèlent en chantant l'ordre des choses.

Apollon est Mantikos ou Iatromantis. C'est un devin. Il consulte les entrailles des victimes, il interprète les rêves.

Il est guérisseur comme des sorciers sauvages. Akestôr, il se confond avec Pæéon, l'ancien médecin des dieux d'Homère. Parmi ses fils, Esculape est médecin, Iamus est devin. Il préserve encore de tout mal. Il est Alexikakos et Prophylax.

Il est en même temps le dieu de la surexcitation religieuse et poétique. La Pythie s'exaltait sur le trépied de Delphes. A Cyènes, on regardait dans une fontaine. A Claros, on buvait l'eau d'une source et l'on entrait en délire.

Chose vraiment curieuse, d'après les anciens, Apollon, dieu de l'harmonieuse clarté, se manifeste dans toute parole qui nous semble insolite, inexplicable, obscure.

« Cependant, ce sont plutôt les oracles en paroles, dit Pauli, qui lui sont spéciaux. Dans beaucoup de cas, il est produit par les circonstances extérieures, comme à Delphes par la chaude vapeur de la Terre ou l'odeur du laurier. »

C'est ainsi qu'il est encore le dieu de la Danse, du Chant et de la Musique, et que les paroles qui lui échappent alors sont sublimes.

Elles ne sortent pas de lui-même. Annonceur d'ordres suprêmes, Dios prophète, Aphétor, il est comme Thémis, comme le Christ, la parole de Zeus, le verbe du Père.

Apollon est alors le protecteur du Droit, le symbole de la Justice. Il représente l'Harmonie sociale,

la Concorde des efforts humains, la Bienveillance, la Fraternité. Il est Thermios, Orios, Dikaios. Ses oracles sont *themistes*. Il veille sur les serments. Dans l'Iliade, on jure par Apollon. A Athènes, on prenait à témoin Apollon Patroôs. Dans sa république, Platon veut qu'on en atteste par Zeus, Apollon et Thémis.

Des jugements qui nous ont été conservés portent en tête l'invocation à Apollon Lycien. Protecteur du serment, guide de la conscience du juge, il sauvegarde la foi des contrats. C'est dans un temple d'Apollon qu'étaient conservés les *titres*, preuves des conventions.

Il est, comme Thémis, porteur de l'Égide.

L'Apollon Thermios est le protecteur de la ligue delphique pour la paix, Therma ou Ekecheiria, analogue aux trêves de Dieu. Sous le nom de Agnos, il procure au meurtrier l'expiation qu'il avait accomplie lui-même pendant neuf ans dans la vallée de Tempé pour avoir tué le serpent Python. Il donna, suivant la fable, l'absolution à Orestès et à Héraclès et, dans la vie pratique, on recourait couramment à lui pour le pardon des meurtres.

Cette dernière intervention doit se rapporter certainement à une période où le droit de vengeance et la guerre privée étant sans frein, désorganisaient les tribus.

Dieu de l'intelligence harmonieuse, il est le Dieu de l'intelligence et de l'harmonie dans le Droit. Il symbolise l'Équité même. Il est bon, secourable, clairvoyant.

Il arrête, combat et vainc les Érinnyes, divinités aboyantes et furieuses de la vindicte aveugle, de la

lettre juridique, de la loi du Talion, et de tout le judaïsme judiciaire. Il est la lutte pour le Droit, la vie dans le Droit. Dieu des vieilles migrations, il guide la destinée joyeuse des peuples vers la justice qui l'attend, souveraine et grave, sous la figure de Thémis.

Cet Apollon chasseur, pasteur, nomade, guerrier, célibataire, devin, poète, médecin et juge, réduit en son noble symbole tous les éléments de la vie gréco-aryenne. Avec l'approche des temps historiques, le mythe va se plier aux exigences économiques et politiques nouvelles, mais il demeure jusqu'à la mort du peuple grec le thème fondamental de son histoire. Dieu d'une période historique de vie errante, les Grecs se fixant et devenant agriculteurs, le voilà Thargélios, protecteur des champs ; Smintheus, destructeur des souris et des rats ; Parponiôn, exterminateur des saute-relles. Les laboureurs se groupent en villages et cités, il est Agyieus, celui qui veille au seuil des maisons, l'architecte, le constructeur des villes. En outre, dieu de la nouvelle lune, Néoménius, dieu du 7<sup>e</sup> et du 26<sup>e</sup> jour, il règle le cours de l'année, Oritès.

La renaissance et la transformation de toutes choses se lève sous son symbole immuable. Habitant des régions mystérieuses d'Hyperborée, il venait avec la belle saison, monté sur un cygne comme Lohengrin ou sur un griffon ailé. Il naissait d'une louve, Latone, comme le Mars ou le Romulus romains. Arrivé avec les tribus en voyage dans les pays maritimes, il devient, de dieu terrestre, le dieu des migrations marines. Il conduit les co-

lonies au loin sous la forme d'un corbeau ou d'un dauphin. Il n'est plus alors Apollon Lykeios : Apollon le loup, mais Apollon Delphinos, Apollon le Dauphin.

« Il est le guide des colons, dit Lang, il connaît les routes de terre et de mer, il conduit les voyageurs errants dans les ports et sur les terres fertiles. » L'alluvion des événements ne modifie pas son caractère ethnique. L'acquis de la race oriente ces données nouvelles suivant sa force supérieure.

Mais le monde grec s'épuise. La figure du Dieu cesse d'être multiple et de vivre. C'est la décadence. Le mythe fondamental se fractionne. Ce n'est plus le dieu sociologique progressif et vivant des migrations collectives. Apollon se localise dans les arts. Il se restreint à un même labeur.

C'est avec ce caractère qu'il atteint sa figure définitive et prend place dans le Panthéon du polythéisme classique, aussitôt fixé, déjà défunt.

Ce mythe harmonieux, qui centralise sous son symbole unique les grandes forces primitives de l'Art, de la Religion, du Droit et plus exactement la manière de vivre et la moralité de l'antiquité gréco-aryenne, a un intérêt plus grand que celui d'une exhumation archéologique.

En effet, son intérêt n'est point borné à l'Hellade. Ce dieu des migrations de l'aryanisme enfant perdure à travers les générations sous les mêmes aspects.

Dès que la Grèce épuise misérablement son énergie, il passe à Rome.

L'espace me fait défaut pour exposer les diffé-

rences entre l'âme primitive des Grecs et celui des Romains et l'intervention du Dieu de la Mantique et des Oracles. La figure d'Apollon est inconnue aux Latins. Leur dieu migrateur est Mars consacré à la guerre et aux récoltes, leurs animaux symboliques, le loup et le pic. Mais la riche synthèse qui groupe sous la figure du dieu de Delphes tant d'éléments sociologiques n'existe pas. Mars notamment n'est pas le dieu juridique de l'Équité et du Pardon.

Il est permis de supposer que cette différence fut décisive. La formation du Droit romain se caractérise par la lutte bien connue du Jus et du Fas comparables aux batailles anticléricales de notre société moderne. Cette lutte ne se présente pas en Grèce avec âpreté. La Religion et le Droit demeurent constamment unis sous une divinité commune qui est l'âme même de toute la cité intellectuelle de l'Hellade. Apollon maintient toutes les forces sociales dans une constante harmonie; facilite les transformations de leur vie, et c'est une observation curieuse que de voir qu'il fallut précisément la contagion des idées grecques pour que le développement du droit romain, auparavant cahotant et pénible, marchât avec une rapidité salutaire. C'est en 399 qu'on fait, en l'honneur d'Apollon, le premier lectisterne. Depuis, son culte ne fit que s'accroître, et le développement de l'*Æquitas* dans le Droit marcha parallèlement. Il y a là autre chose qu'une simple coïncidence. C'est au 1<sup>er</sup> et au 2<sup>e</sup> siècles de l'ère chrétienne que, à la fois, la divinité d'Apollon, la majesté impériale et l'importance du Droit se concentrent en une seule grandeur.

Apollon est le dieu impérial par excellence. Son culte est essentiel. « Il eut même, dit Preller, assez de sève pour rajeunir à une époque où les cultes nationaux étaient en pleine décadence. Sous Auguste, il prit place à côté de Jupiter Capitolin et resta, jusqu'à la fin du paganisme, le dieu le plus adoré. » Les empereurs lui empruntent sa cuirasse et son égide. C'est aussi la période triomphale du Droit de la grande cité conquérante, de la *pax romana*. Il prend sous sa croix gammée et solaire la magnifique efflorescence de l'Équité impériale. Mais le mythe attend déjà, pour reprendre sa dynastie ethnique, d'autres protagonistes que des empereurs.

Dans la refonte formidable des croyances qui bouleversa la Grèce d'Asie, c'est la figure du Christ qui répète la voix de la tradition. Il succède à l'Apollon mourant, et c'est sous sa haute figure que se constitue un monde nouveau. Zeus, Apollon, Thémis préparent la Trinité catholique. Apollon surtout s'apparente au Christ. La croix gammée était son symbole. Les chrétiens des catacombes, dit Goblet d'Alviella, n'hésitèrent pas à admettre parmi leurs représentations cette croix gammée. Jésus, *angélos tês megalês Boulês*, messenger de la grande volonté, comme Apollon, est, d'après Didron, « peint sous la figure d'un beau jeune homme de vingt ans, imberbe comme les païens représentaient Apollon ». Les invasions germaniques viennent singulièrement accentuer ce retour aux sources vives de la race. La grande figure de l'Apollon solaire, assombrie un instant, réapparaît en lui, resplendissante. L'espace me manque pour

le montrer, foulant aux pieds le Dragon avec saint Georges et l'archange Michel, dispersant les démons, dompteur de la mort comme Apollon Moiragetès, Dieu de la résurrection comme lui et groupant sous sa figure un cycle héroïque de légendes chevaleresques pareilles à celles des premiers temps de l'Hellade.

Depuis, à travers mille essais qualifiés d'hérésies ou de révolutions, les siècles se sont efforcés en reconstituant, d'après le communisme primitif, un État social plus adéquat au tréfonds ethnique de la race aryenne et à la complexité croissante de la vie moderne, d'unir, comme dans la Grèce antique le mythe apollonien, dans une coopération bienfaisante, la Religion, l'Art et la Justice. Telles les poussées contemporaines du Socialisme et de la Sociologie.

Le Droit, l'Art, la Religion des peuples européens, comme toutes les formes sociales qui sont aussi des forces sociales et coopèrent à l'évolution idéale, gravitent comme elles autour d'un même centre intellectuel et sociologique comme les planètes autour du soleil. Il s'appelait Apollon. Il s'appelle le Christ.

Ce noyau formé du legs historique d'événements millénaires accumulés lentement comme les coraux des îles madréporiques, armature qui résiste aux plus formidables avatars, c'est l'intellectualité traditionnelle, l'Ame, la Moralité, la Race.

De tous ces caractères, l'un d'eux accentue de sa ligne essentielle la Divinité tout entière. Apollon

est un Dieu actif, ardent comme le soleil. Inépuisablement, celui-ci fait lever les verdure, les moissons, les troupeaux de bêtes ou d'hommes ; celui-là, ferment religieux, fait lever à la surface des sociétés, phénomènes culminants, résultantes de tous les autres, les fleurs rares et suprêmes de l'Art, de la Religion, du Droit.

Suffit-il pourtant de dire qu'il fut actif et qu'il exerça multiplement sa féconde énergie ? Non. Il faut pousser plus loin, savoir *comment* il le fut.

Qu'importe qu'on crie : celui-ci a fait une étonnante découverte, si, ne pouvant la comprendre, j'ignore comment l'égaliser.

C'est une des plus dangereuses aberrations que de confondre le But et les Moyens, et, disciple de la maxime attribuée aux Jésuites, de dire que la fin suffit si l'intention est bonne.

La plupart des savants croient avoir fait grande œuvre lorsqu'ils ont rapproché, dans une identité de But, un certain nombre d'institutions ; quand les antisémites affirment que si les Aryens ont des scrupules, les Juifs n'en ont pas, ils ne font qu'exprimer, sous la forme agressive d'un exemple, ce que cette maxime, la fin justifie les moyens, a d'étranger à notre conception de la morale. Celle-ci, pour qu'une action soit socialement parfaite, veut surtout que les *procédés*, dont usent les hommes les uns vis-à-vis des autres pour réaliser leur vie, soient corrects, hygiéniques, parfaits. Moralité égale modalité.

Les Juifs ont au contraire une propension fatale à préférer le résultat, le succès, le but.

En économie politique, nous ressentons quoti-

diennement les miasmes de ce syphilisme moral; il suffit que des créations soient réputées cléricales, libérales ou socialistes dans leurs fins, pour qu'elles soient aussitôt, d'une manière agaçante, approuvées d'un coup par les uns et blâmées en bloc par les autres, alors que le troupeau d'étourdis haineux et de rancuniers sectaires devrait se souvenir que les institutions humaines valent par la manière dont elles fonctionnent et non par l'habit dont on les affuble.

En Mythologie comparée, c'est la même chose. Sur la foi hâtive de semblables généralisations, un Dieu sera réputé solaire, céleste ou terrestre, attaché à telle classe de phénomènes naturels ou sociologiques. Hermès sera dieu des marchands, Arès, dieu de la guerre. Après de pareils classements, ces prétendus savants, ces intellectuels, ces hommes *d'élite* qui s'imaginent avoir expliqué quelque chose, ne se doutent pas que tout ce qui fait leur orgueil n'a aucune valeur, et qu'un phénomène, quel qu'il soit, n'est connu d'une manière satisfaisante que si, non seulement son but apparaît, mais surtout les moyens grâce auxquels il est obtenu, reproduit, maintenu, nourri et ravitaillé.

Il n'en est pas autrement pour la légende apollonienne.

Il ne suffit ni de dire d'Apollon qu'il fut dieu du soleil ou dieu des arts, ni même de le représenter comme un dieu actif. C'est un oreiller trop facile pour l'esprit. Quels sont les procédés par lesquels il entre en rapport soit avec les dieux, soit avec les hommes? quel est son genre d'activité? Dans chacune de ses actions, quelle est la caractéristique par

laquelle elle lui appartient en propre et se distingue des autres ? Quelles sont les facultés psychologiques du seul peuple grec dont il anime les miroirs ?

Se demander tout cela, c'est enfin élargir cette question jusqu'à ses limites extrêmes et, puisque Apollon est la figure dominante du Panthéon grec et de toute notre Europe aryenne avec le Christ, c'est de la psychologie collective de la Grèce et de l'Europe entière qu'il faudrait parler.

\*  
\*  
\*

Pareille question semble au premier aperçu très éloignée et de Delphes et d'un voyage en Grèce. Il est extrêmement vraisemblable que ce gros monsieur accroupi sur les degrés du stade qui, une miche de pain aux doigts, coupe l'exaltation désordonnée de sa mâchoire en famine par de larges rasades d'une bouteille que serrent tendrement ses genoux, n'y a jamais pensé et n'en troublera pas ses rêves.

Même l'admiration béate et convulsive, dont témoignera à l'excès quelque archéologue mort-né, ne peut dépasser les grosses pierres réunies, et la reconstitution matérielle des lieux, chatouillant de satisfaction jusqu'à l'ivresse son sens topographique en arrêt, en lui permettant de s'ébattre enfantinement dans le bassin sans fond des controverses.

Le surplus des villégiaturants qui garnissent ce pan d'ombre fraîche au fond des degrés du stade, gens essentiellement aimables et peu disposés à se farcir la cérébralité d'hypothèses, tendent avec raison toute leur attention vers le spectacle qu'étale la

population du bourg de Kastri, accourue en foule, et vers la danse lente, compliquée, curieuse, aigrie du son nasillard de la musette renfrognée, du sauvage ballottement du tambour, pantomime toute en poses, en jeux de pieds et de bras, chorée étrange, et qui allonge son serpentement bizarre, saccadé, traînant, pénible, sur la poussière brunâtre où, il y a deux mille ans, s'empoignaient les athlètes.

Et pourtant du pan de roche où, assis, mes jambes ballottent, et près duquel un groupe de femmes tournant leurs fuseaux profile sur le ciel sa silhouette agrestement archaïque, en face du déroulement immense du paysage, il me semble que je ne pourrais l'honorer plus dignement qu'en associant à sa vaste amplitude la vaste ambition des visions mentales où processionnent, au milieu des populations européennes, les nobles fantômes du peuple grec.

..

Définir ce qu'est la Race est une tâche dure. Influences millénaires, astrales, planétaires, géologiques, historiques, naturelles et sociales, congénitales et mentales, croisement des uns et des autres, heurts, cahots, synthèses, tout cela s'amalgame perpétuellement, se dissout et à nouveau se conglomère. Un homme naît. Tout le Passé sur lui pèse, mais ses composants varient en intensité, en direction. Analogue à celui d'hier, c'est un autre pourtant. Semblable à son voisin, né au même lieu, à la même heure, le jeu de son enfantement a autrement distribué les chances, ils ne sont pas

identiques. Cette originalité, c'est la Race. Ne dit-on pas, dans l'inconscience de la conversation, qu'un homme a du sang ou de la race, lorsque, en face des situations qui l'assaillent, il réagit avec une puissante originalité? Que fait-on d'autre en recherchant dans un organisme quelconque des caractères spécifiques? Les Sociétés qui sont des organismes ont, elles aussi, la tendance traditionnelle, enfiévrée par l'hérédité de leurs nerfs, de réagir en face des événements avec une modalité, une moralité, ou des moyens originaux et différents. Qui dit race, dit moralité. Chaque Société a son caractère spécifique transmis par l'hérédité de l'Histoire. Chacune a de la race.

Cette originalité, ce caractère, on s'est plu à le reconnaître, soit dans des symptômes anthropologiques, soit dans des phénomènes sociaux. On a classé les races suivant la couleur de la peau, ou la forme du crâne, ou l'état des membres, et ceux qui se sont tenus à ces signes extérieurs de l'animal humain sont, assurément, comme Gall et Lavater en psychologie, parvenus à quelques résultats, mais à quelques résultats seulement. D'autres, plus intelligents et plus novateurs, ont pénétré sur le territoire, encore mal exploré aujourd'hui, de la morbidité mentale.

La tératologie, la nosologie psychologique ont fait apparaître, suivant les cas, telle ou telle originalité mal définie. L'anthropologie criminelle a largement restitué aux fatalités combinées de l'atavisme et du milieu la prédestination de ces infortunes. Mais l'existence de la race comme continuité collective, organisme qui semble éternel

comme cet hypothétique Bathybius de Hæckel, dont les amas protoplasmiques tapisseraient le fond des mers, n'y apparaît que comme une lumière reflétée dans de lointains miroirs. C'est vers les Sociétés, excroissances qui poussent plus directement sur le protoplasme racique, qu'il faut tourner ses questions. La comparaison des différentes manifestations sociologiques des groupes humains rend immédiatement la récolte si fructueuse, les différences apparaissent si vivantes aussitôt, que la plupart des observateurs, satisfaits de l'abondance des premiers résultats, y attachent à la hâte le glorieux grelot d'un critérium définitif.

C'est ainsi qu'on a cru pouvoir, parmi les nombreuses manifestations sociales, assigner à la Langue ce privilège d'être un réactif assuré de l'existence des races. Tel dialecte parlé jouait le papier de tournesol ethnologique. C'était un puissant moyen d'analyse des caractères spécifiques d'une collectivité ; mais tant d'autres facteurs historiques venaient se mettre en travers, qu'il fallut abandonner cette foi aveugle dans la philologie.

On compara les religions. Assurément la floraison des croyances, l'énergique extériorisation de nos certitudes sur l'Univers, serrant de plus près le mécanisme différenciateur des races, devaient offrir des éclaircissements inattendus. Cependant, Race et Religion ne coïncident pas. Les dogmes restent immobiles. L'eau sacrée du baptême n'arrête point l'hérédité ; sous une Religion apparente, il y a mille vies religieuses. Ce n'était pas la Religion qu'il fallait étudier, mais la pratique de la Religion.

Ce fut la troisième étape. C'est celle qui semble

avoir fourni le terrain propice à la solution du mystère.

Les différences entre les races dépendent de leur moralité.

La vie morale est faite de l'ensemble des caractères qui distinguent les réactions psychiques des individus et des collectivités vis-à-vis des sollicitations extérieures. Pour les individus, c'est l'étude des caractères et des tempéraments, le Comment nous nous comportons, ce qui est proprement nous, les moyens dont nous armons nos actes, l'idiosyncrasie. Pour les collectivités, ce sont les mœurs d'une nation, l'expérience héréditaire des moyens réactifs, un mode, un procédé traditionnel, qui lui sont familiers, c'est sa vie même, total nerveux dont les caractères sont d'un geste suprême des vivants jetés à l'avenir par-dessus le seuil de la mort.

Car c'est ce qui est héréditaire. Les conceptions de l'intelligence sont périssables. Les sentiments affectifs déjà plus profonds restent dans les limites du présent. Tout cela n'est qu'individuel. Les phénomènes que l'ancienne psychologie appelait volontaires et que la sociologie moderne a rendus à la Société, avec la profonde irresponsabilité de leur inconscience, passent au contraire de génération en génération. Ce sont toutes les réactions, toutes les explosions de nous-mêmes en face des assauts du monde extérieur, mais ce qui est héréditaire en elles, c'est un certain rythme, un mode, une harmonie qui est toujours la même. C'est pour les individus le Caractère. C'est, pour les collectivités, la Race. Elle se continue dans une même famille, avec la sélection des mariages et l'homogénéité du sang.

Elle relie les uns aux autres les membres d'une tribu avec la sélection éducative et l'homogénéité des mœurs. Peu importent les situations, peu importent les actes. Ce n'est pas une question d'Énergie. Le dieu de la Force n'en est pas le symbole. Leur quantité, leur ampleur n'est pas en question ; c'est de leur tonalité, c'est de leur qualité qu'il s'agit. Un génie, comme une plante vorace, épuise pour quelques générations l'énergie nerveuse. Mais ses fils, impuissants, conservent cependant, affaiblis, la qualité ethnique, de même que leur type physique s'est conservé. Ils réagissent faiblement, mais de la même manière.

Leur moralité est identique ; Moralité égale Modalité.

Rien n'exprime les caractères traditionnels d'une nation comme le faisceau de ses coutumes, l'haleine de ses mœurs. Qu'elle soit puissante ou déchue, leur parfum garde son éternelle virginité, et l'âme intangible de la moralité des sociétés et des hommes y apparaît sous les traits visibles de l'essentielle Vérité. Mœurs et coutumes prennent des habits de féerie ou de parade. Les langues avec une délicatesse de portrait paraissent s'adapter à leurs nuances, les Religions en expriment les arêtes vives, les éclats brillants de conviction et de foi. Mais dans leur vie et non dans la matérialité des lexiques ou des dogmes, c'est-à-dire dans leur Moralité. Un même mot peut palpiter de cent manières, suivant l'harmonie que lui soufflent cent vies humaines. Un même dogme, Protée surprenant, s'interprète autrement de nation à nation, de race à race. Bien plus que les parlers et les croyances théoriques, bien plus que les vanités

amères du Verbe, le trésor naïf et doux des légendes, la châsse sainte des Folklores, l'iconologie des symboles représente ce tréfonds de tact, de goût, de modalité, de moralité. La meilleure démonstration de l'identité ethnique de ces Hellènes, qui peuplèrent de dévotieux pèlerinages ce vallon delphique, et de nous-mêmes, c'est non pas l'identité philologique ou dogmatique, mais l'aspect dur, fraternel, héroïque, la couleur chevaleresque, la moralité militaire et guerrière, la qualité que je retrouve ici même de leurs légendes et des nôtres. Si le dieu-homme Apollon, expiatoire, prince du Pæan et de la charge, est, comme Jésus, un dieu de pitié et de pardon, l'Homme-Dieu Christ, expiatoire aussi et consolateur, a chassé les marchands du temple et, comme Apollon, a terrassé le dragon.

..

Et maintenant, dans mon esprit, qui, à toutes voiles sur l'océan des songes, vogue et vibre, un pressentiment surgit, se précise, s'impose, que grossiront les impressions des journées venantes.

C'est avec le dieu qui porte un arc d'argent et qu'enfanta la flavescente Latone que s'ouvrent les éblouissantes splendeurs de cette psychologie nationale qu'on appelle Hellénisme. C'est avec son déclin qu'elles s'éteignent. Dès que le monde grec cessa de tourner autour de ce sanctuaire, sevré de grandir, il descendit les noirs degrés de la mort. Dès que le symbole de la Race et le Portrait de sa moralité cessa d'être l'image favorite de leur pensée, dès qu'avec la promiscuité des amitiés commerciales, de l'hétaïrisme vulgaire, pandémique, ou

célestement raffiné, les sangs et les âmes s'altèrent, il y eut encore quelques illusoires lueurs du Passé, pareilles aux rayons qui persistent dans les cieux verdâtres après la chute du soleil et l'avènement des ombres, il y eut encore des étrangers qui s'affublant, comme à Byzance, des sonorités pompeuses de la langue antique, s'imaginèrent orgueilleusement qu'ils étaient des Grecs. Mais il n'y eut plus de Grèce.

Les grands aspects de l'art, les rêves de marbre gagnent à être vus de près, mais ils se modifient. Ce ne sont plus des palais énormes enfermés dans le rêve symétrique d'une architecture immuable, ce sont des expériences plus petites, des œuvres modestes mais vivantes. Le grain chatoyamment satiné du marbre reluit merveilleusement sous la chaude brûlure des vieux siècles, mais il ne s'étale pas sur de prodigieuses surfaces. Il n'est pas fait pour la vulgarité des barbares qui saisissent aisément les dimensions. La grandeur matérielle en mètres carrés n'a point d'importance. Ce sont des orfèvreries de marbre que les temples, des orfèvreries à la manière de la Renaissance. Sur deux mètres carrés de terre, ne peut-on pas bâtir toute la vie humaine, un berceau, un tombeau !

La voie sacrée de Delphes qui monte en crochet à travers les ex-voto plantés par l'orgueil des peuples est tout exigüe.

Des dalles inégales et disjointes d'un beau marbre net se bordent de reliefs en désordre.

Mais ce peu de choses qu'un enfouissement sécu-

laire a précieusement conservé, cette domination despotique des coupoles rocheuses du Parnasse et de toute la nature laisse parler délicieusement la voix humaine. La fontaine Castalie n'est qu'un mince éclair d'onde, mais rien vaut-il le charme exquis, le filet vivant d'une petite chanson lointaine ? Delphes tout entière, avec ses pauvres oliviers et ses maigres eaux, existe pourtant, oasis humaine. Et, sentiment qui rehausse son existence et l'intensifie, elle parle avec une énergie d'autant plus forte qu'en son exigüité matérielle et son désordre ruiné, elle apparaît comme une réalité mesquine.

Petites choses, oui, mais non petites gens. Les figures antiques redressées dans leur décor, s'enlèvent sur le paysage avec une surprenante ardeur. Les colonnades blondes, les torses amputés, les faces vides s'animent. Et ce n'est pas là un simple effet d'optique, c'est une illusion tout intellectuelle, une ivresse mémoriale. Le sentiment de la petitesse des grandes œuvres humaines double et redouble leur puissance. On les voit autrement. Cette lente voie sacrée que j'aperçois blanche, jaunie, ensoleillée et luisante à la fois, où montait le serpentement religieux des cortèges, c'est par là qu'a monté, avec le pas rythmé des hommes ou des prêtres, mêlée aux offrandes et aux actions de grâces, l'Asie hellénique tout entière, la Grèce elle-même, en sa totalité pensante, en sa mystique agitation, en tous les sentiments qui remuent assez profondément les cohues humaines, pour les grouper autour d'un Dieu.

Or, ces sentiments religieux qui sont la culminance parabolique de la course mortelle,

émeuvent, remuent jusqu'aux plus intimes profondeurs, nous apparaissent, et c'est là ce qui est caractéristique et véritablement intéressant, tels que les offrandes et les actions de grâces nous les ont conservés, c'est-à-dire ardents, harmonieux et guerriers.

Ardents et guerriers. En effet, ces monuments qui, pareils à des ossements, blanchissent épars au soleil, furent élevés pour glorifier des haines de cités. Peuplade contre peuplade, ce sont des massacres célèbres, des prises de ville, des combats terrestres ou nautiques. C'est une ardente fureur qui anime ce centre mystique du monde grec.

Et c'est ce qui rapproche la grandeur de ces cités de la grandeur de la Renaissance. Dans toute l'Italie du Nord comme en Flandre, dès le x<sup>e</sup> siècle, c'est un remuement passionné, une puissance d'agitation incomparable, un besoin de lutte expansive qui se traduit par des révolutions intérieures et par des expéditions lointaines. Comme en Grèce, comme dans toutes nos populations européennes, elle s'exprime encore au suprême degré par des œuvres d'art.

Comme en Grèce, elle puise sa force dans un fouillis prodigieux d'activités diverses, commerciales, industrielles, intellectuelles, dont la fermentation engendra d'étonnantes découvertes, provoqua de sanglants soubresauts politiques et créa, par-dessus tout, des œuvres : Le comte Ugolin regarde Prométhée, le Dante contemple Eschyle. Mais comme en Grèce aussi, ces activités revêtent le même masque tragique, leur figure gardel'impérieux et fier profil de la Guerre, mère de toutes choses.

Oui, ardeur guerrière surtout. C'est là ce qui nous différencie des empires asiatiques. Nous sommes militaires. Non que nous aimions le sang, mais nous savons que la vigueur et la netteté des actions sont les bases de notre avenir. Il faut, pour que nos créations produisent et procréent à leur tour, que nos forces soient militairement menées, c'est-à-dire avec promptitude. L'équilibre de nos civilisations, de plus en plus perfectionné, de plus en plus harmonieux, est instable et d'une agitation croissante. Il nous faut, pour que de grandes idées morales se propagent, pour que de hautes œuvres d'art éclosent, pour que de grandes hymnes fleurissent vers un Dieu, qu'elles aient, comme nous-mêmes et comme notre passé, les pieds dans la mort. La Guerre n'est pas adorée pour elle-même, nous ne sommes ni des massacreurs ni des pillards. Mais elle est l'instrument au contraire de la fermentation sociale; elle crée des splendeurs de dévouement; elle invente des chefs-d'œuvre; et sa propagande sociale en fait la matrice même de l'art.

Si des monuments, ruinés aujourd'hui, admirables autrefois, couvrirent le coteau delphique et dorment encore sous l'épais froncement du Parnasse, c'est que des haines, des rivalités, des passions vigoureuses actionnèrent jusqu'à l'héroïsme les cités à la fois violentes, paradoxales et dévotes dont l'éclatante ardeur ne voulut jamais, au temps de leur hégémonie, admettre une autre supériorité.

Ardeur harmonieuse enfin. Dans leurs extrémités, nul excès. Les excentricités d'Alcibiade lui-

même n'y semblent point excessives. Au-dessus de notre fausseté étroite et puritaine, ils plaçaient une moralité supérieure que nous n'avons pas encore retrouvée. Le Bien et le Mal n'étaient attachés ni à des notions ni à des objets. Ils étaient les accessoires de la Beauté, l'Harmonie régnait.

Tout ce qui convient à la nature humaine est beau. Toute action qui suit le rythme de son temps est harmonieuse. Dans l'atmosphère des actes humains où elle baigne, elle nage vigoureusement. On suit son vol rapide. Et la Moralité supérieure du monde grec n'était faite que de cette harmonie des actions et des bases sûres et profondes qu'elles prolongeaient dans l'immense nature. Racines infinies qui s'alimentaient aux sources les plus mystérieuses des Théogonies orientales, elles fleurissaient au plein soleil de leur vie citoyenne en activités inlassables, en héroïsmes énergiques. Leurs moindres actions sortaient ainsi d'un abîme profond. Expression d'une fatalité gigantesque et souterraine, elles ne s'en exhalaient qu'avec plus de fièvre.

C'est que l'invasion doriennne, dominatrice, triomphante, mêlée aux races servantes et formant avec elles et sur elles un mélange supérieur, aiguillonnée par le désir, inséparable pour elle de l'existence même, de demeurer ce qu'elle était, dominatrice, avait su créer entre ces forces désunies un accord social formidable. Ainsi procédèrent aussi les Aryas de l'Inde, avant et pendant le régime des Castes. La Religion qui devait en naître, puisée à de multiples traditions, et cependant unique, centralisée autour du Dieu dorien et delphique, sut rayonner ces splendeurs confonduës et multiples

sur tout le monde connu. L'Art, lui aussi, avait à sonner une fanfare hautaine, à amalgamer en une symphonie immense les notes rassemblées des pays plus lointains. C'est le secret de l'histoire d'Hellas. Mais il semble que cette gigantesque concentration eût été impossible si, avec une dure énergie, les âmes doriennes, que symbolise encore la figure résolue de l'Apollon imberbe, n'avaient été le creuset psychologique, le laboratoire cérébral unique, où venaient, dans une assimilation merveilleusement harmonique, se marier, se féconder, se sublimer toutes les traditions.

Telle fut, du reste, l'action politique de l'oracle de Delphes. Dès qu'il s'oublia, la Grèce cessa avec lui de fondre en sa puissante supériorité la grandeur et les découvertes des pays orientaux, et dès lors elle était vaincue. L'histoire de Grèce s'ouvre et se ferme par des guerres sacrées. Les proxénies qui courent sur toutes les murailles du sanctuaire en sont le plus visible témoignage.

La proxénie, contrat entre une ville et un particulier étranger, dit Monceaux, reposait sur deux principes (1) :

1<sup>o</sup> La cité entraît pour ses relations avec une autre ville de la clientèle de son hôte étranger qui jouissait dans sa patrie de tous les privilèges du citoyen. Celui-ci devenait son *προστάτης*, son patron, et protégeait ses intérêts.

2<sup>o</sup> En reconnaissance, la cité admettait ses hôtes publics au foyer commun ; le proxène, analogue à nos consuls marchands, était plus ou moins assimilé aux citoyens.

(1) *Les Proxénies grecques*. Paris. Thorin, 1886.

En matière de droit public, le proxène passait pour les services principaux avant les simples citoyens.

Pour le droit commercial, il était leur banquier, et agissait en faveur des nationaux de la ville dont il était proxène.

En revanche, il avait pavillon libre et patente nette, même en cas de guerre, et droit d'exporter du pays.

Il était exempté d'une foule d'impôts. Cette exemption s'appelait *ἀτέλεια*.

C'est Apollon Pythien, c'est le sanctuaire delphique qui dirigent l'expansion coloniale des Grecs vers l'Occident, vers le sud en Afrique, vers le nord surtout en Thrace et jusqu'au fond du Pont-Euxin. Et lorsque, dans les contrées les plus différentes et les plus lointaines, l'essaimage s'est organisé, sur les conseils suivis de l'oracle et de son collègue, constituant une thalassocratie formidable, c'est une association stable, internationale, ayant un caractère à moitié privé, à demi public, comme de nos jours l'Église romaine, qui se constitue par l'intermédiaire des proxènes. Les proxènes ioniens sont de véritables consuls marchands ; les proxènes doriens, plus ecclésiastiques, sorte de consuls sacristains, uniront la défense des traditions morales représentées par leurs dieux et leurs héros à la protection des intérêts matériels de leurs clients. Cette association dont le centre est à Delphes couvrirait d'un réseau serré le monde connu. Jusque dans les moindres bourgades des États voisins, en Béotie, en Achaïe, en Locride, en Doride, en Phocide, en Thessalie, en Éolie, en Acarnanie, les

proxènes delphiens fourmillaient. On les trouvait nombreux dans le Péloponèse, à Corinthe, à Sicyone, à Argos, en Arcadie, en Messénie, en Ithaque et dans le reste de l'Ionie. Ils peuplaient encore la Chalcidique, la Macédoine, la Thrace, allaient par Byzance et le Bosphore jusqu'au fond de l'Euxin. Ils existaient dans l'Asie ionienne, dans l'Asie et l'Afrique barbares et, en remontant vers l'ouest du côté des pays occidentaux encore en sommeil, ils avaient, avec la marée des colonisations, débarqué dans la Grande-Grèce, pénétré dans l'Italie, entamé la Gaule.

Par cette immense ramification, le sanctuaire aspirait sans cesse à lui l'infinie diversité des pays et des hommes comme nos foires du moyen âge, comme nos expositions universelles, mais avec une grandeur morale que nous n'avons pas encore connue. De tous temps, des foules s'y entre-heurtaient. Les jeux pythiens quadriennaux viennent au vi<sup>e</sup> siècle donner à ces vastes communions du Panhellénisme une régularité et une certitude. Ainsi, après avoir présidé à la dispersion des colonies, le Dieu pythien présidait encore à leur existence adulte. Il les rattachait les unes aux autres, et il est vrai de dire, avec la plupart des historiens, que le sanctuaire de Delphes forma, modela, éduqua l'hellénisme tout entier par la sûre direction d'une autorité qui, tout en ne se lassant pas d'être religieuse et croyante, veillait en outre à maintenir à la fois la grandeur de l'influence politique, de la morale, de la science et de l'art de tous les Grecs, et, si l'on est soucieux de l'avenir réservé à nos sociétés européennes, on peut remarquer ceci et y réfléchir :

dès que, à la fin du vi<sup>e</sup> siècle, la prédominance politique de l'oracle de Delphes yint à faiblir, et à faiblir jusqu'à ne plus jouer dans les guerres médiques qu'un rôle de second ordre, ce fut le signal d'une production extraordinaire des cerveaux, et aussi l'annonce d'une décadence prochaine. Énervée, épuisée, lassée, la Grèce, victorieuse des Orientaux, devait pourtant céder presque aussitôt à leur infiltration lente, et, dès le lendemain du dernier et gigantesque effort des expéditions macédoniennes, s'abandonner sans remède à leur abâtardissement. Elle devait cesser d'être ardente, cesser d'être guerrière, cesser d'être harmonieuse, cesser d'être le pays d'Apollon, cesser d'être enfin.

..

Le musée de Delphes n'a pas, dans sa simplicité de grange hâtive, les merveilles d'Olympie. Les trouvailles de l'École française sont plus épigraphiques et archéologiques qu'esthétiques. Dans un coin s'empilent des heaumes de bronze. Au milieu, une des colonnes du trésor de Cyrène, tige de sylphion épanouie, étend ses larges feuilles avec une fantaisie et une liberté de sculpture toutes gothiques. Au-dessous, trois femmes mitrées s'adosent à une colonne. Des plis furent collés aux muscles du ventre et des cuisses. Elles paraissent danser.

L'ombre large des feuilles tombantes du chapeau bizarre barre d'incertitude leur visage éteint et brisé. Elles sortent des roseaux. L'une d'elles étend une jambe blonde, fine, nerveuse, exquise. Tout

près d'elle, l'Aurige, conducteur de char, est en bronze vert de forêt mouillée. Le bel éphèbe est debout. La raideur régulière des plis de sa robe rappelle les magistrats florentins d'un Gozzoli. Sa bouche sensuelle s'entr'ouvre. Un menton long, doux, féminin, recule et fuit. Il tend la main, un peu étonné et grave, de cet air des êtres qui descendent d'ailleurs, et le regard vide de ses yeux creusés donne encore à sa tranquillité vivante un air plus étrangement absent.

Pour finir, un coup d'œil sur quelques bustes, une frise où des guerriers s'entre-choquent et des statues aux poings crispés et aux yeux assyrienement gonflés.

En route! Nous redescendons. Un galop poussièreux de nos durs baudets nous fait danser l'horizon. L'air s'est coloré, rassasié de soleil. Au fond, la verte et vaste plaine d'Itéa, moutonnante d'oliviers, d'un bleu d'yeux glauques, fuit jusqu'à la mer laiteuse. Je m'amuse un instant des cris d'effroi de quelques inoffensives culbutes, puis, dans ce cahotement monotone, des incidents me traversent la mémoire. Comme ces paysans de la Phocide sont restés étrangement barbares! Et pourtant ce ne sont pas des barbares. Cet enjuponné qui trotte devant moi avec sa tête trop fine et sa barbe claire, jamais ce ne sera un Slave ou un Oriental. Et toute cette population qui se pressait dans le stade, tout à l'heure? Cette danse de la romaïque, douce, compliquée, tranquille, avec l'aigre refrain montagnard de la musette!... Cette préoccupation ne me quittera plus.

On m'a raconté que, dans la guerre turque, les

bataillons d'evzones, tirés des villages de l'intérieur, se sont rudement battus, malgré l'absurdité mondaine des officiers, tandis que la ligne, où vient se réunir le ramassis levantin des ports, le croisement bizarre et vicieux des races les plus opposées, a décampé comme une tribu de léporides. Cela ne m'a pas étonné. Ces gaillards, qui prennent les torrents pour grande route, ont un air tranquillement redoutable, et la bravoure tient au sang. Ce qui est déjà vrai pour le croisement des espèces animales, l'est cent fois plus lorsqu'il s'agit du croisement psychologique. Pour que les hommes soient braves, il faut qu'ils soient purs, c'est-à-dire qu'ils aient un pivot, qu'àmes, ils aient une *âme*, que les générations qui les précèdent aient été formées dans la rude sélection des contraintes naturelles, qu'hommes de la montagne, ils fassent sentir dans leurs actes et dans leurs paroles l'âpre et captivant parfum des alpes et leur sublime liberté, que les souffrances des pères invigorent l'énergie des enfants, que, descendant d'une race, ils en possèdent les essentielles vertus, que la tendresse des mères les incorpore aux enfants, et qu'enfin tous les actes de la vie, toutes les pensées du cerveau, toutes ces émotions du cœur, tournent seuls, profonde et terrible vérité, comme dans un système astral, autour du centre solaire des croyances inconscientes et des psychologies traditionnelles. Il en est des Grecs comme des Italiens du Sud et des Provençaux : toutes ces côtes de la Méditerranée, méchamment gangrenées d'un croisement de races, pourriture de mercantis agglomérés, dégénérescence levantine, syphilis morale, qui abâtardit, dégénère

et corrompt tous les pays latins, où confluent tant de peuples, et surtout les côtes, grands ports de la Méditerranée, forment le milieu social des plus abominables tératologies mentales, et le centre d'élection des observations classiques de criminologie et de morbidité.

### BIBLIOGRAPHIE

FOUCART. *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes.*

HOFFMANN. *Griechenland.*

HOMOLLE. *Bulletin de correspondance hellénique.*  
— 1897, IX, X, 21<sup>e</sup> année.

MONCEAUX. *Les Proxènes grecs.*

GRUPPE. *Griechische Mythologie*, pp. 101 et 5.

Spécialement sur Apollon :

DAREMBERG ET SAGLIO. *Dictionnaire d'Antiquités*,  
v<sup>o</sup> Apollon.

CREUZER. *Symbolik.*

PAULI. *Real Encyclopedie*, v<sup>o</sup> Apollon.

ROSCHER. *Mythologisches Lexikon*, *idem.*

LEWIS RICHARD FARNELL. *The cults of the greek-states.* — Oxford, 1896.

GRUPPE. *Die griechischen Culthen und Mythen.*  
— Leipzig, Teubner, 1887.

LE SANCTUAIRE D'OLYMPIE

## LE SANCTUAIRE D'OLYMPIE

A la sautée du wagon, les lisières vertes s'entrevoient, les collines bombées foisonnent en végétations, la terre durcie, séchée, grise des labourés, s'entreperce d'un éveil tendre des jeunes vignes, et, sur des cyprès et des peupliers à mi-côte, là-bas, l'horrible musée, où nous verrons tout à l'heure hospitalisés de merveilleux reliefs, découpe son échine affreusement monumentale. La route cailouteuse tourne lentement sous le blanc soleil. Entre la croupe naissante du mont Ossa et l'éperon du Kronios empanachés de pins parasols, la longue, sinueuse et béate plaine d'Olympie s'ouvre enivrée de verdure.

Ce n'est plus Delphes la sèche, vieille nécromancienne ridée, sibylle pétrifiée d'horreur au bord de son abîme. Ce n'est plus le Dieu impétueux des justes combats, celui qui consacrait les réparatrices victoires, Boëdromios, Sôter et Dieu Chevalier, ce ne sont plus les dômes calcinés, les pentes triomphalement souveraines du Parnasse, l'ardeur fiévreuse et nue, les aloès et les menthes rares et stupéfiés entre les éboulis cuisants.

Après la rocheuse cité du Pleïstos, la crévassée,

la brûlante, séjour des ardeurs prophétiques du Dieu Phoibos, après sa fournaise stérile et son ciel fondu, voici la grasse et paisible splendeur de la royauté satisfaite, la magnificence féconde de Zeus. Là-bas dans un firmament vide, seul l'Astre splendide vivait. A peine sur les cimes lointaines du Koutsouros et plus loin, sur les limites de l'horizon visible, quelques nuées rondes, immobiles, suspendues comme des observatoires aériens, rendaient plus sensibles et l'isolement du ciel et l'ardente domination d'Hélios. Ici un vent léger joue dans l'air libre et, aujourd'hui, pour présenter à nos yeux les vallons de l'Alphée comme ils doivent être en leur intrinsèque et transcendantale vérité, de grands nuages migrants frangés de dentelles rayonnantes, fuient et se cabrent en bousculades fougueuses. C'est Zeus tout entier, porteur des pluies fécondes, allumeur des flambeaux nocturnes, réfréneur des sécheresses caniculaires, qui palpite et qu'on voit vivre. Et si, descendant de ce ciel barré de lumière et d'ombre, nous promenons nos yeux sur cette fraîche campagne, c'est encore le domaine de Zeus, roi riche et sûr, facile aux étrangers, somptueux, magnifique. Ah ! peintre flamand, c'est ici que tu sentirais s'ouvrir joyeusement ton cœur ! Les pâturages violemment virides des plaines de l'Ambacht, les coteaux rouges des Wallonies plantés de compagnies d'ormeaux et les traînées de pannes pluvieuses qui pendent en loques du ciel désagrégé sur la terre assoiffée, mieux que toutes ces merveilles, regarde, ô âme de peintre, regarde ! Les verdure fraîchement sorties des gaines crevées éclatent par toute la plaine. D'exquis reflets mènent

et ramènent une buée verdâtre sur le sol. Les genêts accrochés et grimpants rebroussent leurs jaunes empanachements, les bruyères langoureuses, à peine roses, glissent en pâmoisons de chairs de femme, la menthe envahit les berges argileuses du fleuve et embaume. Sur les pentes, à l'assaut de Kalyvakia montent des files militaires de pins, de cyprès, de peupliers et de chênes. Les mûriers s'entassent, les tamaris balancent leurs aigrettes. Un grand arbre de Judée mauve et violet pose une tache fine et violente au milieu de la pâleur des bizarres asphodèles et des doux mélèzes, puis, plus loin, l'entassement fécond des arbustes, la pousse des hautes herbes, la fermentation de l'humus et du limon reprend, se multiplie, s'enchevêtre dans une harmonie d'exubérante vigueur et d'impériale fécondité.

Oui ! c'est bien ici le royaume de Zeus ! A n'en pas douter, les Grecs, avec leur large divination de l'ambiance cosmique, ont choisi cet endroit. N'allaient-ils pas leur polythéisme anthropomorphique aux influences multiples et panthéistiques de la nature et de ses harmonies quotidiennes de couleur et de clarté ? Non ! ce n'étaient point, comme on l'a cru, d'intolérants apôtres des lignes dures, des fervents étroits d'une géométrie pétrifiée et de l'indépendance de leur dessin de toute variation des saisons et des jours. De mêmes que les découvertes récentes nous ont appris avec quel amour et quel audace de peintres ils décoraient et bigarraient leurs statues, leurs bas-reliefs et leurs temples, de même le rapprochement des divinités et du paysage qui les baignait nous enseigne à quel point épris

de l'harmonique Nature en ses chatoiements d'enfantement et de dissolution, de nuit et de jour, de printemps et d'automne, en ses mille aspects, en ses mille âmes, ils savaient placer le temple d'un Dieu là où il se révélait lui-même, là où l'âme de la nature le faisait parler et, d'une égale et supérieure tolérance, révéler Apollon, Dieu du soleil, soit dans la nue et stérile Délos, toujours accablée de ses ardeurs, soit sur la rocheuse Delphes, endormie par un stupéfiant midi, et enfin édifier l'Altis, enceinte sacrée du roi des Dieux, enfanteur et père des hommes et des choses, Zeus, empereur du ciel, dans la féconde et murmurante Olympie, chargée des brumes des nuages fondant en baisers sur les moissons, les pâturages et les bois.

..

Nous passons le Kladeos sur un pont branlant et nous entrons dans le sanctuaire, le bois sacré, l'Altis, par la grande porte des processions. Les ruines s'étendent tristes, blanches et belles comme dans un vieux jardin.

L'herbe vigoureuse a poussé entre les murs retrouvés et les fûts gisants. De petits platanes et des mélèzes les abritent d'une ombre enfantine. Sur ce velours vert, les débris de marbre et de pierre se révèlent comme des tombes. Mélèzes soyeux, enfantins et fins, et cyprès durs, nocturnes, mélancoliques achèvent l'aspect funéraire. O le charme délicieux des quinconces où dorment de vieux marbres, loin du bruit des hommes et près du sanglot des sources! C'est ici, non pas le prétentieux cimetière des hommes, non pas le Campo Santo dont la paix

éternelle et souterraine n'a pas encore pu vaincre les torrentueuses vanités de la vie, les épitaphes familiales, les grotesques commémorations, toutes ces entailles sur la pierre où une race s'entête à survivre encore un peu, c'est ici, au contraire, le cimetière d'une Religion et d'un Art, grandes constructions anonymes cimentées par les baisers et les haines de millions d'êtres inconnus et qui, mieux que dans les cimetières humains, existent, sans commémorations vaniteusement personnelles, dans une surhumaine royauté. On dirait même que c'est par une délicatesse infinie, mystérieuse nature, que tu donnas, à ce coin retrouvé, l'aspect décent d'un lieu mortuaire. Même après sa mort, Zeus, l'ancien roi du monde, dans ce qui fut son sanctuaire, doit être respecté.

Ce n'est plus le beau marbre blond, granulé de lueurs, du coteau delphique ; un stuc bizarre, une pierre dure, quelque travertin, un agrégat de coquillages et de calcaire, rongés, écumoirés par l'eau des pluies et des torrents, parsèment l'herbe épaisse et courte. De bonnes odeurs fraîches viennent, mêlées à la brise de l'ouest. Les pins noirs du Kronios balancent, et là où, sur des gradins, les pèlerins accroupis regardaient la procession montante, des asphodèles, entre-hochantes au vent, étoilent bizarrement l'ombre pâle.

Immense est la plaine des prairies que ponctuent des petits arbres. La vallée fuit jusqu'à la muraille des collines dressées sur l'horizon. Elles se succèdent en plans de plus en plus légers, entremêlant mille lignes douces et nobles. C'est au milieu de cet amphithéâtre verdoyant qu'un des cultes princi-

paux de la Grèce étala le faste de sa puissance. La nationalité grecque ramifiée dans toutes les colonies en fit un moment son centre. Ce petit vallon fut un instant toute l'Hellas. Et aujourd'hui, malgré cette langoureuse gaité de printemps qui anime d'une aérienne splendeur le regain vivifiant des verdure, que tout cela nous paraît mesquin, puéril, petit, rien du tout ! Un peu de cendre de momie est tout ce qui subsiste au Louvre du grand Sésostris. Ici, quelques fûts gisants dans la plaine d'argile fleurie sont les derniers souvenirs d'un des glorieux versets de l'histoire du Monde.

Tristesse sereine des ruines ! L'enserrement de la renaissance et vigoureuse nature, le fourmillement de vie ardente, la déchéance de l'œuvre humaine ! Celle-ci, inerte à jamais et mélancolique ! Ainsi des milliers d'hommes vinrent ici apporter leurs espoirs, proclamer leur orgueil, consacrer leur joie ; ainsi l'Héraion monta ; plus loin, le grand temple de Zeus, la statue de Phidias, le portique d'Écho, les ex-voto en terre cuite de Myrrhina, les trésors et les grandes statues parsemèrent les platanes troués de soleil, tout cela, pour que, aujourd'hui, dans l'inévitable frivolité festoyante d'un voyage, une bande de barbares viennent y étaler sans pudeur de ridicules accoutrements et de facétieux propos ou que de solennels archéologues, comme ce troupeau d'étudiants, dont les redingotes malhabiles et les feutres abominables nous révèlent la disgracieuse Germanie, s'entêtent à troubler d'hypothèses sacrilèges la pudeur des chefs-d'œuvre défunts.

Je me laisse pourtant mener avec docilité de bloc en bloc, et j'écoute le narrateur qui, sur un

grand fût perché, tenait dans sa main droite un Joanne.

L'histoire de ce vallon, qui semble aujourd'hui quelque coin de nature embaumée, affolée de printemps et rien de plus, compte quatre grandes périodes. La première, sortant des brumes mythologiques et légendaires, va des origines connues jusqu'en 572. C'est l'époque où Pise est la suzeraine d'Olympie. En 572, Lacédémone guerrière et grandissante, asservissant le Péloponèse, abat la puissance des Pisatides. Durant trente années jusque vers 540, Sparte est maîtresse incontestée du sanctuaire. C'est le début de sa grande réputation et la deuxième période. La troisième comprend les luttes entre Athènes et Sparte dont Élis tente de profiter pour s'ériger en suzeraine du Temple, la guerre thébaine et enfin la chute du sanctuaire dans les mains des Macédoniens. La quatrième période s'étend jusqu'à la fin de l'histoire de l'Hellas. Si nous scrutons les lointains indécis des légendes brumeuses, le sanctuaire d'Olympie remonte, comme celui de Delphes, à de très antiques consécration. Quand les Doriens envahirent le Péloponèse, ils trouvèrent, installé dans la riche vallée, un Zeus achéen qui, lui-même, devait compter quelque mystérieux prédécesseur pélasgique. Les cultes sont comme les champs de bataille. Leurs lieux d'élection sont prédestinés. L'homme adore et meurt aux mêmes endroits. Les changements de tactique ou d'armes n'y ont pas plus d'influence que les transmutations de pontifes. C'est dans un tout petit coin de territoire sur notre Belgique, entre la Sambre, le nord du Brabant et l'Escaut, que se sont jouées, de-

puis César et les Nerviens, jusqu'à Waterloo et Jemmapes, presque toutes les destinées du Monde. Nos églises chrétiennes sont bâties avec le marbre même des vieux temples, au même endroit, et si on fouille les cryptes, au-dessous des substructions païennes, on dénude d'étranges blocs, de mystérieuses pierres, de monstrueux monolithes; la Rome catholique, le Saint-Père, le Sacré Collège, c'est encore la Rome impériale, l'antique collège des Pontifes et son chef. De grandes structures demeurent ainsi, et le remplissage humain, de génération en génération, les effleure à peine dans sa course à la mort.

Toute la côte entre l'Achaïe et la Messénie, dit Strabon, se nomme Élide, y compris le pays qui touche à l'Arcadie, vers Pholoé, comme vers les Azanes et les Parrhasiens. Autrefois plusieurs dynasties se le partageaient; plus tard, deux principales se répartirent le pays, celle des Épeiens et celle de Nestor, fils de Nélée. Ce pays comprenait d'importants districts, notamment la Pisatide, au sud de l'Élide, où se trouve, sur les bords de l'Alphée, Olympie, et plus au sud encore la Triphylie continuant d'enchevêtrer ses collines jusqu'au fleuve Néda, aujourd'hui le Vouzi qui tombe des hauteurs du mont Diaphorti, l'ancien Lykeion. Sauf au septentrion, vers le Pénée, tous ces cantons portaient le nom collectif de Pays des Pyliens. Mais, dans tout ceci, aux temps historiques surtout, c'est l'Élide qui joue le rôle important comme force administrative et politique.

Æthlios est l'antique aïeul des royautés préhistoriques de l'Élide. Il était fils de Zeus et de la fille

de Deucalion, Protogeneia. Endymion lui succéda, et baigné dans l'ombre fantôme et pressée des arbustes, dans une nuit où la fraîcheur de l'Alphée étendait de mystérieuses brumes, le jeune chasseur fut aimé de Séléné haut levée sur les montagnes dans sa mousseline de nuées. Les traditions sur sa descendance sont variables. Ses amours nocturnes procrèrent cinquante filles, disent les uns, trois fils et une fille, disent les autres, Paion, Aitolos, Épeios et Eurykyde. Ce fut Épeios qui succéda à son père, ayant triomphé à la course.

C'est sous son règne, continue la légende, que Pélops vint de Phrygie avec ses compagnons s'installer dans la péninsule qui a depuis conservé son nom.

Le sanctuaire existait déjà. Il était compris non dans l'Élide proprement dite, mais dans le district de la ville de Pise sur laquelle régnait le roi Œno-maos. La description qu'en donne des siècles plus tard Pausanias, laisse, avec l'impression éblouissante des prés phosphoreux et des bois mouillés, percer encore le soupçon que si les Pélopidés s'arrêtèrent dans la vallée de l'Alphée, c'est que, fatigués des côtes stériles, ardues, crêteuses de l'Attique, de la Béotie ou d'Argos, ils retrouvaient dans la Pisatide l'ardeur des mûriers, des figuiers et des platanes monstrueux de leur pays. Les frondaisons touffues de l'Altis étaient, dans l'antiquité, célèbres, et lors des fouilles récentes que, sous une intelligente et impériale largesse, l'Allemagne a conduites avec tant de science, de ténacité et de bonheur, on a retrouvé des quantités de tuyaux et d'aqueducs, reliefs d'une savante irrigation du bois sacré.

Lorsque, au sortir de la petite Moudania, d'un rose de terre cuite au bord de la mer fade, le chemin de fer, décrivant d'invraisemblables arabesques, nous eut amenés en soufflant sur le plateau, que nous aperçûmes le cône violet du mont Olympe, bigarré des floconneux nuages errants, et la plaine de Brousse rayée de verts intenses et de rouges labourés, l'œil encore épris, après des jours de sèche et montueuse campagne, des magnificences murmurantes d'Olympie, je m'amenai à les renouer l'une à l'autre et, par le seul aspect de l'horizon, à tressaillir sur l'identité de leur nom. Combien cette hypothèse inquiétante me tourmenta, et cela davantage, lorsqu'en fouillant dans le capharnaüm mémorial des légendes de collègue, je me souvins que les Pélopidés qui s'arrêtèrent dans le royaume d'Enomaos de Pise étaient originaires de cette Phrygie dont je traversais le district bithynien, et avaient sans doute contemplé durant leur enfance la cime sacrée de l'Olympe d'Asie. Et plus tard, lorsque de la terrasse des turbehs je pus voir ondoyer le dentèlement tendre des grands platanes écaillés d'or solaire et toute la plaine, rayée du canevas d'argent d'une eau marécageuse, sonner ses profondes fanfares de verdure avivée par un orage finissant, j'eus cette impression à un tel degré, que les archéologues peuvent mettre en œuvre les balistes et les catapultes de leurs raisons, désormais les grands platanes de l'Altis, la plaine furieusement verte, l'Olympie de Pisa, le mont Olympe d'Asie, sont pour moi inséparables, et Pélops n'est pas seulement un roi malicieusement habile à la course, c'est un transporteur de culte, un des figu-

rants de cette endosmose religieuse qui, au début de la période historique, passa des sociétés thracophrygiennes dans la société pélasgique et dans l'âme doriennne encore jeune et barbare.

Nous reverrons plus loin de quelle habile façon le Phrygien, ayant défié à la course de chars l'invincible Cœnomaos, roi de Pise et d'Olympie, le vainquit par ruse et le tua.

Aitolos succéda à son frère Épeios, mais, ayant dû fuir en Ætolie, Éleios fut choisi par le peuple et ouvrit une lignée nouvelle. Son fils Augias devait être tué par Hercule.

Nous sommes au moment de l'invasion doriennne. Nous l'avons déjà vue installée dans la plaine de Krissa et conquérant le sanctuaire delphien (1).

Nous la retrouvons ici.

La dernière expression de la conquête d'un peuple, ce n'est pas son asservissement matériel, fût-il radical, c'est la mainmise sur ses croyances, et comme cela est presque impossible, le seul rôle du vainqueur qui veut voir durer sa victoire est de reprendre l'héritage religieux des vaincus. Ce que les Doriens firent pour l'antique Sibylle du Parnasse qui devint l'amante d'Apollon, leur dieu, fusionnant ainsi le passé pélasgique et l'avenir dorien, ils le firent pour l'Olympie déjà célèbre et la colline sacrée du Kronios. Ce fut un descendant de la dynastie d'Æthlios, Oxylos, fils d'Aitolos, doué de trois yeux, selon la légende, qui s'unit aux Héraclides pour soumettre le pays et qui, en reconnaissance, fut, par eux, réinstallé comme chef des Épeiens.

Car, à Olympie, ce n'est pas, comme à Delphes,

(1) Voir le chapitre consacré à Delphes.

la figure symbolique du fils de Léto qui guide l'immigration doriennne ; c'est celle plus rude, plus violente, plus sauvage d'Héraklès.

On a depuis longtemps ruiné les anciennes théories mythologiques des douze dieux de l'Olympe et de la hiérarchie céleste. Le polythéisme qu'ils reflètent n'est plus la religion vigoureuse des premiers temps, c'est celle de Lucien. Elle est en décadence, ou plutôt elle prépare déjà le monde catholique romain. Ses racines profondes, fouillées depuis peu d'années, ajoutent à son symbolisme hiératique et surhumain un aspect de réalité humaine. On entrevoit de quels faisceaux traditionnels de haines et d'amours sont faites ces grandes figures du ciel. Elles se rattachent aux aventures errantes des races, et lorsqu'un nouveau peuple descendu sur une terre se marie à un autre sang pour enfanter la moisson des vivants aux destinées incertaines, c'est à l'ombre d'une grande idée faite homme, verbe fait chair, figure symbolique et conductrice de la vie, que s'élabore cette mixture nouvelle. Chacun de ces symboles n'est pas unique, il n'est lui-même que le type général, le plus parfait, d'une infinité de ses semblables dont les indécises figures palpitent confusément dans les limbes de l'Histoire. Christ est entouré et précédé de demi-divinités gnostiques, chrétiennes, néo-platoniciennes ou magiques. Les uns, comme Apollonius de Tyane ou Simon le Mage, mettons même le soi-disant Peregrinos de Lucien, sont des dieux ratés. D'autres, comme Manès, s'entourent déjà d'une auréole d'hérésie. Seul de tous, Christ le suprême est parvenu au Zénith !

Apollon et Héraklès ont une semblable destinée.

Hercule reste astéroïde et demi-dieu. C'est Apollon qui est l'éponyme du mythe dorien et plus tard de l'Hellénisme entier. La légende de la dispute du trépied de Delphes en conserve le sens. Apollon et Hercule luttent pour la possession de l'hégémonie.

A Olympie, la figure d'Apollon, elle aussi, finira par le triomphe. Sur le deuxième fronton du grand temple de Zeus, la figure centrale, qui presque entièrement subsiste, étendant avec une autorité terrible la main droite sur le tumulte combattant des Lapithes et des Centaures, c'est Apollon Oulios et Sôter, dieu de l'Hellénisme dorien et occidental.

Car nous sommes au v<sup>e</sup> siècle. Au sud-ouest de l'Altis croît toujours le vieil olivier callistéphane avec ses nymphes murmurantes, claires, protectrices, arbre sacré qu'Héraklès Idæen venu du Nord planta et dont les prêtres d'Olympie, avant les jeux, détachent solennellement les rameaux avec une faucille d'or pour la couronne des vainqueurs ; mais le dieu de la force, dorien ou crétois, n'est plus qu'un souvenir lointain. Il est allé rejoindre les mystérieux Curètes, apôtres préhistoriques du monde occidental d'Hyperborée.

La légende héraclide n'est ainsi qu'un des contreforts de l'apollonisme. Elle succède à cette pénétration phrygienne représentée par les Pélopidès pour revivifier complètement le vieux culte pélasgique qu'ils avaient détrôné, celui du Kronos ou du Cosmos toujours sous-jacent, présent, perpétué, puisque à l'époque romaine, une fois par an, des prêtres, les Basilai, au début du printemps, sacrifiaient encore à Kronos sur son traditionnel coteau. Elle donne à la divinité cet

aspect actif, vivant, changeant, communicatif, qui jusqu'à la fin du monde païen sera le symbole même du divin. Rien n'est plus actif que l'esprit, « c'est le *mobile* », ont dit tous les grands philosophes, d'Anaxagore à Aristote. Mais cette activité n'est encore en lui que brutale, attachée aux exercices du corps, aux œuvres de première nécessité sociale. Irriguer, endiguer, combattre les animaux féroces, protéger les moissons et les arbres, frapper du poing, dresser les chevaux et visiter la terre entière, telle est la mission qu'avait accomplie, dans un éblouissement de vigueur, le chevalier Héraklès. En lui ne poussent pas encore les forces supérieures de notre civilisation, et l'Art, si développé dans le monde achéen et dans ces races pélasgiques lointaines, que des fouilles en Étrurie comme en Grèce font revivre depuis peu, est absent de sa mythologie dorienne. La réunion de tous ces éléments, heureusement accomplie par la formule politique de l'esclavage aristocratique et républicain, va, dans un équilibre supérieur, donner à cette figure symbolique la finesse d'âme qui la fera complète. Héraklès doit devenir Apollon.

Oui, cette dernière divinité, nous l'avons déjà vu à Delphes, semble vraiment avoir été la principale formule d'équilibre entre les stratifications ethnologiques de l'Hellas. Elle a rendu leurs croisements sûrs et féconds. Elle les a, pour quelques siècles, préservés de la promiscuité dégénérente. Elle a permis à l'Hellénisme d'exister.

..

Il me répugne quelque peu de faire l'archéologue

en un tel endroit. La belle herbe verdoie trop drue, trop de doux parfums virides ondoient. Assurément la voix saccadée et militaire de l'Allemand à lunettes qui dissèque là-bas, devant ses élèves, les mystères du Bouleuterion retentit à mes oreilles, pendant que la voix chantante de notre narrateur s'élève. Assurément je suis aise d'apprendre que la tranchée argileuse et le pont branlant du Kladeos forment la solennelle entrée des processions, que ces fûts symétriquement disposés avec des substructions visibles, c'est la Palestre et le Gymnase où les concurrents à la course, au pancrace, à la lutte et au pentathlon, s'entraînaient à la veille des jeux. J'essaie de retrouver le Prytanée, de comprendre l'antique Héraion, ce temple où Pausanias vit encore les primitives colonnes de bois, vestige de l'âge où l'arbre seul était usité dans les choses religieuses, caractère que Jhering, avec une hardiesse matérialiste, assure être original et commun à l'aryanisme entier. Le Philippeion et, à l'extrémité de l'Altis, au fond du portique d'Écho, derrière le Bouleuterion, la maison de Néron, m'agacent par l'insolence avec laquelle on devine qu'ils s'imposaient. Il en est de même pour l'exèdre d'Hérode Atticus dont la coupole, paraît-il, éclip-sait comme dimensions tous les monuments de l'Altis. *The biggest in the world* peut-être ! Cet Hérode Atticus devait avoir un tempérament de parvenu anglo-saxon.

Ce qui est plus intéressant, ce sont les trésors, les bases qui supportaient dans ces platanes les ex-voto et les Zanes, et le grand temple central du Dieu.

Les processions, franchissant le Kladeos, suivaient

la Voie Triomphale (τομπικὴ ἔσοδος). Les femmes, spécialement les femmes mariées, en étaient exclues comme impures. Et les épouses qui, malgré cette interdiction, se risquaient dans l'Altis étaient, en châtement, punies de l'antique supplice de la chute. On les précipitait du mont Tupaion (1). Doublant à gauche l'Héraïon, à droite la terrasse du Pélopion élevé par les Pisans à leur héros, Pélops, et définitivement consacré par Héraklès, avec son peuple d'images de bronze et de marbre, elles tournaient lentement autour du grand autel de Zeus, passant en revue l'alignement de la terrasse des trésors, et parvenaient ainsi devant le Temple.

Elles voyaient le Métroon, temple de Rhéa-Cybèle, divinité phrygienne aussi vieille que l'Héraclès de Crète, et, comme lui, oubliée. Elles apercevaient surtout, curieusement surplombantes, avec sur leur tête l'échevèlement sombre des pins du Kronion, les petits temples qu'on a surnommés des Trésors.

Quand nous pénétrons dans une cathédrale catholique, héritière des traditions religieuses et du christianisme et de l'antiquité païenne, nous pouvons compter, sans en saisir la raison, en cheminant sur la voie sacrée, les chapelles qui, des deux côtés de la grande nef, dans l'ombre, ouvrent leur mystère. Elles sont consacrées à des saints, à des apôtres. Leurs figures nous regardent du haut des niches et des piédestaux. Ce n'est plus Héra, ni Pélops, ni le parvenu macédonien Philippe, c'est

(1). Cette défense faite aux femmes doit être rapprochée de la règle du mont Athos (voir le chapitre consacré à l'Haghion-oros), et des règles canoniques de l'Église.

une chapelle de la Vierge, un autel de saint Georges, ou le galop sculpté d'un Roi.

Il n'était pas besoin d'enfermer, dans le firmament factice des voûtes ogivales, et les trésors, et les temples d'Héra ou de Zeus. Toutes les nuits, le bleu moelleux du ciel noir étalait ses immuables broderies astrales et, tendant l'or des étoiles tournantes d'un bout à l'autre de l'horizon, ressuscitait la Coupole immense. Des deux côtés de la voie sacrée, les chapelles ouvraient leur mystère. Au fond rayonnait Zeus.

On rencontrait d'abord le petit temple d'Ilithye, tout contre la montagne. C'était aussi l'ancre du vieux démon Sosipolis où, une fois l'an, au milieu d'un cantique, la vieille prêtresse pénétrait, seule et les yeux bandés, pour déposer un vase rempli d'eau et des gâteaux de miel. Ensuite le trésor ou la chapelle de Sicyone, où les Doriens avaient dédié une statue raidie et archaïque, un Apollon en buis, à tête brodée et dorée, œuvre de Patroclès de Crotona, puis la chapelle dite de Carthage élevée par les Syracusains vainqueurs de la gouge sémitique, les édicules d'Épidamne, de Byzance, de Sybaris, de Cyrène, de Sélinonte, de Métaponte, où dormait un Endymion d'ivoire et d'or, enfin ceux de Mégare et Géla, les plus anciens et les derniers. On chantait, on dansait devant eux. Ce n'était pas en l'honneur d'un saint, c'était presque la même chose, en l'honneur d'un dieu, d'un dieu local.

Cela, nous le reverrons encore. Ce fut une des caractéristiques de la Grèce — elle s'est retrouvée plus tard, elle se retrouve aujourd'hui — et ce localisme, cette aspiration vers une autonomie com-

munale, ambitieuse et brillante, à la fois dans la prospérité matérielle des richesses et dans la splendeur intellectuelle des arts et des sciences de toutes les choses sacrées, nous demeure chose commune à eux et à nous.

N'est-ce pas un localisme étrange, ou, tout au moins, n'est-ce pas un témoignage suprême de l'impossibilité où se trouvait l'âme grecque de concevoir, en dehors de la commune, de la cité, c'est-à-dire d'un petit groupe uni par des liens de sang, l'existence d'une subordination hiérarchique, que l'absence d'autorité et de despotisme religieux dans la figure de Zeus ? Chez un peuple sémitique, il eût été l'Unique, Jehova, Allah, Dieu. Ici, dans son sanctuaire même, c'est Apollon qui le surplombe de son éblouissante clarté. En face de son temple, sur la colline, on révère tous les ans Kronos, celui même qu'il a détrôné. Et si, devenu Zeus panhellenios au v<sup>e</sup> siècle, sa réputation grandit, unissant pendant quelques années des peuplades de la Grèce dans une résistance commune contre les satrapies persiques, si, un peu plus tard, sa figure s'élargit et se confond avec le déisme vaste et vague d'un platonisme orientalisé, jusqu'à s'y effacer plus tard et s'y perdre, pendant toute la vie libre et belle des cités et des tribus de l'Hellas, il n'aura pas atteint au sommet suprême de l'absolutisme, il sera resté un des dieux, momentanément placé par le Destin trouble à la tête de l'Olympe, et rien de plus.

C'est en vain que j'explore le sanctuaire de la Divinité et que, dans l'entassement des colonnades écroulées, je saute de bloc en bloc, m'efforçant de comprendre ; il est difficile, comme pour celui

d'Héra, son épouse, de se faire une idée très précise de son temple. La reconstitution de Laloux est aléatoire comme toutes les reconstitutions. De mes yeux, je vois sur une triple plate-forme de soixante-cinq mètres environ sur vingt-sept, moussue, verdie, rongée, le désordre des tambours écroulés, comme les pions d'un vaste jeu de dames, des corniches et des monolithes méconnaissables. C'est tout. Mais si le temple n'est plus là, le paysage riche et verdoyant est bien celui d'un chef, d'un prince, qui dirigeait la cour des Dieux, et si les murailles du sanctuaire sont rompues, l'ambiance, l'harmonie qui unit ici, comme à Delphes (1), le mythe religieux et le milieu cosmique, laisse encore errer, plus touchante, plus naturelle et plus vraiment religieuse peut-être, au-dessus des débris épars, l'âme véritable de Zeus, jeune, vive, éprise de nature, immatérielle, fine.

Et si, quittant le grand désordre entassé du pitoyable écroulement, je foule l'herbe de la prairie gaiement émaillée de pâquerettes, je peux me dire qu'ici même, à côté du temple, ce même localisme, républicanisme, communalisme, autochthonisme, les noms importent peu, le revoici : il éclatait dans les commémorations guerrières qui, de même qu'à Delphes sur la blanche sécheresse de la voie montante, parsemaient ici, de la blancheur de leurs marbres, les oliviers noirs, où silhouettait l'ombre dure et verte de leurs bronzes sur le clair feuillage des platanes. A coté des dieux tirant leur lustre et leur splendeur des aventures et des combats, d'Héraklès dressé près du trésor de Sicyone,

(1) Voir la partie de l'ouvrage traitant de Delphes.

des Kurètes, de l'antique Kronos et de Rhéa, à coté de la génération des dieux plus jeunes, Apollon, Artémis, Athéné, armés d'arcs ou de glaives, ou de ce cadet de tous les dieux, Dionysos, conquérant des Indes, venait, dressé en face du temple, un Zeus gigantesque haut de douze pieds, symbole de la victoire des Lacédémoniens sur la deuxième rébellion messéniate. Plus loin, la même figure, élevée par Mummius, rappelait la défaite des Achéens et, vers le nord, le Zeus d'Élée, debout, à 27 pieds du sol, celle des Arcadiens, par les Éléates. A l'est, ils poussaient en foule : Le Zeus du Thébain Ascaros, c'était la victoire des Thessaliens en Phocide, la victoire de Pœonios de Mendé, c'était le don des Messéniens de Naupacte, après une incursion en Laconie, et enfin le Zeus de la confédération hellénique, consacrée après la bataille de Platées, et qui tournait son regard vers l'Est, vers l'Orient, d'où était sortie la grondante menace des Barbares, c'était l'âme même de la noble lutte entreprise par la Grèce contre les décadences de l'Orient.

Ici nous ne sommes plus dans la légende, mais dans l'histoire. Ces gens étaient de rudes montagnards, des pâtres et des paysans. Dans cette mystérieuse Laconie, encore aujourd'hui fabuleuse, qu'habitent les redoutables Magnotes, pâtres brigands et cultivateurs, auxquels la Grèce doit la réputation héroïque de ses guerres d'indépendance, n'ont jamais vécu que des guerriers, fils de la Terre, hâlés par le grand Soleil, les chasses, l'eau de l'Eurotas et endurcis par toutes les hardiesses militaires. Ce sont eux qui, une à une, réduisirent en

soumission les populations des cantons voisins. Argos à l'Est, policée, amollie, urbaine, l'Arcadie rude et insaisissable, au Nord, et à l'Ouest l'indomptable Messénie, en des guerres romantiques et fameuses. Puis enfin l'Élis. En 572, Pise, dont Olympie dépendait, la Pise d'Ænomaos et de Pélops est rasée. Dès lors Olympie, son crédit, l'argent de ses prêtres, ses opérations de banque, son marché commercial sont à la discrétion des Spartiates. Olympie grandit. Delphes pâlit. Apollon s'y transporte. La renommée de ce marché mondial est telle, qu'à partir de ce temps, on va compter par olympiades, et que, au v<sup>e</sup> siècle, dans la lutte d'Athènes contre Sparte qui va s'ouvrir, un des objectifs principaux des Athéniens va consister dans les tentatives d'insurrection des Pericœques de l'Élide, et l'essai de conquérir le sanctuaire. Ils n'y réussiront assurément point, mais à la fin de la lutte, affaiblis tous deux, ils se verront sans force en face des Macédoniens robustes et militaires, et du cosmopolitisme mercenaire et commercial qui va mener la Grèce entière au néant.

En effet, à Olympie, plus qu'à Delphes, cette antique exaltation guerrière, ainsi rappelée par une foule de chefs-d'œuvre, est balancée par des quantités d'ex-voto postérieurs dus plutôt à la vanité athlétique des vainqueurs qu'à la commémoration des combats. Delphes antique est rude et militaire. Olympie est sportive et commerciale. Devant les Trésors, s'alignaient les Zanes, statues de Zeus élevées avec le produit des amendes infligées par les Hellanodices, juges des jeux, aux concurrents indelicats. La sévérité religieuse semblait se dérider

dans ce paysage plantureux et facile. Delphes demeura toujours grave. Elle était la capitale d'Apollon. Olympie, canton d'Héraclès, consacrée à Zeus, n'était au fait qu'une succursale du Dieu pythien ; son autorité religieuse, dérivée, secondaire, était moins impressionnante. N'était-ce pas plutôt un immense rendez-vous périodique des émulations, une foire des vanités ? Au début, seuls les exercices de la force, sous le patronat d'Héraklès, y trouvèrent de retentissantes récompenses. Bientôt ce fut un vaste marché, dont les baraquements couvraient la plaine, et à mesure que là aussi Apollon, le Dieu grec par excellence, insinuait, à côté d'Héraklès et de Zeus, son ensorcelante suprématie, on y put voir des orateurs, des philosophes, des artistes, savants.

La Grèce entière s'y précipita ; sept voies d'accès convergeaient vers l'Altis, couvertes de curieux et de pèlerins. Dans les ornières soigneusement polies des routes sacrées, on voyait accourir les grands chars légers. Et de plus loin, d'au delà de mer de l'Ionie, de la Grande-Grèce et de Sicile, les galères cinglaient. Au début, c'était comme un marché du moyen-âge, à la fête, la ducasse ou la kermesse d'un saint patron ; plus tard, à l'époque de Lucien, ce fut un assez malpropre encombrement cosmopolite, analogue à celui de nos Expositions universelles.

C'était, en outre, une trêve divine : Ekekheiria, appelée aussi Therma ou Thesma et protégée par Apollon, messenger juridique de Zeus. C'est, dit-on, à la suite d'un accord entre Iphitos, descendant d'Oxylös, le chef symbolique de la race étolio-

éléenne, et Lycurgue, le légendaire législateur des Doriens de Sparte, que cette paix de Dieu permit de compter périodiquement sur quelques jours de sécurité. Cependant l'institution paraît d'importation delphique. Le territoire des Éléens, lui-même, aux mains desquels l'administration du sanctuaire était déléguée, était perpétuellement neutre. Aucune armée n'en pouvait transgresser les limites. A l'approche des jeux, les Éléens envoyaient à toutes les peuplades du Péloponèse des ambassadeurs chargés de leur notifier la trêve sous peine d'une condamnation à l'amende prononcée contre eux par le tribunal olympique. Mais avec d'aussi dures lignées que celles qui peuplaient les étroites vallées du Péloponèse, pareille neutralité et semblables trêves, qui n'étaient garanties que par l'autorité relative d'un sanctuaire plus profane que religieux, devaient être violées souvent et, tour à tour, les montagnards d'Arcadie, les milices spartiates, les flottes d'Athènes ravagèrent le pays.

Les jeux olympiques, d'après la légende, se rattachent au mythe lointain de l'Hercule crétois. Clymenos, fils de Kardys, au nom d'allure asiatique, et qui se prétendait héraclide, en aurait été, cinquante ans après le déluge de Deucalion, l'initiateur, et ces réjouissances auraient été solennisées par la symbolique protection de l'Hercule crétois. Endymion, nous l'avons vu, fils d'Æthlios, et qui avait chassé d'Olympie le roi Clymenos, joua entre ses fils son royaume à la course, et de tous ceux qui se disputaient Olympie, cet exercice semble donc le plus ancien. Plus tard, Iolas conduisant les chevaux d'Hercule remporte le prix de la course des

chars, Iasos d'Arcadie, celui du cheval; mais avec Castor la course à pied, le pugilat avec Pollux et avec Hercule lui-même, l'Hercule classique, fils d'Amphitryon, le pancrace, firent leur apparition.

Pausanias (ch. VII, livre v) rapporte cette version : « Les Éléens, qui veulent remonter à ce qu'il y a de plus ancien, disent au sujet des jeux olympiques que Kronos fut le premier qui régna dans le ciel, et que les hommes de ces temps-là, surnommés la race d'or, lui érigèrent un temple à Olympie. » Pausanias explique alors que Jupiter étant né, Rhéa le confia aux cinq Curètes crétois : Héraklès, Paionaios, Épimèdes, Iasos, Idas. « Héraklès proposa aux autres Curètes de lutter à la course pour une branche d'olivier sauvage. Les Éléens disent qu'Héraklès avait apporté cet arbre du pays des Hyperboréens, et que ce devint le fameux olivier callistephane. On dit aussi que Jupiter y lutta contre Kronos, pour savoir à qui resterait l'Empire du monde, d'autres qu'il fit célébrer des jeux après sa victoire... »

Que l'origine des jeux d'Olympie soit ramenée à une lutte de rois symbolisant l'invasion crétoise ou phrygienne sous les noms d'Héraklès, de Clymenos, fils de Kardys, ou de Pélops, d'un côté la défense des populations autochtones avec les noms d'Endymion, et d'Épeios de l'autre, ou à la dépossession du Kronos pélasgique par Zeus, il est certain que l'usage est antique comme le sanctuaire, et que son existence même rappelait aux Grecs l'incertitude troublée des chocs de peuples au milieu desquels ils avaient grandi.

Il est certain, en outre, que les jeux successive-

ment s'élargirent comme s'agrandissait la civilisation hellénique, et comme les préoccupations intellectuelles gagnaient d'importance, à côté des courses, du pugilat, du pancrace, de la combinaison plus compliquée, plus ingénieuse, plus encyclopédique, du pentathlon, tandis que ce gros public sportif courait toujours au stade et aux athlètes, dans l'Altis même, sous le portique d'Écho, Hérodote lisait son livre au peuple, Hippias d'Élée s'y présentait, défiant n'importe qui, sur n'importe quelle branche du savoir ou sur quelque métier que ce fût, Prodicos de Céos, Polos d'Agrigente s'y voyaient acclamés, et cet autre fameux sophiste, le grand Gorgias, y obtenait l'honneur d'une statue.

Pendant la grande époque, lorsque les sophistes déployaient en tous domaines la merveilleuse énergie qui faisait du moindre d'entre eux un redoutable personnage, ces concours, cette émulation noyait son extérieure vanité dans la réalité prodigieuse d'une création continuelle de chefs-d'œuvre. Plus tard, lorsque le crépuscule et la décadence vinrent, que les rayons brisés de l'école épicurienne et cyrénaïque d'un côté, la propagande étroite des stoïciens et des cyniques de l'autre, substituant leurs fatigantes déclamations, leur scolastique morale, leur pédantisme puritain, à la vivifiante ardeur des sophistes du <sup>ve</sup> siècle, eurent réduit la Grèce tout entière à de stériles criaileries, dans l'Altis sacré, qui avait vu tant de puissantes figures, une race de jongleurs, d'excentriques, de thaumaturges, égoïstes, aveugles, sectaires, entêtés, vint installer sa parade. Et à leur autoritarisme vide, à leur incommensurable orgueil, à leur puérile et prétentieuse vanité,

on comprend avec quel immense soulagement la simple doctrine du Christ, soutenue d'une foi robuste et barbare, dut être acceptée par le monde romain, lassé de ces métaphysiciens audacieux, creux et gonflés. Ces malheureux n'étaient, au reste, point coupables. Leur temps les avait ainsi créés, et admirables, peut-être, s'ils étaient nés au moment des guerres médiques, du temps de Lucien, au contraire ce sont de piètres figures d'intellectuels.

L'extraordinaire Pérégrinos, dont Lucien (1) décrit, aux jeux olympiques, le suicide sensationnel, est le type même de ces inquiets. Je viens de la relire, cette lettre que Lucien adresse à un soi-disant Cronios, je l'ai relue dans une vieille traduction du sieur d'Ablancourt, parue en 1709, chez Pierre Mortier, libraire d'Amsterdam, chez qui, dit le frontispice rouge et noir, « on trouve toute sorte de musique et des cartes géographiques » et dont le français archaïque garde un charme de parfum vif et suranné.

Pérégrinos, qui est et un philosophe réel, et le surnom donné par Lucien à ce type de néoplatonicien, disciple d'Apollonius de Tyane, penchant au christianisme et si fréquent à l'époque antonine, est à la fois un errant, un orgueilleux, un trimardeur et un intellectuel. Sa maladive activité, il a tenté de l'inoculer à une infinité de peuples. L'enseignement de la vérité, croit-il, suffit pour sauver les hommes. En conséquence il se multiplie. Bohémien philosophe, diseur de la bonne croyance, apôtre, pamphlétaire, tribun, on l'a vu successivement en

(1) Lucien, *La mort de Pérégrinos. Lucien à Cronios.*

Syrie, en Égypte, à Rome. On l'a surnommé Protée. Le médiocre et naïf Aulu-Gelle dit de lui : « C'était un homme aux mœurs graves, à l'âme constante. Il habitait une chaumière hors des murs d'Athènes (1). » Il n'est pas resté là plus qu'ailleurs. Partout, après avoir tenté des conversions, il s'en est allé, avide d'inconnu et de propagandes nouvelles, inquiet aussi de lui-même, semble-t-il, écœuré de l'ingratitude de ceux qui ne l'ont pas encore sacré divinité, lui aussi. Car, s'il s'est mêlé aux chrétiens de Judée, après avoir été surpris en adultère, dit d'Ablancourt, et avoir dû « se jeter du haut en bas d'une maison avec une rave dans le cul », il a fini par être abandonné par ceux dont il avait partagé les persécutions. Le gouverneur de Syrie ne l'a pas pris au sérieux très longtemps. Après l'avoir emprisonné pour quelques conférences publiques et l'avoir ainsi rendu populaire aux chrétiens qui « lui rendaient tous les devoirs imaginables pour essayer d'adoucir son mal, si bien qu'on voyait dès le point du jour, à la porte de la prison, une troupe de vieilles, de veuves et d'orphelins », le Romain, qui aimait les lettres et ceux qui en faisaient profession, a eu pitié de lui, sachant qu'il ne se souciait pas de mourir. Il l'a relâché et sa popularité est tombée. C'est en vain qu'en Égypte, il s'est exercé à la vertu par toutes sortes de bizarreries, « notamment il allait tout nud par la rue, avec le visage barbouillé de boue et la moitié de la tête rase » ; il n'a pu acquérir ni fermeté d'âme, ni pacification de cœur, ni la réputation d'un saint. Il eut beau déclamer contre l'empereur à Rome, contre l'administration

(1) Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, livre XII, § XI.

d'Olympie en Élide et contre Hérode, le Rothschild d'alors. C'est en vain aussi qu'il a, au premier danger sérieux, rétracté ses accusations. C'est pour rien encore qu'il a délibérément sacrifié sa fortune assez belle, et qu'il a par surcroît renoncé à tout bien. Tout cela ne lui a point servi, bien qu'il soit connu et célèbre. Ce fiévreux, tout en parade, sent qu'il n'a su poursuivre et réaliser aucune œuvre. Il enrage. Après chacun de ses efforts, ne croyait-il pas être, sur l'heure et pour toujours, incontesté ? Que faire pour frapper à jamais l'âme de ses contemporains ? Prononcer un discours, il en a prononcé des centaines. Entrer en prison, cela est inutile et monotone. Devant cet orgueil énorme d'enfant boudeur, il reste la folie d'une action d'éclat qui rende Pérégrinos indiscutable. Lui qui n'a osé risquer la mort ni pour un de ses semblables, ni pour une idée, il va s'y jeter pour lui-même, et puisque la Vie n'a pas accordé assez de gloire à sa faim, la Mort la lui donnera donc, cette fuyante immortalité !

Aussi, la nuit venue, dans le brouhaha de curieux accourus à la foire célèbre, après avoir annoncé son dessein, il fit dresser un bûcher à une demi-lieue de l'Hippodrome, du côté du soleil levant, et au milieu du silence de ses disciples, cyniques appuyés sur leurs bâtons et roulés comme des capucins dans leurs manteaux de bure sombre, il monta sur le bûcher, se tourna vers le Midi, mit lui-même le feu aux fascines et disparut dans la fumée et la flamme, que la populace, ignoble, curieuse de supplices, considérait en se bousculant pour apercevoir ses contorsions,

Ce Pérégrinos, peut-être imaginaire, typique assurément, que Lucien accable de méchantes railleries, était un assez remarquable spécimen de ces esprits énervés qui ne sont pas sans être, comme sous les Antonins, fréquents aujourd'hui. Leurs doctrines, souvent imprévues, sont ingénieuses, hardies, brillantes. Leurs actes sont désintéressés. Mais sous les idées, ces âmes ne sont pas fortes, ces hommes ne sont pas des apôtres. Au premier aspect, ils en offrent la tournure, mais ceux qui se hasardent à les goûter les trouvent creux au dedans et sans saveur. C'est l'âme intérieure qui n'existe pas. Enfants gâtés qui voudraient qu'on cède tout à coup et pour toujours à leurs fantaisies, lunatiques déconcertants, il manque à ces combattants, courageux et héroïques pourtant, une armature et une armure. Les uns sont totalement dépourvus du secret obscur et merveilleux de la sympathie, impénétrable cuirasse, et ni par une obstination voulue à se faire haïr, ni par un penchant à aimer, ils ne sont invincibles. Aux autres enfin la patience est absente ; point de patience, point d'âme en parfum, la sublime, la rude, la bonne patience, humble servante, motrice modeste de toute réalité, féconde pourvoyeuse qui nourrit et trempe le génie. Pérégrinos se plaint peut-être de ne pouvoir aimer. Sachez-le : ceux qui ne sont point patients ne seront point aimés. Ils auront peut-être les applaudissements du théâtre, du sang sur leur épée et les frissons de gloire du coup d'aile éloquent des phrases, mais le sang se caille, les épées se brisent, les paroles s'en vont.

Pour que pareil assoiffé choisît comme épilogue

de sa fantastique existence la plaine de l'Altis, il fallait qu'elle fût à cette époque encore un des centres du monde et que la foule cosmopolite pût colporter aux quatre vents de l'*Orbis terrarum* la tragique et retentissante ascension du dieu Pérégrinos au ciel.

Que toutes ces agitations historiques, qui défilent en nos mémoires, kaléidoscopiques, papillotantes, avec des noms étranges et des coutumes oubliées, jettent en nous-mêmes de sereine tolérance et de grave mélancolie! Que de milliers d'âmes nobles ont aimé et vécu sur ce coin de terreau vert, dans cette prairie radieuse, autrefois! Un instant même ceci, ce rien, fut le centre du monde. L'orageux passage des migrations humaines, le conflit des peuples a détourné sa route de ce petit vallon. C'est dans notre occident que grondent les menaces. C'est chez nous-mêmes que se sont transportés les sanctuaires et les marchés, les luttes politiques, religieuses, économiques. Sparte n'est plus dans la Laconie dormante. Elle est ailleurs. Athènes est morte pour revivre. La sémitique Carthage inonde nos sociétés. Les problèmes d'autrefois recommencent. Pérégrinos n'est pas mort. Le monde attend un Messie. Les Barbares grondent.

Mais dans ce torrentueux et trouble défilé d'événements coulent quelques leçons. A plus d'une station de ce pèlerinage en Grèce j'en répéterai la fortifiante parole.

..

C'est le moment de la retraite. Je jette sur le paysage amical un dernier regard. Les fûts désor-

donnés, rongés de mousse, les érables, les pins, les oliviers, le ton gris, fin et triste de la pierre sur le vert épais des pelouses. Au milieu, le temple de Zeus ; à ma droite, le renflement léger qui marque la place de l'autel où s'amoncelaient les cendres des victimes, l'Héraion, le Métroon, les trésors, l'entrée voûtée du Stade et l'échevèlement sombre du mont Kronios ; à ma gauche, les débris du Bouleuterion, et en face de moi, la petite église byzantine éventrée, derrière laquelle fut l'atelier de Phidias lorsqu'il sculpta son chef-d'œuvre, le grand Zeus d'ivoire, cible de conjectures archéologiques qui disparut dans un incendie à Byzance où on l'avait transporté, et enfin au-dessus, le serpentement fin et léger des collines et la débandade bleue et blanche du ciel, couleur de saint Georges.

Derrière moi, des pentes lointaines d'un vert poudré flamboient en phosphorescences. Le marécageux Alphée comme un monstrueux dragon s'écaille et s'argente. Les saules blancs tissés en dentelle, les érables et les pins noirs s'habillent d'une buée fine. Des grenouilles coassent dans l'herbe. Un aigle vaste, avec une lenteur éblouie, tourne gravement vers le soleil...

Enfermons en nos yeux pour toujours ce spectacle de solitude légère et triste...

... La tribu des excursionnistes a franchi le pont du Kladeos, pillant les grands buissons d'églantiers, d'aubépine et d'arbres de Judée. Le vieux sanctuaire navré retombe dans une sépulcrale douceur. Quelques chèvres demeurent à gambader donnant de la corne sur les fûts tombés, et dans une cavée argileuse, un berger, couleur de terre cuite, garçon

roussâtre de quinze ans, sur de vieux bouts de roseaux verts, souffle un air très simple, sur trois notes, très ancien, pélasgique peut-être, à coup sûr agaçant, cru, mélancolique.

Oh ! ce musée d'Olympie ! Bâtisse abominable ! Peinturlurée d'un faux ton de chair malade, avec des accents azur et rouge, poivre de Cayenne et bleu de lessive, elle accroupit à mi-côte le disgracieux efflanquement de sa maladroite échine, elle offre impudemment, au milieu du plus charmant paysage, l'horrible incongruité de sa laideur. Quelques vatenloques y compris les gendarmes lézardent sous le portique dans la poussière et le soleil, et l'inévitable marchand de photographies, parasite insupportable de tout chef-d'œuvre, étale sa prétentieuse pacotille. L'abomination de la grande salle intérieure achève dignement le scandale. Cela sent le promenoir cellulaire, l'académie, les fausses règles, l'art à perruques, les architectes, les mathématiciens, les géomètres, les hexamètres, tous les vilains et officiels êtres, toute la tribu des émondeurs traditionnels, bourreaux de fantaisie, gaudicides, liberticides ; on regretterait presque de voir exhumés les torses admirables et les mâles figures, ainsi poussés, fourrés, bloqués en prison.

Au fond, la victoire de Pæonios ; dans une petite salle, l'Hermès dont on m'assassine les oreilles depuis le matin et, des deux côtés de la grande cellule, les deux frontons du temple de Zeus. Bædeker et Joanne ayant sacré l'Hermès et la Victoire, tout le monde y court. Ce sont des exclamations,

des agitations, des pâmoisons. Toutes les dames roucoulent. Il pleut en *eux* et en *âble* une averse d'adjectifs.

La victoire de Pæonios de Mendé, célèbre sculpteur du v<sup>e</sup> siècle, est assez belle, mais où donc a-t-on pris qu'elle méritât d'être couronnée chef-d'œuvre? De quelques beaux mouvements d'ondoyantes draperies qui ne valent pas les femmes d'Épidaure au musée d'Athènes, sortent des jambes absurdes de grosse danseuse d'opéra bourrées de coton auxquelles, je le soupçonne fortement, quelque archéologue allemand aura porté une main sacrilège de restaurateur obtus. Cela n'empêcha nullement un de mes voisins de parler de la victoire de Samothrace sur un ton léger. La victoire de Samothrace! ô imbécile! Je la revois, déesse impétueuse, à la proue de sa galère, dans le coup de brise collant à la fougue nerveuse de son corps les lignes sûres des draperies tendues, progressant, surhumaine et frissonnante, avec son étrangeté sublime de figure décapitée, ni déesse, ni femme, vierge ou Valkyrie, portant dans le sillage ailé de la brise refoulée par son harmonieux élan, sa fureur superbe de justice rayonnante, derrière laquelle, après des siècles, on sent encore traîner des rumeurs d'armées. Et, bien avant de penser à la victoire de Pæonios et de l'installer à quelque station somptueuse sur le Calvaire des chefs-d'œuvre, j'y verrais la Néréide du Musée Britannique sortir du creux ridé de sa vague. Petite femme forte, vive et courte, elle passe en courant. L'ombre des plis de sa robe tendue et fine trace une jambe hardie qui s'avance et une autre pliée qui danse un peu. Sa tunique mouillée lui

colle au buste, et des seins petits et ronds percent le tissu. La Vénus de Milo et bien d'autres statues y viendraient aussi prendre place, et la victoire de Pæonios aurait un rang honnête, quelque chose comme un second accessit dans les distributions de prix.

— « Soit, dit l'un de ceux qui m'accompagnent, laissons la victoire de Pæonios, mais venez voir l'Hermès, l'adorable débris de Praxitèle, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre... »

J'ai vu l'Hermès, j'en ai assez. Tout d'abord les esthètes allemands lui ont, comme à la Victoire, refait des jambes absurdes et ont tripoté un peu partout. Quelque professeur classique, à lunettes et à longue barbe, y a déployé une grande science de reconstruction et a été vivement félicité par le monde des sociétés savantes. N'est-elle pas bien plus propre et plus correcte après cette lessive archéologique ? Profanation ! Le Dieu, un beau jeune homme trop mou, tient de la main droite une grappe de raisin. Un tout jeune enfant accroché à son épaule tend la main vers les fruits. En lui cachant les jambes, on pourrait le considérer sans entrer en colère, mais, même ainsi, il me déplaît infiniment.

La lumière crue qui tombe d'une fenêtre à droite met sur le marbre, ciré comme un parquet de maison de province, des luisants insupportables. Ça un Hermès en marbre, jamais ! en bougie peut-être ! Tout dans la figure a cet aspect inconsistant ; les formes, féminines, sont molles ; on pense au sucre, à la gélatine, au rahatloukoum, aux confitures, à tout ce qui est oriental, fade, écœurant, joli. Beaucoup de douceur, peut-être un grand mé-

tier de modelleur, mais ce gandin trop vanné qui s'amuse avec une grappe de raisin et un marmot, cela odore déjà la déliquescence alexandrine, le classique romain, toute la pourriture sculpturale où se sont épuisées nos écoles d'art depuis trois cents ans. Aucune vigueur, aucune simplicité, aucune force, c'est bien l'art de Praxitèle au déclin, l'art des Cyrénaïques, insoucians, amis des plaisirs, oncles de la lignée épicurienne et des lâches dissolutions morales, l'art de l'anthologie jolie et des gobergements satisfaits d'Horace, l'art sans idéal et sans vertu, l'art de la Grèce belle comme une vieille hétaïre soucieuse de ses restes, artificieuse et habilement vêtue et fardée, mais chlorotique en dessous, jaunie et proche de la mort.

Et je me prends à penser que Pausanias devait avoir quelque goût, bien qu'il fût de la pleine décadence, puisqu'il se borne à le mentionner à propos de l'Héraïon comme si c'était une bonne œuvre de second ordre.

Restent dans cette grande caverne horrible les frontons et quelques métopes. Tout le monde est assemblé autour de l'Hermès. La grande salle est presque déserte. Ah ! que ceci est différent ! Peu d'œuvres m'ont marqué d'une aussi frissonnante commotion, et quand mon souvenir rencontre leurs images, elles me troublent encore chaque fois. Les frontons sont au nombre de deux et se font face. Le premier, à gauche, celui qui remplissait le triangle principal du grand temple, représente les apprêts du défi célèbre que lança Pélops au roi de Pise, Œnomaos, présidé par Zeus ; le second, à droite, qui terminait le temple à l'ouest, c'est Apollon qui

surgit au milieu du combat de Lapithes et des Centaures. Une Victoire sans ailes, don des Lacédémoniens après le combat de Tanagre, le surmontait, et à ses pieds brillait un bouclier d'or à tête de Gorgone. Les métopes, ce sont les douze travaux d'Hercule, sur chaque façade du temple, six.

..

On connaît la légende de Pélops et d'Œnomaos. C'est un motif fréquent dans les ballades populaires de notre Europe aryenne. Un beau chevalier, un vaillant soldat, devient amoureux de la fille du roi. Mais pour parvenir sur le trône, il doit subir une série d'épreuves ou quelque dur travail. Ainsi en est-il du conte attaché à ce vert vallon. La fille s'appelait Hippodamie; le beau chevalier, c'était le Phrygien Pélops. Or, pour épouser Hippodamie, il fallait être vainqueur des chevaux du roi dans une course d'Olympie à Corinthe, sous peine de mourir. Sur treize coureurs déjà présentés, jamais aucun concurrent n'avait réussi. Le haras d'Œnomaos était imbattable. En outre, dit-on, le roi ménageait sur le chemin quelque bonne embuscade. Pélops venait du pays des cavaliers. Par surplus, il était habile. Il acheta le cocher du roi qui fit verser son maître. Celui-ci de désespoir se tua. Ainsi, Pélops, épousant Hippodamie, inaugura son pouvoir en Élide.

C'est de cette légende à la fois violente, habile et gracieuse que s'inspira l'auteur du premier fronton, Pœonios de Mendé, s'il faut en croire la tradition. Mais je crains fort que la tradition ne se trompe. Autant la Victoire penche déjà vers un art satisfait,

autant la rude facture du maître qui sculpta la légende élienne est indépendante, vivante, palpante d'aspirations inassouvies et énergiques. Au reste, peu importe. Le Zeus mutilé qui, debout au centre du fronton, préside aux destinées de Pélops à sa droite et d'Œnomaos à sa gauche, n'en sera ni moins mutilé ni plus admirable. Car ces trois figures centrales n'ont guère conservé que leurs torsos. Zeus est superbe, ses pectoraux sont courts et haut placés, et parfaite est la plénitude de sa longue ceinture. Œnomaos quarantenaire et barbu voit disparaître déjà les formes adultes dans une grave uniformité. Pélops, entièrement nu et tout jeune, détache au contraire un buste ferme où les ligaments cardinaux des muscles s'impriment avec des nervosités subites d'ombre et de lumière. Plus loin, à côté du roi, c'est Stérope, sa femme, dans une pose raidie de cariatide, et, près de Pélops, c'est déjà Hippodamie, soucieuse et soumise, les bras croisés. Mais ce qui est plus intéressant et plus beau, ce sont les figures agenouillées ou rampantes qui sont placées aux deux extrémités du fronton. Les deux groupes de chevaux, ceux de Pélops et ceux du roi, sont trop mutilés pour faire autre chose que laisser supposer leur beauté. Leurs deux cochers agiles, celui de Pélops surtout, sont d'une tranquille et stupéfiante ardeur, mais ce qui appelle le vertige exquis, l'enivrement esthétique, c'est d'abord le fleuve Alphée mollement étendu, beau torse d'homme trempé par la vie, et de l'autre côté surtout, la saisissante figure dite « du philosophe ». Rêveur et accoudé, tout de profil, l'homme, longuement chevelu et barbu, vieillard aux formes

grassement affaissées, semble savourer l'indécise et fascinante horreur d'un mortel pressentiment, et les deux figures exquises de jeunes gens dont l'un, couché sur le ventre, symbolisait, disait-on, le Kladeos, simples, précises, musclées avec une dureté qui fait penser un instant aux bas-reliefs assyriens, mais qui s'enveloppent d'une harmonie plus humaine, assombrissent encore, par leur joyeuse et fine insouciance, ce nuage de mélancolie tragique.

Alcamenos, rival de Phidias, statuaire simple, nerveux, formidable, toi qui pus sculpter ce deuxième fronton du temple, je te salue, tu es un grand maître! Qui donc prétend que les œuvres grecques ne furent que d'immobiles figurations, de sereins archétypes? Que l'académicien qui soutient encore pareille absurdité laisse ses sujets de pendules Empire, se taise et vienne à Olympie ouvrir les yeux.

Autour d'Apollon central qui domine la fureur enlacée des lutteurs, se cabrent ou se saisissent les Lapithes hardis et légers, et les lourds Centaures. Deidamia, éperdue, emportée, tend les bras. Piri-thoüs s'élance à son secours. Thésée de l'autre côté menace un Centaure barbu. La jeune fille, saisie aux seins par l'hippoandre, se débat vaguement, atterrée et l'œil fixe. Plus loin ce sont des bras entremêlés, des poitrines dévêtues, des torses courbés. De grands corps brandissant des armes tombent de tout leur poids sur leurs ennemis renversés et, dans les coins, nymphes ou femmes, de longues

figures rampantes regardent des deux côtés l'essor du combat.

Combien d'artistes, baptisés du don divin de rendre en œuvres à la nature ce qu'elle leur expose en réalités sublimes, se sont depuis deux mille ans épuisés à exprimer la folie tragique, l'héroïsme suprême du sang et de la guerre ! Peu en ont rendu la surhumaine démente. Les uns y ont vu un prétexte à cortèges où luisent des armes, où étincellent des couleurs ; d'autres y ont groupé des formes, des lumières, des ombres. La belle ordonnance militaire, la pompe des parades a séduit celui-ci ; le paysage d'un coin de fusillade, dessiné à la Stendhal, a pour un autre romantique effacé la bataille ; une idée profonde, belle, rude, mais anecdotique, a fait Charlet ou Raffet. Pour beaucoup, c'est l'affolement des corps à corps, la mêlée, le brouhaha guerrier de la charge, les tas saignants de cadavres, les muscles tendus, les yeux fixes, l'aspect animal du désespoir et l'essoufflement exaspéré des clairons.

Au Musée Britannique, dans la frise admirable du monument de Mausole, où luttent les Amazones, il y a déjà un frisson supérieur à tout cela. Mais il m'était donné d'apercevoir à Olympie pour la première fois la chose inconnue.

Par-dessus toutes les réalités qui damasquent d'incidents tristes ou gais, légers ou pesants, le bouclier symbolique de notre vie, comme, dans Homère, sur le bouclier d'Achille, la Guerre grave l'impression puissamment étrange qu'en elle l'individu n'est rien, mais qu'emporté dans sa prodigieuse tourmente, il réalise inconsciemment quelque

souterraine nécessité de la destinée. Celle-ci, formidablement engorgée, veut à certains moments une médication terrible ; les événements entremêlés dans un nœud gordien gigantesque doivent être tranchés comme lui, par le glaive. Dans le cours impétueux du temps, c'est un instant plus grave, c'est dans la succession des vagues une vague plus forte, mais ce n'est qu'une vague, un incident, un instant. Par-dessus tout ce tumulte, la Destinée, détournant les yeux, regarde avec une tristesse supérieure accourir le tournant prochain de la vie. L'agitation des eaux ne dérange point le cours du fleuve. Où il allait hier, il ira demain. Les combats les plus terribles, les guerres les plus sanglantes détournent à peine les regards de l'invisible capitaine qui commande à la barre du steamer humain. La grande marche des choses inévitable, fatale, comme une trajectoire planétaire, poursuit sa route.

Ainsi le regard tranquille de l'Apollon que tu raidis dans une pose dure au centre de ton œuvre, ô grand Alcamène, son regard de dieu Moiragètes, meneur du Destin, plane par-dessus l'ivresse sanglante de la rixe et contemple quelle est la raison supérieure, l'invisible but, l'objet caché, la fin dernière, l'Inévitable pour lequel ces êtres affolés s'enlacent et meurent. Et ceux-ci, avec leurs faces immobiles de fureur, semblent eux-mêmes devenir les simples et volontaires comparses du vaste complot, de l'insaisissable tissu dont toute cette lutte n'est peut-être qu'un épisode de rien, qu'un fil ténu dont le clair regard d'Apollon suit les moindres détours tous prévus, les sinuosités toutes certaines.

Eschyle le formidable et le surprenant Wagner montrent à certains moments les dieux eux-mêmes regardant l'avenir d'une âme songeuse. Une ride d'angoisse coupe le front de Zeus ! Comme le médecin qui compte froidement les progrès mortels de son mal et les minutes de vie qui lui demeurent, la Destinée, adverse tout à coup, montre à la claire intelligence des dieux eux-mêmes le drapeau noir de la mort inévitable. Ils la regardent venir et, au contraire des cris ignobles et de la démence des hommes qui, enivrés du désir de vivre, se tordent et supplient, ils ne baissent point les yeux. L'Apollon d'Alcamène regarde au-dessus du sang des Lapithes et des Centaures se lever un Avenir masqué, et que ce soit la vie ou la mort qu'il apporte, il le toise durement avec la même tranquillité terrible.

. . .

Le jour s'est alourdi. Une haleine orageuse stagne. En attendant qu'à la gare du chemin de fer, affreusement classique elle aussi, notre train, pavoisé de drapeaux grecs et français, sonne la cloche du départ, nous courons à l'aventure le long des berges du Kladeos. Ah ! qu'il fait charmant dans ce coin de campagne ensoleillé, frais et paisible ! Vingt centimètres d'eau bavardent sur de l'argile et des galets. De grands tamaris, au vert tendre, balancent leurs blanches aigrettes. Des buissons d'iris violet. A certains endroits la rivière n'a pas trois enjambées d'enfant. Sur la rive opposée de petits arbres nous tendent leurs racines. A un détour, une vingtaine de lavandières, cottes retroussées, jambes nues dans l'eau, avec la coiffe de nos moisson-

neuses, nous interpellent dans le grec le plus authentique, et pendant que mon compagnon leur renvoie dans un argot de barrière de sentimentales déclarations, accueillies par des accès d'hilarité immenses, l'appel du départ, dinn, dinn, dinn, la cloche choque et bat, enrouée et fêlée, là-bas, l'adieu ! Jusqu'à Katakolon et la bande de mer pâle et bleue, nous cuirons à l'étouffée dans notre compartiment. Je somnole. Par la portière vaguement luit et se picote d'étincelles l'Alphée, l'Alphée amoureux de la nymphe Aréthuse jusqu'à traverser la mer Ionienne sans altérer la douceur de ses eaux pour s'unir à celles de la fontaine aimée dans la petite île d'Ortygie, à Syracuse. Et ceci n'est pas un conte, d'abord parce que gravement Pausanias, homme de sens, l'affirme, ensuite parce qu'en effet à quelques mètres du rivage où la fontaine Aréthuse s'abandonne à la mer, on voit jaillir jusqu'à la surface marine un bouillonnement d'eau douce, en outre et surtout parce que c'était ainsi que la nostalgie des colons grecs exilés en Sicile se rattachait à leur sol natal, et enfin ce ne peut être un conte, puisque je l'aperçois très bien, la nymphe Aréthuse, attendant l'Alphée. Elle a même un corsage à carreaux, un petit chapeau de canotier et elle tient à la main une tortue. Hein ! quoi ! si ce n'est pas un conte ! c'est un cauchemar ! Non ! Une jeune fille que je n'avais point encore remarquée sourit en face de moi à une tortue qu'elle a ramassée dans les ruines. Saura-t-elle pourquoi je ne l'appellerai plus que la nymphe Aréthuse ?... A la station de Pyrgos, le petit bossu du bord, descendu sur le quai, est poursuivi par des femmes tziganes cliquetantes d'amulettes et qui

palpent avidement sa gibbosité. J'entrevois encore l'une d'elles, jeune, en haillons, demi-nue, superbe, les bras levés en cercle comme pour une danse, les yeux électriques, les dents nacrées, chiquant quelque injure et crispant son profil méchant comme un couteau.

### BIBLIOGRAPHIE

DIEHL. *Excursions archéologiques.*

LALOUX. *Olympie.*

LUCIEN. *De la traduction de M. Perrot d'Ablancourt, 1709.* Amsterdam.

PAUSANIAS, livre V.

AULU GELLE. *Noctes atticæ*, livres XII et XI.

GRUPPE. *Griechische Mythologie*, pp. 141 et s.

HOFFMANN. *Griechenland.*

LES CYCLADES

## LES CYCLADES

Nous avons, dans les brumes du matin, doublé Cythère, et nous entrons dans l'Archipel. A grands coups les matelots font la toilette du pont. Les lances dégorgent à flots l'eau marine. Brosses et fauberts frictionnent vivement les planchers. Les passagers envahis par une délicieuse paresse somnolent dans les grands fauteuils ou, groupés aux bastingages, échangent de vagues paroles.

Est-ce une illusion ? Depuis que nous avons doublé le cap Malée l'aspect du paysage marin s'est complètement modifié. Hier, à Katakolon, c'était un flot dur et verdâtre qui battait les flancs de nos embarcations, un flot venu du fond de l'Adriatique et, sec et tourmenté comme ses profils. Aujourd'hui la mer est muette et paisible. Elle semble toute à la caresse chaude de ce soleil qui monte en flamboyances légères dans l'air invisible.

Le sillage, à l'arrière, allonge le serpentement de ses remous. L'atmosphère est chaudement éclatante. Des oiseaux se sont abattus sur les vergues et crient. La machine, empanachée de crasseuse fumée, souffle et ronronne. Le soleil pèse sur les toiles tendues où coule une humide fraîcheur.

Des messieurs en redingote, professeurs évidents, discutent avec prétention des miettes d'archéologie. Un ancien officier épèle la carte. Petits jeux de sociétés. Un architecte bavardeur taille des coupes byzantines dans les chairs blanches et cassantes des pommes. Un grand diable de photographe, maigre, sec comme un pendu, les lunettes sur le nez, lance des palets, va, vient, crie autour du jeu, agite bras et jambes. Un pâlot jeune homme, la pipe aux dents, flirte avec le petit chaperon rouge. Toutes les vieilles dames écrivent.

La mer est admirable. La paresse de toutes choses qui nous étend à la proue montante et nous fait déguster voluptueusement une demi-ivresse ensoleillée de sommeil, la paix murmurante des ondes et surtout la finesse saisissante du ciel et de l'eau, purs, si bien confondus l'un et l'autre dans la douceur d'un rayonnement léger qu'on ne sait plus où est le ciel, où est la mer, et qu'on les unit dans l'endosmose d'un même mirage, tout cela chante, chante, chante.

A tribord, nuées fines, cyrrhus suspendus dans l'argent aérien, se sont entrevus, la ligne longue de Milo, le bloc d'Anti-Milo, la pointe d'Argertiera; à bâbord s'est évaporé le roc des Faucons. Siphnos, perdue dans un éblouissement de rayons, avance en crête ombreuse le cap Philippo. Seriphos s'étale au contraire sensuellement, rouge, brunâtre, ardente, apoplectique, en plein soleil. La ville scintillante de blancheur se vautre dans sa sieste perpétuelle, tandis qu'un velum de nuages, immobile et régulier, la protège d'une ombre pâle.

Quel charme, égoïste un peu, mais si fort, de

suivre, à travers les cils mi-clos, le radieux paysage passant !

Il semble que le souvenir ait voulu embaumer ces formes exquises dans un recueillement de sommeil. L'agitation sauvage de la mer, qui bave là-bas sur les écueils, ne trouble point. Elle a comme une suavité légère et sereine de danse. La brume grecque et élyséenne du plein soleil promène un peu son voile transparent sur le ciel. Elle estompe doucement les silhouettes fines, elle trempe les profils d'une harmonie qui chante. Par endroits, de-ci delà, la mer se paillette, quelque folie de rayons s'y joue. Voyez, les lames s'entre-croisent, des forges éblouissantes sont montées du fond limpide des palais bleus, puis le rideau indécis et lent sourit à nouveau sur la mer joyeuse. Elle reprend sa course de vieille ronde et son pas quotidien et léger d'un bout à l'autre du ciel. Elle fait ses visites aux coins accoutumés, passe ses rayons dans l'emmêlement des arbustes et sur la croupe dure des escarpements. Elle regarde si, au bord des rocs de bistre, Protée n'est point revenu de son exil conduire les jeux des dauphins. Elle regarde si quelque spectre pâle et divin ne trouble pas la tombale sérénité de cimetièrre antique dans le défilé ruiné des colonnades. Elle regarde. Les frontons vides toisent toujours la mer, et le profil savoureux et lent des coteaux endort dans la lumière croissante de midi proche son énergique dessin. A ce moment, sur le piano de la dunette, une âme bien inspirée grave la ligne harmonieuse, légère et puissante des *Champs Élysées* de Gluck. Et il semble que l'ondulation musicale suive exactement, avec le soleil

et la brume, là-haut, le léger, l'invisible et éthéréen sentier de Phoibos lui-même...

Dans le cirque immensément bordé de roc, l'eau trop bleue s'endort. La grève caillouteuse et gluante de varech plonge dans un cristal lisse. Des canots à double proue, pomponnés de fleurs, pavoisés de petits drapeaux, surgissent. Un grand caïque fait claquer sa voile rouge, et sur la côte pelée se dressent les quelques uniformes galeux symbolisant l'autorité royale.

Nous débarquons. J'ai peu l'œil archéologique, aujourd'hui. En sautant de roc en roc, certain petit soulier, certaine délicate cheville montra sa mince attache de jeune bête pétulante et fine, et c'est surtout à des calculs de paléontologue que je m'efforce, reconstituant quelle doit être la jambe avec un mollet mince et haut, le genou aigu et un peu oblique, la cuisse droite et les hanches longues.

Une forte odeur de thym et, la colline gravie, un souffle ondulant de moisson mûrissante, de sève surchauffée, de douce fournaise. Le port, à droite, avec l'éboulis scintillant de ses fouilles échancre de son émail cru le terrain fauve. L'étang sacré croupit au milieu d'un ovale parfait, et le Cynthe conique boursoufle ses pentes rayées d'ourlets croisés de pierres sèches et tachées d'un sang clair de coquelicots.

Oh! certes, à fleurir les odorantes bouffées qui se promènent, à sentir si proche la terrestre caresse de ce soleil dont le matin j'adorais le

charme, peu me tarabuste l'archéologie et, laissant à son savant conducteur le docile troupeau défilér de bloc en bloc vers le Temenos du dieu délien, je saute librement dans la brousse : Là-haut, vers le Cynthe!

Déjà, du petit tertre où je suis, l'admirable horizon s'entr'ouvre et l'azur dansant de la mer frémit. Plus haut, vers le Cynthe! Un premier mur de pierres sèches m'arrête. En avant! Les graminées hautes, les seigles sauvages me frôlent, les coquelicots m'ensanglantent. De nouveaux murs! De chaudes et enveloppantes réverbérations. Les cigales furieuses crient. Là-haut déjà le soleil verse vers l'horizon. Plus haut, plus haut! Des tranchées, des cavées, des colonnes. Qu'est-ce, temple ou maison? Une grande statue sans tête soulève péniblement ses bras musclés. De grands lézards émeraude frétilent. A qui as-tu donc appartenu?

Me voici, les jambes ballantes dans la graminaison. L'horizon de mer est immense. Devant moi Rhénée, dite aussi la grande Délos, où les Déliens avaient installé leurs sépultures, s'allonge capricieusement écueillée. Au fond, dans la mousseline soleilleuse du ciel, les contours de la grande île de Syra qui a de nos jours repris le commerce éteint de Délos la Morte; plus au nord, voici le massif lointain de Tinos; à l'est, le golfe de Mykono et le cap Tourlo, derniers prolongements visibles du chaînon lointain de l'Eubée, comme Seriphos et Siphnos entrevus ce matin succèdent au chapelet d'îlots qui rejoint l'Attique. Dans la vaste échancre, entre Rhénée et la petite Délos, notre noir

steamer sommeille. L'étang d'Apollon semble un œil crevé. Les débris marmoréens de la ville et du port étincellent et fourmillent. On y voit courir et s'agglomérer et se disperser en tachetures noires les passagers en troupeau. Une conférence sans doute ! Quelque chose vaut donc à leurs yeux la sérénité hautaine de ce sublime paysage ? Troublant d'intense luminosité, fin et chaud, sur le bleu satin de la mer, quelle vision peut donc endormir dans une aussi engourdissante et fausse douceur ? Fausse, car de larges dentelles d'écume bordent les récifs, les épaules nacrées de la mer se meuvent en vigoureuses houles, et toute une vaste fureur d'onde gronde au milieu du beau clair soleil. Où donc ai-je vu déjà ce même archipel, cette même duplicité de tempête et de doux ciel ? C'était sur la fauve Gavr'inis, en face de Locmariaquer. La marée descendante revenue de Vannes galopait affolée, en écumants remous, vers le goulet où brisait la plate mer, et frôlait vertigineusement les galets. Les îlots dormaient aussi, tels de grands monstres. Un charme fruste, aérien et subtil animait ce coin de vieille Armorique et cette douce rivière d'Auray, silvestre et marine. De fabuleux souvenirs pareils à des contes d'enfant hantaient cette terre de chevalerie païenne et mystique où pleurent de vieux rois cerclés d'or, où chevrotent de branlants sorciers et chantent de hardis amants. La Vierge de la mer, fée, sylphe, enchanteresse, y passe, vêtue d'embruns et d'écume, et des cités félonnes expient leur traîtrise au fond des eaux. N'en est-il pas ainsi dans ces étranges Cyclades ? La moitié de Santorin est noyée depuis des milliers d'ans avec

toutes ses bourgades. Latone vint sauver ses amours au pied du Cynthe. Le beau chevalier Apollon en partit pour tuer des monstres comme saint Georges et faire le bouvier comme tous les princes charmants en exil. Anion, son fils, n'y fut-il pas grand-prêtre, enchanteur et mage ? Délos n'a-t-il pas été pour l'Ionie ce que pour la Gaule fut l'île de Sein ?

L'Ionie ! Délos ! A un moment de l'histoire, au centre de la splendeur de ce rocher nu, ces deux mots se confondirent. Les variations du commerce déplacent les centres maritimes, mais les grands chemins des peuples demeurent.

Quand les Hellènes peuplèrent la Grèce, l'Archipel et la côte d'Asie, l'Orient, en proie déjà à des mêlées de peuples, à ces conflits de races qui devaient lentement le dissoudre, resplendissait encore. Ninive et Babylone touchaient presque à l'Europe. Ne croit-on pas que l'Assyrie envoya des troupes au secours d'Ilion ? Ninive, Babylone, l'Égypte, c'était pour les Grecs d'éblouissantes perspectives. Mais ces grands empires étaient lointains. Les Hellènes n'émigraient que l'épée à la main. Le temps n'était pas encore venu ni d'une expédition des Dix Mille, ni d'une conquête d'Alexandre.

Des intermédiaires les servirent : l'empire lydien, les Phéniciens. Les peuples entremetteurs et commerçants se saisissent toujours des voies de communication. C'est là toute la politique coloniale des Anglais. Deux routes principales reliaient la Mésopotamie à l'Orient grec. Partant toutes deux de Ninive, l'une au nord à travers la Cilicie,

la Cappadoce et la Phrygie, aboutissait à Sardes ; l'autre, par Thapsaque, allait à Arad et par Damaskos à Tyr et à Sidon. Les caravanes d'Égypte y venaient à leur tour. Memphis et la Phénicie communiquaient. Tyr et Sidon étaient ainsi le marché d'échange des grands empires intérieurs de l'Asie et de la civilisation éthiopienne du Nil. Et cabotant le long des côtes de Cilicie, faisant échelle dans Chypre déjà grécisée, les convois phéniciens dépassaient Halicarnasse et Rhodes et remontaient à travers l'Archipel. On a largement exagéré le rôle des Phéniciens à ce moment. On commence à soupçonner l'importance de la Phrygie. On ignore communément celle de l'empire lydien. C'était un amalgame sans originalité possible de Thraces aryens et de populations leucosyriennes et sémitiques, mais qui dans sa cupide instabilité devait développer de merveilleuses qualités de courtiers d'affaires. Hérodote dit que les Lydiens furent les premiers *Καπηλῶν* ou tenanciers des grands caravansérails, analogues au fondaco dans la Venise trafiquante du moyen âge, qui s'échelonnaient de relai en relai sur la route dont nous avons plus haut parlé (1). Ils firent aussi les banquiers. Gygès inventa, dit-on, la monnaie. Crésus est demeuré proverbial.

L'Ionie était aux portes de Sardes. Clazomène grandissait en face de l'embouchure de l'Hermus. Phocée et Lesbos étaient au nord. Chios, Érythrée, Téos, Lébédos, Colophon, Éphèse, Samos, Milet, Halicarnasse descendaient au sud le long de la mer et recevaient en outre les prémices des flottes

(1) Radet, *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*.

phéniciennes. Éphèse et Milet, surtout, qui communiquaient avec l'intérieur par les vallées du Caystre et du Méandre, étaient particulièrement bien situées.

Ces conditions géographiques sont immuables. Avant Crésus et les Mermnades lydiens, les îles formaient déjà un empire. On avait connu l'hégémonie de la Crète avec Minos, celle de l'Argolide sous les fils d'Atrée. L'Ionie n'a pas disparu ; son centre actuel, Smyrne, est toujours au fond du golfe de l'Hermus. Les caravanes qui venaient de Ninive, de l'Iran et de plus loin encore, apportaient non seulement des marchandises, mais des idées. Sardes fut une initiatrice. Aux métaux précieux, aux armes cariennes, au bétail phrygien, aux tapis de Babylone, aux soieries d'Inde et de Chine, s'ajoutaient la passion d'Atys, le culte de Cybèle, l'Astarté, la prostitution sacrée, les Cosmogonies astrologiques, le cadran solaire, l'art de fondre le bronze et mille habiletés inconnues. Les Sages ioniens étudièrent à Sardes : Thalès, Anaximène, Anaximandre. Solon fut l'hôte de Crésus.

Les cités ioniennes étaient donc les ports de l'Empire lydien. Maîtresses des routes de l'Asie dont le nœud était Sardes, elles enrayèrent le commerce phénicien dans l'Archipel d'abord. Privés des marchés de la mer Égée, les Phéniciens tentèrent l'Occident. A Tyr et Sidon, Carthage succéda. Malheureusement l'expansion dorienne commençait. On vit la Grande-Grèce et la Sicile se peupler de cette belle race énergique et militaire qui poussa jusqu'en Gaule et osa gagner l'Atlantique. Les comptoirs carthaginois, à leur tour, se voyaient menacés. Tout

le sémitisme phénicien touchait à sa perte. On entrevoit la raison des guerres médiques et pourquoi pendant qu'à Salamine les Ioniens mettaient en déroute la flotte tyrienne du grand Roi, le même jour, dit-on, à Himère, les Doriens anéantissaient momentanément Carthage. Avant les guerres médiques, Milet et sa voisine, Samos, étaient à la tête de l'Ionie. Immédiatement après la bataille de Salamine, l'Asie Mineure étant terre ennemie et Athènes glorieuse, on reporta l'Ionie vers l'ouest en plaçant le centre de la confédération nouvelle des cités de la mer Égée et de l'Asie grecque au milieu des Cyclades, dans l'îlot de Délos.

C'était en effet la capitale religieuse de l'Ionie. Là aussi le Dieu grec par excellence, Apollon, monte la garde pour la défense de son peuple, et nous l'avons vu à Delphes, dieu de l'Hellas dorienne. Il domine à Olympie quand la Grèce est toute-puissante. Ici de même : presque autant de pèlerins ioniens accouraient à Délos pour Apollon Delphinios, guide des sentiers de la mer, que pour Apollon Pythien dans Delphes la dorique. C'était le Bethléem du Dieu. Mais elle avait aussi une importance économique. Les Cyclades en avaient fait le centre de leur Amphictyonie. C'était un marché, une foire. Comme à Olympie, on y trafiquait au milieu des réjouissances. On y voyait des danses, on y écoutait des chants. Déjà en 476, lors de la création de la grande confédération délienne, les jeux avaient décliné et déclinèrent encore. Car Délos même était un trompe-l'œil. En réalité, Athènes formait la vraie métropole de l'Ionie, et le Sanctuaire ne fut qu'une de ses colonies dirigée par quatre amphictyons et un grammateus

athéniens auxquels s'adjoignaient trois néocores de Délos.

L'empire colonial des Athéniens et Athènes elle-même étaient trop cosmopolites pour avoir la vie longue. A la fin du ve siècle, il n'existait plus, et si, péniblement, durant le iv<sup>e</sup> siècle, l'ancienne grandeur d'Athènes devait reparaître, c'est un éclat de décadence. A dater du iii<sup>e</sup> siècle Délos redevient indépendante.

Dès le vi<sup>e</sup> siècle déjà, mais depuis les guerres médiques surtout, la Grèce est en rapports avec une source nouvelle de débouchés : l'Égypte. Les marchandises de l'Orient ne viennent plus par la Lydie et la route royale de l'Asie Mineure. Le fameux périple d'Hannon inaugurerait une route maritime des Indes en Égypte par la mer Rouge. De là, il faut gagner la Crète et l'Archipel. Les nouveaux chemins du trafic donnent à Délos une vie nouvelle. Après une courte existence sous la domination macédonienne, les Déliens forment, durant tout le iii<sup>e</sup> siècle, le centre d'un *κοινὸν τῶν νησιωτῶν*, alliance des îles, qui commerçait avec Rhodes, Chypre et l'Égypte, sous le protectorat des Ptolémées.

Dès lors aussi, des quantités de négociants appuyés par Rome, déjà forte et grande, s'y installent. En 166 la population délienne en est chassée. Désormais, Délos ne compte plus que des étrangers qu'y attire l'entrepôt cosmopolite des marchandises d'Orient et qui, venus d'Alexandrie, de Tyr ou de Béryte, vivent sous le masque du nom grec. Tant qu'Alexandrie restera debout, Délos qui en dépend vivra ; dès que le trafic y deviendra impossible, la tribu des frelons, un moment réunie,

se dispersera sur le monde. On les verra à Rhodes, à Chypre, à Byzance, à Venise, apporter leur type oriental et l'âpreté cauteleuse de leurs artificieux calculs.

..

Dans la tranchée emperruquée d'herbes grises où surgissent à demi dégagés les fûts d'une colonnade, temple ou maison, la statue renversée tend ses bras mutilés. Qui donc vécut ici ?

Nous sommes dans la ville haute, sur les premiers renflements du Cynthe. C'est ici qu'habitaient les riches commerçants de la nouvelle Délos. C'est la seule que nous puissions encore connaître. Car l'antique lieu de pèlerinage s'est vu profané par la richesse des trafiquants. Là-bas, dans la plaine malsaine, reluit, il est vrai, l'étang sacré, mélancolique et saumâtre bassin ovale, qui sent la fièvre et la corruption, et sur les bords duquel se coucha Latone épuisée et croyant mourir. Mais les cygnes sacrés, compagnons hyperboréens et neigeux du Dieu Chevalier du Printemps, ne glissent plus au long des quais de marbre blanc. Près du port central, le Téménos, la Cathédrale, l'Enceinte du chef généreux et vainqueur dressent leurs reliques. Au centre, c'est le temple d'Apollon lui-même. Tout autour, un demi-cercle de chapelles. « Trésors » semblables à ceux que nous vîmes dans l'Altis d'Olympie, consacrés l'un par les Andriens, l'autre par les Naxiens, et bien d'autres. — Le sanctuaire des Taureaux, une des sept merveilles du monde, étrange couloir où, aux fêtes, devant l'autel « des Cornes », dressé par Apollon avec les cornes

de ses victimes, se déroulait la danse de la grue que, le premier, Thésée, ivre de la joie de revoir, au sortir du labyrinthe, son père le Soleil, avait frénétiquement dansée. Le bois sacré aussi dressait, le long de la muraille, ses verdure. Le Dieu de la végétation né sous le palmier qui bordait l'étang trochoïde protégeait certains arbres. On y voyait l'éclatant platane et le noir térébinthe. Le tamaris fin s'accotait au myrte enivrant et tandis que le lierre, la vigne et le gui s'enlaçaient aux branches, on sentait errer partout l'odeur entêtante et poivrée des lauriers. Mais temples, statues, jardins, couvrez-vous deux cents mètres ? Le temple a-t-il la longueur de quarante pas d'enfant ? En revanche, le Portique de Philippe étend, face à la mer, sa vaste colonnade de bazar (Δεῖγμα) où les vendeurs étalaient les étoffes et les bijoux d'Orient ; le Petit Portique et le Tétragone, Palais Royal du temps, élargissent leurs galeries, et leurs boutiques enserrant le sanctuaire au Sud. Au Nord, le dominant, les bâtiments de la corporation des Hermaïstes, négociants italiotes du II<sup>e</sup> siècle, s'unissent aux premiers comme pour étouffer sous leur taille la petite enceinte fidèle au Dieu des premiers temps. Hermès triomphe. Apollon n'est plus Apollon.

A Olympie, à la vue des ruines de l'exèdre d'Hérode Atticus, de la maison de Néron et de leur insupportable insolence, pareil sentiment m'avait, une première fois, traversé. Que restait-il alors de Zeus dans la cohue cosmopolite de ses jeux ? Mais aussi que restait-il des Hellènes de Marathon à cette heure ?

Aujourd'hui, la commerciale Délos me rappelle intensément le même spectacle.

Non, Apollon n'est plus Apollon. Au II<sup>e</sup> siècle, Hermès, dieu des trafiquants et des voleurs, peut régner. Mais aussi la Grèce n'est plus la Grèce.

Dans les campagnes, où s'égrenaient les indépendantes bourgades, les robustes paysans ne guident plus le soc des charrues, les bouviers ne poussent plus leurs troupeaux dans les clairières, sous les châtaigniers et les chênes. Et les montagnards, demi-nus, ne s'inclinent plus devant les images pendues au tournant du sentier. Les uns et les autres sont descendus vers les villes, les premiers pour tomber dans la demi-servitude des clientèles, vivre des trois oboles de l'État, et s'engouer de jeux et de spectacles ; les seconds pour revêtir l'armure mercenaire de l'hoplite et faire du butin, tantôt en Asie Mineure avec Tissapherne, tantôt en Égypte pour Nectanebis.

A la génération virile et saine des laboureurs et des pères a succédé le règne louche des vendeurs d'argent. Ceux-ci mènent désormais ceux-là. La Phénicie n'a succombé que par le sort des armes. Elle se venge en conquérant par la dissolution morale de son infiltration pacifique, non plus l'existence matérielle de ceux qu'elle avait menacés, mais, péril extrême, danger sans pareil, leurs croyances, leur âme, leur race.

Les marchands sont accourus par nuées. Là-bas, à ma droite, sur la hauteur qui borde le lac sacré, c'était le siège de l'Association des Posidoniastes de Berytos ou Beyrouth et des Héraclites de Tyr, armateurs et trafiquants phéniciens et syriens, tout-

puissants. Et l'endroit où je suis dominant la ville et le ravin de l'Inopos, cette colonnade écroulée, ce débris de statue, ce carré de mosaïque, n'est-ce pas le sanctuaire des dieux étrangers ? A deux pas, en montant vers le Cynthe, s'ouvre la grotte antique d'Apollon, le lieu de pèlerinage primitif vers l'oracle, le symbole de la croyance traditionnelle des peuples de l'archipel. Depuis longtemps, dans la nouvelle Délos, l'Hellénisme n'est plus qu'un souvenir. C'est Isis, Anubis, Serapis, c'est l'Astarté de Syrie, Adad, Atargatis qui prédominent. Les croyances métaphysiques du monde sémitique ont supplanté l'antique fantaisie des légendes polythéistes, les aventures chevaleresques des héros et des dieux et, dans l'intervalle de loisirs que laissent à ces Asiatiques les calculs du fret et les emprunts à la grosse, ce sont d'interminables disputations théologiques, de subtiles distinctions talmudiques, d'hypocrites proclamations pharisaïques, c'est un byzantinisme avant Byzance, qui remplace l'antique et naïve croyance du Pâtre et du Laboureur disparus.

..

Du haut du Cynthe, la vue rayonne sur la mer. Les îles Cyclades se rangent en cercle autour de Délos. A l'est, toute proche, c'est Mykonos ; au nord, Tenos et Andros ; au sud, Naxos et Paros, perdues dans la brume ; à l'ouest, Syros voisine, Siphnos, Seriphos, Thermia, Kéos, lointaines et invisibles.

Syros qui se silhouette vaguement là-bas, au-dessus de l'île Rhénée, est le centre géographique de cette ronde insulaire. C'est là que de nos jours,

dans la timide renaissance de la Grèce, la vie de l'Archipel a repris quelque ardeur, et que des docks, des entrepôts, un renouveau de vie maritime se sont réinstallés. Pour combien de temps ? Ce pauvre pays, rasé, dénudé, dépeuplé, n'a plus la seule force qui permette une renaissance, l'unité ethnique, les hommes. Macédoniens, Lagides, Syriens, Rhodiens, Romains, Sarrasins, Chevaliers de Saint-Jean, Vénitiens et Turcs y ont mêlé leur sang dans les guerres et les fornications. Le dialecte grec survit, hypocrite mascarade d'une race hellénique disparue. Les mots sont insuffisants. Ce sont les caractères qui, seuls, marquent l'heure des événements de l'Histoire ; ils viennent d'une forte culture et d'un long passé. Improvise-t-on une agriculture et une industrie ? Ce sont les expressions du caractère d'un peuple. Belle race hellénique, il faudrait ressusciter tes fantômes et disperser les vagues esclaves dégénérés de tes îlots pour voir renaître la vie de ton passé, ta civilisation et tes verdure.

Le soir venait. Nous avons, en chantant, descendu les pentes barrées de petits murs. Par brassées, nous avons coupé des coquelicots sanglants. Le soleil couchant, lui aussi, saignait. Son reflet rose animait le lac ovale. Nous avons librement couru en criant sur les décombres des vieux quartiers. Les rires des jeunes filles et les danses des garçons ont peut-être réveillé l'âme des cygnes du bassin. L'air odorait le thym sauvage et la menthe.

Un vent saccadé agitait la mer. Le caïque à double proue fendait vertigineusement la houle,

couché sur tribord, embarquait l'embrun. Des femmes, apeurées, criaient...

Le steamer a levé l'ancre au milieu d'un grain. Nous courons vers l'ouest. La machine ronronne encapelée de fumées noires. Des vols d'écume salée fouettent les pavois...

### BIBLIOGRAPHIE

*Bulletin de correspondance hellénique*, 1880, p. 320; 1884, pp. 282, 327; 1883, p. 328; tome VIII, p. 417.

GRUPPE. *Griechische Mythologie*, pp. 232 et 5.

HOMOLLE. *Monuments grecs*, 1878.

— *Archives de l'Intendance sacrée* (Bibliothèque des écoles franç., 1887).

LEBÈGUE. *Recherches sur Délos*. — Thorin, éditeur.

LA TERRE DES ATRIDES

## LA TERRE DES ATRIDES

Au sommet de l'Arachnaïos, la flamme a jailli !  
Le veilleur crie. Klytaïmnèstra s'éveille et tressaille.  
En hâte elle prépare le doux accueil. Elle  
déroule les tapis de pourpre qui conduiront l'Atride  
à la baignoire de la trahison et du meurtre. Aigis-  
thos se blottit, livide. C'est pour cette Argolide  
farouche encore un jour de sang.

Prodigieux passé que fait crier le géant Eschyle !  
Il me semble, dans les méandres du rougeâtre et  
vaste paysage, en sentir gronder encore l'écho que  
n'ont pas enfoui les siècles.

Vaste étendue, la plaine par delà Charvati  
s'abaisse, striée des rais éclatants des moissons  
fraîches.

La mer s'étale, métallique et bleuâtre, au pied des  
monts puissants qui gardent l'Arcadie. Rougeâtre  
aspect, pentes calcinées, ravinements des coteaux,  
pays teinté de sang, du haut des éboulis ravagés et  
des murailles cyclopéennes de la citadelle de  
Mycènes, dans l'air fiévreux et desséché, vous  
apparaissent étranges comme tout ce qui vécut au  
milieu de vous.

L'horreur s'y mêle intensément aux éclatantes  
merveilles, et tout dans votre passé est semblable

à ces cadavres cuirassés d'or qui, à deux pas de la porte des Lions, sous les dalles circulaires de l'Agora, vous ont gardés pendant des milliers d'années.

Ah ! quelle suite incessante de splendeurs, de meurtres et de délires !

Elle était riche, l'antique plaine du mystérieux Karmanôr. On y révérait déjà le Saint Mariage. Zeus, changé en coucou, était descendu du Kokkygion, pour s'unir à Héra la dure. Mais les eaux vives du Karmanôr virent se pencher le délire subit du roi Haliakmôn, qui avait osé espionner les dieux. Son suicide changea le nom du mouvant miroir du ciel. Inachos ne lui succéda que pour imiter sa démente. Zeus le foudroie à la jambe. L'Érinnye Tisipha le précipite du haut des berges. L'Haliakmôn devient Inachos.

Si Phoroneus, son successeur, le fondateur de la cité d'Argos, est un pieux serviteur de la grande déesse pélasgique, Héra, Poseidon s'en offense : à son ordre les sources tarissent, les pluies s'arrêtent, il envoie la plaie de la soif. Argos sera désormais πολυδίψιον Ἀργος.

C'est encore l'âge incertain des temps primitifs, mais là l'inquiétante destinée s'accroît avec l'histoire. Io, mère du noir Épaphos, Io l'errante, l'énigmatique Argienne, figure éplorée, naïve et sauvage, demi-vache, demi-femme, que console dans Eschyle Prométhée sous les chaînes, elle aussi, la voilà, gardée par Argus, qu'Hermès égorge, piquée par le Taon sacré, fuyante, chassée d'île en île, de monde en monde, par la même implacable Héra. Migration pleine de mystère où le grand

tragique chantait toutes les origines de son ionienne patrie. Puis sur Argos, toute l'Asie ouvre ses fantasmagories, sa sensualité barbare et sa férocité. Dans une vision des *Mille et une Nuits*, Anteia, l'amoureuse adultère, poursuit l'héroïque Bellérophon que son mari Proitos voue à la mort. Le Corinthien livré à la Chimère, lionne par devant, dragon par la queue, chèvre par le corps, la tue, extermine les Solymes, disperse les Amazones, massacre les spadassins apostés pour sa perte et finalement, comme dans tous les contes, épouse la fille du roi. Un peu plus tard Persée. Le Destin louche lui poussant le bras, il assomme d'un coup de disque son grand-père Akrisios. Il fuit aussi vers les expiatoires aventures, la délivrance d'Andromède, et la frissonnante Méduse. C'est ici qu'Héraclès a étouffé les serpents d'Héra. Toute l'Argolide tremble.

Il a sur les mains le sang d'Eurysthée, roi de Mycènes. Lerne est là-bas en face de Nauplie. Le lion de Némée grondait au fond de la vallée vers Corinthe. Le lac de Stymphale gît derrière les bleuâtres défilés du Lyrkeion arcadien en face de nous.

Aux merveilles clinquantes, aux grands gestes de la Fable, s'entremêlent des miasmes de folie. Les filles étourdies de Proitos, Élégré et Keléné ont regardé la statue de Héra et ont ri. Sacrilège ! Les voilà déchirant leur péplos, hurlant comme des louves, possédées, furieuses.

Mais ces limbes ne sont qu'une préface sinistre à la race lamentable d'Atreus, fils de Pélops. Œdipe le Thébain fait penser à Job : mais la fatalité de son

infortune, si terrible qu'elle fût, n'était bornée qu'à lui seul. La même persécution, la même fureur adultère planent au contraire sur toute la descendance des Atrides. Aëropé, épouse d'Atreus, comme Anteia, séduit Thyestès, son beau-frère. La Démence souffle : Atreus en délire égorge les fils de l'amant et lui sert à son insu leurs membres dans un très solennel festin. Les torches flambent. L'air embaumé du soir est tout gonflé de musiques. Cris et murmures de foule. Ciel noir perlé d'étoiles. Le père reconnaît un lambeau de cadavre. Il vacille, aboie comme un chien, vomit l'inferral repas, pleure et fuit dans la campagne. Enfin séchant ses larmes, il arrête un devin pour lui demander sa vengeance. « Le fils de ta fille Pelopia est désigné pour l'accomplir, dit-il, mais il sera engendré de toi. » Amant de sa propre fille, autre horreur ! Thyestès, épouvanté, abandonne l'Argolide ; il ira en exil, en Lydie, très loin, échappant à l'Oracle. Plus tard, une nuit, à Sicyone, sa fille le rejoint... Ni l'un ni l'autre ne se reconnaissent dans l'ombre...

Le vagissant enfançon est exposé dans la montagne. Un berger le fait nourrir par ses chèvres. On l'appelle Aigisthos. Mais Atreus est devenu l'amant puis l'époux de la fille de Thyestès. La mère sauve le fils en faisant croire au roi que l'enfant est né de lui. Aigisthos grandit dans l'affection de son père présumé qui lui crie un jour : « Venge-moi, tue Thyestès. » Le fils, averti par un pressentiment, tremble, hésite, et dans un délire frappe le conseiller du crime Atreus lui-même pendant qu'il dressait un sacrifice au bord de la mer. Puis c'est Iphigénie égorgée par son père, Hélène, l'expédition d'Ilios

fertile en malheurs, et son épilogue, c'est encore à Mycènes une mare de sang.

Et tandis que remonte en moi-même la mémoire de cette séculaire horreur, là-bas, au milieu de la mer étincelante, je revois l'îlot de Bourzi, tout sombre, à l'écart, en face de Nauplie. Étrange coïncidence, après des milliers d'ans, le fantôme des meurtres célèbres attire-t-il à ce point l'âme inconsciente des hommes ? Le savais-tu, d'Annunzio ? Aujourd'hui encore, gardé jour et nuit par un piquet de soldats, pour verser au nom des lois de la Grèce le sang humain, c'est sur l'écueil de Bourzi, dans le Pays des Crimes, qu'il traîne son existence, le Bourreau !

..

Hier nous vîmes Délos. Centre officiel de la confédération d'Athènes, c'était par elle que l'Attique s'était saisie des chemins de la mer. Aujourd'hui c'est une autre thalassocratie de l'Archipel, mais nous nous enfonçons dans le passé. La période historique où brillent Tirynthe et Mycènes va du x<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle avant notre ère. C'est le temps des mystérieux Pélasges. Phoroneus règne. A Épidaure on révère les Dryopes. La civilisation sarde, postée en Sicile, s'étend jusqu'aux Cyclades. Des comptoirs phéniciens de Samothrace à Rhodes et à Cythère entretiennent un service affairé d'échanges. Mais le centre de ce rayonnement n'est pas encore l'Argolide. C'est la Phrygie des Pélopidés fabuleux, la Troade d'Ilion, la Lycie, la Lydie, la Carie, bref, l'Asie Mineure entière. De même que, aux temps plus récents dont la chronologie est sûre,

on sait que c'est la Lydie qui développa Samos et Milet, de même à l'âge incertain et pélasgique où nous sommes, c'est la Phrygie qui fit l'Archipel.

Midas, au seuil des temps historiques, en est le souvenir et le symbole. Comme Crésus, sa prééminence termine un cycle formidable de puissants dynastes. C'est le Grand Roi légendaire, Basileus. En Thrace, dans l'Émathia macédonienne, murmurent au pied du Bermios neigeux ses frémisants jardins de roses dont chacune portait soixante pétales. Il règne sur les tribus du Danube, sur les Arméniens montagnards, sur les Lélèges, et tous patoisent le même grec. Samothrace et la Chalcidique, déjà terres sacrées, répandent en Eubée les ivresses de Dionysos. L'Oracle de Delphes reçoit ses présents. C'est à Mideia, là-bas, dans la plaine, antique capitale de Persée et d'Élektryon que se fixent les artisans phrygiens. C'est un âge où la technique économique se modifie. Partout le fer, d'invention récente, supprime le cuivre. Ce sont des forgerons. Les Daktyles, démons d'Héphaïstos, eux aussi, cisèlent les spirales contournées et les formes géométriques que burinent aujourd'hui encore, dans les bazars, les ouvriers de l'Asie Mineure et que brodent les tisseurs de tapis. Proitos, roi de Tirynthe, fait venir de Lycie les sept Cyclopes qui bâtissent la ville. Les tombeaux coniques du Péloponèse, pareils aux turbehs des sultans, ce sont, dit la légende, les sépultures des Pélopidés d'Asie. Ils sont à Troie comme à Milet, à Chypre comme en Crète, et, comme les Telchines, leurs constructeurs sont phrygiens. Toute cette

civilisation continentale se concentre dans l'Archipel. L'Ionie dépasse ses maîtres.

Danaos, qui apporte à l'Argolide desséchée les irrigations égyptiennes, vient de l'île de Rhodes. Cadmus avait amené d'Asie l'antique alphabet. Rhodes, la Crète, Naxos, Melos, Siphnos, Andros, Paros, Théra, la Macédoine, la Thrace, la Phrygie, la Lycie, en tirent cet autre alphabet qu'on appelle l'alphabet des îles. Tous ceux qui ont visité l'Asie Mineure, Texier, Hamilton, Ainsworth, Leake, ont pensé à l'achéenne Mycènes, et Schliemann a pu récemment supposer que les bijoux exquis de ses tombes sont tirés des modèles plus grossiers des orfèvres du monde troyen.

Oui! la chute d'Ilion fut un événement immense. L'Europe abandonna les races mêlées du monde phrygien. C'est la libération de l'Ionie et deux cents ans de splendeurs. Mycènes, Agamemnon-roi, la confédération des Achéens aux belles cnémides, c'est l'apparition triomphale, en un organisme puissant, de ces tribus des îles qui, sur l'inscription de Rekhmara, à Thèbes, quelques siècles plus tôt, vêtus des mêmes habits ajustés, de la même tunique écourtée et les cheveux tressés, apportaient humblement mêlés aux Phéniciens d'importants tributs au Pharaon de la Haute-Égypte.

Ce sont eux qui ont fait et la Phrygie riche, instable et mélangée, et l'Ionie grecque plus aryenne et plus pure. Ce sont des hommes du Nord.

Leurs invasions n'avaient cessé de ruisseler à travers l'Asie. Ce sont au XIII<sup>e</sup> siècle les Tekkri, Teucriens ou Thraces, montés sur des chariots à

roues pleines, emportant leurs femmes et leurs enfants, tels les Cimmériens plus tard et toutes les invasions germaniques, qui couvriront le pays du Bosphore à la Syrie. On les appelle aussi « les peuples de la mer ». Leurs canots à deux proues, tels ceux des Vikings, les ont portés d'île en île, dans Rhodes d'abord, puis en Crète et de là dans l'Archipel entier. Au Nord, ils ont passé de Samothrace en Eubée puis en Béotie. Temps tourmentés. Les royaumes asiatiques ébranlés par ces avalanches se refont. La Mysie, la Lycie, la Troade les chassent vers les îles où les exilés retrouvent des leurs. Ils s'unissent. Ils prospèrent. Les flottes phéniciennes n'osent plus se risquer au pillage des bourgades côtières. C'est l'âge de Minos, dompteur de la mer, et la première grande thalassocratie grecque. Éphémère, hélas ! car voici qu'apparaissent l'Argolide et la Troade, toutes deux florissantes, toutes deux colonisatrices, et que, au déclin de la Crète, par la chute d'Ilion, le monde achéen se saisit à son tour des chemins de la mer. C'est la splendeur de Mycènes. Courte hégémonie. Énergée par le luxe, elle aussi sera éphémère. En un coup les rudes Doriens venus du Nord, Apollon en tête, l'abattront pour jamais, et avec leur énergie dure, la Grèce, quittant enfin le miraculeux sommeil enfantin des légendes, montera brusquement au premier rang des nations.

\* \* \*

Déjà chaude était la journée quand à Nauplie nous abordâmes. Course dans la ville curieuse, bigarrée, levantine. L'horrible mélange des sangs

a ici, comme ailleurs, fait des siennes. Dégénérescence. Nauplie a été prostituée à tout le monde, aux Francs sous Villehardouin et les d'Enghien, à Nero Acciaiuoli, à Tocco, à Bajazet, à Frédéric Cornaro, puis alternativement aux Turcs et à la République vénitienne. Le fort dominait la ville de sa silhouette délabrée, un antique minaret demeuré éclatait de blancheur... L'air frais du matin jouait sous les ombrages...

Plus, tard ce fut Argos et l'admirable vallée posant au fond du théâtre abandonné les lignes rougeâtres et fuyantes des cimes. Là-haut sur le roc pélasgique de Larissa, le cercle de murailles fleuroné de tours chantait la gloire des croisés essaimés à la conquête du monde.

\*  
\*  
\*

Le 17 juillet 1203, Constantinople était pillée. Et sous Baudoin, comte de Flandre et de Hainaut, les Croisés se partagèrent un à un les différents thèmes ou gouvernements. Le Péloponèse, sixième thème d'Europe, eut son tour. Les Latins débarquèrent en 1205 à Modon, en 1206 à Kato Achaïa.

Geoffroy de Villehardouin qui dépossède l'imprévoyant Guillaume de Champlitte et fonde, dans l'Élide, Andravida, sa capitale, est bientôt prince de toute la Morée. La péninsule est féodalement organisée. Douze fiefs se la partagent : Patras sous Guillaume Atamias, Vostitza sous Hugues de Charpigny, Calavryta, où commande Otthe de Tournay, Calamata, Geraki, Chalandritza, Caritena, Nicli, Gritzena, puis le château de Passavant où Jean de Neuilly est posté, Achova avec Gauthier de

Rosières, Veligosti enfin où veille Mathieu de Mons. En outre, une foule de manoirs où revivaient notre passé et nos mœurs : La Glissière, Clair-Mont, Beaufort, Crève-Cœur, Belregard, Chastel-neuf. Dans la Grèce continentale, presque en même temps à Thèbes, s'installent côte à côte le Bourguignon Otthon de la Roche, duc d'Athènes, et Nicolas de Saint-Omer dont le somptueux palais, bâti sur la Cadmée, demeura légendaire. Noms savoureux qui séduisirent Shakespeare ! Sur les Cyclades qu'on appelle Dodécannèse, « les douze îles », règne le duc de l'Archipelage ; Leucade aussi est duché. Il y a le comté de Céphalonie. Le seigneur d'Arcadie et le sire de la Calandrice sont moins grands personnages. Mais Jacques d'Avesnes règne sur Nègrepont. La comtesse de la Sole et le sire de Gravia défendent les défilés du Parnasse, le marquis de la Bondenice tient le Callidrome et les Thermopyles et ici même, neveu du duc d'Athènes, commandera Guy d'Enghien.

Ils sortent des campagnes qui sont les miennes. Ils naquirent sur les coteaux virides où je suis né. En revoyant sur le crâne chauve du roc pélasgique ta couronne ducale, ô château d'Argos, il m'a semblé que je t'avais déjà vu. Ta ruine est encore vivante. L'âme aventureuse du tourbillon hennuyer, l'énergie de tous ces errants éperdus de vivre qui vous dressèrent, manoirs aux toits dardés, est bien celle de ces Wallons têtus et militaires qui ont gardé, malgré les vicissitudes des princes et des dieux, avec l'amour ardent de la guerre, la Religion de la Bravoure et la Folie de l'Épée.

Le pays de Hainaut est en effet le grand pour-

voyeur de ces errants héroïques. Ils sont tous du nord de la France, tous du même sol. Je songe à Guillaume Bouchard, le plus fort jouteur de Ponent, à Florent de Hainaut, au grand Nicolas de Saint-Omer, à Guilbert et Gautier de Liedekerke « les beaux chevaliers de beau corsage » et à Jean de Tournay, surtout, vainqueur et prisonnier du fameux Roger de Loria.

..

C'était vers l'an 1296, je crois. La Grande Compagnie catalane tenait la mer. La commandait l'Amiral Roger de Loria. Ah ! l'inquiétante, l'intrépide figure ! Il est de ces hommes magnifiques dont la courte existence brille audacieusement comme des météores. Ils meurent jeunes, mais ils ont hardiment moissonné. Ils ne font que passer, mais leur trace est ineffaçable. Ils gardent dans les mémoires une éternelle jeunesse de héros. Ainsi, Roger de Loria, ce fils d'un chambellan de Conradin, bon géant teutonique qui avait séduit une fille noble de Brindes, devait être en dix ans tour à tour Chevalier du Temple, religieux marron, corsaire et mourir dans la pourpre des Césars, assassiné par derrière d'un coup d'épée dans les reins, aux pieds de l'empereur Kyr Michel, vers la fin de mars 1305, à Andrinople.

Mais pendant quelques années fabuleuses d'abordages et de pillages, il avait été le Roi de la Mer, car il commandait la Grande Compagnie, bande terrible de huit mille bretteurs de cette race du Nord qui contre les Maures colonisait l'Espagne, aventuriers catalans, vêtus de fer et de cuir, arbalétriers,

faisant tournoyer de pesantes épées et montant dix-huit galères et quatre galéasses, avec lesquels il avait d'abord conquis la Sicile, puis, ravageant les côtes, abordant les vaisseaux marseillais et génois, il s'était enfin présenté devant Byzance où l'Empereur, épouvanté, lui avait donné comme femme sa nièce, pour résidence un palais et, par-dessus le marché, les titres de Mégaduc de Romanie et de César.

Donc c'était vers l'an 1296. La flotte catalane, mouillée à Junch, l'actuel Navarin, avait, suivant sa coutume, débarqué un corps de pillards. Mais, averti par de précédentes dévastations, Guy, seigneur de la Calandrice, Jean de Tournay, son frère Otthe de Tournay et une poignée de chevaliers et d'écuyers étaient, dès la veille, montés à cheval. Ayant aperçu les brigands, ils sonnent de la trompe, se mettent en bataille et, sans attendre, leur courent sus. Roger de Loria se flattait d'être un irrésistible jouteur. Jean de Tournay se jeta sur lui avec tant de furie que le Catalan, précipité de cheval, resta gisant dans son armure. Jean mit pied à terre et tira l'épée, mais, séparé des siens et perdu dans la foule des aventuriers de la mer, le Hennuyer eût péri si Roger, se relevant, ne l'avait sauvé lui-même et, par une générosité imprévue qui démontrait une âme exquise, ne lui eût exprimé toute sa douleur de devoir, d'un chevalier aussi brave, faire son prisonnier.

« Lors, dit le Livre de la Conquête, vint vers lui Monseigneur Roger et lui dit par grand douceur :

— « Sire chevalier, ne vous laissez tuer par ceste gent, car ce ne serait votre honneur, et serait grand

dommage, de si vaillant chevalier que vous êtes. Mais rendez-vous à moi. »

« Lors Monseigneur Jean se rendit, et Roger commanda qu'on amenât deux chevaux, et ils allèrent ensemble jusqu'à la rouge galère.

La rencontre avait mal tourné pour les Francs. Monseigneur Guy, six chevaliers, Otthe de Tournay, vingt-quatre écuyers étaient pris.

« Ils se désarmèrent, se vêtirent de manteaux de pourpre ; puis le prit par la main Monseigneur Roger et commencèrent à deviser :

— « Vous êtes Jean de Tournay, le fils du beau grand chevalier Geoffroy de Tournay, lui dit Roger. Je répute à moult honneur d'avoir assemblé de coup de lance avec un tel chevalier que vous êtes. Et ce poise moy que vous êtes marié. Se vous ne le fussiez, je vous donnasse ma fille à femme. »

— « Sire, repartit Monseigneur Jean, la vôtre merci ! Je même la voudroie volontiers se faire se pût. Mais, puisque Dieu vous a donné la victoire, je vous voudroye prier que je susse votre intention envers moi et cette autre gent de ma compagnie, lequel vous avez pris. »

— « Sire chevalier, dit Roger, je mets votre délivrance en votre propre devis. »

— « Sire, reprit Jean, cent mille mercis. Puisque par votre grand courtoisie me donnez l'arbitrie de délivrer ma délivrance, à votre amendement, je dy ainsi qu'il vous plaise nous faire porter au port de Clarence, là vous deviserez ce que chacun de nous vous pourra donner selon son pouvoir. »

— « Sur ma foi, dit Roger, je l'octroie. »

— « Donc, continua Monseigneur Jean de Tour-

nay, vous requiers et prie de commander ce qu'il vous plaira taxer chacun. »

— « En nom de Dieu, dit l'amiral, je sais que vous tous êtes pauvres et dépensiers. Mais Monseigneur Guy est riche. Qu'il me donne dix mille perpres. Desquelles je vous donnerai deux mille pour faire un harnais de mes armes et le porter en l'honneur de moi, quand vous voudrez, pour ma remembrance. Deux mille perpres vous me rendrez, dont je ferai pareillement un harnais de vos armes pour porter en remembrance de vous. Pour le reste, que Otthe de Tournay votre frère, vos écuyers et chevaliers soient délivrés pour votre amour. »

« Et quand Monseigneur Jean ouït cette grande courtoisie, il tira son chaperon, fit un grand enclin et le mercia comme il appartenait, mais il fit quérir à terre quatre mille perpres pour lui au lieu de deux mille, disant qu'il ne lui serait honneur de béeer aux deux mille perpres que Monseigneur Roger lui donnait sur la rançon de Monseigneur Guy. »

..

Par quel contraste, avec cet âpre horizon, m'est-elle revenue à l'esprit, cette douce chronique féodale que j'avais oubliée ? Dans cet Orient vaniteux et théâtral, au seuil de cette Byzance à la fois cauteleuse et fanfaronne, voluptueuse et cruelle, dans cette Argolide enfin, carrefour d'adultères et de meurtres, elle met un frisson d'héroïsme, de bravoure et de loyauté charmante, et de même que les dures vertus doriennes qui t'anéantirent, ô Mycènes, cité des fantômes masqués d'or, elle me dit

que les âmes de ceux-là portent avec elles le parfum de gravité virile et la race de notre Occident.

### BIBLIOGRAPHIE

BUCHON. *Chroniques étrangères sur les expéditions françaises du XIII<sup>e</sup> siècle.* — Orléans, 1875.

— *La principauté française de la Morée.*

— *Raymond Muntaner.*

— *Chronique d'Aragon.*

— *La Grèce continentale et la Morée.* — Paris, Gosselin, 1844.

— *Histoire des conquêtes et de l'établissement des Français dans les États de l'Ancienne Grèce.* — Paris, Renouard, 1846.

— *Le Livre de la Conquête.* — Paris, Renouard, 1845.

CHABAS. *Études sur l'Antiquité historique.* — Paris, 1872.

CONZE. *Ueber die Anfänge der griechischen Kunst.*  
— *Monatliche Berichte der Wiener Akademie,* Bd 64, 5, 59.

CURTIUS. *Die Ionier vor der Ionischen Wanderung.*

D'ANNUNZIO. *La Ville Morte.* — Paris, Lévy, 1898.

DUCANGE. *Histoire de Constantinople.*

ESCHYLE. Traduction Leconte de Lisle.

FREEMANN. *History of Sicily,* vol. I, note vi.

FLIGIER. *Die Urzeit von Hellas und Italien.* XII, 443, *Archiv. für, Anthrop.*

GRUPPE. *Griechische Mythologie,* pp. 167 et s.

LENORMANT. *Introduction à la propagation de l'alphabet phénicien.* Voir aussi du même auteur

v<sup>o</sup> *Alphabet* dans le *Diction. d'Antiquités* de Daremberg et Saglio.

MILCHHOFER. *Die Anfänge der Kunst in Griechenland*. — Leipzig, 1883.

MASPERO. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 41 et s., 1884.

MULLER ET SCHNEIDEWIN. *Orchomenos und die Minyer*. — Breslau, Joseph Max et Cie, 1844.

PAULI. *Real Encyclopædie*, v<sup>o</sup> *Phryges*.

PERROT. *Histoire de l'Art*, passim.

PIERSON. *Handel und Schiffahrt der Griechen in der homerischen Zeit*. Rheinisches Museum XVI, 1861.

RAMBAUD. *L'Empire au x<sup>e</sup> siècle*.

RENAN. *Histoire des langues sémitiques*, pp. 55 et 5.

RICHTER. *Handel und Verkehr der wichtigsten Völker des Mittelmeeres*. — Leipzig, Seemann, 1886.

SAYCE. *Les Phéniciens en Grèce*. Contemporary Review, déc. 1878.

SCHMULLING. *Der phœnizische Handel in den griechischen Gewässern*. — Munster, 1884-1885.

SCHLIEMANN. *Mycènes*.

TEXIER. *Exploration de l'Asie Mineure*.

(Voir aussi Bibliographie du chapitre *Brousse et la Troade*, et l'*Épilogue*.)

ATHÈNES

## ATHÈNES

L'aube blanchit la ronde mer. Les croupes galopantes de la houle émeuvent faiblement le navire. Par le hublot s'entrevoit, dans le bruit déchaîné des cabestans, la côte rousse, nue, proche.

Derrière nous, la montagne mord le ciel, dentelée, légère, frôlée par un soleil hâtif gravisser d'azur. Et avec ses environs desséchés et rocheux, le bloc d'Acté, posé en avant-garde, le Pirée s'ouvre, frémissant des mâts plantés, avec une belle onde tranquille. La pointe du Lycabette, la dorsale changeante de l'Hymette et les profils plus loin du Pentélique et du Parnès enferment le cercle d'Athènes. Le Parthénon ne se voit pas.

A bord, livré qu'on est aux forces de la mer, on est pris très vite d'un affadissement souverain. Il est tôt matin. Nul canot n'approche encore et, malgré mon fiévreux désir de l'Acropole, je vais et viens, la tête nulle, vide, résignée, attendant avec patience la jouissance promise.

Enfin, un canot accoste. A la coupée, j'entrevois d'amicales figures bien connues. Poignées de mains. Agitation joyeuse de retrouver tout à coup, si loin du monde où l'on vit, quelque imprévu charmant!

Et tandis que nous échangeons encore les plus fraîches nouvelles, déjà nous foulons le quai du Pirée, et un de ces landaus athéniens tendu de housses blanches nous emporte vers la ville dans l'aveuglant et impalpable poudroïement de la route qui suit la direction du Long Mur du Nord bâti par Cimon, Odos Hamaxitos. Ici le printemps chante avec vigueur, ses bourgeonnements ponctuent d'un mouchètement tendre le marneux, rocheux, crayeux horizon. Voici le bois d'oliviers que traverse le Céphise et qui fuit vers Képhissia et la silhouette du Parnès. La ville s'entrevoit vaguement. Nous franchissons l'Ilissos pierreux qui vient de la dorsale énorme de l'Hymette. Le Lycabette devant nous dresse sa dent aiguë. Au fond, bleuâtre, dort le Pentélique. De ses bons chevaux, notre amaxas doublant la gare, entre à fond de train dans la rue d'Hermès, bordée de grands magasins cosmopolites. Nous passons devant la petite église Kapnikaria, écrasée et bizarre, et nous faisons halte sur la place de la Constitution devant de maigres et odorants poivriers.

Le Jardin du Roi étend ses épais feuillages surprenants en si desséché paysage. De ce côté, c'est le quartier de la nouvelle Athènes, le Palais de l'Exposition, de grandes bâtisses horribles, des cimetières, des jardins. Tout cela descend doucement vers le lit desséché de l'Ilissos.

\* \* \*

Les témoignages isolés, les survivances mutilées des temps morts, les reliques abandonnées parlent un langage secret, intense et touchant. Mais

l'éloquence de leur seule destinée retentit plus puissante encore en nos cœurs lorsque ces apparitions soudaines n'ont pour compagnons de leur prodigieuse fortune que l'horizon muet de la solitude et du ciel.

Fauves, flaves, farouches, les marbres toujours debout semblent poursuivre avec les souvenirs dont ils sont les derniers fidèles un dialogue insaisissable et profond. Le ciel lui-même s'anime. Au fond des horizons adoucis, la mer lointaine s'épanouit en fin sourire. Le soleil chante. Et l'on oublie la ville moderne et bruyante, les promeneurs élégants, les beaux officiers, les va-nu-pieds, la poussière abominable.

C'est l'Olympieion, le beau déchu, le grand désespéré.

Tout à l'heure nous gravirons la colline sainte de l'Acropole et nous regarderons le Parthénon en face. L'âme marmoréenne du grand chef-d'œuvre est toujours souriante et jeune. Elle semble au-dessus des regrets et des plaintes. On sent que ruinée même, elle ne peut déchoir. Ce grand Olympieion qui dresse ses seize colonnes hautes de plus de dix-sept mètres, larges de près de deux, coiffées d'un bloc géant d'architrave, se lamente au contraire éperdument. Sur l'horizon de roc et de ciel, à peine égayé de naissantes verdure, il profile le geste énorme d'une impuissante tristesse. Des légendes ne veulent-elles point que les âmes des grands criminels errent tenaillées de remords dans l'éternelle prison des ruines ? C'est l'âme orgueilleuse des tyrans, des Alcibiade, des Alexandre que doit enfermer la plainte vivante de l'Olympieion. Pisistrate

le commença au vi<sup>e</sup> siècle. Un autre despote, Antiochus II Épiphanes de Syrie, quatre cents ans après, tenta d'achever la vaste entreprise. Auguste, lui aussi, renonça. Et il fallut six siècles pour qu'un troisième despote, maître de l'*Orbis terrarum*, l'Empereur Hadrien, achevant la pensée du tyran attique, fit placer orgueilleusement à l'intérieur du somptueux édifice, à côté de la statue de Zeus, sa statue à lui, chef tangible et vivant du Panthéon impérial.

Rien qu'à regarder l'œuvre, cela se verrait. Aucune inscription, si ce n'est une insolence romaine (1). Mais c'est bien une œuvre riche et cosue, glorieuse et belle, comme en réalisent les tyrans; elle démontre mieux sa race par son seul aspect que par le mensonge déclamatoire des dédications écrites. Et je me sens pénétré d'une sorte de joie vengeresse à voir toute cette confiante splendeur qui se crut éternelle, dialoguer aujourd'hui son péché d'orgueil avec le néant.

La rue de Byron, ὁδὸς Βύρωνος, nous mène au monument chorégique de Lysistrate. Des capucins

(1) Sur la frise N.-O. du portique, du côté de l'Acropole, on lit :

Αἰδ᾽ εἶσ' Ἀθῆναι Θεσέως ἡ πρὶν πόλις

*C'est ici l'Athènes de Thésée, l'ancienne ville.*

Sur la frise S.-E., du côté de l'Olympieion, on lit :

Αἰδ᾽ εἶσ' Ἀδριανοῦ καὶ οὐχὶ Θεσέως πόλις

*C'est ici la ville d'Hadrien et non celle de Thésée. (B. Haussoullier, Guide Joanne, Grèce, I, p: 97.)*

français y avaient depuis 1669 un couvent, lorsque y vint habiter le grand Lord ivre d'impérialisme napoléonien et de cette fureur épique que les grandes années militaires avaient derrière elles laissé traîner comme le pan de leur manteau.

Il lui fallut, pour aiguillonner son travail, tenir enfermées dans ce monument étroit ses confessions à la solitude. Le bon peuple appelait ce petit édifice la lanterne de Diogène. Byron suivit cette légende absurde et joua son philosophe. En réalité, c'est le seul vestige de la suite des chapelles élevées par les Chorèges. Les différentes tribus chargeaient ceux-ci de l'honneur de réunir et d'engager aux concours des Dionysies, des Thargélies, des Panathénées, des chœurs liturgiques qui luttaient entre eux. La tribu primée recevait quelquefois une génisse, souvent un trépied.

On exposait le prix dans le temenos de Dionysos ou d'Apollon et souvent dans la rue des Trépieds. Le Chorège consacrait le prix par une fête et souvent aussi par l'édification d'un monument commémoratoire. La rue des Trépieds, ὁδὸς Τριποδῶν, elle est là devant nous. Elle étend maintenant ses bêtes de maisons muettes, aveugles, trop blanches. De tous les édifices qui la bordaient, seul celui de Lysistrate, avec son beau ton de marbre, ambré et transparent comme une peau hâlée et fine, demeure. Une vilaine grille lancéolée et métaphysique monte la garde.

Des enfants gambadent avec des chèvres. Un chant guttural crécelle derrière une muraille basse. Le vent, rafalant la poussière, claque les vantaux d'un petit portail. C'est la cour d'une auberge

dallée de soleil. Approche-toi de l'odeur du myrte. Sur la claire-voie grimpe la vigne. Un peuplier blanc cligne ses mille feuilles. Plein d'ombre, un platane dort.

Dans la poudre, le feu crépite. Les braises pâlisent au soleil. C'est le jour de Pâques, demain. Aujourd'hui on rôtit l'agneau, on l'arrosera d'huile ou de beurre, et on le servira dans le riz. Un mulâtre abruti sommeille en tournant la broche de bois. L'agneau enfilé dérobe au feu sa chair dorée. Et l'homme chante une chanson monotone sur un mode oriental, de ces modes qui nous semblent dépourvus de toute harmonie. Que murmure-t-il, les yeux fermés, pendant que les mouches courent sur son turban ? C'est la chanson de la Pluie Pyrperouna. La Fée de la Pluie va à la promenade. La Fée de la Pluie prie Dieu : « Mon Dieu, mon Dieu ! faites pleuvoir une pluie, une petite pluie douce ! Que le blé, le coton, toutes les verdure qui vivent de rosée grandissent, fleurissent, enrichissent ! Jette-nous l'eau par tonneaux et le blé par monceaux ! Que chaque épi devienne mesure, chaque cep cuvée ! Tra la la la la. » La broche tourne éternellement. La chaleur commence à torturer les toitures. Si nous demeurions ici dans ce demi-sommeil de fraîcheur exquise ?

Mais la graisse fondante embaume un peu. Laissons l'endormant chanteur bercer sa malodorante cuisine. Aussi bien quelques bruyants campagnards aux battantes fustanelles ont rompu le charme et sont entrés. Ils tiennent par les pattes, étendus sur leurs épaules, des agneaux marqués pour la mort. Car, dans ce pays encore tout musqué de turque-

rie, ce n'est pas comme chez nous la commère librement vagabonde qui court les marchés. La femme demeure enfermée. Le Grec d'Orient est farouchement jaloux, et c'est lui qui, un grand panier au bras, inspecte, riche ou pauvre, les magasins ou les auvents et revient triomphalement pour le festin sacramentel avec, sur les épaules, l'agneau pascal.

. . .

Le dédale des ruelles nous mène au Gymnase d'Hadrien et à la Tour des Vents, vestiges décadents de l'époque romaine. Longuement nous admirons le Théseion, régulier, fauve et bien connu. Nous remontons maintenant vers l'Acropole. Le soleil est plein, vif et gai, avec des ombres courtes. Des silhouettes enturbannées passent en courant. La rue ravinée s'encombre de chèvres, d'ânes et de poules. Et dans un coin, par le soupirail grillé d'un caveau, se tend une main chargée de fers, pendant qu'une vocifération grêle implore. C'est la prison d'Athènes. On entrevoit dans l'ombre du cachot puant des faces muflardes et grimaçantes. Les passants jettent superstitieusement des rogatons et des petits sous. Les chiens leur aboient. — Mous-sou ! moussou ! hurle le bistré gredin dont les cinq doigts s'allongent. Horrible et bizarre impression ! Au coin du cafeneion voisin, un élégant officier bat de sa cravache ses étincelantes bottes Chantilly, en sirotant nonchalamment son mastic. Qu'est-ce qui représente ici la Grèce véritable, du militaire chamarré qui s'européanise ou du sauvage mandrin dans l'inferral cachot ? Tableau antithétique qui

dépeint tout le pays. L'étreinte orientale a été longue et terrible. Ces lieux où fleurirent les beautés antiques ont chu profondément dans un marasme sauvage. Peut-être le profil du Pentélique ou de l'Hymette est-il resté celui que couronnait Athéna Promachos là-haut sur l'Acropole? Mais autre est le milieu humain. L'Histoire, en des détours nouveaux, a façonné des mentalités nouvelles? Combien tu pleureras, glorieux Pisistrate!

Partout grimace un profil fauve et levantin. Le sang nègre a gonflé les lèvres, arrondi les mufles; le sang phénicien triomphe dans l'arcature busquée des nez. La mollesse féline et perfide de l'Orient couve dans l'eau noire et paresseusement endormie des yeux.

Et ces beaux officiers eux-mêmes qui passent, vêtus en occidentaux, qu'ont-ils d'euro péen, fors l'habit? On se croirait dans quelque colonie lointaine. L'un d'eux disait naïvement: « Chez vous, en Europe... »

Et pourtant, Grèce déchue, peuplée d'étrangers, Grèce encore étourdie de ton long esclavage, Grèce engourdie de ton millénaire sommeil, tu es notre Mère. Laissons même ta science perdue et la mémoire de tes richesses. Tu es notre Mère en Beauté.

Nous avons gravi le coteau de l'Acropole, l'escalier raide et brusque des Propylées. En haut de la pente rocheuse et douce, au milieu du blanc cimetière des bases gisantes et des fûts roulants, tu nous apparus, Parthénon magique, sublime tressaillement de nous-mêmes.

De grandes nuées paisibles nageaient, nacrées de soleil, dans l'aise du ciel bleu. Elles passaient,

fuyaient, volaient. Mais, devant, immobile, songeait la Grande Ombre. Arquant la forêt des colonnades, sur l'écartement bombé du Stylobate, elle dressait le front triangulaire, têtue et demi-ruinée de sa fauve figure, et debout, droite, toute brune et noire, ébène, rayée de traînées rougissantes, fixe et terrible, on eût dit qu'elle haletait de vivre.

Ah! Ruine qui sais nous faire pâlir et trembler, je comprends que, une fois entrevue, tu demeures en nous comme une perpétuelle patrie. Il est un pays profond, plus périlleux et plus lointain que les enfers, où nous rêvons de descendre et d'aimer. Il n'est ni dans les îles fabuleuses des fées, ni aux jardins cuisants des Hespérides, ni dans les profondeurs cyclopéennes et nocturnes des monts. Il est plus rare et plus loin. Sésame est impuissant à en ouvrir l'entrée secrète, car il est en nous-mêmes, dans la nuit, dans le chaos des pensées vierges.

J'ai regardé et il me semble que je vois. Pauvres nous-mêmes, qui cherchions comme des aveugles, à tâtons, la porte lumineuse des harmonies intérieures. Quels cris et quelle joie dès qu'apparaissait la lueur la plus confuse, dès que nous présentait notre vanité de découverte et notre orgueil de savoir, quoi donc? un rien. — Comme elle émouvait de ses échos infinis les résonances intimes, comme elle tendait et détendait les ressorts merveilleux de l'amour, comme nous étions déjà liés à son charme et tout pleins d'elle!

Mais lorsque au lieu de l'illusion passagère d'une de ces petites beautés, lorsque au lieu de la lueur médiocre, éphémère comme un vain sourire, c'est le rayonnement subit d'une aurore immense,

lorsque tout notre être frémit d'aimer jusque dans ses dernières profondeurs, lorsque au lieu de pressentir l'harmonie parfaite, le Paradis voisin, dont nous flairions péniblement l'entrée, nous y sommes placés tout à coup, c'est la joie céleste et l'extase.

En te voyant, nous nous voyons. En te découvrant, nous découvrons nos secrets. Tu sembles la monstrueuse image des empyrées imaginaires qui dorment, à notre insu, en nous.

Les corruptions contemporaines d'une civilisation prétendue nous enseignent qu'il faut être riche et qu'il faut croire en la fraternité universelle parce que cela fait aller le commerce. Elle vante aussi la vérité sèche et sectaire des pédants. Selon cette doctrine, nous voulions tristement attendre la mort. Mais en réalité, elle nous est étrangère. Elle ne nous émeut point. Nous présente-t-elle notre chair vivante, tirée de nous-mêmes, comme un enfant ?

C'est que nous ne sommes pas une race de corsaires cupides ou de docteurs prétentieusement bouffons. Assez de spéculation et de logique, de combinaisons métaphysiques et de systèmes de pillage. Nous avons eu beau faire des génuflexions selon le rite, nous avons eu beau nous duper, tout cela, c'est un cosmopolitisme étranger. Si nous retrouvons le profond de nous, si, une fois, nous sommes libres, nous ne nous agenouillerons ni devant l'Or, ni devant la Raison, mais seulement devant la Beauté.

C'est pourquoi, Temple de la Déesse guerrière et vierge, tu vois aujourd'hui mon orgueil pleurant presque et à deux genoux. Toute l'ardeur de notre race fervente, toute sa passion de Beauté, tu l'ex-

primes. Tu retires du fond de moi-même les mille figures ancestrales des limbes. Il a suffi qu'elles se montrassent pour vaincre. Tu m'as libéré des mauvais anges !

Et vraiment, pour opérer ce miracle, tu viens de très antique mémoire, Ruine auguste, ma Mère. Dans tes pauvres ais ébranlés s'effluve et murmure la voix cassée des anciens âges. Ceux qui dirent la prière de ta consécration étaient des hommes selon notre cœur, leur race souriait avec une pureté sonore de cristal. Ils étaient beaux. Ta figure splendide est faite selon leur beauté.

Tu es l'essence même des ancêtres. Je me crois à genoux sur un tombeau. Je récite les reconfortantes prières des morts qui soufflent leur âme aux vivants, je retrouve ce qu'ils y déposèrent de génération en génération. Tu m'ouvres l'orée des sentiers inconnus qui mènent aux origines. En toi s'éveillent les brises du matin.

Pèlerinage des Pèlerinages, toi seul peux nous donner la Foi et le Salut, car chacun porte en soi tes résonances. Tu es le mot, la clef, le Sésame des choses. La phrase que tu profères a des échos. Chartres, par sa frissonnante cathédrale, t'achève. Temple farouche aux forêts de colonnades, Église aux arceaux feuillus de pierres, vous atteste par un différent effort au nom du même élan votre authentique parenté. Le même sang vous fit. Nous contemplons en vous la race de nos pères. Nous nous y retrouverons par delà les portes de la mort. Beauté, notre âme profonde que nous tentons de faire immortelle, survis dans ce Temple de l'Athéna vierge ! En toi, même disparus, dans le vertige

suprême, dissous dans la terre ou le ciel, nous nous sentirons encore, témoins invisibles et muets de notre essence toujours vivante.

Quelque part, Beulé, dont le nom et le destin tragique restent attachés à la résurrection de l'Acropole, a dit : « Si les âmes pieuses étaient accoutumées à regarder les forêts vastes et silencieuses comme le Temple de la Divinité, l'art sentait tout ce que les troncs droits et élancés des arbres, à travers lesquels la vue pénètre et se perd, avaient de pittoresque et d'architectural, et l'on entoura les temples d'un péristyle qui n'est qu'une *forêt de colonnes*. »

C'est là une pensée qui relie tout à coup le grec au gothique, l'antiquité au moyen âge. Elle m'était déjà venue à Delphes en songeant à l'étonnante influence, encore mal saisie, de la Nature et du Paysage sur l'Art. Dans la cathédrale comme dans le temple vit le Culte de la Forêt.

Il est sûrement établi que les sanctuaires, placés eux-mêmes dans un bois sacré, construits primitivement avec les troncs équarris des grands arbres, sont des échos du temps lointain où, toute entière plantée de forêts immenses, la Grèce, libre encore de tout contact oriental, agitait sur la crête de ses montagnes une épaisse chevelure. Il est hautement vraisemblable que les Aryens, d'où nous tirons nos origines, étaient les enfants errants, les pieux desservants des bois. L'antique Héraion d'Olympie, où dans l'ère chrétienne on pouvait encore voir de primitives colonnes faites du tronc

des chênes, se rattache ainsi à toutes les constructions du Nord, celtiques ou scandinaves, et si les merveilles du Parthénon nous émeuvent, c'est peut-être parce qu'elles réveillent simplement cette inconsciente ancestralité.

La vue du musée de l'Acropole imprime plus avant cette sensation. Nous avons des Grecs l'idée fautive d'un art prétendument géométrique que notre ignorance a prise aux froides copies d'une Rome cosmopolite et servile. Il faut remonter aux récentes découvertes d'œuvres du VII<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècles pour déraciner cette erreur.

Dans nos musées gothiques abondent : statues bariolées, reliefs en pierre ou en bois peints, scènes familières ou religieuses, — des œuvres qu'on croyait totalement étrangères à l'art de l'antiquité. On se trompait. Il a suffi de découvrir les prêtresses d'Athéna et le combat d'Héraclès contre l'Hydre de Lerne. Tarasque gonflée de colère, saurien bizarre, Lumçon hérissé, l'Hydre légendaire s'allonge au milieu du fronton retrouvé. Iolaos, qui est sur son char, a la barbe verte, et ses cheveux sont couleur de feuillage. Le rouge et le bleu abondent par plaques. Les prêtresses d'Athéna, marbres blonds éteints par un séculaire sommeil, rosissent et bleuissent vaguement de teintes fardées. Sous leurs vitrines, elles sourient toutes du même plissement indéfinissable et léger, raidies et graves comme les Vierge Marie des premiers temps.

J'étais en Italie avec un mien ami, très épris des rondeurs convenues de la beauté classique. Nous visitons les mille souvenirs de la domination de fer des Lombards. Sur les supports sculptés des

portails, montaient de grimaçantes figures, courtaudes processions entremêlées d'ornements filigranés, symboliques et inconnus. Pourquoi, me disait-il avec mépris, t'intéresser à ces « marrons sculptés » ? Il fit la même réflexion à Sélinonte, devant cette curieuse métope du VI<sup>e</sup> siècle où l'on voit l'Athéné présider à la lutte contre Méduse, où rien ne paraît grec, où tout est barbare.

S'y intéresser ? Pourquoi ? Parce que ces œuvres frustes restent les mystérieux chaînons qui nous ramènent à notre commune origine, parce que les classiques, élèves saturés du dogme cosmopolite de l'unité de la nature humaine, épris d'une beauté conventionnelle qu'ils sacraient archétype, fin et but de toutes choses, méprisaient le moyen âge original, multiple, incompréhensible à leur niveleuse intransigeance et que, cependant, c'est en lui, dans son désordre apparent, dans sa variété infinie, que réside la force traditionnelle de nos sociétés et non pas dans les prétendues renaissances plus ou moins cosmopolites, adaptations d'une antiquité incomprise et fausse.

Il faut le dire. La Grèce et Rome ne sont pas telles que les ont apportées le byzantinisme décadent d'après 1453, l'esprit classique de Louis XIV et l'impérialisme romain du début du siècle. Ces choses se ressemblent autant qu'une caserne et le Parthénon. Leur Rome n'est pas la vraie Rome, celle de Caton ; c'est le vertige confus d'une foule cosmopolite maintenue quelque temps encore par César et son fonctionnarisme déprimant ; c'est la Rome servile des publicains et des affranchis. Leur Grèce, celle des Stoïciens et d'Épicure,

n'est pas la vraie Grèce, la Grèce de Pisistrate; c'est un monde international de banquiers phéniciens et de courtisanes. Ces renaissances, toutes financières, cupides et sans patrie, n'ont vu dans l'antiquité que les moments où, hélas, elle leur a ressemblé. Pour trouver la véritable Rome, il faut remonter au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle. Pour trouver la véritable Grèce, il faut aller jusqu'au <sup>vii</sup><sup>e</sup> et au <sup>vi</sup><sup>e</sup>, c'est-à-dire jusqu'aux époques qui sont pour elles ce que le moyen âge fut pour nous.

Et l'on découvre alors, entre l'art roman et l'art des anciens Grecs, une si intime analogie que la pensée de leur origine commune aussitôt saute à l'esprit. Dans l'architecture comme dans le dorisme primitif et écourté, c'est le même aspect farouchement grave, ce sont les mêmes reliefs bariolés, les mêmes statues peintes, le même sourire indéfinissablement barbare. Chez les uns et chez les autres, les beautés que l'on attribue faussement aux agitations cosmopolites des renaissances en sont les petites-filles. Sans Memling et Van Eyck, il n'y aurait pas de Rubens.

Oui, hommes du Nord, en Grèce nous sommes chez nous. Les représentations sont jaillies d'une mentalité identique. Eux et nous marquèrent la nature du même sceau originel.

\*  
\*  
\*

Dans ce musée de l'Acropole, il y a une œuvre exquise. C'est une Niké déliant ses sandales. Elle décorait le petit temple de la victoire Aptère dont la charmante silhouette domine encore les Propylées. Elle est là, longue et mince, dans le fourreau mille

fois plissé de la robe. Depuis tant de siècles, son corps, chef-d'œuvre taillé en pleine grâce, incline sa ligne sûre et souple, et, tout mutilé qu'il est, palpète, sourit, frissonne. Dehors dans le soleil haut maintenant sur le ciel, l'Erechtheion, lui aussi, dessine un charme un peu languide et trop fin.

Le Parthénon voisin, blanc par endroits, enfumé, noirci, teinté d'ocre, doré comme une pâte au four, avec ses cannelures arrêtant la lumière à larges éclats, grave la ligne autoritaire, pesante, puissante et simple, de son allure concise et dorique, de son style d'apophtegmes.

Dans le blond troupeau gisant des blocs écroulés le stylobate descend en degrés d'un beau vert trouble.

Et cette face brûlée, ces assises verdâtres, ces fûts ardents, ces gradins roux fuient en lignes mystérieusement harmoniques comme des routes convergentes vers un horizon. Et cette hautaine et suprême ordonnance n'inspire point l'idée d'une discipline symétrique, mais d'une infinie liberté d'allures. Une vigueur tranquille le dresse, défi silencieux de la vie éternelle que nourrissent la perpétuité de l'Art et la Beauté des chefs-d'œuvre sur le grouillement éphémère des hommes.

Cette robustesse extrême nuit à la grâce voisine de l'Erechtheion, éphèbe alangui, souriant avec ses colonnes ioniques longues comme une croissance dans l'âge ingrat, son teint que le temps a conservé laiteux et jeune et la riche splendeur de la tribune aux belles cariatides.

Les ombres que l'heure avait raccourcies s'étendent à ses pieds si légères qu'elles paraissent,

plus grises que bleuâtres, n'être que des illusions. Au delà, la croupe de l'Acropole descend brusquement vers l'entassement moderne des maisons, paysage urbain, silhouette lointaine et basse de l'Hymette, dent aiguë et proche du Lycabette, tachetures printanières, grand ciel bigarré.

La ville retentit d'un tapage de fantasia, les moricauds célébateurs de la Pâque tirent des coups de fusil. Pas mal d'entre eux prennent le Parthénon pour cible et on entend parfois siffler des balles. C'est le soir que ce vacarme de Ramadan, dogues aboyant à la lune, écervelés d'un carnaval liturgique, atteindra son hystérique paroxysme.

Aux environs de la nouvelle cathédrale, grande bâtisse impudente, vers les onze heures du soir, la foule s'entasse. Inutile de tenter l'entrée flambante de lumière, d'où s'échappent par bouffées des criailleries chorales. Non que la foule soit brutale. Bien au contraire. Endormis et passifs, ils s'écrasent sans un cri d'impatience, sans une nervosité, sans une ardeur. On a la sensation qu'on taperait à tour de bras sur ces tas amorphes sans que dans leur avachissement ils songent à riposter ou se défendre. Pareille attitude est peut-être très altruiste, très résignée et très philosophique. Pour moi qui aime la vie des actes et non le cimetière des réflexions, parce que la Destinée des races se lie à leur énergie et non à leur sagesse, cette foule passive me dégoûte. Quelle différence avec nos bruyantes kermesses !

Si les spectateurs sont silencieux et soumis, en revanche là-haut, dans les tours ajourées, un vacarme odieusement tintamaresque se perpétue. C'est le sonnaillage des cloches, paraît-il. Quelle chanson

de cuisine ! Enrhumées demoiselles assurément ! De noirs moinillons battent à coups de maillet leurs robes fêlées. Bruit mécanique, tapotement rythmé, sans mélodie. Dieu ! que cet agacement charivaresque est éloigné de la voix profonde, vibrante, immensément humaine des grandes sonneries de nos sévères cathédrales !

Mais le brouhaha s'étend, le battage sacré des cuivres redouble, une immense rumeur s'élève de la ville. Voici la douzaine de minuit.

Les portes du Catholicon s'ouvrent. Un flot de lumière jaillit sur la place. Des prêtres en grandes chamarrures descendent en levant les bras. C'est un cri formidable : *Χρισθὸς ἔνεστι !* « Christ est ressuscité ! » Aussitôt chacun tire de sa houppelande un cierge. Partout dans les rues tortueuses, aux fenêtres, sur les toits, la nuit se pique d'éphémères et mouvantes étoiles. La foule déborde du Catholicon et, la main couvrant le cierge allumé, détaille au travers des rues. Pétrarades, coups de fusils, hurlements, clameurs : *Χρισθὸς ἔνεστι*. La garde à cheval du prince Georges, cabrante, capricante, part à fond de train dans la rue d'Hermès autour du carrosse. De poussiéreux lignards et de blancs evzones sautillants, avec leurs tutus de danseuses, s'évanouissent à leur suite.

Les gens qui passent nous prennent la main. Des hôtes inconnus nous hèlent du seuil des cafeneia. On rit. On chante. Tout le monde semble délivré d'un poids immense. J'ai lu des descriptions de fête arabe du Ramadan. Ce sont les mêmes vacarmes, les mêmes explosions bestiales de joie après les recueils du jeûne. Les dogmes

ont beau être ceux du catholicisme orthodoxe, le limon des mœurs islamiques, attaché au sang mêlé des conquérants sémites, n'a pas manqué de faire de la fête chrétienne de la Pâque un spectacle plus mahométan que chrétien. C'est là une nouvelle preuve de l'inévitable des destinées ethniques.

Bientôt le silence et la solitude purifient à nouveau la nuit. Dans la pénombre sans lune et pourtant claire s'endorment toutes choses, proches ou lointaines, en profils bleus. Au-dessus de nos têtes s'étend le ciel, impénétrable velours, brodé de floraisons stellaires. Moelleux et noir il fuit vers des hauteurs vertigineuses. Un vent glacé frissonne. C'est la belle nuit attique, pure et froide, perfide et splendide, celle des rêveries infinies et des visions précises, infinies comme cet univers de ténèbres précises comme le scintillement de rivière diamantaire qui barre de ses dessins immuables l'horizon du ciel.

\*  
\*  
\*

Pendant qu'aux rougeoiements mordorés du déclin du jour, la coque noirâtre du navire glisse entre des houles d'or, tout à coup germe en moi le fol éparpillement des songes. Accoté à la lisse avec, aux pieds, les écumes déferlantes, et au fond du paysage, l'indécis, le bleu tournoïement de l'Attique, affaissée dans le crépuscule, je vois défiler en moi-même, voilant l'impérieuse douceur des montagnes, mes rêves à moi, faux et défunts. Visions de collègè, froidement classiques, menteuses, visions parnassiennes immuablement blanches, menteuses aussi. Friperie d'opéra, dont les pions em-

poisonnèrent nos âmes vierges, formules convenues, passe-partout littéraires, pincés-monseigneur de la célébrité d'il y a trente ans. Allez au néant, joujoux et défroques ! Une autre Athènes prend place sur les tréteaux de la légende, plus humaine et frémissante de vérité.

. . .

Pour en exposer l'allure, il faut renoncer aux apparences extérieures de l'Art et descendre plus profondément dans la vie sociale des Grecs.

Tout d'abord, il faut définir dans quelles conditions elle naquit.

C'est une loi, dirait-on, des sociétés. Quand elles entrent en rapport avec d'autres races, l'effet en paraît excellent au début. Leur conflit permet à chacune d'elles de déployer tout ce qu'elle contient. C'est ce qu'on appelle la puissance d'une civilisation. Mais lorsque le rapprochement s'accroît, que la cohabitation intellectuelle et le mélange des sangs ont perverti les uns et les autres, le dernier mot reste à ceux qui peuvent vivre dans l'air vicié de Cosmopolis. L'affaiblissement général de la nationalité où les fleurs de la civilisation ont poussé, permet aux taupinières cosmopolites de déverser leurs larrons. Ils pénètrent en elle comme mulots en granges, bouleversent, pillent, dilapident à gogo.

Il en fut ainsi dans le monde antique. Les premiers échanges eurent lieu dans cette mystérieuse Phrygie, seuil arménien du monde occidental. Là aussi fut la première civilisation des Grecs. Midas appelle Orphée. Puis ce fut la Lydie, Crésus, l'Ionie des Philosophes, Athènes, enfin. Les voies

du commerce, l'Argent, symbole des échanges, marquent ainsi et la naissance et le déclin des nations. Par lui tout naît, mais tout meurt. La Phénicie et les banquiers permirent à la Grèce d'exister. Nous allons voir comment, après l'avoir excitée à vivre, ils la mirent au tombeau.

La monnaie n'est qu'une expression du système des échanges. Elle en symbolise un des aspects. Chez les nations, dans les races fortement prédestinées à la circulation des richesses, elle apparaît avec rapidité.

L'Histoire confirme cette remarque. La Phénicie est un trait d'union entre plusieurs grandes civilisations. Entrepôt de marchandises, elle était naturellement cosmopolite. Deux grands ordres de civilisation s'interféraient aux pays voisins de Chypre et de la mer Morte. Le mouvement chaldéo-babylonien amenait les splendeurs de la civilisation sumérienne déjà sémitisée et déclinante, que devait, quelque temps plus tard, rajeunir Cyrus et l'Iran. L'Égypte, toujours protectionniste, consentait pourtant, par l'intermédiaire des Phéniciens et des Juifs, à des échanges par caravanes et convois.

A l'Ouest s'ouvrait la Grèce, le Pont-Euxin, la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne. Plus loin encore les îles Cassitérides, livrant les champs de l'étain et peut-être les côtes de la Baltique où l'on récoltait l'ambre.

On a reconstitué les chemins commerciaux qui apportaient des profondeurs de l'Asie ou des bords

du Nil la bigarrure des marchandises lointaines. Tous, venant des Indes par terre ou par le cabotage du golfe Persique, aboutissaient à Babylone et à Ninive. Mais là, ils bifurquaient en deux grands systèmes. Le premier, franchissant par divers embranchements les massifs du Taurus et de l'anti-Taurus et que l'histoire nous a conservé sous le nom de Route Royale, aboutissait en Lydie, à Sardes, qui durant le VIII<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècles fut à la tête des échanges terrestres entre l'Orient et l'Occident, et, nous allons le voir, d'un des premiers systèmes monétaires.

Le second partait de Babylone, remontait l'Euphrate en évitant le désert arabe et coupant la Syrie du Nord-Est au Sud-Ouest, de Phaliga par Thadmor, ou de Thapsaque où s'amorçait une route vers Ninive, par Nisibis, gagnait Arad, Damas, Tyr ou Sidon et poussait plus au Sud par Jérusalem vers l'Égypte.

C'était la grande voie phénicienne et juive de pénétration vers l'Orient.

Au contact de la Babylonie et de l'Égypte et sous la direction des Phéniciens, un système équilibrant et assurant les échanges poursuivis par ces liens géographiques s'était établi.

L'Égypte avait déjà pour sa circulation intérieure une monnaie de cuivre (1) : le *tabnou*, unité pondérale supérieure équivalant à 91, 94 ou 96 grammes, selon divers calculs. C'étaient des poids et le système d'échange se faisait par la pesée de ces briques ou lingots de cuivre.

Cette monnaie était du reste une monnaie d'ap-

(1) Lenormant. *La Monnaie dans l'Antiquité*.

point. Les salaires des ouvriers se payaient par rations de grain auxquelles on ajoutait, à une certaine époque, 5 *tabnou* (de 470 à 480 grammes de cuivre) par mois.

A côté du cuivre, on rencontrait également l'or qui venait du pays d'Ophir, de Chavilah, de Parvaïm ou d'Uphaz, c'est-à-dire de l'Afrique méridionale, du Transvaal. On le pesait au *pek*, poids éthiopien équivalant à 0,75 grammes. Lenormant remarque à cet égard que ce poids de 0,75 grammes est exactement le poids des anneaux d'or qui forment encore maintenant une des circulations importantes du centre de l'Afrique, ce qui montre à quel point la stagnation dans le système des échanges a caractérisé le monde nègre dès qu'on l'a laissé à lui-même.

Le *pek*, unité pondérale, se manifestait soit comme quantité de poudre, soit comme anneau d'or. On voit sur les peintures murales de l'ancienne Égypte remuer sous cette forme des paniers pleins d'anneaux, rançons de prisonniers ou butin de guerre. Ce même système se constate dans la préhistoire des Celtes de Bretagne et d'Irlande, en Islande, dans l'Inde.

La Chaldée avait, elle aussi, sa monnaie. Elle aussi était pondérale. Le même verbe *sagal* signifiait peser et payer (1). C'étaient des lingots non marqués, vérifiés à la balance. Mais il existait une monnaie de compte qui fixait le rapport de l'or à l'argent. L'unité pondérale était le sicle d'or. Le rapport de l'or à l'argent était de 1 à 13 1/3.

Le système monétaire des intermédiaires phéni-

(1) Lenormant.

ciens et juifs participait de l'une et de l'autre de ces monnaies. Le nom hébraïque de l'unité supérieure pondérale — Kikkar ou cercle — se rattache à l'habitude chamite de l'anneau. D'un autre côté, les anneaux étaient réglés selon l'étalon monétaire du sicle chaldéo-babylonien (1). On ramenait ceux-ci au *tabnou* de cuivre, monnaie légale, par un calcul de change fixe. Les comptes des marchands se font en sicles d'argent, c'est « la monnaie des marchands », dit-on ; on y ajoute une fraction en *tabnou* de cuivre qui représente le change.

Ce système, remarque Lenormant, ressemble singulièrement à celui qui fonctionne toujours en Chine ; les taëls poinçonnés à la marque personnelle du marchand et contrôlés à la balance s'accompagnent de la monnaie de cuivre des sapèques.

L'élément proprement phénicien ou juif dans ce rapport du sicle chaldéen au *tabnou* d'Égypte opéré par les intermédiaires marchands, c'était le métal argent. L'argent en lingots, qu'on le ramenât par un calcul à l'étalon de cuivre du *tabnou* ou à celui du système bimétallique de la Babylonie, restait la monnaie propre aux marchands. La Bible le dit : Abraham paie son champ 400 sheqels ou sicles, c'est-à-dire « argent qui a cours chez les marchands (2) ».

Les Iraniens proprement dits, les Perses anciens, les Mèdes ignoraient cette monnaie. Au temps de Zoroastre, c'était encore le bétail qui servait aux échanges. Ni les Mèdes ni les Indiens ne sont représentés par la Bible comme usant d'or autre-

(1) Voir Lenormant.

(2) Mövers, *Das phœnizische Alterthum*, p. 28 et suiv.

ment que comme parure. Cependant à l'époque de Darius Hystaspéen, tous les impôts, tous les tributs du Grand Roi se levaient en argent. C'est que le système monétaire phénicien avait pénétré dans l'organisation administrative des satrapies comme il s'était introduit à l'état de monnaie de compte en Égypte. « En général, dit Movers, plus on approche de Phénicie dans l'antiquité, plus l'argent devient l'étalon monétaire, plus on s'éloigne, plus l'échange le remplace. »

D'où vient cette tendance des Phéniciens à préférer l'argent, tendance telle qu'on a pu dire que c'était une monnaie sémitique ? On l'ignore. Movers croit que c'est à la fois la possession de mines d'argent dans le pays de Tarse, à Thasos, en Thrace, en Mysie, en Bithynie, en Thessalie, en Dalmatie, dans le sud de la Gaule et en Espagne, et la rareté de ce métal relativement moins abondant que l'or qui leur donna une prééminence dans le pouvoir d'achat de toutes les marchandises. Mais cette explication n'est que partielle. Il ne faut pas oublier que le rôle d'intermédiaire et le caractère cosmopolite des nations sémitiques de la côte du Liban, placées entre les races chamites et aryennes, est d'une extrême antiquité et que l'usage par eux de la monnaie dont Alcidas leur attribue la découverte est le produit d'une longue expérience mercantile ; une des sources principales qu'on relève pour expliquer le problème de l'apparition de l'argent entre leurs mains, ce sont les concentrations de ce métal sous forme de butin des rois et d'impôts des grands feudataires, jointes à leur rôle à eux de banquiers et de fermiers géné-

raux. Il est naturel qu'ils aient, au cours de ces fonctions, établi un système fixe de compte et de change basé sur le métal qui était à la fois le plus rare, relativement, parmi les nations avec lesquelles ils traitaient, le plus immobile par la suite, et en même temps très abondant entre leurs mains, et qu'ayant ainsi un capital considérable acquis sans travail, ils se soient montrés d'ardents capitalistes. Resterait à expliquer pourquoi ils se sont dès ces temps lointains presque exclusivement voués à la profession de courtiers, problème que l'histoire des institutions économiques n'éclaircit nullement et que leur position géographique accuse sans l'expliquer puisque d'autres races ont reçu la même position de carrefour des civilisations du Levant, sans se confiner dans cet exclusivisme commercial.

Mais à l'époque où, entre le xv<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la Phénicie jouait ce rôle, il n'existait pas seulement une monnaie métallique, mais encore une monnaie fiduciaire. On la voit usitée également par ces fameux marchands, toujours en caravanes ou en croisières et auxquels elle évitait le risque des transports d'argent.

Ils ne semblent pas l'avoir inventée pourtant. La Chaldée avait déjà une monnaie fiduciaire imprimée sur des pains d'argile dont étaient faites la plupart les lettres missives.

Lenormant en reproduit plusieurs (1).

En voici une :

*Quatre mines quinze sicles d'argent  
sur Mardukabulussur, fils de Mardukabalatirib,*

(1) *La Monnaie de l'Antiquité*, p. 117 et suiv.

*dans la ville d'Orchoé.*

*Mardukbalatirib paiera*

*au mois de Tebet quatre mines quinze  
sicles d'argent*

*à Belaboliddin, fils de Sinnaïd.*

*Our, le 14 arakhsamna, l'an 2 de Nabonide,  
roi de Babylone.*

(Suivent les noms des témoins.)

C'est un contrat de change sans endossement. Il s'appelle *sipartu* en assyrien, ce qui signifie *missive*. C'est en effet une sorte de chèque ou lettre de crédit.

L'exemple cité ci-dessus est un titre personnel. Mais M. Lenormant cite une lettre au porteur ainsi conçue :

*Vingt-cinq sicles d'argent*

*créance de Belakheirib, fils de Nabuasir,*

*sur Mukinya, fils de Nabuakheiddin,*

*dans la ville de Borsippa.*

*Celui-ci paiera au mois de tasrit.*

*Tlutha, le 11 ab, l'an 10 de Nabuchodonosor,  
roi de Babylone.*

(Noms des témoins.)

Les Phéniciens ne manquèrent pas de s'en servir (1). Et cette monnaie fiduciaire eut deux fins.

(1) Sur l'activité des Phéniciens, Joannes Lydus, *De mensibus*, I, 10, p. 5, s'explique très nettement :

Φοίνικες πρώτοι τοκογλύι και ὀβολοστάται τυγχάνοντες  
γράμματα και σταμθούς και ἀπλῶς κερδαίνειν ἐπενόησαν  
ὄθεν και καπήλους αὐτούς οἱ ποιηται καλοῦσι.

(Jean de Lydie, né en 490, à Philadelphie, mort vers 565 (?)  
écrivit entre autres œuvres *Ἐκ τῶν περι μῆνων*.)

Tout d'abord de comptoir à comptoir sur les routes marines, comme de relais à relais sur les grandes voies terrestres, elle évitait par le crédit des transports de numéraire. Ensuite elle servit aux Phéniciens d'instrument de pénétration dans les cités de plus en plus florissantes de la Grèce et de l'Italie.

Car les Sémites de la Phénicie comme ceux de Palestine ne restèrent attachés à Tyr, Sidon ou Jérusalem qu'aussi longtemps qu'elles demeurèrent l'entrepôt des échanges au Levant. Dès que les profits baissèrent, l'émigration commença. Ces parfaits cosmopolites emportèrent leur patrie à la semelle de leurs souliers. Et comme, à la suite de l'efflorescence de la Lydie, les échanges de l'Asie Mineure s'étaient portés plus au nord, vers Sardes et les colonies grecques des côtes de la mer Égée, c'est là qu'ils affluèrent.

Avant d'expliquer ces deux choses qui nous restent à dire, tout d'abord, comment l'empire lydien établit, au seuil du monde et pour son éducation, une force monétaire nouvelle, ensuite, comment les Phéniciens et tous les commerçants sémites, s'infiltrant par la finance dans les organismes politiques de la Grèce, travaillèrent à les décomposer lentement et les ruiner enfin, disons deux mots de l'aspect commercial de la vie phénicienne. *Movers* est précieux à ce sujet.

Toute l'activité des cités phéniciennes est absorbée par les préoccupations capitalistes. Les rois tyriens, les suffètes carthaginois ne sont que de très grands marchands, directeurs du monopole du

blé, de la pourpre ou de quelque catégorie de marchandises, comme nous avons des ministres des Chemins de fer, des Beaux-Arts et de la Justice. Pline, dans son histoire naturelle, nous présente un Annibal roi des mines d'argent de l'Espagne. La Bible nous montre les rois juifs uniquement préoccupés d'assurer des débouchés. Salomon installe des dépôts, des comptoirs et des marchés au Nord-Est, vers l'Euphrate, à Chamat et à Tadmor. Au Sud, il s'associe avec Hiram, roi de Tyr. Il épouse une fille des Pharaons pour installer des maisons de commerce en Égypte et permettre à ses vaisseaux et à ceux des Tyriens de longer la côte d'Afrique jusqu'au pays d'Ophir. Il en rapportait des pierres précieuses, du santal, de l'ivoire, de l'ébène, de l'or en grande quantité, puisque le seul premier voyage ramena 420 kikkars d'or, d'après d'autres sources 450 kikkars, soit 6.426 ou 6.885 kilos, et de telles charges d'argent, dit la Bible, que, sous Salomon, ce métal était aussi commun que les pierres (1). Le Roi était aussi un grand marchand de chevaux et d'attelages qu'il tirait d'Égypte et revendait à gros bénéfice.

Si on veut avoir une idée de la diversité des échanges qui se concentraient dans les marchés des routes phéniciennes ou juives ou sur les places de Tyr, Sidon ou Jérusalem : Chypre et le Liban envoyaient des bois de construction. De Tarschisch en Espagne débarquait à Tyr l'argent, le fer, le plomb, l'étain. L'Ionie et le Pont envoyaient des esclaves et des ustensiles de cuivre. Les Araméens appor-

(1) *Handelsgeschichte der Juden des Alterthums*, par Herzfeld, p. 31.

taient la pourpre, les tissus de byssus, des pierres précieuses, le corail ; la Palestine, des fruits et de l'huile ; Damas, de la laine et du vin ; les Arabes, du fer et du bétail, de l'or et des pierreries ; l'Assyrie, des étoffes de pourpre, travaillées et décorées de toute sorte, etc. (1).

Sur terre, c'est un service de caravanes monopolisé par les Phéniciens et les Juifs ; sur mer, c'est également le monopole des transports comme pour l'Angleterre de notre temps. Ces princes de l'or, du blé, de la pourpre, ces marchands, royaux ou non, ont sous leurs ordres des régiments de commis qui dirigent des expéditions commerciales, qui arment régulièrement pour des croisières fixées. Tous les ans, dit Movers, ils venaient prendre les poteries athéniennes pour les transporter jusque sur les côtes de l'Atlantique. A l'époque romaine, ils apportaient des marchandises en Italie, prenaient du vin et le portaient jusqu'en Bretagne. D'autres, généralement de plus petites maisons, armaient à la vagabonde, cueillant le fret aux hasards des nouvelles, errant ainsi de port en port, en des voyages imprévus. Leur facilité linguistique a toujours été célèbre : Plaute dit dans son *Pœnulus* : « Il sait toutes les langues, mais il a l'air de ne pas les savoir : c'est un vrai Carthaginois. »

Pour exercer ce métier, il leur faut des escales où ils passent prendre les marchandises réunies par leurs correspondants, Phéniciens aussi, momentanément fixés dans l'endroit. Si les populations sont guerrières et barbares, ils s'établissent en cité, mais si la ville existe, ils s'installent en parasites. Ils se

(1) *Handelsgeschichte der Juden*, Herzfeld, p. 21.

groupent en association pour défendre leurs intérêts. Ainsi on les voit à Memphis, dans toutes les villes d'Assyrie et de Babylonie, sur la côte d'Afrique, en Sicile, plus tard dans l'Ionie, en Grèce et à Rome. A Délos ils dominèrent. A Puteoli, à côté du quartier des Tyriens, il y a celui des Bérytains. Marseille vit s'élever un temple de Baal ; à Athènes, les Kittiens sont nombreux ; à Rome, les Tyriens jouèrent un grand rôle.

Ils sont relégués dans leurs ghettos et généralement méprisés. On suspecte leur foi ; ce sont des contractants retors, cauteleux et dangereux : αἱ Φοινίκων συνηθηκίαι, les traités phéniciens. *Fides punica*. Ils sont suspects. Homère, dans le récit si caractéristique et si intéressant d'Eumée et des navigateurs phéniciens, les appelle déjà des fourbes (1) (ἄνδρες τρωῶνται). A Salamine de Chypre, défense aux familles des riches Phéniciens de se croiser avec la race des Teucriens. Comme armateurs (ναυκλήριοι) et marchands en gros (ἔμποροι), on les supporte ; mais comme banquiers (τραπεζίται) et revendeurs au détail (κάπηλοι), on les déteste. Comme banquiers, nous les reverrons à Athènes tout à l'heure. Comme revendeurs, ils hantent les marchés au poisson, puis vont dans les quartiers pauvres crier à haut prix leur puante marchandise. Ils négocient aussi la vente et l'achat de vieux habits, sont tenanciers

(1) *Odyssée*, chant XV, vers 415 à 481 :

Ἐνθα δὲ Φοίνικες ναυοἰκλυτοὶ ἤλυθον ἄνδρες,  
 Τρωῶνται, μὲν ἄγοντες ἀθύρματα νηὶ μελαίνῃ.

Alors des Phéniciens, hommes experts en choses de la navigation et fourbes, menant sur la nef sombre une innombrable pacotille d'objets de parure.

de maisons publiques et imprésarios de troupes de prostituées qui dansent et chantent dans les cabarets des ports. Aux fêtes, ils font du change et se tiennent près des jeux pour prêter de l'argent à usure à ceux qui veulent s'amuser.

Au ix<sup>e</sup> siècle, le sémitisme judéo-phénicien est en plein recul. Tyr et Sidon s'affaiblissent, Carthage se fonde. Salomon est mort et son royaume divisé entre Israël et Juda.

Cette décadence, qui ne fera désormais qu'aller en s'accroissant, se manifeste notamment par le déplacement des grandes routes commerciales de la Syrie vers l'Asie Mineure et l'importance croissante des ports grecs qui en forment le débouché. C'est la période de Midas, de Gygès et plus tard de Crésus.

A la place du système judéo-phénicien d'échange monétaire apparaît un système nouveau.

C'est la Phrygie et la Lydie surtout qui prennent la place de la Phénicie déclinante; c'est à Sardes qu'aboutit la grande route qui mène d'Orient en Occident. Désormais les raffinements des civilisations de l'Euphrate et du Tigre remontent à travers l'Asie Mineure pour toucher à cette mer bleue qui regarde la terre forestière et mystérieuse d'Europe.

Un flot de barbares, le long de cette route qui va de l'Hermus à la Mésopotamie et que restaurèrent définitivement les rois achéménides, traînait sans cesse derrière les robes bariolées de ses cavaliers l'échange d'un trafic entre les ports plantés de navires et l'intérieur. Des caravanes de chevaux, d'ânes,

de mulets, les harmamaxes, les chariots se croisaient sans cesse d'Éphèse à Babylone, relayant dans les kapéleia, caravansérails officiels protégés par des citadelles, à la fois relais, hôtelleries et marchés (1). Les métaux précieux, les tissus et les chevaux de Lydie, les armes de Carie, les bestiaux de Phrygie, les tapis de Babylone, les esclaves de tous pays affluaient à Sardes et de Sardes à Milet, à Éphèse, dans toutes les cités connues de la côte. Avec les marchandises et les marchands, l'Art, la Religion, le Droit, toutes les formes et l'expérience sociale des grands empires continentaux du fond de l'Asie remontaient vers l'Europe. D'Assyrie et de Chaldée la civilisation avait développé la Ptérie, puis la Phrygie, enfin la Lydie, et c'est par elle que les Grecs, au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècles, entrent en contact avec cet Orient millénaire. Ils reçoivent des Babyloniens le cadran solaire, le gnomon ou équerre, la division du jour en douze heures et le coulage du bronze; des Chaldéens, les mesures, l'astronomie et une cosmogonie métaphysique. C'est en Lydie qu'ils vont chercher l'initiation aux mystères, l'ivresse des Dionysiaques, la passion d'Atys, le culte de Cybèle, l'Astarté et la prostitution sacrée.

Le mode lydien pénétra dans la rudesse des premiers hymnes. Les courtisanes de Sardes étaient célèbres pour leur luxe, leur volupté, leurs tours sur la flûte et la cithare.

« Un matérialisme sensuel y régnait uni au mysticisme le plus ardent, dit Radet. En ce milieu plein de surprise, l'amour des réalités positives s'alliait au goût des arts; la fièvre de la jouissance n'alté-

(1) Radet, *La Lydie et le Monde grec au Temps des Mermnades*.

rait en rien le sens pratique, la mollesse coudoyait la bravoure. Quand, au retour d'une expédition dans l'intérieur, un escadron de cavalerie lydienne rentrait au son de la syrinx, de la pectis et de la double flûte, le Grec — Solon ou Thalès — qui s'en allait philosophant par les rues et qui voyait cheminer par-dessus les toits la forêt des hautes lances, pouvait se demander si les marchands pâles, alanguis et fardés qu'on apercevait au milieu d'une buée de parfums dans la pénombre des boutiques, appartenaient vraiment à la même race que ces hommes fiers, robustes, hâlés par l'aigre bise des monts de Phrygie et cuivrés par le soleil des hauts plateaux, étalant de glorieuses cicatrices et caracolant sur des chevaux bien râblés. »

Le contraire est certain. Mélange de Leuco-Syriens sémitiques et mercantiles et de Thraces guerriers, la Lydie, expression simplement géographique, devait avoir l'instabilité et l'éphémérisme de tous les vains croisements de sang antipodiques. Elle ne dura pas et fut sans originalité, sauf peut-être en musique, aspect très inférieur de l'art. Mais elle rendit le service d'être le centre voisin et actif d'une intense circulation d'échanges et de les équilibrer par un nouveau système monétaire.

De même que les Phéniciens, en possession de richesses d'argent, assuraient les échanges par leur système pondéral du sicle, de même, Gygès d'abord, Crésus ensuite firent de grandes réformes monétaires.

Les fleuves de Lydie roulaient un mélange naturel d'or et d'argent, λευκός χρυσός, l'or blanc, l'électron. Gygès le prit comme métal, mais au lieu de le

façonner en lingots sur lesquels chacun apposait sa marque et vérifiait par des pesées, il le forma en boulets ovoïdes aplatis, portant au revers trois poinçons officiels parmi lesquels généralement un lion et un renard, animaux héraldiques des rois lydiens, poinçons qui assuraient une quantité officiellement constatée et fixe de métal (1). A peu près à la même époque, Phidon d'Argos créait à Égine, grand centre maritime, le même système, adaptant la monnaie d'électrum de Gygès à l'argent phénicien et créant des coins donnant des pièces de monnaie, déjà plus semblables aux nôtres, avec un creux et un relief.

Mais ce fut Crésus, de légendaire mémoire, qui couronna ces réformes. Il ajouta à la fixité de la monnaie officielle une organisation de poids des statères qui créait dans le chaos des monnaies d'alors un système de raccord. Ainsi les Phocéens taillaient leurs pièces d'or au poids de 16 gr. 34. C'était le système phocaïque, très répandu en Ionie. Crésus fit une pièce en électrum de 10 gr. 89 dont 3 valaient exactement deux statères de Phocée et qui circula aussitôt dans leurs marchés. Mais ce fut son statère d'or, *κροίσαιος στατήρ*, qui surtout fut habile. De moitié moindre valeur que le statère phocaïque, il valait 10 sicles babyloniens d'argent, ce qui raccordait le système babylonien au système grec. Ce statère pesait 8 grammes 17. Pour les monnaies d'argent, il conserva leurs bases babylonienne et phénicienne.

« Grâce à ces combinaisons, dit Radet, il ouvrit à ses monnaies les marchés de toutes les villes qui

(1) Radet, loc. cit.

avaient adopté le système phocaïque pour l'or, le siclé babylonien pour l'argent. »

Avec lui, les types monétaires sont pour ainsi dire fixés. Le Darique, *Δαρεικός στατήρ*, des rois de Perse portant sur son or fin un archer couronné, substitue bien le monométallisme or à ces systèmes divers. Mais il diffère très peu du statère créséen : celui-ci pesait 8 gr. 17, il pèse 8 gr. 40.

Athènes établit avec Solon un monométallisme d'argent, statère de 8 gr. 732 divisé en deux drachmes unité de compte, une mine valant 100 drachmes et un talent 6.000 drachmes. Ce système eut le plus grand succès jusqu'à l'époque macédonienne. Les « chouettes » du Laurium étaient universelles, elles s'envolaient partout. Philippe II de Macédoine établira le bi-métallisme, pour l'argent selon le système attique, pour l'or sur le type des dariques du grand Roi (1).

La prospérité intense et passagère de la Lydie d'abord, celle, durable et redoutable, des colonies ioniennes ensuite, les crises répétées du commerce phénicien, provoquèrent deux ordres de phénomènes, les uns internes, les autres externes. A l'extérieur, la Phénicie s'efforça de susciter des guerres. Salamine dans la Grèce continentale, Himère en Sicile, anéantirent définitivement son espoir d'entraîner militairement cette concurrence, ayant, de nation à nation, perdu la partie. La lutte externe ayant tourné contre eux, le système d'attaque de la Grèce par les Phéniciens changea. De guerrier, il se fit pacifique ; de visible, il se fit souterrain. Inférieurs militairement, ils tentèrent d'entraîner leurs vain-

(1) Bouché-Leclercq, Atlas annexé à l'*Histoire grecque* de Curtius.

queurs là où leurs aptitudes à eux étaient supérieures, sur le terrain du commerce, et la pénétration interne des Orientaux dans les cités grecques, déjà commencée, se précipita.

Les bénéfiques baissant à Tyr et à Sidon, les marchands phéniciens se trouvant là où ils croissaient, c'est-à-dire à Milet, à Phocée, à Éphèse, à Corinthe, puis à Athènes, y importèrent leurs biens tentèrent de s'immiscer dans les cités occidentales, d'y prendre leur part des profits et de l'hégémonie et réussirent par la ruse où ils avaient échoué par la force; la Grèce amollie, orientalisée, ne fut plus qu'une Phénicie nouvelle.

Deux moyens principaux leur servirent au début : le *Symbolon* et la *Proxénie*.

Le *σύμβολον* est à la fois un signe d'hospitalité et de crédit. Dans les relations internationales d'alors, c'est par l'intermédiaire d'un hôte et garant que l'étranger était admis dans la cité et y faisait des affaires. Un titre conventionnel reliait les deux associations ou leurs deux familles. Celui qui le portait était le bienvenu et trouvait crédit par l'intermédiaire de son hôte. C'était le *σύμβολον* ou la tessère, en latin *Tessera hospitalis*, en punique *Chirs* ou *Chirs œlychoth* ou *Lia hélicot* (1). Dans le *Pœnulus* de Plaute, adaptation romaine d'une pièce grecque, Hannon, le marchand punique, exhibe sa tessère à Agorastoclès.

Mais s'introduire dans les cités grecques par ce moyen ne suffisait pas. Les Phéniciens avaient des proxènes, sortes de consuls marchands qui représentaient leurs intérêts et dirigeaient les associations

(1) Movers, p. 122.

phéniciennes à l'étranger. Ces proxènes étaient Phéniciens ou Grecs ; s'ils étaient Grecs, leur qualité de proxène phénicien leur assurait des relations commerciales et des affaires ; s'ils étaient Phéniciens, ils tâchaient d'obtenir la proxénie dans une cité grecque, titre qui leur donnait une foule de privilèges. On mentionne à Samos un proxène des Sidoniens, à Rhodes un proxène des Aradiens, un proxène carthaginois à Thèbes. Le roi Strato de Sidon avait le titre d'honneur héréditaire de Proxène des Sidoniens fixés à Athènes (1).

C'est ainsi que Thalès, marchand phénicien, se fixa à Milet ; c'est ainsi que le stoïcien Zénon était un Phénicien, négociant en pourpre venu de Kittion. C'est ainsi que nous allons retrouver à Athènes leurs banquiers et leurs marchands.

\* \*

Lorsque les Phéniciens s'infiltrèrent dans l'Ionie, elle comptait déjà des institutions financières, mais elles n'étaient pas productives. Nettement religieuses, liées aux collèges des clercs, installées dans l'abri sacré des temples, elles avaient la fonction de conserver les fortunes privées, mais non de les faire valoir. Aussi ces dépôts ne procuraient-ils aucun intérêt au déposant, au contraire. Celui-ci se contentait du service de la sécurité. Apollon de Delphes, avec ses vastes revenus, ne devait pas aisément faire faillite. Les placements y étaient de tout repos.

Les banquiers phéniciens offrirent des intérêts aux déposants, et la cupidité conduisit ceux-ci à pré-

(1) Movers, p. 123.

férer la rémunération aventureuse et aléatoire de leurs maisons à la certitude tranquille des temples. Thémistocle, un habile, dit déjà avoir placé 70 talents chez le banquier Philostéphanos de Corinthe. Les temples virent leurs dépôts diminuer et, pour retrouver leurs anciens revenus, dans un temps où l'argent était de plus en plus nécessaire, ils suivirent l'exemple des banquiers étrangers ; pour employer une expression contemporaine, ils devinrent judaïsants. Une fois entrés dans cette voie, la concurrence financière devait les mener à toutes les extrémités.

Au iv<sup>e</sup> siècle, tous les sanctuaires étaient devenus des banques et une foule cosmopolite, dans laquelle dominaient Tyriens, Sidoniens, Aradiens, etc., les entourait de ses quartiers urbains.

Le développement des cités accompagne en effet dans la Grèce antique et la croissance des institutions financières et l'infiltration progressive des Phéniciens.

Prenons Athènes comme exemple, non que ce phénomène lui soit exclusif, mais parce que nous possédons quelques documents à son sujet. Au début de son histoire, il n'y a pas d'Athènes, mais, comme en Laconie, où Sparte n'est qu'un lieu d'exercice et de rencontre des habitants de la vallée disséminés dans leurs exploitations rurales, au lieu d'Athènes, il y a l'Attique dont le centre est l'Acropole. Eupatrides, Géorgoi, Démiourgoi, Pédiéens, Diacriens, Paraliens, leurs dissensions symbolisent l'introduction du commercialisme. Solon, le timocrate, est un gros marchand. Sa réforme favorise les trafiquants et elle était vraisemblablement très contraire au sentiment foncier du peuple

puisqu'elle amena la tyrannie de Pisistrate qui est l'âge splendide de la Grèce. Il est actuellement reconnu que tous les mérites qu'on attribue, en art surtout, au prétendu siècle de Périclès reviennent en entier au gouvernement de Pisistrate. Il en est de la soi-disant grande époque d'Athènes comme de la Renaissance italienne : on la représentait par Raphaël, on sait maintenant combien ce jugement est faux et que les deux siècles précédents forment en réalité la vraie Renaissance. Périclès marque, non pas la plus haute expression de l'art, mais son dernier effort. Il faudrait dire le siècle de Pisistrate.

Mais le cosmopolitisme croissait. Les entraves du gouvernement absolu n'avaient pas enrayé ses progrès. Pisistrate disparu, les exotiques s'agitent. Le haut commerce veut le pouvoir. C'est la réforme de Clisthènes qui naturalisa en une fois tous les riches étrangers établis à Athènes et, sous l'aspect d'une réforme démocratique, prépara la dénationalisation de la cité. Sous les Gracques, à Rome, les banquiers joueront de la même manière les réformateurs et empêcheront la question sociale de se poser. C'est ce qui se passe à Athènes. A partir de ce moment le rôle de cette haute banque devient prépondérant. Elle en arrivera à tenir à sa discrétion tous les facteurs politiques ; l'Argent sera le maître ; ce sera la fin de tout.

Après les guerres médiques, le cosmopolitisme et la finance redoublent. C'est le moment d'examiner le rôle et l'aspect des banquiers et du crédit.

\*  
\*  
\*

Le commerce se divisait en commerce de détail

exercé par les *κάπηλοι* et le commerce de gros, les *ἔμποροι*. Nous verrons tout à l'heure quelles étaient, dans ces deux aspects du commerce, les professions des étrangers.

Tenons-nous-en pour le moment aux banquiers (*τραπεζίται*) qui se tenaient à la bourse (*ἀγορά*) dans des loges (*τράπεζαι*).

Les trapézites avaient des fonctions diverses. Ils étaient tout d'abord *changeurs*, *ἀγυραμοιβοί*, ou *κολλυδισταί* et prélevaient un agio appelé *καταλλαγή*, *κέρμα κόλλυθος*, *ἀλλαγή*.

Ils étaient aussi *peseurs* (*δοκιμασταί*).

Enfin ils *prêtaient à intérêt* et on les appelait *δανεισταί* ou *τοκισταί*; c'était là le propre de la banque (*τραπεζιτική*).

Athènes n'avait pas de loi sur le taux de l'intérêt; on n'y tenta jamais de régulariser l'usure comme à Rome où les efforts les plus sérieux furent inutiles du reste. L'offre et la demande réglaient l'intérêt selon qu'il s'agissait de prêt terrestre ou de prêt à la grosse. Le premier allait de 12 à 18 o/o; en matière maritime, on montait facilement jusqu'au tiers (33 1/3 o/o). Beaucoup d'armements d'Asie — ioniens ou phéniciens — avaient émigré au Pirée; les associations de capitaux pour la navigation étaient courantes.

Les prêts étaient généralement passés par acte authentique et mystique (*συγγραφή*); un gage (*ἐνέχυρον*), une hypothèque (*ὑποθήκη*), les accompagnait souvent.

Une branche connexe de la fonction de prêteur, c'était la mise en valeur des dépôts (*παρακαταθήκη*). Le banquier faisait, comme le disaient les Athé-

niens, « travailler l'argent » — Χρηματὰ ἀργά, ἐνεργά.  
(C. Aphabos 1. 7. 10. *Dem.*) τὸ δάνειον ἐνεργὸν ποιεῖν  
(C. Dionys. 19, id.) (1).

Les déposants obtenaient une ouverture de compte-courant qui se compensait comme notre compte-courant moderne — sans mouvement d'argent — par une simple mention des livres.

Si un particulier, dit Démosthènes (2), dépose de l'argent destiné à un tiers, les trapézites observent les formalités suivantes : ils inscrivent d'abord le nom du déposant et la somme déposée et joignent à cette première note le nom du destinataire. Ils se contentent de ces indications s'ils connaissent personnellement ce dernier ; mais si le destinataire leur est inconnu, ils consignent sur une troisième note le nom d'une personne, à eux connue, laquelle leur présentera le destinataire inconnu.

Il y a mieux. L'existence de la lettre de change est vraisemblable, quoique non prouvée, mais la lettre de crédit et le chèque étaient quotidiennement usités, cela est sans conteste. On se servait même d'un chèque fortifié d'aval (3). Les paiements se faisaient par des jeux d'écriture (χρησθαι τῆ τινος τραπέζῃ). On tirait sur le banquier par des διαγραφαί (4). Et ce n'était pas seulement dans Athènes, mais d'un bout à l'autre du monde grec qu'on remplaçait ainsi la monnaie par le crédit. La banque payait donc à l'ordre des clients. Les trapézites avaient des livres portant le crédit et le débit de chacun

(1) Perrot, *Mélanges d'archéologie*, p 384, note.

(2) *Contre Calippe*. De Koutorga. o. cit.

(3) Isocrate, *Trapézitique*, 937.

(4) *Griechische Antiquitäten* (*Encyclopædia der Alterthums Wissenschaft*), par Ivan Müller.

(ὕπομνήματα, τραπεζιτικὰ γράμματα) et qui mentionnaient l'entrée et la sortie des fonds (1). Il suffisait d'avertir le correspondant de la banque à l'étranger pour effectuer le paiement (2).

Timothée écrit à son banquier Phormion, nous dit Démosthènes, lui ordonnant de payer 1.351 drachmes à un tiers et de porter la somme à son débit (ἀποδοῦναι καὶ γράψαι ὀφείλοντα). C'est une traite à ordre sans endossement.

Pour toucher la traite il faut être porteur d'un

(1) Perrot, *Mélanges d'archéol.*, 1. c.

(2) Dareste, Haussoullier et Reinach, *Inscriptions juridiques grecques*, p. 178, ligne 35 et s.; autre inscription VIII (C.), p. 287. Voir à la table v<sup>o</sup> Διαγραφῆ; Διαγράψαι et Διαγράψασθαι; id. v<sup>o</sup> Παραγράφειν.

Id.: Bordereau (διαγραφά) du paiement fait à Nicaréta par l'intermédiaire de la banque de Pistoclès à Thespies: « Sous l'archontat d'Épitélès, à Thespies, le 11<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> Alalcoménios, à la banque de Pisoclès, au nom de la ville d'Orchomène, en présence du polémarque Athanadoros, fils d'Hippon, Orchoménién. Du crédit de Polioucritis, fils de Tarops, Orchoménién, trésorier, il a été transporté au crédit de Nicaréta la somme convenue pour les protêts dattant de l'archontat de Xénocritis, soit 18.833 drachmes, argent. »

Id. p. 302. Harpocraton « au mot Διαγράψαντος » Dinarque C. Lycurgue. Peut-être au lieu de ayant versé, ayant déposé. D'autres l'expliquent: « Ayant compté en banque » comme nous disons couramment ».

V<sup>o</sup> Διαγράψασθαι, faire rayer — payer, c'est-à-dire biffer de l'actif des livres.

« Le paiement à la banque de Pistoclès, dit Dareste, est fait par les soins du trésorier orchoménién Polioucritis en présence d'un des polémarques, Athanadoros. Il eut lieu par un virement. Tel est du moins le sens que nous donnons au verbe παραγράφει (a). Pistoclès était le banquier de Nicaréta; nous ignorons si la ville d'Orchomène avait un compte chez lui, mais il suffisait que le trésorier apportât la somme à la banque pour qu'on l'inscrivît au crédit de la ville. Du crédit de Polioucritis, on transporta au crédit de Nicaréta ces 18.833 drachmes qui avaient été l'objet de tant de négociations et de conventions. »

a) Hesychios, V. : Παράγραψαι ὃ ἡμεῖς λέγομεν διαγράψαι τὸ ἐκ τραπεζῆς λαβόντα διὰ γραμμάτων τῷ τραπεζιτῇ πιστώσασθαι.

symbolon ou d'une tessère, c'est-à-dire de cet instrument de crédit phénicien que nous avons rappelé plus haut.

On s'imagine généralement que ces exploitations financières étaient individuelles. Le régime des sociétés en participation florissait. A côté du banquier, sorte d'administrateur délégué, il y avait οἱ ἐγγυηταὶ τῆς τραπεζῆς, littéralement les cautions de la banque appelés aussi κοινωνοί, associés. Quand le banquier était au-dessous de ses affaires, ils liquidaient sa gestion au nom de la banque. En temps ordinaire, ils touchaient un dividende(1). Comme un étranger ne pouvait faire d'affaires que garanti par une caution, ce système permettait aux étrangers, banquiers de longue date et par tradition, Phéniciens notamment, de prendre sous main la direction des affaires ; des Athéniens leur servaient de caution et ils leur payaient un intérêt régulier.

On voit à peu près la même chose dans la composition des conseils d'administration de nos sociétés anonymes.

Ces sociétés constituaient des firmes qui se perpétuaient. Le banquier Pasion nous apparaît comme ayant cédé sa firme, sans capitaux, contre un revenu annuel de cent mines. C'est son crédit même qu'il vendait.

Il y avait aussi des sociétés à grand nombre d'actionnaires, spécialement pour l'exploitation des mines. L'action ou part s'appelait μερίς (2).

C'est l'époque qui s'étend de la fondation de la

(1) Perrot, o. cit.

(2) Perrot, o. cit.

confédération commerciale de Délos en 476 jusqu'en 404, environ, qui marque l'efflorescence initiale de ce capitalisme. C'est alors qu'on installe le Pirée avec ses docks innombrables, que tout l'espace des Longs Murs se peuple de grandes manufactures, foulons, corroyeurs, armuriers, etc., que des entrepôts de blé, de bois de construction, d'épices, d'étoffes, se multiplient, et que, en même temps, les étrangers font invasion, submergeant de leur argent, de leur activité, de leur esprit d'intrigues le vieux fonds de population attique. A peine compte-t-on 70.000 Athéniens, souvent de condition moyenne, contre 40.000 métèques généralement riches, et 110.000 esclaves qui sont loin d'être tous pauvres. L'esprit militaire et guerrier recule devant l'intrigue commerciale et la sophistication intellectuelle. Si on parle des armes, Athènes doit être vaincue par Sparte ; mais vaincue dans les batailles, elle demeure dans sa défaite la capitale intellectuelle de la Grèce, la métropole financière, le marché de la spéculation mercantile et de la spéculation philosophique, deux formes cousines de la décadence.

« L'épargne se reformait si vite, dit Perrot, empressé de louanges, que les traces de la guerre et de ses catastrophes semblaient bientôt tout à fait effacées. C'était même là, pour le peuple et pour ceux qui le conduisaient, une tentation et un péril. A voir se récréer ainsi, comme par enchantement, la richesse perdue, on risquait d'oublier trop aisément les plus dures leçons et de se laisser aller à rejeter la ville dans les aventures avant qu'elle fût vraiment revenue des secousses et des blessures récentes. »

A ces paroles, on ne peut s'empêcher de songer aux crises contemporaines d'un pays voisin. Là aussi, l'esprit militaire et guerrier recule ; là aussi, la spéculation sophistique et la spéculation financière s'accouplent et mènent grand train ; là aussi, le cosmopolitisme grandit ; là aussi, la dénationalisation s'accroît ; là aussi, les symptômes de décadence se font jour.

Examinons de plus près cette averse de saute-relles étrangères, criquets capitalistes qui se sont abattus sur l'Attique. De paysans, naturellement, aucun. L'agriculture est délaissée pour des métiers plus productifs. Seul le vieux fond des Géorgoi continue misérablement quelque culture. Les esclaves des grandes manufactures se composent soit d'artisans arrachés à leur métier libre par la concurrence, soit d'étrangers venus de l'Ionie asiatique. Les entrepreneurs de travaux publics surtout en comptent un grand nombre, ainsi que certains métiers d'art, dont ils forment l'appoint technique. Lorsqu'ils furent légion et que les artistes fonciers ne les disciplinèrent plus selon leur tradition, l'art entre leurs mains cosmopolites tourna en ces œuvres de décadence que copièrent plus tard d'autres cosmopolites romains. Ils sont médecins aussi, fonctions que leurs descendants conserveront à travers le moyen âge jusqu'à nos jours. Ils exercent la profession déshonorante de fermiers des impôts (1) (τελώναι). Ils sont entrepreneurs de travaux publics, moyennant la caution d'un citoyen (έγγυητής).

De tout temps, les Phéniciens ont exploité les

(1) Mor-Plut, I, 291. Pollux, IX, 32.

mines de métaux précieux. Diodore (v. 35) parle déjà des mines actuelles de Huelva. « Les indigènes ignorants vendirent l'argent à bas prix aux Phéniciens; important cet argent en Asie, en Grèce et dans d'autres nations, ils gagnèrent d'immenses richesses. La cupidité de ces marchands fut telle, que leurs navires étant déjà chargés, ils coupèrent le plomb de leurs ancres et y substituèrent de l'argent qui s'y trouvait encore en abondance. C'était la source de la puissance carthaginoise, ajoute-t-il, qui combattait à coup d'argent (καταπλουτομαχῆν). »

Ils possédaient Thasos et Siphnos (Siphnos est un nom sémitique<sup>(1)</sup>) d'où ils tiraient encore de l'argent. Athènes devenant cosmopolite, il y eut comme toujours concordance entre son capitalisme et cette antique exploitation phénicienne des mines. Les métèques affluent dans les mines, nous dit Xénophon. Le Transvaal, de notre temps <sup>(2)</sup>, en sait quelque chose.

Parmi les métèques, on distingue les Isotèles, qui sont dispensés de l'impôt des métèques, les Proxènes, qui étaient à demi citoyens, et les Démopoiétoi ou naturalisés. On compte, à côté des naturalisations individuelles, qui s'octroyaient à prix d'argent et allèrent dès la fin du vi<sup>e</sup> siècle en croissant, trois naturalisations en masse de tous les étrangers d'Athènes : la première, par Clisthènes ; la seconde, au début de la guerre du Péloponèse ; la troisième, après la bataille de Chéronée. Au iv<sup>e</sup> siècle, la naturalisation athénienne était devenue un objet de trafic licite ou illicite : licite, moyen-

(1) Lévy. *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, p. 147.

(2) *Les mines du Laurion*, par Ardaillon.

nant certaines sommes données à l'État comme firent Pasion et Phormion, anciens esclaves, grands banquiers, Chæriphilos, grand marchand de conserves, et ses trois fils, Épigènes et Conon, banquiers aussi ; illicite, en corrompant les fonctionnaires chargés de tenir les registres des citoyens de chaque dème (1).

La principale profession de ces mètèques, pour la plupart, dit Xénophon, Lydiens, Phrygiens ou Syriens, c'est la banque et le change, la direction de sociétés, bref, les affaires financières.

Pour préciser leur rôle, il est bon d'esquisser leur physionomie et de les montrer comme ils étaient, grouillants et verbeux dans l'agora, entourés de courtisanes et de sycophantes, étrangers comme eux. « Des premiers trapézites qui se fixèrent à Athènes, dit Perrot (2), nous ne savons rien, mais ceux avec qui les orateurs nous mettent en rapport sont tous d'origine servile. » Ce sont des esclaves venus d'Orient, fréquemment Phéniciens comme Kittos, principal commis de Pasion, grand banquier lui-même ; plus tard, Theodoros, dont nous parle le Phormion du pseudo-Démosthènes. On mentionne aussi de nombreux Phéniciens du nom d'Antipater.

« La façon malhonnête dont leurs affaires étaient conduites, dit Movers, ne contribua pas peu à donner une détestable réputation au peuple phénicien, à cause de cette basse âpreté au gain (3). »

(1) Michel Clerc, *les Mètèques athéniens*.

(2) *Mélanges d'Archéologie*.

(3) Bœckh ajoute :

« Les usuriers prêtaient à un taux modéré à ceux qui ne voulaient pas les faire valoir eux-mêmes, des sommes qu'ils pla-

Le changeur de monnaies, ajoute Bernardakis (1), et même plus tard le banquier, étaient gens de basse extraction; étrangers, métèques ou affranchis, venus souvent de Corinthe ou des cités ioniennes, qui de bonne heure avaient connu et établi des institutions de crédit. Cette profession ne rentre pas dans celle de l'homme libre; celui qui l'exerce est toujours représenté comme maître d'une fortune médiocre, souvent vieux, infirme, fronçant le sourcil, tenant en main des papiers rongés par les vers et la vermine, pourris par le temps, pensif, sans cesse préoccupé de ses affaires qui consistent à placer des capitaux par usure ou à recevoir quelque dépôt.

Avec le temps, les changeurs et les usuriers devinrent banquiers. Leur occupation était surtout d'employer et de faire fructifier l'argent d'autrui. Bientôt ils se mirent à y joindre souvent le leur et devinrent les dépositaires des capitaux disponibles pour lesquels on payait d'ordinaire un intérêt médiocre. Ils prêtaient sur gages, sur hypothèque, sur immeubles, à la grosse aventure. Ils continuaient

à en profiter; ils se mirent, en quelque façon, en possession d'un monopole. Employer l'argent d'autrui était l'objet principal de leurs affaires; cependant, ils y joignaient quelquefois le leur. Le change des monnaies n'était point du tout leur occupation exclusive. Ce trafic était le partage d'hommes de basse extraction, d'affranchis, d'étrangers qui avaient reçu le droit de bourgeoisie; ils s'attachaient plus à gagner de l'argent qu'à former des liaisons avec de bonnes familles.

«... L'élévation des intérêts, la dureté avec laquelle ils les exigeaient et s'emparaient des maisons et des fonds de leurs débiteurs, leur avidité inhumaine, qui ne connaissait que le gain, attirèrent aux banquiers et aux prêteurs d'argent, comme aux juifs des temps modernes, une juste haine et la réputation des plus infâmes des hommes. » Böeckh, *Écon. pol. des Athéniens*, p. 45.

(1) Bernardakis, *Journal des Économistes*, p. 330 (1881).

à opérer le change des monnaies, d'un bénéfice toujours important, et faisaient souvent valoir leurs capitaux dans différentes entreprises : fabriques d'armes, fabriques de meubles, etc. Finie leur journée de préoccupation et d'affaires, ils vivaient le reste du temps en famille, souvent fort retirés, et laissaient ainsi des fortunes considérables comme firent le père de Démosthènes et Pasion, père d'Apollodore. Le premier laissa une banque, une fabrique de lits et une fabrique d'épées, représentant une valeur d'environ 14 talents ; le second une banque rapportant cent mines par an et une fabrique de boucliers, soit une fortune d'environ 20 talents. Ces banquiers n'avaient rien de commun avec les changeurs des cours, des rues ; ils avaient des comptoirs importants, des caissiers, des comptables, des secrétaires et divers employés.

Une anecdote nous rendra mieux compte des habitudes de ce milieu.

A la fin de la guerre du Péloponnèse, Athènes comptait une forte maison de banque dirigée par Arcestrate et Antisthène. Le premier avait comme esclave Pasion qui, ayant été affranchi, succède à son maître.

Dans le *Trapézitique* d'Isocrate, on voit apparaître Pasion, en 394, comme chef de la maison (1). Voici les faits intéressants comme mœurs financières que relate ce fameux plaidoyer.

Le prince du Bosphore, Satyros, avait un favori,

(1) Voir, pour ce qui suit, Perrot, *Mél. d'archéol.* cité.

Sapœos. Athènes était en relation avec le Bosphore pour le commerce de bois.

Sapœos, grand visir donc, avait un fils qui voulait voir Athènes. Sapœos envoya son fils à Pasion, muni d'une forte lettre de crédit. Il avait aussi quelques missions d'affaires. Il fut reçu des mieux :

« Pasion et ses associés, dit Perrot, étaient tout à la disposition du voyageur ; on lui procura des amis et des plaisirs ; on reçut en dépôt tout l'argent qu'il tira de la vente des marchandises ; on offrit, on promit de l'intéresser dans les plus belles affaires que ferait la banque. Notre fils de ministre, tout entier aux distractions variées qu'une pareille ville savait offrir aux étrangers, se livrait sans inquiétude aux enchantements de ce séjour si longtemps désiré ; il trouvait qu'à Athènes les banquiers même étaient de bien aimables gens. »

Mais un beau jour, on apprend qu'une révolution du palais a eu lieu, que Sapœos a déplu à Satyros, que ses biens sont saisis, qu'il est en prison et que le prince va envoyer à Athènes des délégués chargés de mettre la main sur les fonds qui y ont été déposés. Le fils du disgracié court chez Pasion. Celui-ci lui conseille de remettre ostensiblement aux délégués de Satyros ce qu'il a en caisse. Quant aux fonds qu'il a mis en dépôt à la banque, il se portera avec plusieurs amis créancier de diverses dettes imaginaires. Ainsi la plus grande partie des fonds que posséderait Sapœos dans la banque seraient sauvés. Le jeune homme remercia vivement Pasion et, se trouvant mal vu de ses compagnons à raison de la disgrâce de son père, lui déclara qu'il allait à Byzance, localité

plus proche du royaume de Satyros, et lui redemanda ses fonds. Cela ne faisait pas l'affaire de Pasion qui n'avait trompé Satyros que pour conserver les 7 ou 8 talents d'argent déposés. Pasion lui demanda d'attendre, lui disant qu'il devait les dégager. Mais comme la restitution ne venait pas, le jeune homme dépêcha deux amis dont l'un, Ménexène, était citoyen athénien. A celui-là qui prenait un air menaçant, Pasion répondit qu'il ne devait rien, qu'il avait en main des reconnaissances de dettes pour une somme supérieure à la réclamation de l'étranger. Celui-ci était joué. Il avait comploté avec Pasion la fausse reconnaissance de dettes pour tromper les délégués de Satyros; il était pris à son piège.

Tout semblait terminé lorsqu'on apprit que Sapœos, en disgrâce la veille, était redevenu tout-puissant. Son fils retrouva aussitôt à Athènes tout son crédit.

Un esclave de Pasion, son principal employé, celui qu'on désignait comme son successeur; un nommé Kittos, dont le nom indique nettement l'origine phénicienne, avait été l'unique témoin du dépôt fait chez Pasion. Pasion apprenant que Ménexène, outré de sa coquinerie, va le poursuivre en justice, fait prendre la fuite à Kittos et, payant d'audace, il accuse Ménexène d'avoir, par l'intermédiaire de Kittos en fuite, volé 6 talents à sa banque. Il court devant l'archonte polémarque qui était juge des étrangers, joue la comédie de l'indignation et demande qu'on incarcère le fils de Sapœos. Le juge n'y accède pas, mais l'oblige à déposer une caution de 6 talents,

Ménexène, de plus en plus piqué au jeu, partit sur les traces de Kittos, le retrouva dans le Péloponèse, s'en saisit, le ramena à Athènes et demanda qu'il fût mis à la torture devant arbitres.

La situation de Pasion se gâtait. Kittos allait avouer la fraude. L'ingénieux banquier imagina de soutenir que Kittos était homme libre et, par conséquent, ne pouvait être torturé. Ménexène fit valoir que c'était une exception destinée uniquement à gagner du temps, mais Pasion déposa 7 talents ou environ 40.000 francs pour obtenir la liberté de Kittos. Ménexène fit alors valoir combien l'attitude du banquier était bizarre et l'importance excessive qu'il attachait à ce qu'on n'interrogeât pas Kittos. Pasion sentit l'effet de ces remarques, se ravisa et proposa la même chose; mais voyant Kittos pâlir devant les apprêts des instruments de torture, il se mit à protester bruyamment. Il ne voulait pas qu'on touchât à celui qui était pour lui un aide précieux, il pria les arbitres de se décider, il se déclarait même prêt à payer. Les arbitres refusèrent, ayant une mission définie à remplir et non un jugement à rendre.

Pasion sentait le terrain manquer sous lui. Il proposa au fils de Sapœos une entrevue secrète. Là, il fit le bon apôtre, se repentit et promit de payer.

Il proposa de faire un contrat mystique qui serait confié à Pyron, capitaine de navire, et où il reconnaissait ce qui s'était passé. Satyros y était choisi comme arbitre.

Tout semblait fini, lorsque Ménexène, resté hors de cet arrangement et furieux des procédés de Pasion, le fit poursuivre en calomnie pour fausse

accusation de subornation d'esclave et en réclamation de dommages-intérêts pour la caution déposée.

Le fils de Sapœos refusa de s'en mêler. Tout allait être découvert. Pasion corrompit un des esclaves du capitaine Pyron et remplaça l'acte par un autre exactement semblable, mais de texte différent.

Dès lors, il était à couvert. Il refusa de continuer à traiter avec le fils de Sapœos. Celui-ci somme Pyron de produire le contrat. On l'ouvre. Il contenait une quittance générale et définitive donnée à Pasion.

Le fils de Sapœos assigna Pasion devant Satyros qui avait été choisi comme arbitre, mais comme le contrat avait disparu, celui-ci, tout s'étant passé à Athènes, renvoya la cause aux juges d'Athènes.

Le fils de Sapœos et Ménéxène déposèrent donc contre Pasion une plainte en faux, et Isocrate plaida pour eux contre le banquier.

\* \*

On a toutes raisons de croire que Pasion succomba à l'action dirigée contre lui, à raison du caractère célèbre du plaidoyer d'Isocrate ; tout au moins devait-il correspondre à des abus, puisqu'il eut un énorme retentissement et se conserva jusqu'à nous.

Ajoutons que cette mésaventure n'exerça aucune influence sur l'avenir de Pasion, il en sortit avec la réputation d'un homme des plus rusés, et plus tard il n'en exerça pas moins sur les destinées politiques d'Athènes un rôle déterminant analogue à

celui joué de nos jours par la maison Rothschild. L'existence de l'État athénien se lia de plus en plus à celle de ces banquiers. Malgré leur déconsidération, grâce au pouvoir irrésistible de l'argent, ils devinrent tout-puissants. L'intérêt de leur caste domina celui de l'État. Athènes n'est qu'un exemple. La puissance effective de toute cité grecque passa ainsi aux mains de cette tourbe d'anciens esclaves, employés, copistes ou commis, affranchis par leurs maîtres, puis naturalisés à la suite d'intrigues ou de cadeaux faits publiquement au Trésor public.

Là est la question sociale du iv<sup>e</sup> siècle, celle qui provoque les écrits socialistes de Platon et d'Aristote.

Ceux-ci ne firent que traduire le sentiment public à l'égard du cosmopolitisme financier et de la corruption des mœurs qu'il entraînait. C'est, pour partie, la raison de leur retentissante fortune. C'est aussi la raison de la fameuse réaction des Trente, dirigée surtout contre les métèques.

Il n'est en effet pas contestable que ces trapézites fussent détestés, eux et tout l'amas remuant de Syriens, Phéniciens et Lydiens. Athènes était la ville la plus tolérante pour les métèques ; ils y jouissaient de l'iségorie, c'est-à-dire de la liberté de parler, de circuler, de dissenter, de se mêler de tout. La seule chose qu'on exigeait d'eux et qui était fort élastique, c'était d'être convenables, *κοσμίαι*.

Or, précisément le reproche qui, de plus en plus, leur était fait de toutes parts, c'est qu'ils irritaient le sentiment public. Les poètes comiques, Cratès,

Phérécratès, Platon, Antiphanès, Philémon, les accablèrent d'attaques. Aristophane ne les ménage pas : dans les *Acharniens* (1), il compare les citoyens à la fleur de blé et les métèques au son de la farine. Dans les *Grenouilles*, il y a un passage d'une envolée célèbre : c'est le chœur qui exhorte les spectateurs à mieux vivre.

« J'ai souvent remarqué, dit-il (2), qu'il en est à Athènes des bons et honnêtes citoyens comme de l'or ancien par rapport à la nouvelle monnaie. Les vieilles pièces sont d'un excellent titre ; c'est assurément la plus belle de toutes les monnaies, seules elles sont bien frappées et rendent un son pur ; partout elles ont cours en Grèce ou à l'étranger ; cependant nous n'en faisons nul usage ; nous leur préférons ces mauvaises pièces de cuivre tout récemment fondues et si mal frappées. Nous agissons de même à l'égard des citoyens. Les savons-nous bien nés, modérés, braves, honnêtes, instruits dans les exercices du gymnase et des arts libéraux, ils sont en butte à nos outrages ; et nous n'employons que ce menu fretin d'étrangers esclaves, de gens mal nés et ne valant guère mieux, arrivés d'hier et dont jadis Athènes n'aurait même pas voulu comme victimes expiatoires. »

Dans cette même comédie, un des personnages, Euripide, représente cette nouvelle Athènes, la cosmopolite ; Eschyle, l'ancienne, la nationale. Voici une des apostrophes d'Eschyle à Euripide :

« Tu as enseigné le bavardage, les subtilités ; les palestres ont été désertées ; les jeunes gens se sont

(1) Vers. 502 et 5.

(2) Aristoph., trad. Poyard, p. 4, 6.

prostitués aux caresses enfantines des pédants qui leur enseignent des sornettes, et les marins ont osé discuter avec leurs chefs. De mon temps ils ne savaient que demander leur galette et crier : Ruppapai !

« — BACCHUS..... maintenant ils discutent au lieu de ramer et le navire va comme il peut.

« — ESCHYLE..... C'est grâce à lui que notre ville est pleine de scribes et de bouffons, vrais singes dont les grimaces dupent sans cesse le peuple. »

C'est à peu près le même dialogue que celui, plus célèbre encore, entre le Juste et l'Injuste, dans les Nuées.

C'était probablement un trapézite, ce riche métèque que les Athéniens raillaient à cause de son langage incorrect (1) et qui, à l'époque des diadoques, prêta de l'argent à leurs finances épuisées.

Eschine (2) n'est pas plus tendre lorsqu'il prie les corrompus de s'adresser aux métèques et de laisser les citoyens tranquilles.

Mais c'est Aristote et surtout Platon qui ont dirigé contre le cosmopolitisme mercantile la plus énergique campagne.

Les célèbres attaques de Platon contre les sophistes dépassent la controverse métaphysique où d'habitude on les confine.

Il est en effet catégorique. Dans le VIII<sup>e</sup> livre de *La République* et dans *Les Lois*, les remèdes socialistes qu'il indique sont dictés par les méfaits de ce monde interlope.

(1) De Koutorga, *Les Trapezites à Athènes*, tome I des Comptes rendus de l'Acad. des Sc. mor. et pol., p. 221 et s.

(2) I, 125, *Disc. contre Timarque*.

Dans son histoire du communisme et du socialisme dans l'antiquité, Pœhlmann (1) fait admirablement ressortir le caractère de ces critiques ; c'est l'argent (*χρηματισμός*) et spécialement l'exploitation commerciale qu'il dénonce. L'argent passe avant la vertu (*virtus post nummos*). L'État défend les banquiers. Ceux-ci, voués uniquement à l'enrichissement par la spéculation et le change, font céder le pas à l'intelligence et au cœur en les asservissant à la soif d'acquérir.

« Dans la timarchie, dit-il (2), les citoyens, d'ambitieux et d'intrigants qu'ils étaient, finissent par devenir avarés et cupides ; tous leurs éloges, toute leur admiration est pour les riches ; les charges ne sont que pour eux ; c'est assez d'être pauvre pour être méprisé. »

C'est ici qu'apparaît la célèbre comparaison des frelons.

« Cet accapareur est dans l'État ce qu'un frelon est dans une ruche, mais il y a cette différence, mon cher Adimante, que Dieu a fait naître sans aiguillon tous les frelons ailés ; au lieu que parmi ces frelons à deux pieds, s'il y en a qui n'ont pas d'aiguillons, d'autres en revanche en ont de très piquants. Ceux qui n'en ont pas vivent et meurent dans l'indigence... les autres sont des filous cachés, des coupeurs de bourses, des sacrilèges, des fripons de toute espèce. »

Ces deux classes de frelons correspondent exactement aux deux formes du commerce phénicien dans

(1) *Geschichte des antiken Communismus und Platonismus*, Pœhlmann, 1895.

(2) Platon, *La République*, liv. VII, trad. Aimé Martin, p. 147.

tous les ports de l'antiquité; les κάπηλοι, c'est-à-dire, la classe misérable des revendeurs au détail et des petits métiers, ce sont les frelons sans aiguillon. Tandis que les έμποροι, les gros commerçants, et spécialement les banquiers, sont les frelons redoutables. « Redevables à leurs grands biens des charges qu'ils occupent, dit Platon, ils se gardent bien de réprimer par la sévérité des lois le libertinage des jeunes débauchés, de les empêcher de se ruiner en dépenses excessives; car leur dessein est d'acheter leurs biens, de leur prêter à gros intérêts et d'accroître par ce moyen leurs richesses et leur crédit; » et plus loin : « Cependant ces usuriers avides, penchés sur leur œuvre et sans paraître voir ceux qu'ils ont ruinés, continuent de prêter à gros intérêts et de s'enrichir en faisant de larges brèches au patrimoine de leurs victimes, et par là ils multiplient l'engeance des frelons et des pauvres...

« Ce fléau formé dans l'oligarchie, accru dans la démocratie, conduit celle-ci à la tyrannie. Par fléau, j'entends cette foule de gens oisifs et prodigues dont les uns, plus courageux, vont à la tête, les autres, plus lâches, vont à la suite. Nous avons comparé les premiers à des frelons armés d'aiguillons, les seconds à des frelons sans aiguillons. Ces deux espèces d'hommes font dans tout le corps politique les mêmes ravages que le flegme et la bile dans le corps humain. Le sage législateur, en habile médecin de l'État, prendra à leur égard les mêmes précautions qu'un homme qui élève des abeilles prend à l'égard des frelons. Son premier soin sera d'empêcher qu'ils ne s'introduisent dans la ruche, et, si

malgré sa vigilance ils s'y sont glissés, il les détruira au plus tôt, avec les alvéoles qu'ils ont infestées. »

Un peu plus loin il ajoute : « Dans l'État démocratique ils sont presque exclusivement à la tête des affaires. Mais dans la tyrannie, le tyran devra s'appuyer sur eux. »

Ceci est en deux mots toute l'histoire future de la Byzance cosmopolite du moyen âge, ballottée de tyrannie en tyrannie, au gré des frelons, c'est-à-dire des spéculateurs et des banquiers.

Aussi, dans sa République, Platon supprime autant que possible le contact entre les citoyens grecs et les étrangers. Isolement presque absolu.

Les frelons ne pourront s'introduire dans la ruche.

Tout au moins leur est-il interdit de faire souche ; toute richesse à ces intrus sera défendue ; ils devront, s'ils veulent être tolérés, demeurer « modérés et sages ».

On sait que Platon, qui avait tenté de réaliser à Syracuse ce socialisme nationaliste, échoua complètement et que, enseigné par cette expérience malheureuse, il composa un projet de réforme moins radical, notamment à propos des étrangers.

C'était une entreprise téméraire que de lutter dans la cosmopolite Syracuse, plus vaste et plus mercantile encore qu'Athènes, contre la marée carthaginoise des trafiquants. Il cède donc et se plie aux nécessités du temps.

Mais on peut voir que si le remède est moins intransigeant, le mal est resté aussi grave :

« La fin de l'institution des marchands, dit

l'Athénien à Clinias (1), n'est point de nuire aux citoyens, mais tout le contraire... Par l'entremise de la monnaie ils font la répartition des biens, et c'est pour cela que sont établis les marchands forains, les hôteliers et les autres, dont les professions plus ou moins honnêtes ont toutes le même but : pourvoir aux besoins des particuliers en rendant les choses nécessaires à la vie communes à tous. Voyons pourquoi ces conditions ne sont ni honnêtes ni honorables.

« ... Ils ne mettent pas de bornes à leurs besoins, et lorsqu'ils pourraient se contenter d'un gain modéré ils aspirent à des profits sans mesure, voilà ce qui dans tous les temps a décrié et mis au rang des reproches honteux la profession de revendeur, de trafiquant... »

Quels sont les remèdes que Platon propose ?

Le premier, c'est d'interdire tout trafic aux chefs des 5.040 familles de son état ; le second, c'est d'en laisser le monopole aux étrangers ; le troisième, c'est de régler leurs rapports avec l'État.

« L'effet naturel du commerce fréquent entre les habitants des divers États, dit-il (2), est d'introduire une grande variété dans les mœurs par les nouveautés que ces rapports avec des étrangers font naître nécessairement : ce qui est le plus grand mal... Ce mélange d'étrangers qu'ils reçoivent ne leur profite en rien... »

« D'un autre côté, refuser aux étrangers l'entrée de notre cité et à nos citoyens la permission de voyager, cela est impossible. »

(1) *Lois*, livre XI, trad. Aimé Martin, p. 376 et s.

(2) *Lois*, livre XII, p. 396 et s.

Platon divise les étrangers en quatre classes et, selon leur classe, leur assure un traitement différent. Les premiers, qui sont les plus nombreux, sont des marchands. Les seconds sont des curieux. Les troisièmes sont des ambassadeurs. Les quatrièmes des savants.

Les premiers sont traités avec une grande sévérité : « Les premiers sont ceux qui, semblables aux oiseaux de passage, ne paraissent que durant l'été et choisissent cette saison pour faire leurs courses. (Nous savons que c'était le temps d'escale des Phéniciens, notamment en Attique.) La plupart d'entre eux prennent, pour ainsi parler, leur vol par mer et voltigent de contrée en contrée en certain temps de l'année pour faire le commerce et s'enrichir. Des magistrats établis à cet effet les recevront dans les ports et les édifices publics situés hors des murs à portée de la ville. Ils prendront garde que ces étrangers n'entreprennent rien contre les lois ; ils jugeront leurs différends avec équité et n'auront de commerce avec eux que pour les choses nécessaires *et le plus rarement* qu'il se pourra. »

Les autres étrangers au contraire sont accueillis et les savants sont même entourés d'honneurs et hospitalisés par l'État.

A l'époque d'Aristote, le cosmopolitisme n'a pas cessé de faire des progrès. Mais si tous s'inclinent devant le mal nécessaire du mercantilisme international, le disciple du philosophe de l'Académie accumule les prescriptions contre le trafic, notamment dans le neuvième livre de sa Politique. On restreindra autant que possible les échanges de nation à nation ; on créera une sévère police des

étrangers. On séparera la cité du port où ils débarquent (1).

À toutes ces défiances, à tous ces ressentiments, à ces haines, à ces railleries, aucun historien ne s'est trompé. Walckenaër, Sainte-Croix, Schenke, bien d'autres. M. Michel Clerc est le seul qui, à ma connaissance, ait tenté de discuter cette détestable réputation, mais sa tentative de démonstration est vraiment trop peu sérieuse. N'essaie-t-il pas d'expliquer notamment le qualificatif dédaigneux que leur applique Aristophane qui les compare au son de la farine, en disant que le pain athénien devant être mal bluté, contenait du son, et que par conséquent pareil qualificatif pouvait être une louange aussi bien qu'un blâme !!

Le peu sympathique Xénophon, dans ses Revenus de l'Attique, où il envisage les moyens d'augmenter les ressources de l'État athénien, est le seul qui ait parlé des métèques avec une relative bienveillance. Xénophon, qui écrit dans un sens capitaliste, ne stigmatise pas l'argent comme Platon et Aristote. Il voit au contraire dans l'affluence des métèques un accroissement de la fortune et du bien être d'Athènes. Aussi propose-t-il de les appeler pour faire aller les affaires.

C'est bien le point de vue du républicain

(1) Dans la loi de Gortyne, nous voyons les étrangers et les affranchis justiciables non des juges (δικασταί), mais d'un magistrat supérieur équivalant au polémarque athénien, le *χσένιος κόσμος* ou cosme des étrangers, chargé d'une mission de contrôle, de surveillance et de juridiction analogue à celle de certains intendants de l'ancienne France jusqu'en 1789, chargés de surveiller les juifs (a).

(a) Dareste, *Inscriptions juridiques grecques*, p. 429.

médiocre teinté de philosophie sceptique, humanitaire et radicale dont il était, lui, le type complet.

Il dit ailleurs, toujours dans ce même sens capitaliste :

« A Athènes (1) les esclaves et les étrangers domiciliés vivent dans une licence incroyable... un esclave vous disputera le pas. Voici la raison. Si rien ne distingue ni dans le maintien ni dans l'habillement le citoyen de l'étranger ou de l'esclave, si les esclaves vivent dans le luxe et certains dans la magnificence, c'est que, dans un pays où il y a une marine, on est forcé de ménager les esclaves et même de les laisser libres si on veut retirer le fruit de leurs travaux... Pourquoi encore avons-nous mis de l'égalité entre les esclaves et les hommes libres, les étrangers domiciliés et les citoyens, c'est que la ville a besoin d'étrangers soit pour la marine, soit pour les métiers de tous genres. Ainsi en accordant nos privilèges aux étrangers, nous avons agi en bons politiques... Plus il viendra d'étrangers parmi nous, plus il y aura d'importations et d'exportations, d'achats et de ventes, de salaires accordés et d'intérêts à percevoir (2). »

Mais homme d'État et militaire de profession, il insiste aussi sur l'interdiction absolue à ces Phéniciens, Syriens, etc., de pénétrer dans l'armée, fût-ce comme simple soldat, s'il propose quelques réformes, comme elles sont d'un homme d'affaires elles prennent un caractère pratique.

Entre autres conseils, en voici un qui est inté-

(1) *Rép. d'Athènes.*

(2) *Revenus de l'Attique*, ch. III.

ressant : Tous les citoyens mettront des mises dans des expéditions marchandes entreprises par l'État et recevront un profit dont l'import variera en proportion inverse de leur prêt. C'est un remède collectiviste.

Aristote a une idée, socialiste aussi, qui semble plus féconde en résultats effectifs que les vagues projets de Xénophon.

De même que Lassalle fait intervenir l'État pour appuyer de son crédit l'activité du prolétaire et lui assurer ainsi un capital, de même que Louis Blanc fait de l'État le banquier des pauvres, de même, dit Pœhlmann (1), Aristote exige de l'homme d'État de son temps qu'il consacre les excédents de ses revenus à assurer à ceux qui n'ont rien le crédit nécessaire à une entreprise (2).

Est-ce l'influence d'Aristote sur Alexandre, n'est-ce pas plutôt un mouvement général de réaction contre l'individualisme financier ? Il est certain que, dès le iv<sup>e</sup> siècle, la Grèce s'oriente de plus en plus vers le crédit public. On voit apparaître, à côté des banquiers privés, les *δημόσιαι τράπεζαι*. Déjà les sanctuaires, les prêtres, ont compris la nécessité de lutter contre l'invasion métèque. Ils n'ont trouvé d'autre moyen que d'être cupides à leur tour. Mais l'État, rongé par la corruption, est à la merci des étrangers. Leur féodalisme financier appelle tout au moins sa surveillance. Il existait dès le v<sup>e</sup> siècle des banques publiques. Le père de Diogène le Cynique était directeur de la *δημόσια τράπεζα* de Sinope et il avait même mal fini, ayant

(1) O. cité, p. 608.

(2) Voir *Livre de la Politique*.

falsifié les monnaies (1). A l'époque alexandrine, elles tentèrent de se développer et les rois macédoniens firent leur possible pour leur donner le premier rang. On en a retrouvé à Athènes, à Sinope, à Ténos, à Ilion, à Cyzique, à Délos. Mais l'organisation étatiste du crédit resta sans influence. Le mal n'était pas dans les institutions, mais dans l'enjambement et la confusion des races. Les Phéniciens, naturalisés depuis un siècle, comme les nouvelles invasions d'Orientaux que déversa le démembrement persique, s'installèrent dans les banques d'État comme ailleurs, et le capitalisme redoubla.

Il n'y eut plus de patrie athénienne, ni de cité grecque indépendante, ni de liberté, mais seulement l'âpreté croissante de l'enrichissement. L'Art, la Religion, la Morale de la Grèce sombrèrent. Le scepticisme d'un Evhémère, le rationalisme étroit et artificiel d'un Zénon s'installèrent commodément sur les ruines du passé, au milieu des impérissables souvenirs. On ne vit plus que des Orientaux calculateurs et sensuels, dont l'âme, dégénérant des anciens modèles, fit de la rude vertu d'antan l'efféminée mollesse épicurienne, et du paganisme simple et sain comme la nature, le fumier de décadence et de débauche contre lequel le Christianisme occidental se leva.

Tout disparut, et surtout les hommes. La race grecque des fondateurs, le support originel, l'âme de tout ce que la Grèce a d'immortel, au IV<sup>e</sup> siècle, qu'en reste-t-il dans ce déluge cosmopolite?

« Au musée Varvaki, dit Henri Belle (2), existe

(1) Diog. Laërt., VI, 2, 20.

(2) *Voyage en Grèce, Tour du Monde 1876*, p. 50.

une collection de 40 ou 50 bustes en marbre, qui sont les portraits authentiques et fidèles des recteurs de l'Université de l'époque de Périclès. On est frappé, dès qu'on entre dans la salle, de la diversité des physionomies dont on serait presque tenté de récuser l'authenticité, si le travail et surtout les inscriptions qui décorent les socles ne la mettaient hors de doute. On voit là des têtes qui sont barbares au premier chef, des chevelures crépues, des barbes incultes, des pommettes saillantes, des nez camards ou charnus, des crânes plats ou en pain de sucre, des mâchoires de Huns, des os frontaux de Visigoths. »

« Il y a trois ou quatre de ces bustes qui rappellent, à s'y méprendre, les personnages en terre cuite des tombeaux étrusques. A peine deux ou trois portent l'empreinte rudimentaire du type classique de la statuaire antique. »

Il y a donc eu un génie grec qui a tout dominé, tout assimilé, alors que la race et le type grecs avaient disparu.

Mais cette assimilation, cette domination du type intellectuel sur les réalités matérielles de l'espèce n'est-elle pas un peu semblable au jour confus et pâle qui demeure vers l'horizon quelque temps encore après le coucher du soleil ? Il n'arrête pas les ombres ; il en est au contraire le symptôme ; c'est l'agonie de la clarté. Ainsi nous apparaissent les derniers éclats de la tradition hellénique abandonnée aux mains des étrangers. Tirés un instant de leur nature, celle-ci les ressaisit. Le monde antique n'est plus que le reflet de leur âme. Il cesse d'être occidental.

Ce rôle déterminant de la Banque et des Orientaux, Phéniciens pour la plupart, qui la composèrent, il était nécessaire de le signaler. Généralement, pour montrer l'action de l'Orientalisme sur notre civilisation, on ne remonte pas au delà de la Rome impériale pour laquelle les documents abondent.

Il s'agit d'un phénomène plus ancien, du contact de l'Orient et de l'Occident tout entier, qui se reproduit ici comme à l'époque romaine, comme au temps de Byzance, caractère immuable, fatalité répétée, dont la persistance souveraine porte un masque étrangement tragique.

\*  
\*  
\*

Le rôle des intellectuels lui aussi semble déjà présager Byzance.

Fleurs de ce marécage financier, Platon nous les dévoile. Frelons actifs, agités, grouillants, ils encombrant l'agora du tumulte stérile de leur spéculative verbosité, changeurs d'idées, courtiers en abstractions. Ils laissent les coups de pique aux hoplites montagnards et gardent la sonorité et le clinquant des coups de langue. Voici Hippias d'Élis, cœur inquiet de toutes choses, grave et lucide esprit, à la fois astronome, géomètre, arithméticien, maître ès harmonies des rythmes et des paroles, archéologue, historien des héros et des fondations de cités, poète et simple artisan. Auprès de lui Prodicus de Julis, qu'Aristophane lui-même admire. Plus loin, Socrate, modeste et pauvre; Protagoras l'Athée, sombre, sceptique, insaisissable et désenchanté; et, dans sa nuée d'admirateurs, Gorgias le magnifique!

Intelligences hardies, brillantes et fières, si on a pu croire au siècle de Périclès, c'est que leur éloquence agile s'est orgueilleusement parée de cette illusion de splendeur. Leur influence fut pareille à celle des encyclopédistes français, leur caractère semblable à celui des intellectuels d'aujourd'hui. Anti-cléricaux avant tout, ils ne songèrent qu'à détruire les croyances et les dieux, sans s'apercevoir qu'en tuant la foi, ils tuaient la Grèce. Cosmopolites, la patrie était, pour leurs âmes éprises des satisfactions du luxe, l'endroit où on peut être riche. Sous le voltairianisme de leur Éristique couvait une ardeur dissolvante, fauve et sectaire. Hippias nie toute force obligatoire aux lois. Protagoras, Alcidamas, Lycophron, Calliclès méprisent toute justice humaine. Mais, comme les rationalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, les uns font surgir la figure informe de la Nature, divinité nouvelle qu'ils couvrent d'adoration, et dans la bouche de cet oracle aveugle et imbécile placent la déchéance de toutes les organisations sociales, ou bien n'aspirent qu'à ce plaisir sensuel et cruel d'une domination âpre, ambitieuse et sans repos. Éducation qui, pour le diabolique plaisir de redresser quelques vétilles d'erreur, n'a fait qu'un Alcibiade et des sycophantes par milliers. L'identité du phénomène surprend. Les sycophantes sont aux sophistes ce que les Jacobins sont aux philosophes. Fossoyeurs d'un régime les uns et les autres, ce sont des symptômes avant-coureurs d'un affaiblissement national. Ce sont mieux encore les vibrions intellectuels du capitalisme. Le sophiste apparaît à Athènes avec le trapézite. Les intellectuels envahissent Paris en

même temps que les Banquiers. Le règne de la spéculation financière est aussi celui de la spéculation philosophique.

## BIBLIOGRAPHIE

- BUCHSENSCHUTZ. *Besitz und Erwerb im griechischen Alterthum*, p. 500.
- GNEIST. *Die formellen Verträge des neueren römischen Obligationenrechts in Vergleichung mit den Geschäftsformen des griechischen Rechts*.
- HERMANN BLUMNER. *Die gewerbliche Thätigkeit der Völker des Alterthums*.
- PERROT. *Mélanges d'archéol.*, etc. — Paris, 1875.
- HUTTNER. *Acta Sem.* — Erlangen, IV, 154.
- BRANTS. *Opérations de banque dans la Grèce antique*. — Muséon, I, 1882, p. 197.
- CRUCHON. *Les Banques dans l'Antiquité*.
- HERMANN. *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten*, 3<sup>e</sup> édit., 1882, t. IV, § 48.
- BERNADAKIS. *Journal des Économistes*, série IV, année IV, tome XIV, p. 336 à 354; tome XV, p. 181 à 217 (volumes de 1881).
- LATTES. *Il Politecnico*, année 1868, p. 433 à 468.
- LENORMANT. *La Monnaie dans l'Antiquité*.
- DE KOUTORGA. *Les Trapézites*. Compte rendu dans le tome L de l'Ac. des Sciences morales et polit.
- CAILLEMER. *La Lettre de change à Athènes*.
- ERSCH et GRUBER. *Allgemeine Encyclopædie* (art. *Giro*).

- EGGER. *Mémoires d'Hist. ancienne et de Philosophie.* — Paris, 1863.
- HULLMANN. *Handelsgeschichte der Griechen.* — Marcus, Bonn, 1839.
- MOVERS. *Die Phœnizier.*
- HERZFELD. *Handelsgeschichte der Juden des Alterthums.*
- RADET. *La Lydie et le Monde grec au Temps des Mermnades.*
- BOUCHÉ-LECLERCQ. Atlas annexé à l'Histoire grecque de Curtius.
- BELLE. *Voyage en Grèce. Tour du Monde.* — 1876.
- I. MULLER. *Encycl. der Alterth. Wissenschaft* (volume sur les antiquités grecques).
- ARDAILLON. *Les Mines du Laurion.*
- MICHEL CLERC. *Les Métèques athéniens.*
- LEWY. *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen.*
- BŒCKH. *Économie politique des Athéniens.*
- ARISTOPHANE, traduction Poyard.
- DIODORE DE SICILE, trad. Delahaye.
- PLATON, trad. Aimé Martin.
- DÉMOSTHÈNES. *Plaidoyers civils*, édition Dareste.
- ISOCRATE. *Le Trapézitique.*
- PŒHLMANN. *Geschichte des antiken Communismus und Socialismus.*
- XÉNOPHON. *Œuvres.*
- GUIRAUD. *La propriété foncière en Grèce.*
- SCHŒMANN. *Antiq. grecques*, trad. Galuski.
- SCHUCK. *Ueber der Sklaverei bei den Griechen.*  
— Breslau, 1875.
- SIEVEKING. *Das Seedarlehen des Alterthums.*  
— Leipzig, 1893.

SZANTO. *Hypothek und Scheinkauf im griechischen Rechte* (Wiener Studien).

WALLON. *Hist. de l'Esclavage*.

GILBERT. *Handbuch der griechischen Staatsalterthümer*. — Leipzig, 1893.

BRANTS. *Les Sociétés commerciales à Athènes*. — *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1882 (XXV), p. 109-125.

BROUSSE ET LA TROADE

## BROUSSE ET LA TROADE

La cloche inexorable retentit. Mes deux compagnons s'étirent, enivrés de sommeil. La mer n'a pas cessé, cette nuit encore, d'être clémente. Aussi D..... s'en réjouit bruyamment tout en soufflant dans ses ablutions. L'autre, somnolement étendu, regarde de ses gros yeux lassés le sabord qui boit la brise fraîche. Leste ! Leste ! au bain ! et dans la spacieuse baignoire de marbre, l'eau salée et chaude a bientôt délassé mes membres. La côte dort là-bas à quelques brasses, moutonnante d'oliviers. C'est donc la Phrygie mystérieuse par delà cet ourlet de montagnes ! Moudania, sur la droite, est toute rose et grise. Près de la jetée, un tramway siffle et fume impudemment. Je vais et viens, trépignant d'impatience. La Phrygie ! Songez donc ! J'entends ma bonne grand'mère me crier fabuleusement du fond de mes souvenirs d'enfant : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne ! » Je vois le Pactole roulant des flots d'or et sur ses rives des quantités de farouches personnages coiffés du bonnet révolutionnaire.

La Phrygie ! une des inconnues, un des facteurs décisifs de l'histoire pourtant, commandant le Bos-

phore. Elle s'est appelée Troie, Sardes, Antioche, Byzance et Constantinople, et c'est elle la Sublime Porte du Monde.

A côté de moi, le petit père L... regarde, lui aussi, le chapeau drôlement fichu sur le nez, sa bonne grosse moustache soufflant d'un perpétuel enthousiasme. Ses courtes mains froissent l'inévitable calepin, la boîte à aquarelles coupe le veston noir et déjà sa cravate remonte vers l'oreille. Il va et vient, admiratif et les yeux clignants.

— Embarque! — hurle à toute volée la cloche disciplinaire, et le chapelet des dames s'accroche peureusement à la descente, bercée d'un roulis qui colle le petit remorqueur au flanc de l'*Orénoque*. A l'abordage de la rive, c'est toujours la même joie. La terre ferme! il semble qu'il faille se secouer comme un chien mouillé. On crie, on court, et, gaiement, les compartiments du tramway se peuplent.

La file des wagons tourne péniblement autour des côtes bouffies et boursoufflées d'oliviers. Par instants, glauque, immobile, la mer. Un dernier grand virage, et la campagne molle, immense, se découvre et, au fond, l'Olympos au sommet neigeux et sombre. Aux oliviers, aux vignes, c'est-à-dire à une campagne sèche et grise, succède un subit enchantement de pâturages somptueux et de rouges labourés.

Une vague grisure de pluie plane là-bas sur les ondulations du terrain. Voir une brumeuse atmosphère et des verts éclatants, quelle joie! Je crois bien qu'à ce moment, nous eûmes tous la même impression de pays natal. Un ruisselet dansait sur un fond marneux. Des pèlerinages de chênes s'enfuyaient

en théories interminables, vers le mont encapelé de nuages. Gras et charnu comme un bon Flamand, ce pays-là ! Puis, au lieu du ciel gris et plombé des pays orientaux, le ciel humain comme la terre, vivace. De lourds vols de nuages bigarraient de montagnes vagabondes la mer astrale.

Entre l'Olympos de cette opulente Phrygie bithyniaque et la riche et pâturée Olympie du Péloponèse, quelle étrange analogie. Même Dieu, même aspect. Ce ne sont pas seulement les platanes de Zeus qui parsèment la campagne, mais le chêne, arbre olympien, pousse en vigoureux fleurons, et le nom sacré de l'Élide s'attache à la montagne d'Asie. Il y a plus qu'une frivole analogie dans ces rapprochements. Cette contrée est un des nœuds du monde. De ces confluentes sont descendues, avec des hordes immigrantes, la grandeur ou la ruine de nos civilisations. Avec leur sagesse lointaine, les légendes nous le disent. C'est le pays des Amazones énigmatiques, de ces nymphes artémisiaques qui ravirent Hylas, le favori d'Hercule, et de celles qui élevèrent Zeus. « Parmi les nymphes qui nourrirent le fils de Saturne, dit Gebhardt, l'une s'appelait Ida, comme la montagne de Troade, l'autre Adrastée, comme une des villes de la Propontide. Io avait conçu de Jupiter, Byzas. » Le culte de Cybèle est né dans ces montagnes, et ses prêtres, les Curètes crétois, ne sont qu'un symbole de l'expansion de toute cette civilisation phrygienne en Lydie, en Carie, de là en Crète, le long des côtes du Péloponèse jusqu'en Élide, à Olympie, enfin, avec Héraclès Idæen, planteur de l'olivier callistépane.

A tous ces souvenirs parmi lesquels plane encore le fantôme charmeur d'Orphée, qui partit de Bithynie pour fixer par ses harmonies chantantes les mouvants écueils cyanéens (1), se rattache aussi la mémoire immortelle d'un des moments de son histoire, celui de la civilisation troyenne.

Penché sur la plate-forme du wagon, pendant que l'horizon tournoie, je repasse avec rapidité en moi-même les souvenirs, tout frais encore, d'Ilion. C'est du poste solitaire de Koum-Kaleh, que nous ouvrîmes ce pèlerinage pour Hissarlik, la Troie antique exhumée par Schliemann : Koum-Kaleh, vieux fortin turc, qui fait semblant de garder la bouche des Dardanelles, avec son assemblage désordonné de masures et le baraquement des auvents, l'éternel provisoire, l'oriental hameau misérable, au pied du cap Sigée. Le Menderé, ou nouveau Scamandre, accourt des coteaux voisins, en chantant sur des galets, du sable et des roseaux. Mulets et chevaux nous tendaient l'échine, entourés de leurs surujis, palefreniers vermineux et bruyants. Des arabahs, inconfortables chariots cerclés de bâches de cuir, devaient dérober aux yeux musulmans les charmes de leur cargaison féminine. De droite et de gauche, d'étonnants zaptiés, fagottés d'uniformes disparates, pisseux et baroques, caracolaient sur de petits chevaux affairés, pendant qu'en tête de la caravane, droit dans ses hautes bottes vernies, sanglé dans un uniforme poméranien, un voile de soie

(1) Près de Yeni-Mahalé (Gebhardt). *Revue des Deux-Mondes*, 1867.

éclatante ondoyant sur ses épaules, le chef du poste de Koum-Kaleh, lui-même, nous guidait. Nous trottâmes ainsi trois quarts d'heure dans la marneuse campagne. Le sol, bien que roulé par des galets, semblait à la fois abandonné et fertile. Des femmes grecques, misérables et grises, essayaient d'arracher à la terre, à grands coups de houes, l'aumône de quelques rares légumes. Puis ce ne fut qu'un marécageux désert où s'envolèrent quelques hérons surpris. Nous longions maintenant l'ancien lit du Scamandre, raviné, étroit et bourbeux, bordé de petits buissons et d'herbes. Nos chevaux sautèrent à travers le gué, dans d'éclaboussantes gambades. Les lourdes arabahs gémirent, avec de l'eau jusqu'aux essieux. Même, un timon cassa, aux cris d'effroi des voyageuses, mais nous étions déjà lancés au grand trot vers la butte toute voisine d'Hissarlik, tentés par le démon de la curiosité.

..

Hissarlik ! le coteau des sept villes ! Mystère où s'épuisait depuis des années l'inanité des controverses jusqu'au jour où, de sa rude patte, Schliemann vint bouleverser ce jeu de pédants.

Dans son Ilios, côte à côte, on lit l'énumération des livres, thèses, voyages, brochures, commentaires, articles, critiques, défenses, pamphlets, entretachements de raisons et d'arguments, sonnaillie de mots, qui n'ont rien avancé, rien résolu, et le récit rude et simple de la vie de ce pauvre Allemand qui, ayant débuté dans l'ignorance, simple garçon de bureau, à Amsterdam, et, sans avoir jamais

déformé son intelligence aux canons universitaires, sans jamais avoir perdu surtout le sens de l'action immédiate et virile, devait reléguer dans l'ombre tout ce fatras de raisons imprimées et prétentieuses.

Ah ! plus je parcours ce coteau semé de pierres bouleversées, quadrillé de tranchées et de constructions, dont aucune forme plastique n'éveille, sinon par un puissant effort de mémoire, l'idée de l'antique royaume de Priam, plus ce qui survit en moi-même, c'est l'énergique silhouette du vieux fouilleur, l'exemple qu'il incarne, sa leçon vivante. Il a suffi à cette volonté, qu'aucun préjugé, aucune leçon n'étriquait, de se faire une joie de sa persévérance et de pousser patiemment d'une épaule robuste la lourde roue de la Fortune, pour ressusciter à l'Histoire un monde et tirer fantômatiquement des légendes la gloire incertaine et vague des héros.

Et ce n'est point par une simple fierté littéraire que les souvenirs lointains des peuples italo-grecs se rattachent au coin de terre où je suis.

L'horizon splendide est vraiment digne de son histoire. Les coteaux tachés de verdure tranchent sur la vaste mer semée d'îlots bleuâtres ; Tenedos dort là-bas, au ras des eaux ; Lemnos surgit escarpée et lointaine. Vers le nord, c'est Samothrace, l'Europe et le canal de l'Hellespont. Imperceptible au fond du ciel, la dent aiguë de l'Athos. Enfin, à l'est, dans sa mante de nuages neigeux, la montagne sacrée, l'Ida.

Avec l'Olympe de Brousse, elle forme le centre et des antiques mythologies, et des antiques migrations. C'est le champ d'un des premiers entre-cho-

quements gigantesques de l'Orient et de l'Occident, des invasions thraces de l'Europe et de l'expansion conquérante des Assyriens.

Les Thraces, la nation la plus grande de toutes après les Indiens, selon Hérodote, forment une des principales populations aryennes. Ce sont les pères des Phrygiens, des Tekkri et des Troyens. Arrien fait venir les Bithyniens des plaines macédoniennes. Le phrygien était comme le thrace un patois grec. Les fouilles de Schliemann rattachent la vieille Ilion aux croyances de l'Europe.

Mais, d'autre part, ces Thraces, que l'inscription de Ramsès III nous fait voir si nettement Européens, armés de la courte épée à double tranchant et du bouclier, friands des corps à corps, des combats singuliers, et coiffés d'une mitre comme la portent encore les moines de l'Athos, Hérodote nous le déclare, des conquérants asiatiques, les subjuguèrent.

L'Asie d'alors, c'était l'Assyrie. Ctésias<sup>(1)</sup>, à propos de la guerre de Troie, ne rapporte-t-il pas que Teutame, roi d'Assyrie, envoya une armée au secours de Priam, commandée par Memnon, fils de l'Aurore ? Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, reliée il est vrai au centre de l'Empire par des liens assez lâches, on peut présumer que la Phrygie fut une marche assyrienne.

Ainsi, confluent des Thraces d'Europe et des Orientaux, Troie est la grande cité cosmopolite. Dans le songe où Osman entrevoit les destinées de sa race, l'Orient et l'Occident, envahissant le ciel, forment soudain comme deux prodigieux demi-

(1) Ctésias, *Fragm.* 18. Éd. Didot. Diodore, II, 22-91.

cercles et se réunissent en un immense anneau qui porte au centre, fulgurante escarboucle, la ville impériale de Constantinople, capitale de l'Univers. Ilion semble avoir été le prototype de Byzance. Est-ce qu'une fatalité géographique ne le veut pas ? A Troie et à la riche Phrygie, c'est Sardes et la Lydie qui succèdent, puis c'est l'Ionie, Milet et Samos. Dans la Troade même, sept fois la destinée la ruina, cette capitale, où, comme aux temps d'Homère, la réduisit en cendres. Sept fois le confluent des peuples y redressa le témoignage d'une cité. Les paysans turcs, aujourd'hui encore, appellent les ruines de Troas *Eski-Stamboul*, l'ancienne Constantinople. Détruite aujourd'hui, elle revit toujours. Ce sont les bords du Bosphore et non ceux des Dardanelles qui l'abritent. Mais, sous des noms divers, c'est toujours la resplendissante Cosmopolis.

..

Sur les boueuses déclivités et les talus embroussaillés du vieux Scamandre, près du ponceau de pierre et du gué, une agitation pointille d'allées et de venues fourmillantes la grise campagne. Bientôt un cortège bruyant, où tanguent de fabuleux chameaux, se détache avec lenteur. Nous nous portons à ses devants. On dirait d'une marche funéraire. Un corps affaissé s'abandonne comme un cadavre aux bras des surujis. O fantôme de Priam, est-ce la dépouille inanimée d'Hector ? Non, ce n'est qu'un trop galant bâtonnier de Bruxelles qui, dans son empressement à se porter au secours d'une dame effrayée, a rudement vidé les arçons sur une grosse pierre. Par bonheur, tout le monde a eu plus de

peur que de mal ; le contusionné en rit bientôt tout le premier, heureux et flatté des caquetages consolateurs du monde féminin. Un tohu-bohu de mercantils déballant de grossières broderies, des poteries informes, et surtout des escadrons volants de vermine voltigent autour de notre campement. Foule bigarrée, laide et sale, elle nous suit avec une badauderie de macaque ou de babouin. Pour moi, un grand diable de Klephte m'accompagne à distance. Efflanqué, osseux, héronnesque, il tire de ses doigts énormes une moustache sans fin. Ses yeux roulent des regards d'automate ; ses pistolets et ses poignards cliquètent à sa ceinture de cuir.

Elles m'ennuient à la fin, ces ruines. Substructions, décombres, bouleversement de moellons et de blocs, rien n'a conservé le caractère d'une forme. Seules les Jarres énormes, citernes d'après les uns, water-closets préhistoriques et même sépultures d'après d'autres — on y trouva un fœtus, jeté sans doute par quelque servante en péché d'amour — nous accordent, à nous profanes, déposés ici en permission de deux heures, l'aumône de quelque intérêt.

Pourtant, juché à l'entrée de la citadelle, en haut du plan incliné qui monte vers le portail, notre narrateur s'épuise en éloqu岸tes périphrases. Sur la pente marneuse de la tranchée dans un coin d'ombre fraîche, je m'étends, l'oreille vaguement flattée par le murmure des paroles. Là-haut, profilant sur l'horizon le découpage fantastique de sa silhouette, mon Klephte moustachu, appuyé sur ses candjars, contemple cette palabre avec ahurissement. C'est à ce moment que, d'une main machinale, égrati-

gnant la terre sèche, je mis distraitement à jour une poterie magnifiquement intacte. Mon Klephte vint à mon aide, brandissant son sabre; tout à coup on put nous voir tous deux, exultant, gambader de joie comme de jeunes chiens. Ce fut avec un soin religieux que je ramenai, le soir, la trouvaille, et que je l'installai dans mon étroite cabine, à côté d'un bouquet de broussailles fleuries, arrachées aux berges du boueux Scamandre.

\* \* \*

De même qu'à côté d'Ilion-Cosmopolis, oubliée et préhistorique, il y a une histoire locale de la Troade, simple district de la Cosmopolis transportée ailleurs, de même Brousse a ses particulières et assez curieuses destinées. « La ville de Prusa, au pied de l'Olympe de Mysie, dit Strabon, aux confins de ce pays et de la Phrygie, a été fondée par Prusias. C'est une ville bien administrée. »

A l'époque de Trajan, Pline le Jeune gérait la contrée. Il dit, dans ses lettres, qu'il y fit construire un bain. Peut-être était-ce déjà une ville d'eaux, comme plus tard à l'époque byzantine.

Voilà une chose curieuse. Il n'est pas douteux qu'une concordance n'apparaisse un jour entre les maladies des nerfs et les affections cutanées, les villes d'eaux, de repos et de plaisance où on les soigne, et les époques capitalistes et mercantiles. Quel est leur rapport secret? D'où vient cet épuisement nerveux, cette contagion, cette infection où surgissent ces purulences dermiques? Est-ce l'éducation, la méthode de vivre, le mélange des sangs?

Pour la Rome des *argentarii*, ce fut Baïa, Sor-

rente, Pompéi. C'est Vichy, Royat, Ems, Spa, Ostende pour les nôtres. Pour Byzance, c'était Pythia, aujourd'hui Tchekirgueh, un des faubourgs de Brousse.

C'est là que, l'an 525, Théodora vint faire une cure et prendre des bains dans les eaux des sources chaudes avec quatre mille gens de service. Mais la réputation de Pythia ne resta pas thérapeutique. Le mont Olympe allongeait sur la campagne son ombre sacrée. Sur ces pentes, plantées de pins énormes et de chênes, affluaient de saints ermites, échappés aux agitations stériles et aux intrigues. L'Olympe était déjà un lieu de vénération aux temps héroïques. Malgré la décadence byzantine et les changements de dogmes, les pèlerinages et les dévotions ne s'arrêtèrent pas un instant. Les temples antiques et le vieil Olympe païen s'effacèrent. Il y eut des cellules, des monastères et un Olympe chrétien.

On y faisait des guérisons miraculeuses. Lourdes existait déjà. Sentant la mort approcher, Constantin VII, le Porphyrogénète, résolut, dit-on, de tenter, lui aussi, le mont Olympe.

Les eaux de Pythia, les prières des moines, lui furent inefficaces. Mais combien de milliers de dignitaires ou de riches Byzantins ne vinrent pas promener avec espoir, sous ces ombrages, la mollesse décadente de leur race, et quelles consolations passagères n'apporta pas à leur tristesse ce coin d'ombres vigoureuses et d'eaux bruyantes, puisqu'on l'appelait « Soteropolis », la ville du Purificateur, du Guérisseur, du Sauveur ?

Brousse était encore au x<sup>e</sup> siècle une merveille

de luxe, de vie et de fécondité. Les fabriques de soie, de peignes et d'étoffes couvraient la contrée. L'élevage des arbres fruitiers alimentait le marché de Constantinople de raisins célèbres, de mûres abondantes, de poires, d'abricots, de cerises et de marrons énormes et excellents. Aujourd'hui, c'est encore le commerce des fruits qui permet au pays quelque richesse. Mais, deux siècles plus tard, quelle transformation ! Cet empire, immensément incohérent, assemblage confus de cent races, s'est écroulé sur tous les points. Autrefois, les armées impériales refoulaient les Arabes ou les Perses jusqu'à l'Euphrate ; maintenant des clans nomades, des hordes turques, avec leurs yeux bridés et mongoliques, leurs moustaches noires et tombantes, errent jusqu'à l'Hellespont, poussant devant eux leurs troupeaux. La horde d'Ertoghrul, fils de Souleïman-Schah, et son frère Dundar, partis d'Erzeroum, au hasard de leur vie aventurière, secoururent, chemin faisant, le sultan seldjoukide Allaheddin III qui, en récompense, leur alloua, entre autres fiefs, le Karadjatagh (les monts noirs), c'est-à-dire le pays entre Angora et Brousse. Allahedin faisait là, à Ertoghrul, un cadeau facile. En 1204, moins de cent ans auparavant, les Latins, conquérants de Byzance, en avaient fait un semblable au comte de Blois. Honoré du fief de Brousse et de la Bithynie, il devait d'abord les conquérir. Ce fut en vain qu'il essaya d'en déloger Théodore Lascaris et de faire de son fief chimérique une réalité.

Ertoghrul et les siens furent plus heureux. La Phrygie et la Bithynie, ultimes frontières de la fai-

blissante Constantinople, n'étaient plus aux mains d'un énergique condottière comme Lascaris. Un chapelet de vieilles forteresses barrait la route. Dorylæon, Thébasion, Mélangeia, Belocoma en étaient les principales. Mais leurs commandants, abandonnés par l'empereur, sans solde, sans instructions, sans discipline, ne s'ingéniaient qu'à se jalouser les uns les autres.

L'un d'eux, le chef de Mélangeia, aujourd'hui Karadjahissar, allié à celui d'Angelocoma, osa seul tenir tête aux Turcs, et les succès, qu'avec ses pauvres forces il sut maintenir quelque temps, montrent que la cause des progrès des Barbares était uniquement la faiblesse et la désunion de leurs ennemis. Dans l'histoire légendaire de la race turque, ce coin d'époque est resté tiède d'enthousiasme et d'héroïsme. Les moindres localités sont des lieux de pèlerinage. C'est la mort de Sarougati-Salwedji, le frère d'Osman, au Pin illuminé (Kandilli-Tschan). C'est le supplice du grec Kalamos, frère du seigneur de Mélangeia, éventré par les vengeurs du frère d'Osman au Champ Puant.

Il règne sur ces prouesses une atmosphère étrange. Les événements forment un amalgame exotique et bizarre de férocité horrible, d'amour tendrement romanesque et de cauteleuse duplicité. Ainsi du conte de la belle Niloufer, la fiancée du chef de Belocoma, en turc : le seigneur de Biledjik.

Le commandant de cette importante place était un Grec, plus habile que brave. Au lieu de se joindre à ses voisins et de défendre la frontière, il offrit aux Turcs son aide contre eux, mais à des condi-

tions telles qu'il croyait bien tenir les envahisseurs en respect. Il était en effet le banquier d'Osman, successeur d'Ertoghrül. Quand le chef turc partait en campagne, il envoyait à Biledjik ses troupeaux, son argent, ses pierreries. Le prudent Byzantin, tout en lui faisant l'amitié de ce service, exigeait, vu la trahison militaire du temps, que troupeaux et richesses lui fussent remis par des femmes. Sans danger, il accumulait ainsi, derrière ses murailles, les plus sûrs des gages et, dépositaire de leurs trésors, se croyait le maître des Turcs.

Les plans habiles ne résistent pas aux événements. Le commandant de Biledjik aimait une jeune Grecque, fille d'un chef de place voisin. Tout aux maladroites confidences, il parla à Ourkhan, fils d'Osman, du ravissement de son amour; enfin, il la lui montra. Elle était, dit-on, d'une miraculeuse beauté. Ourkhan s'enfiévrâ de désir, quitta Biledjik, s'enfuit dans la montagne et, comme le jour du mariage approchait, décida d'en finir par la ruse et la force. Osman, son père, auquel les richesses entassées à Biledjik causaient des soucis, approuva ses résolutions.

Ce fut une trahison parfaite. Le Turc fit savoir au Grec que, le jour de la noce, il lui ferait porter et des présents et un dépôt, le tout, selon l'habitude, par des femmes. Sans défiance, le futur mari quitta, le matin des épousailles, avec toutes ses forces, en habits de parade, les cors et les tambours résonnant, le manoir de Biledjik pour aller triomphalement quérir sa fiancée. Un corps de garde de quelques écuyers resta seul, flânant aux poternes.

Peu après, le convoi d'Osman, que conduisaient une centaine de femmes hermétiquement voilées, apparut et, dans l'indifférence des gardiens, franchit l'enceinte. Un jeune Grec, voyant, sous le yachmak remonté, luire des yeux ardents, voulut agacer l'inconnue. Ce fut un signal. Une sonnerie éclatante creva le silence. Hors des voiles épais brusquement sortirent des Turcs armés. La garde fut égorgée, le château conquis.

Mais, plus que le château, c'était, dit l'histoire, la fiancée qu'Ourkhan désirait. Des escadrons attendaient sur la montagne. Il partit à leur tête.

Le festolement inévitable de la noce avait pris fin. Le cortège des époux, éclatant, aviné, somptueux, regagnait avec lenteur la demeure future. Les écuyers et les soldats chantaient. Le chef, radieux, cheminait, penché aux rideaux entr'ouverts de la litière où la jeune Grecque, joyeuse elle aussi, souriait. Ainsi l'insouciant troupe entra dans le défilé de Kaldéralik.

Tout à coup, à l'avant-garde retentissent des clameurs. Des rochers écrasent les gens d'arrière. Les Mongols accouraient, brandissant leurs sabres. Les Grecs n'eurent pas le temps de se défendre. Beaucoup tendirent la gorge. Leur chef se fit tuer près de la litière et, pendant que les soldats amoncelaient les têtes coupées, Ourkhan emportait la Grecque évanouie vers une nuit de noces à laquelle celle-ci ne s'attendait pas.

Telle est l'histoire de la belle sultane Niloufer ou Nénuphar, femme d'Orkhan, deuxième empereur des Turcs, et mère du grand Mourad. Une tradition romanesque nous dit qu'en son honneur Orkhan

s'acharna à détruire les autres châteaux grecs et surtout à conquérir Brousse, qu'il lui consacra avec la ville, le ruban d'argent qui décore le vert profond de la vallée et qui s'appelle encore, en sa mémoire, la rivière Niloufer, rivière de la belle Nénuphar. Hadrianos, un Grec doué de quelques restes de courage, et chef de Brousse, avait une dernière fois, en 1307, fait une ligue avec les places voisines d'Edrenos, de Madenos, de Kété, etc. Ce fut une déroute lamentable. Le vieil Andronicus II Paléologue n'osa pas traverser l'Hellespont, malgré leurs appels. En 1326, les Turcs entrèrent sans lutte dans la cité de l'Olympe. L'Asie était perdue. C'est en vain que, un peu plus tard, l'empereur Andronic III le jeune, plus brave, tenta la bataille de Philocrène. Nicée, la seconde ville de l'empire, devint turque. Les Spahis et les Janissaires n'avaient plus qu'à franchir l'Hellespont.

Il est curieux de constater combien les vieilles choses demeurent et à quel degré les antiques légendes pénètrent à leur insu les événements de l'histoire. Des savants imbéciles ont divisé le Passé en époque de la Fable, domaine incertain des chimères divines, qui n'a, selon leur avis, aucun sens, et le temps des chronologies scientifiques et certaines, le seul qui compte à leurs yeux. Or, par une ironie magnifique, la Légende et la Chimère grandissent, la Fable dédaignée pénètre la science. Quelle coïncidence ! voici aux portes d'Ilion le même stratagème que celui du cheval fameux, dans la surprise du château de Biledjik. La belle Niloufer, au XIV<sup>e</sup> siècle, mystique au point d'être un nom de fleuve comme le dieu Scamandre,

n'a-t-elle pas l'énigmatique douceur du fantôme de la fabuleuse Hélène ?

Regardons les versants boisés de l'Olympos. Des temples s'y dressèrent, puis des retraites monacales et des chapelles. La horde turque passa. Les noms et les dogmes s'orthographièrent autrement. Mais le fond est impérissable. Là où les cénobites byzantins avaient remplacé les sacrificateurs de Zeus, les derviches placèrent leur foi. Étaient-ils turcs seulement ? Que faisaient-ils donc, si ce n'est de continuer cette invisible permanence des choses et, complices d'une vérité transcendantale, de renouer les liens du Présent positif au Passé fabuleux ? Mollah Scheikhi, Wasi Ali, Khiali, Delibourader, Khosrew, Albestami, Alfenari y écrivirent leurs livres et y laissèrent les œuvres de patient savoir et d'énergique sainteté qu'avaient commencées les Caloyers de Byzance. A part les romanesques et fades adorations florales qu'amenait l'originalité faisandée du vieux monde persan, ce sont, de même que dans le monde monacal et décadent de Constantinople, des travaux de théologie et de jurisprudence qui les requièrent. Ces faux Ottomans sont semblables à leurs mosquées. Les faïences persanes — souvent même de fabrication génoise — donnent à leurs murailles le charme fin de leurs bigarrures colorées. Mais à part ces jeux d'émail, tout n'est en elles qu'un pauvre décalque des architectures du Bas-Empire. Il en est de tout comme de cela. Le turban a supplanté la tiare. Il n'y a plus de bottes impérialement carminées, le cimenterre tient lieu de sceptre et de globe. Mais, au delà de ces détails, rien n'est

changé. Idées, mœurs, habitudes politiques, patriarcat religieux, l'invasion musulmane les respecte ; bientôt le torrent dévastateur rentre dans les berges, reprend et suit le mouvement séculaire, le lit traditionnel des événements.

Les voitures nous emportent. Dans les rues, interminables allées ombreuses, les artisans de race turque, avec leurs figures jaunes de Mongols féroces, apparaissent au seuil des cabanes, et des ombres de femmes passent derrière les moucharabiés. Sous des arches hautes, « l'eau bleue », le Genk-Su, bondit dans une ravine vaporeuse. La ville, semée de minarets, amoncelle les toits violets et noirs des masures.

Voici la mosquée verte, Yeshil Yami, grange du xv<sup>e</sup> siècle, architecture lourdement baroque, où seuls les tons tranquilles des faïences calment l'irritation de l'œil. Voici le Yeshil Turbeh — le tombeau de Mahomet I — vraiment curieux, fin et singulier. Le trotinement des voitures nous ressaisit, l'Ula Jami, la grande Mosquée, où l'entêtée dévotion de quelques Musulmans nous intéresse, requiert un instant notre patience, puis nous gravissons la Terrasse des Turbehs.

L'air est étouffant. L'excitation pénible d'un orage fait vibrer les nerfs tendus. Un dais pesant, trouble et jaunâtre, suspend sur nos têtes frémissantes d'éclairs sa menace nuageuse. Sur l'Olympe, déjà Zeus fait rouler son tonnerre. De larges gouttes onctueusement fraîches parsèment brutalement le sol, et, tout à coup, la pluie s'abat en avalanche,

l'horizon, d'un brouillard rayé, se fantômatisé. La vallée murmure au crépitement rebondissant sur les lointaines frondaisons... Mais une puissance cachée semble avoir tourné une clef invisible. La douche impétueuse faiblit brusquement, s'arrête. Une volée de soleil fait chanter les verts avivés des platanes et des mûriers. Là-bas, le Niloufer, gonflé par les averse, scintille en marécageux étangs.

Nous descendons vers les « Tombes des sultans ». Là repose Mourad II, et tout un lot de princes et de princesses. Qu'importe leurs noms. L'endroit est fade, étrange, exquis. Ces turbehs coniques et blanches sommeillent au milieu des roses partout naissantes, odorantes, balançantes, et des platanes monstrueux, âgés, dit-on, de plusieurs siècles. Un doux parfum anime l'ombrage et se mêle bizarrement à l'aspect désolé, tragique et funéraire de cette nécropole de rois.

Rien ne pourra supplanter cette vision, ni le bazar tumultueux, aux échoppes barrées de treilles, plein du bruit des artisans et des appels des marchands d'étoffes et d'armes, ni le souvenir incongru, un peu baroque, mais touchant, de l'École française des Pères, composée d'orphelins arméniens, grecs ou bulgares, et qui nous accueillit par une fanfare jouant la *Marseillaise*, et, ô surprise, — un des Pères était un Flamand, un Courtraisien, je pense, — par une patriotique Brabançonne. Non, pas même les cantiques naïfs chantés par les petites filles de l'École des sœurs, cantiques de couvent tourangeau ou normand, qui nous ramenèrent brusquement, avec la reprise battante de l'orage, au sein de notre cher et pluvieux pays, n'auront pu

raier de mon cerveau la vision de la grandeur exotique, barbare, lointaine des Turbehs, oubliées, nues et gisantes sur un coin de montagne et qui, symboles de cet empire décadent, à la fois monstrueux, ruiné et puéril, dans l'odeur fanfreluchante des roses, sous des abris géants, peu à peu délabrant leur gloire mortuaire, offrent l'illusion vraie, la féerie silencieuse d'un Empire des ombres.

### BIBLIOGRAPHIE

SCHLIEMANN. *Ilios*.

DÆRPFELD. *Bericht über die, im Jahre 1895, in Troja veranstalteten Ausgrabungen von W. Dærpfeld*. — Verlag von Brockhaus. Cet ouvrage forme le complément de l'*Ilios* de Schliemann.

— *Annales de l'École allemande d'Athènes*, tome XVIII, p. 199; tome XIX, pp. 393 et 380.

GEBHARDT. *Revue des Deux-Mondes*, 1867, p. 989.

DE HAMMER. *Histoire de l'Empire ottoman*.

GRUPPE. *Griechische Mythologie*, pp. 301 et s.

RAMSAY. *Historical geography of Asia Minor*.  
— 1891, Londres.

(Voir Bibliographie du chapitre sur *Mycènes et les Atrides* et l'*Epilogue*.)

BYZANCE

## BYZANCE

Une brume matineuse, brodée de soleil, traîne encore du ciel opalescent sur l'eau fine. Peu à peu les volants de la robe se soulèvent et des scintillements de maisons éblouissent. La massivité lugubre du château des Sept-Tours, les murs en ruines, des fantômes de vaisseaux mouillés, et, par delà, d'étranges espaces déserts, des agglomérations de bicoques, un fusèlement de minarets, mirage charmant et bizarre. Le ciel et la mer n'ont pas la robustesse fauve du nord. Le vent ne les parsème pas de dragonnades de nuages, dont l'éclatant défilé sur les berges virides et basses fait une fête splendide de la moindre arrivée dans un port flamand.

Pourtant, la brume arrachée, le spectacle a quelque ampleur : fumée de steamers, coques rouges et noires, les murs du Vieux Sérail funérairement endormis sous des peupliers et des cyprès, montée de maisons, étages de rues sur les collines. C'est la Corne-d'Or, l'arménienne Galata sur la rive, Péra l'européenne sur la hauteur, et, de l'autre côté, voici Scutari, la turquoise. Mille petites coupoles où le soleil glisse, un hérissement de minarets aigus,

verdures bombées et toitures rouges. L'eau bleue d'argent du ciel par terre. Finesse exquise.

Nous poussons jusqu'à la mer Noire. N'est-ce pas un beau fleuve, ce Bosphore, avec des coteaux verts comme le *Vater Rhein*, des palais d'une solennité blanche, composite et pompeuse, des villas rengorgées de prétentieux ornements, toute une architecture de bains de mer ou de palais d'exposition ? Mais quel idéal de laideur que ce cosmopolitisme néo-grec !

Par endroits, il est vrai, des cyprès nous ennobissent d'une singulière gravité ; la mollesse ondoyante des verdure et la tendreur violette des arbres de Judée en fleurs affinent la richesse phosphoreuse des prairies d'émeraude.

Au fond, dans les brumes de la mer Noire, un vent glacé siffle une haleine de giboulées.

\*  
\*  
\*

Je conserve, de ce Constantinople, un souvenir horrible et confus. Une seule de ses nombreuses et kaléidoscopiques échappées m'a véritablement ravi. C'est le spectacle des stationnaires des puissances, embossés à l'entrée de la Corne-d'Or et qu'on dirait parés à commencer le feu.

Oui, tout ce que l'on voit ici relève du canon. Foule grouillante, perfide, assassins suant la lâcheté, la saleté, le vice, pêle-mêle de turbans, de robes et de redingotes dans les ruelles en pente où gisent des chiens rongés de gale, aspect de baraquements de foire énorme, de campements éternels que ces nomades jamais ne changeront pour la pierre robuste ou des temples ou des cathédrales. Rondes

et patrouilles, nuit et jour. Des policiers partout. La moitié de Stamboul dénonce l'autre. A tous les coins des têtes ignobles de fainéants endormis. Quelques affectations d'européanisme, c'est vrai, mais de ce fantochisme rastaquouérien dont l'insolence énerve. C'est de l'Europe à côté. Une pluie de fausses notes. A deux heures de l'après-midi, les pendules montrent 7 heures du soir : le monde renversé.

Leurs moines ? Derviches hurleurs en haut de Scutari ou Derviches tourneurs à Galata. Ce sont les mêmes exercices de foire.

Je revois la petite maison de bois avec une arène planchéiée, le prêtre noir au fond sur un tapis et sur deux rangs les saints hurleurs, hadjis affolés du voisinage, se balançant sur chaque jambe avec des cris nasillards et de profonds aboiements : « Allah-hou ! Allah-hou ! » Allez ! musette grinçante et tambour grognon ! « Allah-hou ! » Un gros pourceau moinillant, la tête roulante de hurlements, le premier, s'évanouit ! « Allah-hou ! » De ce grouillement épuisé et suant, monte une fade odeur pourrie. Le démoniaque hurlement ne cesse pas : « Allah-hou ! Allah-hou ! » Pour finir, au milieu des corps gisants, l'enfant qu'on apporte et sur lequel le prêtre noir, d'un pas qui semble homicide, se dresse tout droit.

Les derviches tourneurs valent-ils mieux ? C'est l'identique musette nasillarde sur la même foule recueillie. Une mélodie vieillotte et retorse goutte d'un balcon ajouré dans cette salle octogonale d'un style de pâtisserie XVIII<sup>e</sup> siècle, fadeur qui, à ces Orientaux, doit plaire. Et voilà la solennelle déambula-

tion de tous ces initiés, de vert enjuponnés, les mains dans les manches, les triples salutations et le tournoiement sans fin qui soulève les robes plissées et les crinolines en parachutes. C'est la même ivresse, la même sueur, le même vertigineux affaïssement dans l'extase.

L'art de leurs mosquées ? Y a-t-il de vraies mosquées ? J'ai vu Sainte-Sophie, odieusement badigeonnée, où murmure un filet de splendeur ancienne, la mosquée de Soliman et celle d'Achmet, pompeuses et sans goût, avec les Turbehs voisines pleines de velours stupidement brodés. Il n'y a rien de turc dans ces reliefs contrefaits de l'art byzantin, et sans les lueurs haineuses qui font briller des yeux sombres de fanatiques, on ne sentirait nulle part, en cette cité levantine, l'intransigeance de l'Islam.

J'ai vu le diable Karagheuz — l'homme aux yeux noirs, polichinelle cornu, Matamore obscène — qu'écoutent, sans pudeur et les yeux allumés, petites filles et jeunes garçons. J'ai bu une infinité d'écoeürants sirops. J'ai mangé des baklavas aux amandes, des caramels d'Ekmek-Kataïf, des fils sucrés de Ketten-Helva, alternant avec le lait grossièrement caillé des Yoghourts, le Raat loukoum et les pistaches. Je me suis indigné des plus petits détails des mœurs.

Alors, où donc ai-je senti l'âme de ce fourmillement de races parfumées de fadeurs sensuelles ? L'ai-je touchée aux Eaux Douces où, pendant qu'une Zingari me menaçait au nom du Destin, des harems aux aspects de langoureux bétail, à peine voilés, défilaient dans des coupés anglais avec des eunuques

ridés aux portières? Est-ce l'horrible nuit dans Galata, banlieue louche aux cafés entr'ouverts, ruelles closes, d'où venaient d'ignobles clameurs de danses, sous un vertigineux poudroiement d'étoiles? Est-ce au Selamlik solennel où devant l'Hamidieh Jamy, mosquée en style de casino, dans le spectacle d'un paysage immense, Bosphore, Vieux Sérail, Corne d'Or, au milieu de lentes sonneries et de musiques traînardes, passait, triste vision affaissée de fantôme, la figure acclamée du Roi des Rois? Non, ce n'est ni à Dolma-Bagtché, aux somptuosités barbares, ni à Beylerbey, pêle-mêle affolant d'enjolivures criardes, ni au vieux sérail lui-même, malgré ses fontaines dormantes, ses kiosques et l'étrange capharnaüm de son musée, qu'on peut trouver l'âme fine et violente, fourbe et cruelle, extravagante et sensuelle, de cette cohue disparate. Ce n'est pas même ici, ni à l'époque présente. L'âme de Constantinople n'existe pas. Il n'y a de vrai que Byzance.

..

« Aujourd'hui, dit Rambaud, que se dissipe le brouillard uniforme dont l'empire ottoman avait couvert toute l'Europe orientale, c'est la distribution ethnographique du x<sup>e</sup> siècle qui reparaît : la grande invasion ottomane n'a abouti qu'à substituer un Sultan à un Basileus et à cantonner dans la Thrace un million de colons turcs. »

Tout confirme autour de moi cette frappante immutabilité. L'empire byzantin, à cheval sur le Bosphore, ce Pont du Monde, était aussi peu occidental que l'empire ottoman à moitié chassé

d'Europe. Les dix-sept thèmes d'Orient (ἀνατολικά θέματα), satrapies militaires, pachaliks aujourd'hui, écrasaient de leur dignité hiérarchique le rebut des douze pauvres thèmes d'Occident (αἱ τῆς δύσεως στρατηγικί). Les Basileis furent perdus, quand ils perdirent les premiers. Le Turc qui les possède encore est encore puissant. La *Dusis*, du reste, le Couchant, c'était une perpétuelle émulsion de peuples.

Dans la Macédoine, comme aujourd'hui, Dalmates, Bulgares, Petchénègues, Khazars, Magyars, Serbes, Croates, Russes s'entre-battaient, pendant que descendaient les pèlerinages guerriers des Croisades. Pour tenir ensemble ces races furieuses, il fallait la sanglante rudesse d'une colonisation militaire.

Les Turcs vardariotes de l'Axios furent déportés en Macédoine. Justinien II répartit dans l'empire les brigands Mardaïtes du Liban, comme Abdul-Hamid aujourd'hui se sert des Kurdes. Européenne, l'administration des empereurs ? Pas plus que celle d'aujourd'hui. Des Grecs, des Arméniens surtout. Rien n'a changé. Concussion alors, bakschisch aujourd'hui. Grand domestique, logothète, curo-palate, parakimomène, patriarche, cela s'appelle maintenant scheikh-ul-Islam, grand vizir, imams. Les mêmes eunuques jaunes glissent le long des murs leur maigreur ridée. Les hasardeuses unions du harem font du Roi des Rois un vague métis levantin, retors, farouche, cruel. On se rappelle le portrait que faisait l'évêque Luitprand dans le récit de son ambassade à Byzance en 968 du despote « grec » Nicéphore Phocas. « Nicéphore, homme monstrueux en vérité, pygmée à grosse tête, à petits

yeux de taupe, à barbe courte, large, touffue et grisonnante, dont le front qui n'a pas un pouce de haut est surmonté de cheveux épais et crépus. Son teint est celui d'un Éthiopien et vous ne voudriez pas le rencontrer à minuit. Ajoutez à cela une panse obèse, un derrière sec, des cuisses très longues et sans proportions avec des jambes courtes et des pieds pareils aux talons. Il était couvert d'un manteau de bysse, mais vieux et détruit par un long usage, et portait des brodequins de Sicyone. Il a la langue hardie. C'est un renard pour l'esprit ; Ulysse pour le parjure et le mensonge. » C'est le sémite levantin dont le caricatural « Boule de Juif » symbolise de nos jours le type populaire et complet. Et j'y pense ! Le despote d'aujourd'hui, dans sa houppelande, elle aussi vieillie et déteinte, n'offre lui encore, avec sa barbe longue et sale, son teint blafard, son nez en croc, silhouette d'un Shylock vendeur de lorgnettes, qu'un autre type tout aussi connu du même sémitisme levantin.

Turque, la ville de Constantinople ?

Stamboul n'est qu'un quartier de Byzance, capitale asiatique, où rien de grec ne survit que cette usurpation de nom. Quelle est l'unité de langage de la cohue cosmopolite qui se coudoie sur le pont de Galata ? Le turc ? Non, le grec du Bas-Empire. On peut vivre à Stamboul sans connaître la langue osmanli. Notre drogman, un levantin cauteleux et sournois, fieffé voleur, du reste, ne parlait que le grec. C'était un Byzantin. Le Vieux Sérail, l'antique Palais des Sultans, est bâti sur l'enclos du Palais des Basileis. La reine des mosquées, c'est la basilique de Justinien, et la triple enceinte des murailles,

où Constantin Paléologue Dragosès sut mourir, étendant aujourd'hui comme au xv<sup>e</sup> siècle, du quartier d'Eyoub au château des Sept Tours, sa ligne immobile, intacte et menaçante, semble défendre la perpétuité de ces souvenirs.

L'HAGHION-OROS

(MONT ATHOS)

# L'HAGHION-OROS

(MONT ATHOS)

*Gens æterna in qua nemo nascitur.*

La mer extrêmement bleue bat mollement l'escarpement rouge. Plus haut s'échevèlent des arbustes, oliviers gris et un peu graves, puis sévères, rares, philosophiques cyprès, enfin arbustes de Judée, mauves, roses, violets : c'est la presque île redoutable pour ses tempêtes, fraîche à ses hôtes heureux.

Inaccessibles, comme le veut Dieu lui-même et symboliquement toute religion, dans une infrangible et rocheuse supériorité, des républiques de moines fraternels prétendent perpétuer une rudesse traditionnelle d'existence et la puissance d'une tradition mystique. Le feu d'autrefois s'est éteint sans doute. Ce ne sont plus les jours glorieux des enrôlements multiples sous la bannière de saint Basile. Elle a disparu, la recherche effrénée de paix et de solitude qui coupait d'une soudaine conversion l'existence énervante de Byzance. On ne voit plus les grands ou petits dignitaires, écœurés de lutter dans le dédale des cérémonies et des intrigues, s'y précipiter pour anéantir leur douleur comme des

enfants navrés et jeter au mysticisme des prières les dernières énergies utiles de l'empire.

Les moines d'aujourd'hui sont d'une envergure moins tragique, ils valent et ils existent par la respectueuse ancienneté des habitudes. Comme les milices du catholicisme, on les considère aussi pour leur archaïsme, et le jour où ils voudraient emprunter quelques réformes à la vie laïque, ce serait le début de leur déchoir.

Mais ce protectionnisme est assez vain.

Malgré tout, le monde moderne les pénètre. On pressent la fin de ces communautés grecques. Le vieil orthodoxisme fait place à des couvents nouveaux où l'élément grec est presque entièrement remplacé par des Russes. Ce grand monastère étincelant de blancheur par le tribord, c'est le Pantéleimon ou Rossikon. La bâtisse est toute récente, c'est l'Intrusion slave. Il y a quelques années, il comptait encore plus de Grecs que de Russes. Maintenant la proportion s'est renversée, et de cet instrument de propagande la tenace invasion moscovite use sans bruit.

Justement un passager grec développe amèrement ces réflexions et récrimine tout haut contre le Tzar, mais le débarquement et ses préparatifs détournent un instant notre attention. Au fond du vaste golfe et de son murmure de forêts, une animation fourmillante pique de tachetures agitées l'ourlet sableux. Une barque, puis deux se détachent d'une grande maison blanche et nous arrivent. C'est, paraît-il, le résident ottoman, le représentant du Grand Turc, le caimakan lui-même. Autour de moi, on dit : « C'est le pacha. » Oh ! il répond

assez bien à l'allure d'opérette que nous prêtons à ces cerbères orientaux aux larges moustaches et aux yeux obliques de gros matou endimanché. Autour de lui pendillent à des bouquets de roses ses cartes de visite. C'est pour les dames à qui l'usage antique défend de toucher la terre de l'Athos, et qui devront donc passer les heures tièdes de cette belle journée dans la curiosité insatisfaite des monastères. Cette délicate attention du gros pacha enthousiasme le bord. Ne sont-ils pas Français et sensibles ? Le décor extérieur et cosmopolite de la politesse se lève. Ils applaudissent, et à son tour le gros matou endimanché, ravi de sa facile popularité, bat des mains, de grosses mains pataudes, lourdement gantées de blanc et chargées pardessus de grosses pierreries. Le bleu de sa barque rayé d'un rouge ardent miroite en écaillures bleues et striées de la clarté d'un soleil loin descendu dans la profondeur marine. On offre également aux dames, de la part du couvent, chapelets et joujoux sacrés. Frémissements caquetages admiratifs, et le gros pacha, réjoui de cette ovation, oscille de plus en plus en courts et béats salamaleks.

Pourrais-je dire pourquoi la vue de ce premier représentant officiel du monde turc me secoua d'une incroyable colère ? L'étonnante insouciance de tous ceux qui m'entouraient y était assurément pour quelque chose. S'en fichaient-ils du Turc, du Grec et même de tout le reste ? N'étaient-ils pas en vacances ? Les uns sont des désœuvrés de profession, bien munis de bon argent. La vie a-t-elle quelque chose qui ne cède pas à cette bête de formule ? Ceux-ci sont des professeurs dont la

dignité et le sens des obédiences administratives ne connaît pas de patrie, des négociants remueurs de finance ou des bourgeois parisiens tout court. Qu'y a-t-il de plus lucratif que de flatter l'autorité, et de plus ignorant des choses étrangères qu'un vrai bourgeois de Paris ? Et après tout, comme ce camaïkan, n'adorent-ils pas, eux aussi, sous forme de commissions, de dividendes, de pots-de-vin, le dieu Bakschish ? Soit, mais les femmes... les femmes... La colère me pousse à n'être pas galant. Visiblement l'interdiction de débarquer dont elles sont l'objet les a remplies pour l'Athos d'un respect et d'une admiration sans bornes. Parlez des bibelots et des fleurs qu'elles doivent à ce marchand de nougat, qu'elles appellent « Son Excellence le Pacha »... Déluge de sucreries complimenteuses... « quelle amabilité, quelle galanterie, quelle grâce... ».

Allez donc faire comprendre à ces applaudisseurs que ce bizarre dignitaire, Karagheuz administratif, est un des représentants de la gangrène morale qui nous trouble, nous divise et nous pervertit. Ah ! badauds qui n'avez pas réfléchi ; nos ancêtres français, qui cinglèrent sur ces côtes, glorieux conquérants de l'Orient latin, qu'eussent-ils fait s'ils avaient dû recevoir, même en toute politesse, pareil représentant du Turc ? Polis et courtois, ils auraient gardé, peut-être, la hauteur méprisante, la menaçante réserve qu'il faut montrer aux Byzantins.....

\*  
\*  
\*

Les moines sont bienveillants, graves et noirs. Les plis rigides des robes se cannèlent d'ombre. Les cheveux bouclés flottent hors des tiaras. Le

caïque lourd et courbé heurte la jetée de pierres plates où pleut un soleil fou. Les rangées de grandes robes attendent en silence. On dirait de nos juges, moins le rabat et les galons, moins aussi l'air satisfait et tranquille qu'inspire une longue sérénité d'audiences. Les pommettes angulent. Les yeux bordés de courtes meurtrissures luisent sous le berceau de cils noirs. Lèvres trop rouges, dents carnassières rient d'un rire qui paraît mécanique. Ils ont l'air ignorant, curieux et très ancien. Au fond, les dômes de cuivre vert, les tours russes et les galeries étagées du couvent émerveillent par leur intense blancheur. Par la rampe sacrée, notre cortège monte vers les coupoles vertes. Le soleil câlin, les bosquets de myrte, les saules tendres et la massivité philosophique des cyprès vivifient et les murs éblouissants et les allées de pierres. Là-haut, aux balcons ajourés, de mouvantes grappes de moines se penchent et regardent. Au fond, dans sa tour moscovite, un bourdon énorme ronfle, bat, gronde vertigineusement, gonfle sa fureur par le ciel et couvre de son déploiement sonore les escarpements lointains, les profils fourmillant d'arbres et tout l'intérieur du pays, sombrement, mystérieusement, broussaillement sauvage.

Nous pénétrons par la poterne à la chinoise, coiffure de tuiles. Le Père Cyprien, supérieur du couvent, nous invite vers une petite église flambante d'or obscur par son étroit portail. Montées et descentes de rumeurs sacrées, rafales de clameurs. Les chœurs sacerdotaux gémissent. Quelques raies miraculeuses filtrant des hautes croisées, de bruns profils admirables se cuivrent, se

caressent et sourient de chaude lumière. La bouche criante, d'un noir d'ombre, vomit l'ivresse du cantique... Mais déjà la vision passe. On nous entraîne en une course hâtive, semée de questions saugrenues et de critiques ridicules, par les grands et infinis corridors blancs au détour desquels tout à coup de longs profils silencieux et noirs, tragiquement, surgissent... Dans quelques cris d'adieu et de remerciements la caravane de voyageurs s'en revient vers le paquebot, chargée d'affiquets pieux et de mirichets d'église... pour l'insatiable curiosité des beaux petits sphinx féminins laissés là-bas, accoudés sur la lisse à regarder de loin la terre interdite de l'Athos avec des yeux tantaliques.

Au bas du grand coteau vert s'ouvre dans les rocs un port étroit surmonté du massif carré d'un vieux fort turc, flanqué de lourdes mesures en pisé. La chaloupe du commandant double le petit môle, pique dans le chenal et accoste au milieu d'une demi-douzaine de caïques. Deux ou trois grands arbres, les broussailles et la berge haute épanchent abondamment leur ombre sur l'eau endormie, verte et claire, où sans bruit un canot glisse. Le moine unique est debout au centre, pousse en avant d'un coup de reins ses avirons. La proue haute et courbe semble vouloir sortir de l'eau. En se retenant en arrière, les coudes au corps, la figure se renverse et la tête se retourne. Sous la tiare funèbre, les cheveux et la barbe flottants, les pommettes saillent, les yeux brillent, clignent de curiosité. Puis toute la figure s'embrume dans l'ombre de la berge et passe.

Nous montons lentement en face de la mer. Le chemin bossueux tourne en lacet. A gauche, à droite, la brousse odorante, la chevelue toison du mont, célèbre par la vigueur de ses verdure, empiète, se pousse, surplombe en bosquets trapus et en touffes fleuries. Les platanes ouvrent les doigts de leurs feuilles étendues tout comme des mains. Les figuiers reluisent vernissés. Des mûriers lourds aussi et, souvenir occidental, des hêtres bien connus et des chênes tors.

Les arbres de Judée sans feuilles encore, tout en fleurs déjà, rappellent notre floraison des pommiers, mais nos pommiers, ce sont de blanches mariées, et ceux-ci, laqués et mauves, font les jolis monsignors violets. Les clématites frissonnent; l'odeur des chèvrefeuilles, la douceur pâle des glycines et le tortillement des vignes encombrant les buissons, comblent la broussaille, créent des quinconces et des tonnelles et flottent sur le rêve du soleil comme un ébouriffement de cheveux de femme. Il y a aussi des poivriers, des roses et surtout, pendantes et passagères, les larges fleurs délabrées des églantiers.

En haut de la montée, la route s'étale. Une fontaine sculptée vomit une eau bruyante, et le large portail du couvent, à travers son ombre tournante, bée de soleil. Nous traversons la cour, l'herbe encadre le pavé. La basilique bombe ses petits dômes. En face d'elle, les trapus bâtiments du réfectoire, avec une galerie où, à tour de bras, un jeune moine frappe une simandre (1). D'énormes cyprès âgés, dit-

(1) La simandre est une poutre de bois allongée et un peu courbée qui pend attachée à une chaîne et qui, frappée par un marteau, rend un son de cloche.

on, de dix siècles, bordés d'un banc de pierre, et au milieu, devant le déambulatoire du sanctuaire, une phiale (1) ronde en fines colonnettes avec sa cuve damasquinée un aigle ouvrant ses ailes, des lions voisinant avec des oiseaux sculptés et la chanson de l'eau inépuisable, reproduisent à nos yeux le spectacle byzantin du vieux Sérail de la Corne-d'Or, ses kiosques, ses eaux, ici vives, là-bas dormantes, et sa solitude folle.

Là, devant nous, avec ses dômes citrouillesques, le Catholicon, le cœur de la communauté monastique, la cathédrale, petite église sournoise et basse au narthex (2) enclos d'étranges verrières cloisonnées de cinabre, vouée à l'Assomption de la Mère de Dieu. Dans la fuite ombreuse de l'arcade centrale où la phiale chantonne, on devine au fond l'Hiéron, le sanctuaire, le chœur, au-devant duquel l'Iconostase dresse sa cloison luisante d'or, chargée de figurations apostoliques et divines, où descend au bout des fils scintillants de ses chaînes le Choros, diadème hérissé de cierges, frangé d'ex-voto. Dans les vaisseaux de la croix grecque, là-haut rayée de lumières, palpitante de silhouettes endormies, l'odeur aromale semble faite de silence et de nuit. Au couvent de Pantéleimon, peuplé de cosaques passifs et régimentaires, un luxe criard et neuf, une brutalité active, rappelaient par trop les couvents de la catholicité occidentale, avec les odieuses imageries doucereuses et les statues barbouillées d'écœurants enluminements.

(1) La phiale byzantine est un baptistère abrité sous une petite coupole de pierre et où bouillonne une eau vive.

(2) Portique d'entrée.

Ici, la Nuit dictatoriale a tout saisi dans l'impérieuse unité de ses voiles; les douces caresses des ans ont fait pâlir l'exubérance barbare des resplendissements antiques. Des ors poudroient là-haut au semis d'étoiles. De grandes figures stationnent, saint peuple d'ombres, découpant de vastes gestes noircis de deuil. Tout cela semble doux, féminin et tragique. Ce n'est pas seulement l'âme de saint Athanase, enseveli dans cette petite chapelle toute rousse de peintures embrumées et d'ors flétris, qui donne à ce spectacle ardent et caressant sa profondeur de rêverie mélancolique et mortuaire. Comme toute cette sombre splendeur convient au sanctuaire de la « Mort de la Mère de Dieu » !

\*  
\*  
\*

Lavra... L'antique Lavra de saint Athanase... fondateur de la gloire de l'Athos... Et plus loin, au delà, dans les temps antiques, les mystérieuses légendes du promontoire d'Acté. C'est le moment de regarder l'Athos avec les yeux de l'histoire.

De tout temps l'Athos eut une réputation insolite. Ce pic, étrangement placé comme un chaton de bague sur la griffe orientale du trident chalcidique, s'appelait Athos, dit Strabon, du grec *'Αθῶν*, qui signifie inaccessible ou vierge. Semblable à une mamelle, il dressait, en effet, tout soudain des eaux, son dôme embaumé des senteurs des roses; presque aussitôt le cap Saint-Georges, l'ancien Nymphéon, descendait dans l'abîme. Et, apparition subite aux navigateurs de Scyros, de Lemnos, ou d'ailleurs, il avait semblé à leur imagination surexcitée par les périls de la mer voir monter vers

l'éther du Ciel le pivot naturel du monde. Quelques Pélasges, dits Tursanes, et des Thraces patoisant le grec s'y montraient du sommet de ces falaises redoutables aux carènes qui défendaient la retraite de leurs dieux, de ces divinités aux contours encore incertains, à la physionomie dénaturée comme un palimpseste par l'alluvion postérieure d'idées religieuses à travers lesquelles nous les distinguons péniblement. Elles ont pourtant joué dans la migration des mythes religieux des Thraces vers la Grèce un rôle tel qu'on peut dire que, par un étrange destin qui fait revenir les dieux à leurs premiers asiles, la Religion de l'Hellade fut en Chalcidique avant que l'Hellade existât, tout comme elle s'y est réfugiée aujourd'hui que l'Hellade est morte. Alors comme aujourd'hui, l'orme triste et le chêne musclé, le tendre châtaignier et le cyprès profondément noir, le noisetier, l'olivier, l'oranger, le citronnier et la vigne foisonnaient, exhalant des ondes de parfums. Alors comme aujourd'hui, la mer était tiède et bleue, l'air pur et clair, et la campagne trouée du vol strident des abeilles. Mais alors plus qu'aujourd'hui les subits amoncellements de nuages dans le ciel serein éclataient en tonnerres révélateurs des contraintes de Zeus, et des enchanteurs et des mages, en longues robes comme les bons vieillards, les *καλογήροι* d'à présent, couraient les campagnes de la riche Macédoine, y répandant la terreur de leurs prodiges.

Quand Zeus et avec lui Apollon furent devenus les chefs clairs et lumineux du Panthéon grec, l'Athos resta un lieu sauvage, sombre, merveilleux. Les femmes dans les gynécées y plaçaient le décor

de leurs contes et les enfants frissonnaient en écoutant que tous les soirs l'ombre de l'Athos, au coucher du soleil, traversant, noire et sinistre, l'immense mer de l'Archipel, pénétrait jusqu'à Myrhina, dans l'île de Lemnos, près de la statue en marbre blanc qu'on y voit représentant une génisse.

Il n'était réservé à l'Athos de revivre que pour les tristes moments de la débâcle du Bas-Empire. La tradition veut que dès Constantin le Grand, la péninsule se couvrit d'ermitages et surtout — origine principale de la sainteté présente — que la Vierge y serait venue elle-même en mission évangélique, mais ce n'est qu'aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles que cette nouvelle destinée commence. A cette époque, les saints vieillards, les caloyers, dépendaient du couvent de Saint-Jean Colobos, près d'Hiérissos en Chalcidique, endroit saint et sacré. On y montrait la grotte où saint Paul, poursuivi et traqué, avait vu le rocher s'ouvrir pour lui donner asile. Ils voulurent s'en affranchir et constituer des communautés indépendantes. En 924, l'empereur romain Lécapène construisit un petit monastère, celui « du Torrent », Xéropotamos. Sur ces entrefaites, Athanase le confesseur y débarqua et en fit sa retraite.

La destinée de cet homme éminent sera désormais commune à celle des meilleures intelligences du Bas-Empire. Il s'appelait Abramios. Né à Trébizonde de parents antiochois, il eut à Byzance l'éducation et l'adolescence d'un riche citoyen. Son instruction fut philosophique et brillante. Il aima sans doute à l'excès les habits luxueux, les jeux hardis et cruels, la langueur des Géorgiennes fines et les Arméniennes violentes. L'armée le tenta et

les aventures lointaines. On le poussa à entrer ès fonctions publiques, à y faire quelque grande fortune en systématiques exactions. Après avoir donné aux gens de sa famille ce mélange de craintes sentimentales et d'espérances mondaines qui rendent un enfant cher aux soucis des siens, il se retira tout à coup sur le mont Cyminas auprès d'un fameux moine, Michaël dit Maleinos.

Ce n'était pas un homme ordinaire que Michel Maleinos, higoumène du monastère de Cymine. Il jouissait d'un pouvoir considérable notamment sur l'un des principaux dignitaires, Nicéphore Phocas, son neveu, déjà stratilate ou généralissime des armées, rude et dur soldat, aussi violent et décisif que dévot et mystique, qui devait plus tard usurper les bottes rouges du Basileus Romain II et donner par un règne semé d'actes énergiques une passagère cohésion au cosmopolitisme qui désagrégait l'Empire. Ce fut sans doute dans un sincère accès de piété éperdue, de plus en plus fréquente dans le fouillis d'énervement et d'intrigues de Byzance, et qui jetait dans la prostration du cloître les intelligences un moment émoussées et vaincues, que Nicéphore vint à Cyminas et aux côtés de son oncle vit un nouveau disciple : Abramios. Celui-ci dès leur première entrevue prit sur l'âme du futur empereur un tel ascendant qu'Abramios lui devint inoubliable. Par quelles paroles à la fois énergiques et patientes le futur Athanase avait-il troublé à ce point l'âme de ce cœur sauvage ? De quel moment passager de lassitude, de quelle détente de sincérité ou d'amour avait-il su profiter, l'habile cénobite ? On les voit

l'un et l'autre, le premier dépouillé de ses soieries et de ses bijoux, à genoux dans son cilice, humble et désespéré de toute la force de souffrir amassée en lui par les intrigues forcenées de son ingénieux orgueil. N'a-t-il pas dû prostituer son amour à quelque maîtresse odieuse peut-être, mais utile et proche du trône, plier son mépris aux flatteries envers les uns, aux ménagements envers les autres, suivre d'un regard perçant les fluctuations probables du crédit de chacun et ne jamais se compromettre ? Le voici, vaincu, anéanti, excédé de ces contraintes.

Le second debout dans sa robe noire, les cheveux en désordre, jeune encore, avec les yeux durs, exultant de sentir sous lui cette proie formidable et traversé du double zèle du triomphe et de la foi, l'accable sans doute de reproches, tout en ouvrant à sa fatigue l'espérance apaisée, la rédemption des jours prochains.....

Le monastère de Cyminas ne suffit bientôt plus à l'intensité du désir de paix, de recueillement et de solitude qui enfiévrerait encore Abramios. On y voyait défilér en retraites trop de cortèges mondains et de grandes dames. L'écho des personelles souffrances qu'il avait éprouvées le suivait partout ; dans les couloirs les robes de soie chantaient les vieilles vanités, mêlées aux parfums ; les confessions soulevaient le levain des rancœurs anciennes. Il avait bien la cellule et la robe monastique, mais ses ardentes veillées l'épuisaient sans lui donner la paix. Pourtant il la trouvait au crépuscule, quand la journée s'assoupissait et qu'il errait dans la campagne bleue. La prière pénible en plein midi et au

matin lui venait toute seule. Au moins dans ce silence, autour de lui, les moines si formalistes, mais si peu religieux, endurcis et déformés par l'habitude professionnelle des liturgies, ne tissaient plus leurs vilaines broderies de rancunes. La nature immense purement lui parlait. Les nerfs surexcités par les hommes se détendaient. Il sentait Dieu en lui.

Il avait entendu parler des solitudes de l'Athos et de ses légendes sacrées. De nombreux ermites retirés dans des skites (σκήται) vivaient aux flancs de ses pentes entre le bruissement épais et joyeux des verdures et le fracas écumant des tempêtes de la mer.

Un beau matin, à Cyminas, on le chercha. Il s'était enfui dans l'Athos.

Nicéphore, généralissime d'un empire où régnait Romain, ce vague fantôme de roi, ce Charles IX byzantin, était déjà le maître de l'empire, le réel Basileus. La fièvre soucieuse de son avènement prochain lui rendait plus désirable encore le repos des prières et de la foi. Athanase se devait au futur empereur. L'autocrate le fit quérir par son frère Léon Phocas, Domestique d'Occident, un des plus hauts dignitaires, et dans l'expédition de Crète qui s'ouvrait contre les Sarrasins, c'était en 960 ou 961, il fit supplier l'ermite de le suivre. Athanase céda. Il ne cessa au cours de cette victorieuse campagne de conforter Nicéphore de son enthousiaste parole, et ce fut à ce moment peut-être que celui-ci, par l'ascendant qu'il subissait lui-même, se découvrit clairement le rôle que pouvait jouer dans l'empire une personnalité de cette vigueur.

Il n'est pas inutile de dire ici deux mots de l'Église d'alors. On verra un peu plus loin par le récit du conflit entre Nicéphore, Théophano et le patriarche Polyeucte, à quel point le monde byzantin était croyant, religieux, théocratique. La grande extension de l'industrie et surtout du commerce, les incertitudes extérieures, la raréfaction de la population agricole et autochthone, les invasions, le mélange des sangs avaient contribué à constituer dans l'empire non seulement un vaste fonctionnarisme hiérarchique, des régies, toute une structure autoritaire et fiscale pour tenir ensemble ces éléments mercantiles réunis et disparates, mais surtout une féodalité agricole composée de chefs militaires et de moines. En outre, au fur et à mesure que la civilisation sémitique pénétrait Byzance, la religion de plus en plus pharisaïque et dogmatique éclatait en charités testamentaires, en superstitions vaniteuses, en somptuaires excès. Partout s'élèvent des monastères. La mainmorte gagne, telle une peste ou un choléra. Partout mendient des moines sordides. Le seul couvent de Stoudion en a mille. Les biens ecclésiastiques s'étendent à ce point qu'un auteur (1) a pu dire : « Si on en juge par les Sporades, « la Chalcidique, le mont Olympe et l'Athos, le « cinquième au moins du territoire grec devint « terre sainte. »

Conséquence assurée : avec cet engorgement luxueux de satisfactions matérielles, cette mauvaise graisse dorée des richesses, l'Église devait tourner en fléau public. Le peuple s'agite, une révolte anticléricale gronde au fond de toutes les âmes

(1) Le Barbier, *Saint-Christodoulos et la réforme des couvents grecs.*

honnêtes, et guide plus d'une élévation à l'empire, mais le mal est induré dans ce grand corps malade. Les Basileis préfèrent se laisser vivre sans soucis et s'appeler Philomonaques, amis des moines. Pourtant Nicéphore, le mystique, essaie énergiquement d'enrayer le mal. Il rend plusieurs nouvelles. Déjà l'une sur la dépendance des évêques vis-à-vis du pouvoir temporel est curieuse, mais sa nouvelle surtout sur « les Monastères, les hospices et les maisons de vieillards » fut un coup d'audace. Il y avait, dit Rambaud (1), une classe de grands propriétaires dont l'existence seule, lors même qu'ils se fussent défendus de toute espèce d'empiètements, pesait lourdement sur l'économie sociale de l'empire : les églises et les grands monastères. Les monastères surtout agissaient à la fois sur les personnes et les propriétés. Ils enlevaient à l'empire ses sujets (2), à la culture libre ses terres. Le développement de la population comme celui de la richesse publique étaient sérieusement atteints.

Dans cette monarchie presque sacerdotale de Byzance, il fallait un homme singulièrement énergique pour porter la main sur cet abus. Ce fut Nicéphore Phocas. Cette nouvelle fut, hélas ! de peu de durée. Basile II l'abrogea en 1083.

Mais son préambule donne de significatifs éclaircissements sur la cléricature. « Les moines, dit l'empereur, ne possèdent aucune des vertus évangéliques ; ils ne songent à chaque minute de leur existence qu'à acquérir de nouveaux biens terrestres

(1) *L'Empire grec au x<sup>e</sup> siècle*, p. 286.

(2) C'est-à-dire ses soldats. Les religieux étaient exemptés du service militaire.

arpent par arpent, qu'à élever d'immenses constructions, qu'à acheter en quantités innombrables chevaux, bœufs, chameaux, toutes sortes de bêtes de somme ; ils consacrent à s'enrichir de la sorte toutes leurs forces, toute leur énergie, si bien que la vie qu'ils mènent ne diffère plus en rien de celle des mondains (1 et 2). »

Ce n'est pas seulement contre les monastères, mais contre la cupidité laïque aussi que vont réagir les empereurs. Le mal est organique et général. Constantin VII exproprie sans indemnité tous les riches qui ont spolié des petits propriétaires depuis son avènement ; il protège les petits fiefs des colonies militaires contre l'avidité satrapesque des grands. Les impôts frappent les grosses fortunes.

Inefficacité législative complète. Tout cela est inutile.

Le dévergondage et la cupidité demeurent universels. N'est-ce pas l'époque où l'Église d'Occident elle-même est contaminée ? Ne sommes-nous pas au temps de la grande réforme de Grégoire VII ?

Voilà la pensée de Nicéphore. Les mesures fiscales sont vaines. Il faut une épuration morale. Le prodigieux Hildebrand en réalise l'espérance, là-bas, dans cette Italie où les finesses romaines, qui n'ont point cessé de vivre, se débattent toujours

(1) Schlumberger, *Nicéphore Phocas*.

(2) Et il déclare : « Il est interdit d'établir de nouveaux monastères ou de nouvelles fondations pieuses. Ceux qui existent sont assez nombreux. Il suffira d'entretenir ceux-là sans plus en élever d'autres. Défense est même faite de les enrichir par de nouveaux dons en biens-fonds ou de les agrandir. Tels qu'ils sont ils suffisent amplement. Il est en outre d'ores et déjà interdit à qui que ce soit de léguer champs, terres ou villas à des monastères, à des hospices ou à des ecclésiastiques. » (Schlumberger).

contre la rudesse des Barbares. Il a scruté Abramios : l'homme, de haute trempe, lui a paru digne en Orient de soulever lui aussi le monde. Et il se décide. Lui qui combat la multiplication des couvents, il supplie Athanase de lui laisser bâtir à ses frais un grand monastère sur l'Athos. Le saint, tout au souvenir vierge de sa chère et sauvage solitude, refuse, quitte la Crète, se réfugie sur le coteau actuel de Lavra. Mais Nicéphore, avec son entêtement passionné de despote, insiste.

Méthode, nouvel higoumène de Cyminas, est envoyé en mission auprès du récalcitrant ermite. Six mois durant il est repoussé et revient toujours. L'ordre du stratilate était formel. L'obéissance à ce projet est un devoir d'État.

Enfin, Athanase se décida à quitter la nature pour la vie et, épousant les secrets désirs de l'imminent Basileus, il accepta sa largesse. En 961, on commença de construire la Lavra « Dormition de la Théotokos ». C'est alors que s'élevèrent sans doute ce trapu catholicon, cette trapéza, ces phiales, et que se plantèrent ces cyprès géants qui gardent comme des esclaves noirs la sérénité silencieuse du lieu. C'est d'alors que date aussi la réforme dans la vie monastique du monde grec.

Peu de sujets sont plus germinatifs en réflexions. Pourquoi la société du x<sup>e</sup> siècle a-t-elle cet angoissant souci d'une réformation morale qui, très naturellement, retentit plutôt sur l'Église, milieu moral du temps?... Pourquoi cette réorganisation aboutit-elle en Occident ? Pourquoi le monde byzantin

n'a-t-il pas cette vertu ? Les réponses sont délicates et difficiles. Mais il suffit que les questions soient présentes et qu'on sache que, tandis que l'Orient râlait, l'Occident était énergique, expansif, viril. Les croisades commençaient. Les royautés normandes, refoulant l'écume sarrasine, quittaient la vie aventurière pour reconstituer l'antique floraison des colonies doriennes de la Sicile et de la Grande-Grèce. Le commerce, fermé du côté de la Mésopotamie et de l'Égypte par de nouvelles invasions arabes, échappait aux mains impuissantes des Grecs et passait aux galères pisanes et vénitiennes. Toutes les conceptions, tous les actes des hommes du Couchant sont solidaires, disciplinés, vigoureux, puissants. Leur foi les pousse en chevauchées formidables sur l'Orient surpris. Aucune contrainte ne leur est nécessaire. La moralité religieuse les modèle si profondément et leurs âmes sont restées si bien celles du milieu familial ; les profondeurs ethniques sont si virginalement intactes, semblables aux banquises profondes des glaciers, que le sang des générations s'en écoule depuis des siècles, sans que l'immense réserve traditionnelle ait subi d'atteinte.

Le monde du Levant, au contraire, présente la plus horrible confusion. La civilisation y est cent fois plus riche et plus fine. Les connaissances scientifiques puisent dans les trésors antiques. La religion semble y dominer davantage. Mais rien de tout cela n'est spontané et naturel. Il n'y a plus que des mots. *Verba et voces*. Tous se disent des Grecs, ils en parlent la langue, ils singent un idéal conventionnel de purisme hypocrite, d'atti-

cisme, mais ils n'ont plus une goutte de sang grec. Cent nationalités, des races irréductibles, des traditions opposées, aux aptitudes dissemblables, essaient en vain de se comprendre au moyen de mots. Puérile méthode, médiocre résultat. Disputes, disputation, haines, malentendus. Des mots. C'est le Byzantisme intellectuel dont l'Europe occidentale, dans l'accès de sensiblerie contemporaine qui la trouble, semble passagèrement atteinte elle aussi. Des mots. Cela n'est pas un lien entre les hommes. Leurs affinités sont plus mystérieuses et plus profondes. Une étiquette ne dupe que les sots. Des mots, du texte, ce qui est écrit, le serment, la parole, c'est bon pour la médecine juridique, les emplâtres pénitentiaires, les détergents des clystères réclusoires, les amputations capitales, bref, tous les artifices par lesquels la société essaie, par les combinaisons de son intelligence de suppléer à la tradition instinctive qui n'a pas besoin, elle, de s'imposer par le glaive, puisqu'elle est volontaire. Pourquoi ce chaos, ces discordes, cette cacophonie? Nous le reverrons. C'est le mélange, l'infiltration, l'enjambement réciproque des races. Nœud de vipères sifflantes, ce monde impérial n'a depuis longtemps plus rien d'européen ni d'occidental. Aucune trace ne subsiste de l'antique, de l'austère parenté romaine. La translation de l'empire d'Italie au Bosphore a descélé toute la civilisation. D'un côté les barbares et leur sauvage et violente ardeur, de l'autre la voluptueuse duplicité de l'Orient; mais les Barbares, c'est le moyen âge, c'est l'aurore, et l'Orient, ce n'est que le déclin du Bas-Empire.

Byzance est alors ce qu'elle est demeurée aujourd'hui, la Grande Cosmopolite. Des routes traditionnelles de l'Asie Mineure, à travers l'hostilité arabe, les précieuses caravanes d'essences et de pierreries ne cessent de s'acheminer. Malgré la fermeture de la mahométane Égypte, les flottes impériales cinglent encore sur la Méditerranée, et les Vénitiens apportent dans la grande cité les produits du Nord. Mais, avec les flottes et les caravanes, les hommes se mêlent; ceux qui montent les équipages des galères, ce sont des Phéniciens et des Barbaresques mercenaires. Des Hindous, des Persans, des Turcs, s'avancent lentement derrière les ânes, les chariots et les dromadaires chargés. Plus un moment de sécurité sur les côtes. Les rochers se ceignent de citadelles et de vigies. Parfois de grandes lueurs rouges boréalissent le ciel chaud : c'est quelque flottille mauresque qui brûle, pille, châtre les garçons, viole les filles, ou de lourdes chaloupes normandes chargées de guerriers blonds soufflant l'appel de la mort dans des cornes rauques.

Au Nord, passant le Danube, les Slaves couvrent de nappes épaisses la Grèce et l'Épire; Avars, Bulgares aux tentes de feutre, Serbes, Russes, Hongrois accourent, tous affamés d'or et de coups de lance, et au Sud les Sémites de tout poil poussent sans peine leurs chevauchées et l'illusion du Paradis mahométan au milieu du découragement, de l'inertie, de l'abandon des populations impériales. Toutes ces races vont, viennent, se heurtent, se croisent en viols et en mariages, en guerres et en commerce. Le Levantin, léger, cupide et perfide, apparaît, produit détestable de cet impossible mé-

lange. Et la Byzance d'alors, c'est la grande ville malsaine et malade, la Capitale, c'est déjà la civilisation levantine d'aujourd'hui professionnellement adonnée aux biens matériels, sans traditions, sans moralité, sans art, n'ayant de la religion que sa superstition la plus utilitaire, nid de frelons sans indépendance à la merci de tous les conquérants.

C'est par une véritable dérision que ce monde oriental s'appelle le monde du Levant. C'est l'Occident qui se lève et l'Orient qui s'éteint. Les croisades même ne le sauveront plus. Dans la Grèce, les duchés francs ne rendront à ce sang appauvri qu'une passagère ardeur. Le schisme de 1054 est un symbole profond. L'Orient stérile et vieillot s'agite seul désormais. L'Occident l'abandonne comme un cadavre qu'on repousserait du pied. Celui-ci fera sa réforme. Il ne cessera de se régénérer lui-même dans une fièvre de transformations, de découvertes et d'enfantements. Il trouvera assez d'âmes vraiment religieuses, vraiment mystiques, vraiment militaires, vraiment artistes, pour dominer et pétrir le matérialisme économique. C'est du même sein qu'il fera surgir saint François d'Assise et saint Bernard, sainte Catherine et sainte Thérèse, Luther et Fénelon, le Dante et Racine, Michel-Ange et Léonard, tous héroïques, tous dissemblables, tous grands.

L'Orient usé et ridé, voluptueux et riche, ne fera pas sa réforme. On appelle bien l'Athos « le Vatican du monde orthodoxe », mais c'est une comparaison et rien de plus. Qui fut plus méritant, qui donna plus d'efforts que saint Christodule, le réformateur de Pathmos, que saint Athanase de notre Lavra, ou

que saint Euthime d'Ivirôn ? Qui eut plus d'audace que Kerularios ? Ne voulut-il pas, ce patriarche, non seulement faire et défaire des empereurs, mais prononcer dans les affaires civiles, porter les bottes rouges, signe purpurin de la suprématie, et supplanter Isaac Comnène qui lui devait le globe et le manteau ? Il réussit à se faire déporter et mourir à Proconnèse.

Grégoire, lui, vit Henri IV à Canossa, mais aussi quelles autres milices, les milices occidentales !.. Quelle cohésion, quelle énergie !.. A la voix de saint Bernard, dit Le Barbier, les vices de la féodalité sortirent des couvents et le travail y rentra. A la voix de saint Christodoulos, les vices de l'empire romain se cachèrent, mais les portes ne s'ouvrirent pas au travail. Le saint grec exigea peu et n'obtint rien ; le saint latin beaucoup, et le succès dépassa ses espérances... Enfin, tandis que le repos absolu était chez eux la gloire et la fin du chrétien, en Occident les moines sortaient des cloîtres, la croix dans une main et l'épée dans l'autre...

La France contemporaine appelle quelque comparaison avec ce Bas-Empire finissant. Centralisée à l'excès, la France, c'est Paris, comme Byzance était l'Empire. Paris, lui aussi, est cosmopolite (1). Ce sont les mêmes mœurs, le même individualisme égoïste, l'amour des fonctions administratives, des titres et des décorations.

(1) Tarde l'a dit : « C'est un monstre hydrocéphale. Ni un homme, ni un peuple ne vivent par la tête. Il faut à tout organisme l'hygiène d'un équilibre interne pour qu'il puisse résister aux réactions extérieures. Une nation vit par les sentiments plus que par l'intelligence. C'est en eux que se puise la morale et non dans les ingénieuses combinaisons des esprits. Et la morale d'un peuple est son seul capital sérieux de résistance et de vie. »

Logothète, Protovestiaire, grand Domestique, Parakimomène, Stratilate, Protocarabos, c'est la vie d'aujourd'hui. C'est aussi le même système gouvernemental, tout en proclamations verbales, tout en procédures, tout en souci d'une légalité hypocrite. C'est le même monde d'intrigues où fleurit le dégoût des sceptiques et la réaction malade des religiosités passagères et subites. C'est le même énervement mondain, la même jonglerie, la même agitation sans pôle dont Barrès a touché le mal. Les Byzantins, vaniteux intellectuels de cette fausse Hellas, étaient eux aussi des déracinés.

..

Nicéphore gardait l'espoir. C'était une illusion noble. La régénération morale du monde byzantin devait commencer par l'épuration monastique. Y poussa-t-il saint Athanase ou fit-il semblant de se laisser pousser par lui ? Non seulement sa nouvelle sur la mainmorte nous le fait penser, mais d'autres incidents survinrent qui montrent qu'Athanase était loin de posséder l'Empereur.

A peine, construisant la Laure, avait-il commencé son œuvre de discipline ecclésiastique, qu'on apprit que Nicéphore épousait la belle Théophano. Celle-ci, fille d'un cabaretier grec, avait ensorcelé, en 942, Romain, le fils du Basileus d'alors, Constantin VII Porphyrogénète. Païenne, son mariage l'avait à peine convertie à la religion du Christ. Païenne toujours, malgré son baptême, elle ne parut voir dans la dignité impériale que ses fêtes, ses jeux, ses largesses, tout un décor magique et puéril, et le règne de Romain ne fut qu'une folie

de trois ans. Ce rude et fier Nicéphore Phocas, qui gardait les frontières de l'Empire, allant de victoire en victoire, et dont l'énergie invincible contrastait avec la lâche mollesse de son mari, lui inspira-t-il une passion à laquelle l'ambitieux céda ? Aima-t-il, au contraire ? N'importe. Voici ce qui se passa : Théophano régnait. Romain mourut. Nicéphore, stratilate ou chef de l'armée, alors en Asie, fut proclamé empereur et rentra en maître dans la cité. Son premier acte, pour détourner les soupçons, sans doute, fut d'enfermer Théophano au *Kastron* de *Petrimon*. Mais au bout d'un mois, à la surprise de tous, et surtout de ceux qui connaissaient sa dévotion entièrement excessive, il l'en fait brusquement sortir, annonce son intention d'épouser la séduisante païenne.

Théophano était, sans aucun doute, l'ennemie du clergé. Cette nouvelle y créa donc une immédiate agitation.

..

Curieuse figure que celle de cette impératrice... Les chroniqueurs, pour la plupart ecclésiastiques, se sont acharnés sur sa mémoire. Il semble, en effet, qu'elle aima le luxe, les plaisirs, et révéra l'antique *Éros*, l'Amour. Mais est-ce bien le secret de leurs animadversions ?

Dans « Catherine de Médicis », le grand Balzac remarque ce que beaucoup d'historiens de profession accroupis sur les textes et ficelés au document feraient bien de méditer avant de se constituer juges. « Comment des personnages aussi célèbres que des rois ou des reines, comment des person-

nages aussi importants que des généraux d'armée deviennent-ils un objet d'horreur ou de dérision ? Entre la chanson sur Marlborough et l'histoire d'Angleterre, la moitié du monde hésite comme on hésite entre l'histoire et la croyance populaire à propos de Charles IX. A toutes les époques où des grandes batailles ont lieu entre le Peuple et le Pouvoir, le peuple se crée un personnage ogresque. »

Il aurait pu ajouter que si c'est du peuple, éternel enfant, que sortent tous les jours de nouvelles légendes, ce qui contribue à les former vis-à-vis de l'histoire, c'est la race professionnelle des scribes et des pédants. Que de réhabilitations à faire ! Esprits taupiniers, stériles, incroyables, pesants, petits fardiens allant au pas, crottés d'inconscients axiomes et de préjugés jusqu'aux essieux, ils obéissent, sans le savoir, aux plus ignobles mots d'ordre. La découverte de l'imprimerie a accentué leur rôle dans la formation des légendes. La marée journalistique inonde la vie. Mais, au milieu du strass jaunâtre de la vilaine production courante, étincellent quelques diamants. Rares sont les esprits qui les distinguent. L'âme collective les aperçoit, elle surtout, s'il s'agit d'une question qui met toutes ses facultés en éveil, et brusquement tirée du dilettantisme somnolent des chroniques et des notices, elle se redresse en une secousse formidable.

Il y a probablement quelque chose de semblable dans le personnage de Théophano. C'était une véritable Grecque, et grecque à ce point, qu'au x<sup>e</sup> siècle, et dans ce monde où la religion c'était la vie, au moment où Romain l'épousa, elle était restée

païenne et polythéiste. Fille d'un cabaretier, Crateros, elle sortait du bas peuple laconien de ces vallées magnotes qui, au *xix<sup>e</sup>* siècle, sont encore restées Hellènes. On dit que son nom de servante fut Anastaso. Son abjuration factice laissa subsister en elle la haine des moines et des grands qui opprimaient les siens et leurs croyances. Peut-être y eut-il dans son union avec Nicéphore, plus de calcul que d'amour. Peut-être conçut-elle ce grand projet, conforme à son origine, de rendre à Byzance, qui n'était hellène que de nom, quelque réalité antique. Tous ces grands feudataires étaient des étrangers, Syriens, Arméniens, Ibériens, Bulgares, Turcs, Arabes. En réduisant leur pouvoir ou en augmentant d'autant celui du Basileus, toujours à la merci d'une rébellion, on rendait les directions politiques à des hommes tirés de la nation même. Peut-être voulait-elle engager contre leur pernicieuse oligarchie une guerre sans merci. Peut-être voulut-elle pousser contre cette curée cosmopolite l'énergique Nicéphore, irrésistible sanglier ? Son influence personnelle et sa haine de l'orthodoxie grecque purent souffler aussi la nouvelle contre les évêques et la mainmorte. Ces suppositions sont conformes à l'énergie magique de son caractère et à son ensorcelante influence.

Sa prétendue facilité de mœurs n'y est nullement un obstacle. Est-elle même exacte ? Théophano eut quatre enfants en quatre ans. Il est difficile d'être meilleure épouse. Mais on sait ce que valent les reproches de débauche faits aux souverains. L'époque hypocrite en fait les boucs émissaires de sa propre infamie. Il y suffit d'un rien.

Beaucoup de souverains superposant leur tempérament et leur politique afin de s'assurer une constante logique, font de la galanterie un instrument occulte et personnel. Henri IV n'en usa pas autrement. Théophano était belle. C'était un irrésistible levier dont elle savait peser. Elle ne serait pas plus coupable pour avoir été moins hypocrite.

Une chose est cependant digne d'attention : le rôle des femmes dans Byzance. Elles encombrent la vie politique de leurs intrigues. Théophano a déjà un rôle actif, mais il y en a bien d'autres. La figure de Zoé, Catherine de Médicis sous qui régna Constantin III, Romain Argyre, Michel Calaphate, Constantin Monomaque, et qui ne mourut que pour céder le pouvoir à sa sœur Théodora, en est un éclatant exemple.

On dirait que les forces masculines énervées, relâchées, dissolues, ne suffisent plus. Byzance est semée d'intrigues où, à défaut d'un Basileus, c'est une femme qui mène l'empire. Périodes de chocs furieux et de sang. Les femmes apportent dans les luttes une âpreté sectaire, une fureur d'Euménides grimaçantes qui les livre directement aux extrémités les plus névropathiques. Et, ce qui est désespérant, c'est que ces agitations épuisantes ne promettent et ne préparent que de nouveaux accès convulsionnaires. A la Renaissance au moins, le féminisme, Jeanne d'Albret, Catherine de Médicis, plus tard les Précieuses, enfantaient une moisson nationale. A Byzance, plus de foi, rien que des vanités éperdues. Par-dessus toutes les considérations extérieures, la double politique des théori-

ciens dogmatiques, professeurs savantissimes ou théologiens et des ressentiments d'amour-propre agitaient les médiocres intelligences des femmes, et intellectuelles elles aussi, faussées de sentiments par tous les préjugés du monde et du ritualisme liturgique, elle se ruaient hystériquement à travers les traditions, détruisaient, soulevaient, bouleversaient avec la rage frénétique et folle des légendaires bacchantes.

Malgré l'agitation du clergé, Nicéphore persista dans son dessein de mariage, et bientôt la nouvelle, de courrier en courrier, parvint aux oreilles d'Athanasie, fiévreusement occupé à la construction du couvent. Quoi ? Que signifiait ? Était-ce possible ? Oui, en un coup, lui qui croyait tenir le Basileus, il se le voyait arraché, et par qui ? Par la païenne, par la mondaine, par la Grecque Théophano. Tout à son premier mouvement de fureur, il partit pour Constantinople ; mais, en chemin, la réflexion lui venant sans doute, qu'il était dangereux de déranger le fauve Nicéphore dans ses appétits, il obliqua vers Lemnos, s'y arrêta et de là écrivit à l'Empereur une longue homélie, dont celui-ci ne tint aucun compte. Déçu une fois de plus et craignant la colère du despote, Athanasie disparut.

Suivant une légende, il serait allé retrouver sa bonne compagne, la chère solitude des ermitages, en Crète, puis réconforté, il aurait vagabondé dans tout l'Orient des frontières, avant de se représenter devant l'Empereur. Celui-ci, qui s'était vu avec dépit privé de son meilleur auxiliaire pour la réformation monastique, l'accueillit avec joie, et il lui fit reprendre la route de Lavra, avec un chry-

sobulle constituant pour Lavra une rente annuelle de 244 besants d'or sur l'île de Lemmos, et comme métoki ou dépendance, un grand couvent à Salonique. Plus tard, il lui fut donné encore un morceau de la vraie croix, le chef de saint Basile le Grand, miraculeusement retrouvés, ainsi qu'une rente de 4 livres d'or pour la communauté de Karyès (1), dont le Protaton existait déjà. Le couvent possède encore la cotte de mailles et le casque de Phocas. Les portes de bronze du narthex ont été données par lui. En 978, Basile II devait lui faire un don annuel de 10 talents d'oret lui faire cadeau d'un reliquaire.

Pendant la fuite d'Athanase, Nicéphore avait réussi à imposer son choix. Mais au prix de quelles péripéties! Du patriarcat, les plus sévères avertissements lui avaient été lancés. Le titulaire de cette suprême dignité était un certain Polyeucte. Il essayait déjà ce que Kerularios, sous Isaac Comnène, devait ouvertement tenter. Pape grec, il défiait l'Empereur. Du haut de son entêtement inflexible, entièrement dévoué à son Église qui souffrait d'une païenne ennemie sur le trône, il était si aveuglément attaché aux rites que son purisme n'y pouvait pas tolérer la plus légère atteinte. Aussi, avec une audace superbe, pour le jour même du couronnement à la nouvelle basilique, réserva-t-il un effet inattendu des rigueurs de son autorité. Lorsque, le mariage consommé, Nicéphore voulut s'approcher du sanctuaire, le

(1) Schlumberger, *Nicéphore Phocas*.

patriarche, sortant de la foule resplendissante des prêtres massés autour de lui, le repoussa rudement et, soutenant qu'étant tuteur des enfants de Théophano, il avait en l'épousant violé un empêchement canonique, il le mit publiquement en interdit et lui défendit l'approche de l'autel pendant un an.

Plus tard en France, Philippe le Bel, simple roi, séquestrait le Pape, le faisait défier par Nogaret et plaçait énergiquement le glaive de l'État au-dessus de la volonté de l'Église. Telle était la fascination religieuse qu'exerçait à Byzance le patriarche que Nicéphore, tout-puissant et sacré, garda son ressentiment pour le fol exutoire d'une colère bruyante et n'osa point toucher au téméraire. Byzance vivait de duplicité. Polyeucte demeurait inflexible. On convoqua une Haute-Cour composée de théologiens. Là, ces robins de la cléricature, soudoyés et soufflés par l'empereur, mijotèrent une sentence qui permit de tourner la difficulté. Ainsi on crut avoir contenté l'empereur et Polyeucte, dont l'interdiction restait fondée en droit.

Quelle étrange pusillanimité dans le gouvernement! Que ces transactions sont misérables! Quelle myopie dans les prévisions! Quelle puérité dans les remèdes! Comment les uns et les autres ne voyaient-ils pas que cette querelle n'était que le prétexte d'une antinomique mésintelligence et que pour en extirper la perpétuelle menace, il fallait tailler profondément dans les institutions! Comment pouvaient-ils être assez ignorants pour s'imaginer qu'en retardant la solution menaçante et finale qui les surplombait les uns et les autres, ils

l'écartaient sérieusement ! Comment pouvaient-ils s'accrocher à l'hypocrisie colossale d'une décision de justice qui n'avait de judiciaire que la robe, et dont la friponnerie la plus servile remplaçait l'âme : les civilisations en décadence sont celles où l'on parle le plus de Justice. On parle et on invoque surtout ce qu'on ignore ou ce dont on manque.

..

Nicéphore régna peu. Théophano était une faiseuse de rois. Placé par elle sur le trône en 963, elle l'en fit descendre brusquement en 969. Le trop indépendant Basileus lui échappait. D'une dureté et d'une énergie exceptionnelle, il épouvantait ce ramassis citadin dissolu et brouillon de disputeurs et de discoureurs. Sa promptitude inflexible mécontentait tout le monde, et son énergie muette l'avait fait appeler tyran. Théophano chercha autour d'elle un instrument plus souple. Jean Tzimiscès, ancien compagnon de Nicéphore à l'armée d'Asie, avait, par une série de victoires en Cilicie, attiré l'attention publique. Nicéphore, en le rappelant rudement à la discipline pour une désobéissance au milieu de son triomphe militaire, s'en était fait un ennemi. Un complot se noua. Nicéphore, surpris une nuit sur la peau de tigre où il avait coutume de s'étendre, fut massacré avant que les Varangiens de la garde eussent pu lui porter secours, et Tzimiscès fut proclamé.

Théophano en choisissant l'arménien Tzimiscès s'était lourdement trompée. Il n'adopta pas, au moins au début, la politique réformatrice de Nicé-

phore. S'il fut moins croyant, s'il ne porta pas de cilice, s'il ne coucha pas sur la dure, s'il n'eut point de confidences mystiques et de retraites chez un Maleinos ou un Athanase, il fut plus politique, plus médiocre et eut plus de succès. Il était décidé à régner, il lui fallait l'appui du clergé. Il passa par toutes ses exigences.

Aussi les chroniqueurs le représentent comme un prince modèle. Aussi ce même Polyeucte, ce patriarche qui avait fait éclater le scandale au couronnement de Nicéphore, ne fit-il que pour la forme des reproches au nouveau Basileus assassin, de ce qu'il s'était souillé du sang impérial. Aussi sa pénitence fut-elle aisément suivie d'absolution, et le patriarche ayant tonné contre l'impératrice Théophano, homicide elle aussi, Tzimiscès la sacrifia par une sentence d'exil qui délivrait la cléricature de son ennemie. Oui, Tzimiscès, habile, osa supprimer sa complice Théophano. La question n'était-elle pas posée au fond entre l'Église et cette impie? Pour celui qui voulait régner, il fallait choisir. Tzimiscès voulait régner. Il préféra l'appui d'une Église dont l'omnipotence lui assurait la pourpre à l'illusoire restauration d'un hellénisme impossible. Non seulement il revint sur la nouvelle qui limitait la construction d'établissements religieux nouveaux, et sur celle qui soumettait les évêques en toutes leurs décisions à l'avis du pouvoir temporel, mais il relégua l'Impératrice à Proconnèse suivant les uns, à Protî, petit îlot du groupe des îles des Princes, à peu de distance de Constantinople, suivant d'autres. Tout ceci avait lieu en l'an 969.

Une année après, la déchuë osa s'évader de sa prison, gagner Constantinople, se jeter à Sainte-Sophie et de cet asile implorer l'empereur. Mais ce fut le parakimomène Basile, bâtard scythe et eunuque, qui la reçut. A peine vit-elle Jean. On la déporta plus loin encore pour qu'elle ne les troublât plus de son remords, au monastère de Damis au fond de l'Arménie. Elle n'en sortit que dix ans plus tard.

Pauvre Théophano, âme chargée de crimes ! Pourquoi t'es-tu résolue à la disparition de Nicéphore ? Quelles fatalités tissant leurs mailles t'ont menée à cette idée terrible ? Les haineux scribes du clergé grec qui ont écrit ton histoire ont semé fantaisie et débauche à toutes les pages. D'autres historiens, des historiens arabes, disent pourtant que Nicéphore, dans son aveugle effort vers une complète domination, menaçait de mort tes deux fils, les deux jeunes Basileis, Basile et Constantin, et que, soucieuse de leur sort et du tien, tu voulus prévenir son projet homicide. Pourquoi pas ? Pourquoi faut-il que ton beau fantôme élégant reste souillé des rancunes intéressées et cléricales de ces valets d'écriture ? Et pourquoi n'es-tu pas aux yeux de ces moines ce que tu dois être, une belle victime délaissée, à laquelle il faut pardonner parce qu'elle a beaucoup aimé ?

..

Saint Athanase, dont l'âme était au-dessus des diplomaties cléricales de Polyeucte, ressentit vivement la mort de Nicéphore, dont l'ardeur et l'essence supérieure convenaient à la sienne. Il obéit

pourtant au courant de sympathies reconnaissantes qui poussait l'Église grecque vers le nouveau venu et pardonna lui-même à l'assassin. Mais les moines qui vivaient sous sa discipline aussi dure à leur cœur dégénéré que celle de Nicéphore, à Byzance corrompue, crurent l'occasion propre de se libérer d'une règle aussi étroite, et ils se plainquirent à l'empereur. Tzimiscès avait momentanément défait les nouvelles de Nicéphore, ne pouvait-il pas arrêter aussi le mouvement de réformation interne de l'Église ? L'importance croissante que prenait l'Athos devait agacer les susceptibilités du patriarcat ; Athanase n'était-il pas l'ami du mort ? Les moines mirent en jeu ces intrigues, Tzimiscès envoya un commissaire, Euthymios, religieux du couvent de Stoudion. Cet homme, dont le caractère était heureusement droit et indépendant, ne put que blâmer les moines récalcitrants, et à la suite de son enquête, Tzimiscès confirma le *ty-pikon*, canonicon ou règle de saint Athanase, qui avait déjà vigueur depuis deux ans. Jean fit à cette occasion un don si considérable au saint, qu'il put porter le nombre de ses moines de 80 à 120. Un médaillon de saint Jean théologien subsiste encore à la Lavra, dernier reste de la disposition de Tzimiscès. Une des tours du couvent s'appelle encore Tour de Tzimiscès, bien qu'en sa forme actuelle elle ne date que de 1668. Le *ty-pikon* dont l'original porte le nom de *Tragos*, parce que, dit-on, il était écrit sur peau de bouc, fut complété en 990 par un testament d'Athanase, ou *diatyposis*. Celui-ci mourut entre 997 et 1011, écrasé avec six de ses moines sous une voûte en construction. Dans l'in-

tervalle il avait vu construire Ivirôn, Vatopédi, Esphigmène, avait guéri un lépreux, retenu à la surface des flots une barque prête à sombrer et fait encore bien d'autres miracles.

L'impulsion qu'il avait donnée fut continuée après lui, autant par la moinerie croissante dans l'empire que par les empereurs de plus en plus vinculés par elle. En 980, l'empereur Basile II avait déjà complété le typikon primitif de saint Athanase par une bulle sur les propriétés des couvents.

Mais c'est en 1046 que Constantin Monomaque fait le règlement définitif de l'Athos. C'est de ce moment que date l'interdiction aux femmes et à tout animal femelle d'aborder sur la presqu'île, interdiction toujours en vigueur. A la même époque saint Christodoulos fait la même réforme à Pathmos, le traditionnel et terrible rocher sur lequel son travail forcené a fait repousser quelques verdure. La haine de la femme, élément visible de corruption de la Grèce cosmopolite, rend et l'Athos et Pathmos inabordables aux visages lisses.

Mais la décomposition du monde oriental croît avec une telle rapidité, qu'au Levant la dureté de ces interdictions monastiques devient impossible. Une à une les conventualités grecques les abolissent, puis subissent la conquête turque. Seul au Couchant, dans la « Dusis », l'Athos gardera la sévérité de ses premiers réformateurs. Pourquoi ? Parce que depuis longtemps il se recrute non plus dans le cosmopolitisme déraciné de Byzance, mais dans les vigueurs adolescentes du monde slave. En 1060, Constantin X Ducas l'a affranchi de l'autorité du patriarche. Alexis I<sup>er</sup> l'a plus tard constitué en

république monastique. Au XII<sup>e</sup> siècle, les Serbes y sont tout-puissants. Saba, fils du joupan Étienne, s'y installe, y bâtit des monastères, y rédige un typikon (obraznik) lui aussi.

Au XV<sup>e</sup> siècle, malgré les pillages des Francs et des Latins et les querelles entre monastères, l'Athos a plus d'influence que le patriarcat de Byzance lui-même et cette renommée est telle, le respect de ces ermites s'auréole à ce point que les Sultans turcs eux-mêmes arrêtent leurs courses dans la Macédoine pour protéger cet éternel sanctuaire duquel depuis des siècles des prières ont parfumé le ciel.

\* \*

Cette rapide promenade dans un des moments de l'histoire byzantine va nous inspirer sur la réforme monastique de l'Hellas de nouvelles réflexions.

Combien la destinée de saint Athanase est simple. Mais en même temps comme elle est significative.

La vie et la mort de cet homme de haut rang désillusionné jusqu'à la béatitude gagnent à la réflexion une effrayante, une exemplaire profondeur. Sur cet Athos ou dans quelque couvent semblable, sépulcre d'énergies défaillantes, vont se cloîtrer une à une les forces de l'empire. En bas la prison infecte, le cachot bourbeux où grouillent les larves informes de la plèbe. En haut le cloître où les beaux insectes impériaux finissent transpercés par la prière.

Rien que parmi les hautes têtes, Romain Lécapène, ses deux fils, l'ambitieuse Théophano, Théo-

dora, Michel le Paphlagonien, le patriarche Alexis Tornice, Isaac Comnène, et combien d'autres vont expirer au monastère. On n'ose plus être soldat, on ne peut pas être commerçant. On se réfugie dans la cléricature. L'intellectualité tue l'épée. C'est la fin de tout.

On voit errer et mendier partout des milliers de moines. Leur déclinante virilité ne supporte plus l'enfer de la vie. Il n'y a plus dans le travail un repos des mœurs.

La grande ville est peuplée d'appétits en furie et, pour empêcher les fauves de s'entre-battre, on dresse de place en place le grillage des lois. Mais rien ne fatigue et n'excède comme une ingéniosité perpétuelle d'intrigues autour du glaive de la loi. Les âmes mercantiles des Shylocks levantins supportent assez aisément par nature ce régime affreux. Elles poussent là où les autres, écœurés de cet individualisme grimaçant, sautent dans le plein suicide de la prière. Or, celles-ci sont précisément les plus nobles et leur faiblesse nous attendrit et nous indigne. C'est à la fatalité de l'évolution sociale qui permet à la Byzance son cosmopolitisme et son infect mélange des sangs qu'il faut s'en prendre. Lorsque la médiocre résistance de l'organisme social aux infiltrations extérieures a laissé se développer entre ces germes dissemblables de pernicieuses rivalités, les plus utiles des hommes, ceux qui vraiment pourraient prolonger la vigueur de ce corps affaibli, lassés à la fin d'errer de contrariétés en désharmonies, n'ont pas l'énergie assez haute pour demeurer dans la bataille de la vie et se réfugient dans la solitude des pénitences. Il en fut

ainsi au iv<sup>e</sup> et au v<sup>e</sup> siècles, lorsque le grand empire romain d'Occident, bâtie cosmopolite, taradé par le sémitisme, croula. Il en fut ainsi lorsque au xv<sup>e</sup> siècle, dans le monde occidental, l'Église italienne traversa sa première crise et qu'en face du moyen âge vacillant, le monde moderne apparut. Il en fut ainsi dans ce monde grec pourri sans jamais avoir été mûr et qui devait encore traîner cinq siècles. Il en est de même aujourd'hui où les rongures du mercantilisme, l'affreuse âpreté de l'existence, les fureurs démoniaques des convoitises politiques ou religieuses lassent les âmes déjà finissantes de la bourgeoisie de trente ans.

Mais le cloître n'est pas seulement le refuge d'une société qui meurt, et ce ne sont pas seulement les désemparés d'en haut, les Grecs qui les peuplent, des Barbares aussi, déviés, divorcés d'avec leurs traditions, rejoignent les Grecs. C'est comme deux cortèges marchant en sens contraire et se rencontrant dans une commune prière. Ne souffrent-ils pas les uns et les autres du même mal ?

Mais les premiers sont ridés et vieillissés. Leur temps est fait en ce monde. Ils descendent le chemin du cimetière des races. Les seconds au contraire s'éduquent et se virilisent autour d'une foi. Pour les uns le couvent c'est la tombe, pour les autres c'est le berceau.

Saint Athanase et les couvents proprement grecs de l'Athos représentent ceux-là. Il y a des monastères russes, serbes, ibériens qui représentent ceux-ci.

..

Nous avons vu le Rossikon. Il fut fondé plus

tard au XI<sup>e</sup> siècle par des moines russes venus de Macédoine. Établis d'abord dans l'ermitage de Xilourgon, ils reçurent ensuite le monastère de Saint-Panteleimon. Ivirôn, fondation géorgienne ou ibérienne (1), est parmi les couvents barbares le plus ancien.

C'est la création de saint Joané et de saint Euthyme, tous deux étrangers. Quoique ce voyage n'en comportât pas la visite, il est bon de compléter par son histoire les débuts du monde athonite. Tzimiscès, le meurtrier de Nicéphore, avait brillamment régné six années. Il semblait mériter de longues destinées, quand il voulut, lui aussi, frappé du mal clérical, entrer en lutte avec l'Église orthodoxe. Au milieu de cette tentative qui rappelait fâcheusement au clergé la protégée de Nicéphore, il mourut empoisonné. Basile et Constantin, les fils de Théophano et de Romain II, succédèrent sous la régence de l'eunuque Basile, qui passait pour l'empereur. Mais les débuts du nouveau régime furent violents. Bardas Skléros était alors le grand général cher au peuple à l'égal de Nicéphore et de Tzimiscès autrefois et dont la vigilance gardait les marches de l'Asie Mineure contre les émirs.

Comme eux, il saisit l'occasion et se proclama Basileus. Mais il ne tenait pas Byzance et il avait en face de lui l'eunuque, le parakimomène Basile, vieillard d'une ruse et d'une audace inépuisables, et un autre grand stratège, Bardas Phocas, autrefois vaincu par Skléros dans une rébellion contre l'empereur et enfermé dans un couvent.

De la bataille de Pankalia qui commença l'épique

(1) La Géorgie s'appelait Ibérie.

rencontre, à celle d'Abydos qui y mit fin, plusieurs années s'écoulèrent en luttes gigantesques entre les deux chefs, tous deux décidés au jour de leur victoire, Phocas tout autant que Skléros, à réclamer l'empire. Davith de Daikh, dit le Grand, possesseur de la Géorgie, était alors archon des Ibères. Curopalate à la cour du Basileus, dignité du plus haut rang, il était en outre l'ami de Bardas Phocas. Battu à Pankalia, à court de troupes, ce dernier était dans une situation difficile. C'est une des dernières fois qu'on nous reparle de Théophano. Revenue dès la mort de Tzimiscès à Constantinople, elle s'était mise à protéger les Ibériens déjà établis sur la Sainte Montagne. Elle connaissait l'un d'eux, saint Joané, important éristav ou noble géorgien qui, depuis 972 déjà, moine à la Lavra d'Athanase, s'était ensuite retiré avec Tornig ou Tornikios, célèbre guerrier, son ami et compatriote, dans un ermitage indépendant et voisin. Joané jouissait d'une grande influence à la cour du curopalate. Elle s'adressa à lui. Ne s'agissait-il pas de sauver ses fils Basile et Constantin? Qu'elle s'alliât au parakimomène Basile, son ancien persécuteur, qu'importait, pourvu qu'elle réussît? Il obtint le concours de l'archon des Ibères. Douze mille Géorgiens descendirent en Asie Mineure sous le commandement de Tornikios qui avait quitté le froc.

En échange, on garantissait à Davith l'usufruit de nombreux territoires. Il dut seulement fournir, pour l'éventuelle restitution des biens, des otages, jeunes gens de hautes familles, qui devaient être retenus à Byzance et y faire leur éducation. Le curopalate y comprit le fils de Joané. Or Joané

haïssait la ville, ses séductions luxueuses, ses faussetés intellectuelles. Il apprit cette nouvelle à Krania, couvent thessalien de l'Olympe, où il faisait sa retraite, courut à la Cour, réclama son fils et l'emmena dans le monde monacal de Thessalie et de l'Athos. Ce jeune Géorgien deviendra saint Euthyme.

Bardas Skléros mis en déroute à son tour à la deuxième bataille de Pankalia, et un butin immense ayant été fait par les troupes de Phocas, Tornig en ramena une part considérable qui servit à construire la laure d'Ivirôn, monastère des Ibériens consacré lui aussi à la Dormition de la Vierge. On était à la fin de 979. Basile II, rejetant le parakimomène, va régner. Il fera don au nouveau monastère de nombreux biens. En 984, saint Joané aura même le droit d'avoir un navire. On voit encore au trésor d'Ivirôn le casque, la cotte de mailles et le cimenterre de Tornig, qui mourut le premier. Saint Joané le suivit. Euthyme, qui lui succéda, est le véritable organisateur de la discipline monacale. Il se montra si ascétique, si rigide, si sévère qu'en 1028, ses moines révoltés en appelèrent à Constantin VIII, nouveau Basileus aux mœurs faciles, dont ils espéraient une intervention. Euthyme courut à Byzance, mais au cours de ses conférences avec Constantin, il fit une chute de cheval et mourut. Son cousin Giorgi Mthatsmidel reprit son œuvre et bâtit le catholicon central. Tels sont les débuts du monastère ibérien. D'autres couvents barbares s'élèveront : Caracala, Chilantari, Simopétra, que nous verrons tout à l'heure si fièrement posés sur le roc. C'est même à ces moines demi-barbares, mais d'une

sauvage foi, bien plus qu'au ramassis cosmopolite des couvents grecs, que Byzance en appellera aux moments difficiles de son histoire dans l'espoir de momentanés secours. Du reste, jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, c'est l'influence de ce monde septentrional et occidental qui sauve et maintient Byzance. De même que la Droujina slave, les Varangiens de la garde et une foule de volontaires occidentaux composent de plus en plus les éléments uniques de résistance durable de ses forces militaires, de même l'Athos repeuplé devient l'âme, l'énergie, le cœur de l'empire. N'est-il pas typique de constater là-haut, au-dessus du narthex, que c'est Néagoulos Bassarabas, voivode d'Hungro-Valachie, qui restaura la plus grecque de toutes les églises athonites ?

A partir du xvi<sup>e</sup> siècle, dès que les Turcs occupent les Balkans, les moines slaves naturellement s'effacent. C'est le moment de la déchéance de la Sainte Montagne. Les Grecs qui ont remplacé les Serbes, les Moldaves, les Russes, ne recouvreront d'énergie passagère que pour la propagande de la Grande Idée, celle de la restauration de l'empire grec, au début de ce siècle. On pourra croire à une résurrection de l'Athos d'Athanase. Mais en ces cinquante dernières années, ils semblent brusquement passer à nouveau à l'arrière-plan. La vie orthodoxe n'est plus dans le beau monastère où nous sommes. Lavra, il te reste la paix de tes souvenirs, et la mollesse ignorante de tes moines t'assure un sépulcral oubli dans l'avenir affairé dont les portes claquantes laissent échapper une tourbe de conquérants nouveaux. C'est au Rossikon, dans le prolongement du monde slave jeune et confusément

terrible et que nous vîmes avant toi, que résident les forces de Demain, celles de la vie et de l'action.

\* \* \*

Le jeune moine de tantôt bat à coups plus pressés la retentissante simandra. Les autres surgissent impassibles dans leurs grands manteaux. Quels yeux étranges, à la fois cruels et naïfs, avides et doux. Quelques-uns sourient. Peu de paroles. Un des épitropes nous guide dans le réfectoire bariolé de fresques sommaires et bizarres, la Trapeza où, à certaines occasions rares, les moines mangent en commun. Le couvent est en effet d'ordre idiorhythme (1), c'est-à-dire que la vie monastique y est cellulaire, isolée, repliée sur soi-même, et cette claustration mystique, libre et volontaire, est bien en accord avec le sombre abandon, le silence, l'aspect sépulcral de cette solitude où l'eau qui parle dans la phiale sainte semble elle-même murmurer de douloureuses litanies.

C'est un ordre, une règle décadents. L'ordre kinovien est bien plus dur et plus sévère. C'est, du reste, celui des couvents de l'Athos où sont des Occidentaux.

La Trapeza est crucialement disposée comme une chapelle catholique, mais l'entrée s'ouvre au fond de ce qui, chez nous, est fermé par le chœur.

(1) Les couvents de l'Athos sont d'ordre idiorrythme ou d'ordre kinovien, dit M. H. Hanz. Dans les premiers, les moines vivent comme ils l'entendent, prennent leurs repas isolément dans les cellules et peuvent faire gras en dehors des 4 carêmes réglementaires, ils sont de plus dirigés par deux épitropes élus chaque année. Chez les seconds, au contraire, les moines mangent en commun et font maigre toute l'année, même les jours de grande fête. Ils ont pour chef un hégoumène.

A l'opposé, où nous plaçons le portail, se trouve une estrade, dominée par une grande niche au centre, encadrée de deux petites. C'est là que se dresse la table d'honneur. C'est également de là que durant les banquets, un moine dit à haute voix des versets de circonstance. Des deux côtés de la porte, le garde-manger, la boulangerie, des cuisines. Le jour gris et fétide glisse sur les lourdes tables de marbre sombre et passe sa lumière sur les peintures mélancoliques...

Un rauque appel résonne. Le steamer, au bas du coteau, nous attend. A peine arrivés, déjà il faut repartir. Le sombre bataillon monastique demeure énigmatiquement immobile, aligné entre les énigmatiques cyprès. Les yeux lourds et noirs nous suivent d'une intense curiosité. Une cloche grêle et fausse se met à tinter. Nous nous éloignons à pas lents. Quand la destinée nous ramènera-t-elle en ces lieux ?

Les lourds éclats de rire d'un des moines qui accompagne l'un des nôtres nous interrompent. C'est un ancien quartier-maître des équipages de la flotte française, Levantin de Marseille, Grec d'origine, devenu moine pourquoi donc, et qui s'essaie à reparler le français d'antan. N'écoutons point ces puérils propos. A quoi bon ce jacassement d'ignorantin au bord murmurant et ruiné des siècles ? Mieux vaut, en redescendant lentement la côte embaumée, regarder en silence là-bas briller l'éclattement sans fin de la mer immense.

. . .

Nous avons regagné les femmes curieuses. Le

canot dansait un peu. Un vieux fou dégingandé voulait photographier le soleil, et dans un délire incohérent et prolix, serrait son appareil sur son cœur avec des mots d'amour. Un petit rousseau à grosses moustaches, tout barbouillé de couleurs, soufflait, le nez dans ses aquarelles. Un gamin malicieux s'est mis à sauter. Nous avons failli chavirer. La grosse moustache, le nez dans son ocre jaune, n'a pas seulement levé les yeux. Le photographe s'est écrié : « Sauvez mon appareil ! »

Nous avons abordé sans encombre.

Lavra s'efface bâbord arrière. Nous glissons au long des côtes. Ce matin, au Rossikon, nous touchions à l'ouest de la presqu'île, puis nous avons caboté tout autour du mont, doublé le cap Saint-Georges, fait escale à Lavra. Nous passons maintenant devant Simopétra et Ivirôn, pour arriver, si c'est possible, ce jour encore au Nord, à Vato-pédi.

L'Athos, depuis Alexis Comnène, est une véritable république de moines. On compte vingt monastères, une douzaine de skites (1), si mes renseignements sont exacts, et une infinité de kellies (2) et de cellules de retraite. L'ensemble de la principauté est dirigé par le Conseil ou Protaton de Karyès, bourgade centrale du canton. Il se compose d'un délégué par monastère, soit 20 membres. Cinq d'entre eux sont chargés du pouvoir exécutif et l'un, le Protos, est le chef de l'Haghion-Oros.

(1) Les skites sont des ermitages indépendants d'un monastère et où des moines isolés vivent de leurs mains.

(2) Les kellies (κελλιá) sont des installations passagères dont les occupants cultivent le sol; on les appelle aussi μετόχια, métochies.

Pendant qu'un aimable passager m'explique en détail cette antique organisation, nous glissons toujours le long de la côte. Nous avons doublé la vertigineuse silhouette de Simopétra, nous défilons devant Ivirôn. — « Connaissez-vous, me dit mon interlocuteur, la légende de Notre-Dame de la Porte (Portaitissa)? ». — « Du tout! »

— « On voit bien que vous n'êtes pas moscovite. Là-bas, sous le nom de N.-D. Iverskaia, c'est une des figures les plus populaires. Et la légende, la voici :

— « Peut-être, ouïtes-vous parler dans l'histoire byzantine d'un certain basileus Théophile, homme de grande ardeur religieuse? » — « Oui, interrompis-je ; n'était-ce pas un téméraire en toutes choses et le destin lui ayant fait une existence incertaine, ne l'appela-t-on pas « l'infortuné »? Ne livra-t-il pas enfin l'empire à la secte des Iconoclastes? »

— « C'est lui, et c'est précisément d'une destruction d'images qu'il s'agit. Depuis plus de cent années, les Iconoclastes dominaient, malgré la forte opposition d'une grande partie des Grecs. C'est là une chose que, au premier abord, nous ne saisissons pas très bien. Comment une secte aussi puérile a-t-elle pu régner aussi longtemps sur tout l'empire? Cette question provient, sans doute, d'une méthode enfantine d'exposer l'histoire. On parle de la querelle des Iconoclastes comme de la question des Universaux, des guerres d'Investiture, ou des Deux Roses. Ces mots ne sont que des prétextes, étiquettes solennelles ou minuties absurdes, anecdotes, coqs-à-l'âne, calembours plus ou moins eurythmiques, qui se sont épiquement transmis d'oreille en

oreille, mais qui ne touchent nullement le fond des événements.

« Il nous paraît tout aussi absurde de s'entre-déchirer sur la question du culte des images que sur les réalités logiques du genre et de l'espèce, ou de mourir pour un morceau de soie à trois couleurs. Et en soi et dans ces termes, cela est en effet profondément absurde.

« Mais les événements de l'histoire ne se mesurent pas à l'aune du bon sens, et en eux plus encore qu'ailleurs, c'est derrière leur absurdité apparente que se trouvent les vérités les plus hautes. Pourquoi un soldat se fait-il tuer pour sauver le drapeau ? C'est que ce chiffon loqueteux et brûlé concentre au moment du combat toute l'énergie d'un groupe. C'est qu'en face de la mort, c'est le défi triomphant de la vie. Le drapeau lui-même n'importe, mais ce qu'il représente aux sentiments d'un ensemble humain. Un danger extérieur le menace et en sauvant le symbole, quelque puéril qu'il soit, on sauve aussi la réalité. Il en est de même des devises, des programmes politiques et des doctrines. Elles ne sont que des manières de présenter certains dangers, des excitants d'énergie à les surmonter. On peut même dire que plus les raisons d'une guerre sont puérides, plus elle était inévitable. Un feu violent en plein air ne présente aucun danger. Une minuscule étincelle suffit pour anéantir une poudrière. Qu'y avait-il au fond des querelles iconoclastiques ? Une simple question d'images ? Nullement. Il est probable qu'elles ne sont que des accidents extérieurs de la sémitisation de Byzance et du cosmopolitisme commercial.

« Peu importe, au fond, l'Iconoclastisme. Revenons-en à notre légende. C'était donc au début du ix<sup>e</sup> siècle. Théophile régnait et poursuivait sévèrement les adorateurs d'icônes. On avait commencé les persécutions sous le règne de l'empereur Léon II l'Isaurien, cent ans auparavant. Depuis lors, dans nul catholicon, dans nulle chapelle, on ne voyait la Panaghia immobile sur son fond d'or, d'émail et de mosaïque. Mais beaucoup de croyants ne pouvant se résigner à briser leur dieu, l'avaient profondément enfoui quelque part, dans l'espérance d'une résurrection de la foi. Puis, devançant leurs désirs, la froide mort les avait couchés sous la terre à leur tour et les icônes semblables à eux-mêmes et désormais ignorés reposaient pour toujours, à leurs côtés, peut-être, comme des cadavres de pierre.

« En ce temps, dans la ville de Nicée, riche en commerçants, habitait une veuve et son jeune fils. En fouillant à l'ombre des grands mûriers de son enclos, elle découvrit une antique Vierge de pierre qui, telle la Belle au bois dormant, depuis cent ans, reposait intacte. Toute aux traditionnelles croyances, elle lava avec soin l'antique déesse et, dans son imprudente joie, elle appela ses voisins. Par malheur, un sébastophore passait. Ce fonctionnaire savait ses édits. Il entra lui aussi et, marchant droit à la statue, il lui montra le poing et lui adressa des injures. C'était une petite Vierge en pierre grise, coupée au bas du torse. De face un peu inclinée, ses grands yeux fixes regardaient durement et ce regard, marqué d'ombre et sans doute encore pailleté du terreau noir de l'enclos, semblait briller d'un si téméraire éclat que le sacrilège soudard,

tirant son cimenterre, frappa la déesse par le travers de la face. Mais, ô épouvante, un cri de douleur s'échappe des lèvres de pierre, les yeux redoublent leur phosphorescence inexplicable, et de l'entaille indurée au front gicle un filet de sang clair. Que se passa-t-il ? Les spectateurs prosternés se voilaient la face. Le sébastophore, regagnant son cheval, s'était enfui d'un galop éperdu et l'on voyait sauter à son flanc le baudrier vide.

« La Vierge avait repris son attitude de petite icône modeste, mais un vieillard qui craignait les délations déclara qu'elle devait être sur-le-champ jetée à la mer. — « Ou c'est la Déesse elle-même, « dit-il, et alors ce n'est point une injure à l'étoile « de la mer de la confier à l'émeraude et au saphir « des flots ; ou c'est une honteuse magicienne, et « alors ce sera le tourment de son sortilège. » Aussitôt la chose dite, avec des signes de croix et des oraisons contre le diable, on porta la Vierge à la mer.

« Le fils de la veuve, en son âme d'enfant, retint cet événement extraordinaire. Il revoyait exactement l'humble petite icône avec les yeux de la mémoire.

« Tel saint Athanase, telles beaucoup de ces grandes âmes fatiguées du désir d'être ailleurs, telles beaucoup d'âmes de notre temps, exilées elles aussi dans un monde infiltré et corrompu par des races étrangères, il fut fatigué de la vie avant d'avoir vécu et, réfugié dans un couvent à Ivirôn, il se plongea dans la prière. La chronologie s'accorde mal de cette retraite, à moins qu'on n'attribue à ce vieillard une miraculeuse longévité. Mais qu'importe ?

« Un jour donc, il priaït, regardant la mer colérique. Tour à tour verdâtre et violette, elle mugissait hautement sur les récifs. Entre deux oraisons, il pensait avec douleur aux destinées incertaines des matelots quand son attention fut attirée par un phénomène singulier.

« Là-bas, au milieu de la livide écume, un objet noirâtre se mouvait en droite ligne. Par moments une vague énorme l'engloutissait, puis il réapparaissait sans avoir dévié de sa route. Pris de curiosité, le moine en oublia sa prière. La bizarre migration toucha le bord, et avec lenteur il la vit s'élever sur le rugueux empierrement du chemin. Tout à coup poussant un cri de terreur et de surprise, il tombe à genoux. C'était une petite icône de pierre qui miraculeusement glissait chargée d'algues chevelues et de coquilles marines. Oh ! les souvenirs d'enfance : La Vierge et le sabre oublié du soudard, un beau cimenterre qui si longtemps fit sa joie !

« Le mur du couvent cacha sa marche. Il quitta sa cellule à grands pas, franchit la porte et entendit du bruit au-dessus de lui. La Vierge était là, sur une corniche. Ses yeux terribles brillaient d'un éclat adouci.

« On eût juré qu'elle souriait.

« Et c'est pourquoi la patronne d'Ivirôn toujours demeurée au portail s'appelle Notre-Dame de la Porte. »

\* \* \*

Le steamer glisse au long des côtes. Skites et monastères par endroits trouent la verdure. Le jour

tombe et la mer brise un peu plus fort contre la falaise. Les profils impérieux s'effacent et traînent à l'horizon, dans de naissantes brumes.

Des ruines regardent par leurs fenêtres vidées, et presque aussitôt l'anse de Vatopédi s'ent'rouvre. Le ciel, tout à l'heure d'un bleu hardi, s'attiédit et s'efféminise. Il faut se hâter avant la nuit. Le sifflet du maître d'équipage module aigrement ses ordres. Les cabestans ronflent et le grand monstre mouille bruyamment.

L'eau du golfe déjà s'est endormie quand le caïque à la double proue se traîne au flanc noir du steamer. Au loin sur la rive grouillent les curieux. Nous embarquons. Les rameurs tout de noir vêtus et coiffés de la tiare inévitable souquent avec lourdeur. Le monastère est là haut à deux cents mètres avec dans l'incertitude du soir un irrégulier profil. Vite nous passons la pente, la *Via sacra*, l'antique *πομπική ἐσοδός*. Le doute naissant de l'ombre double l'étrangeté des silhouettes.

Sur les murailles crépies et rosées se dressent des loges à galerie de bois, des balcons de poutrelles courent en mâchicoulis sous des chapeaux de lourdes tuiles. Un hérissément d'extravagantes cheminées aiguës fuse tout à coup. L'entrée avec sa haute tour surplombante et la poterne virant sous la voûte, surgit bizarrement. Rien de connu architecturalement ne se rattache à cette fantaisiste apparition. Cela dort pesamment dans une grise et jaune poussière d'ombre. Là-haut brillent déjà d'incertaines étoiles et de grands lambris d'or bordent fastueusement le ciel occidental.

Cette voie sacrée au dallage bizarrement inégal,

— sont-ce les montées de Mycènes et de Troie? Il y a peut-être là plus qu'une illusion. Rien ne se perpétue comme l'architecture religieuse. On monte toujours vers le ciel — qui sait? Peut-être est-ce l'antique ferme emmurillée des Pélasges qui fait encore aujourd'hui la demeure de la Mère de Dieu?

Un âne esseulé braie effroyablement. La masse noire des moines nous entoure et nous guide à travers la vaste cour intérieure. Dans un angle, le narthex de la grande église ouvre sa lueur chatoyante de richesse. Les portes de cuivre bossuées de sculptures roulent leurs vantaux de bois odorant; la chaude splendeur des ors brunis s'étale.

Les quatre colonnes supportant le dôme furent envoyées de Ravenne par l'impératrice Pulchérie.

Les peintures, notamment la Grande Panagia, sont de Joasaph de Lavra, qui vivait, dit-on, au <sup>xvi</sup>e siècle.

C'est un émule du fameux Pansélinos surnommé le Raphaël de l'Athos et dont quelques peintures existent, dit-on, à Karyès, au Protaton.

Comment décrire en cette heure hâtive où fuit le jour? On montre une foule d'objets étincelants et les dents des moines souriants, éclatantes dans leurs barbes, semblent les mirer. Ici une grande coupe de jaspe supportée par des dragons, là une croix qui fut, dit-on, faite par Constantin lui-même, car c'est à lui que la légende assigne la fondation du monastère. Julien l'Apostat l'aurait détruit. Théodose le Grand l'aurait restauré à cause d'un miracle. Son jeune fils Arcadius, ayant pris passage sur une barque et surpris par une des tempêtes fréquentes en vue de l'Athos, se jette à genoux et implore la

Vierge. Aussitôt un paquet de mer l'enlève et le roule dans l'écume des récifs. A la première accalmie les officiers débarquent pour retrouver au moins son cadavre. Arrivés à une petite anse sablée, ils aperçoivent sous un framboisier l'enfant sain et sauf et dormant d'un plein sommeil.

C'est alors que s'éleva le monastère et qu'il prit le nom de Vatopédi, l'enfant aux framboises, εὔρε τὸ παιδί ἐν τῇ βότῳ. La légende veut aussi qu'en 862, les Arabes le détruisirent. Mais tout cela n'est que légende. En 972, dans le règlement édicté par Jean Tzimiscès pour l'Athos, le monastère n'est pas encore mentionné. C'est en réalité à la fin du x<sup>e</sup> siècle que trois habitants d'Andrinople, Athanase, Nicolas et Antoine, venus à l'Athos, l'édifièrent sur les instances de saint Athanase.

Au xii<sup>e</sup> siècle, Saba, fils du grand joupan de Serbie, y jeta la régénératrice influence mystique des Slaves, et devint hégoumène du couvent. C'est là aussi que l'empereur Jean Cantacuzène entra en 1355 comme simple moine sous le nom de Joseph.

Déjà la nuit est profonde. Les moines nous entraînent dans un dédale de vestibules illuminés. Nous allons être reçus par les révérends pères Vissarion et Anthymos, les épitropes du couvent. On nous sert dans une grande salle horriblement moderne le glyco inévitable et le café, ainsi que du cognac dénommé koniak. Au mur pendent d'épouvantables chromolithographies représentant tous les souverains y compris Félix Faure, qui nous regarde de son œil éteint et blanc. Mais rien ne se passe d'intéressant. Par les hautes fenêtres ouvertes sur la nuit d'azur, on entend sourdement gémir la

grande mer. On verse et on reverse du koniak avec une extrême insistance. On nous glisse mille bibelots religieux dans les poches, — « *καλήν ἀντάμωσιν!* » — « Au revoir ! » et pendant que notre canot nous ramène sur l'eau noire, immobile et morte, de grands gestes d'adieux nous viennent là-bas des croisées flambantes.

A quelques brasses de nous glisse un caïque chargé de légumes et de moutons pour le ravitaillement prochain de nos estomacs affamés.

..

La soirée est délicieuse. Fuyantes à l'arrière, les collines de l'Athos s'effacent dans la lune laiteuse. Quel regret de n'avoir fait que frôler cet étrange passé ! Quelle tristesse de n'y avoir consacré que des heures !

Des âmes et des pensées se cachent pourtant sous les traits immobiles de ces religieux sombres. Mais lesquelles ? Une chose m'a frappé. Au couvent de Saint-Pantéleimon, c'est la vie, c'est la lutte, c'est l'Occident ; à Laura, à Vatopédi, c'est une désolante immobilité funéraire. Ce jeune moine russe qui nous dirigeait, le Père Cyprien, c'était le prince W... Quelle destinée l'amena à renoncer à l'armée et à la cour ? Est-ce l'agent de l'expansion slave ? est-ce un mystique dégoûté du monde ? Il ne semble pas que ni lui ni ses compagnons soient livrés au regret et au découragement. Non, ils travaillent. Les autres ne cherchent que le silence et le sommeil.

Je m'accoude à la lisse d'arrière. La chevelure sombre des forêts coiffe de son irrégulière silhouette

la côte lointaine. Je revois le paysage rocheux et verdoyant. J'ai traversé dans certains cantons du Tyrol ou de l'Italie, en haute montagne, des paysages analogues. Ils n'ont rien d'oriental. L'air y est frais et vif. On y voit des sapins et des prés. Et je me demande s'il n'y a pas entre le Monastère, la Mer et la Forêt une indissoluble parenté, une ancestrale fatalité qui en fait le cœur même de notre religion à nous, hommes de l'Occident. C'est à l'endroit même où s'élevaient des collèges de druides, que, en Irlande et en Gaule, des monastères leur succédèrent et le christianisme reprit sans secousses sur ses fortes épaules l'antique tradition qui appariait l'émotion religieuse aux vapeurs fraîches des forêts, aux vastes arcades de leurs ombres ou aux terreurs immenses de la mer. C'est loin des cités, dans une communion avec le sol et la nature que les grands réformateurs monastiques, italiens, français ou belges, ressuscitèrent en face de la mondanité mercantile et molle du cosmopolitisme l'éducation rugueuse du travail. N'en fut-il pas de même aux premiers temps des chrétiens ? Saint Basile le Grand, dont la règle restaurée par saint Athanase était la base de cette vie monastique de l'Athos, ne l'a-t-il pas conçue en face de la nature, lui aussi ! Au vi<sup>e</sup> siècle, ce Césarien, ce Cappadocien, de famille illustre, dont les reliques reposent depuis 1186 à Saint-Donat de Bruges, était lui aussi écœuré de la Grande Ville. En 358 il fuit dans le Pont et, dans ses lettres à saint Grégoire de Nysse, il exalte la splendeur des vallées, des monts et des forêts et le lieu inaccessible de son ermitage. Celui-ci aussi est dégoûté du monde. Bientôt les deux âmes sont

réunies dans la réconfortante montagne, et c'est là, dans ce silence animé de l'universelle vie des êtres, qu'ils rédigent une règle, un plan de lutttes contre les vices du pharisaïsme urbain, une réforme du monde et de la vie.

Et je me souviens aussi d'une lettre<sup>(1)</sup> de saint Bernard : « Croyez-m'en, disait-il, vous trouverez dans nos forêts quelque chose de plus rare que dans les livres. Les arbres et les rochers vous donneront des enseignements préférables à ceux des maîtres les plus habiles ? » Que cherchons-nous donc, hommes de l'Occident, dans la paix des retraites naturelles ? Cet enseignement plus rare que la lettre de tous les textes et qui est l'esprit lui-même, c'est l'infinie, c'est l'antique tradition, qui nous ressaisit le cœur, et dont la souveraine émotion nous met aux lèvres toute la joie de nous-mêmes. Des milliers d'années durant, nos ancêtres ont vécu sur la mer et dans la forêt. Il reste en nous l'amour infini des horizons pleins d'aventures et de tempêtes et l'horreur sacrée des bois profonds. Le navire et la forêt ont fait la cathédrale, et la religion chrétienne se relie aux profondeurs mystiques et païennes des vies primordiales.

Nous ne pouvons, sous peine de périr, nous détacher de nos origines. Les renégats sont déjà des suicidés. Et aux époques où la cupidité et le lucre nous font abandonner, pour l'appartement passager des villes, l'antique foyer des champs, aux époques où, émigrants sans foi et sans amour, nous renions pour les clinquailles de la rue et des salons les antiques protecteurs de notre robustesse, nous

(1) Lettre 106. Le Barbier, o. cité.

éprouvons tout à coup un étrange désir de retourner tristes et lassés comme des enfants prodigues à la nourricière bonté du terreau natal. Semblables à Antée, fils de la terre, ce n'est que soutenus par ces génies patriaux qui nous sont doux et familiers, que nous pouvons reprendre avec plus de vigueur la guerre de la vie, et songer à imposer, nous aussi, à notre monde de cupidité et de mensonge, quelque haute règle de justice, quelque discipline de vertu.

### BIBLIOGRAPHIE

- BROCKHAUS. *Die Kunst in den Athosklöstern.*  
 SCHLUMBERGER. *Nicéphore Phocas.*  
 SCHLUMBERGER. *L'épopée byzantine.*  
 RAMBAUD. *L'Empire grec au x<sup>e</sup> siècle. Constantin Porphyrogénète.*  
 BURG (John-B.). *Historical Review*, Janv. 1889.  
 LE BARBIER. *Saint Christodoulos et la réforme des couvents grecs.*  
 DUCHESNE et BAYET. *Mémoire sur une mission au mont Athos*, 1877, in-8°.  
 LANGLOIS. *Géographie de Ptolémée. Le mont Athos.*  
 DE VOGUË. *Le mont Athos.*  
 DE NOLHAC. *Le mont Athos.*  
 BEKKER. *Corpus scriptorum historiae byzantinae.*  
 — Bonn, Weber, 1838.  
 MARRAST. *Esquisses byzantines.*  
 HANTZ. *Dix jours au mont Athos. Nouv. Revue internationale.* Paris, Juin 1898.  
 KERN (OTTO). *Bei den Mönchen auf dem Athos.*  
 — Hambourg, 1898.

- DIDRON. *Manuel d'iconographie chrétienne.*
- MILLER. *Le mont Athos. Vatopédi et Thasos.* 1889.
- L'abbé SAINT-NEYRAT. *L'Athos. Notes.* 1880.
- Vie des Pères de l'Athos* (russe). — Saint-Pétersbourg, 1825.
- Vie de saint Michel Maleinos.* — Moscou, 1702.
- BROSSET. *Histoire de la Géorgie.* — Saint-Pétersbourg.
- POMALOWSKY. *Vie d'Athanase l'Athonite.* Saint-Pétersbourg 1825.
- ISAÏE (moine). *Récit de la sainte montagne d'Athos* (Collection de la Société de l'Orient latin).
- Consulter aussi :
- Revue archéologique*, année 1880.
- Annales archéologiques*, tomes IV, XVII, XVIII, XX, XXI, XXIII, XXIV.
- Le Tour du monde* (années 1861 et 1896).
- Archives des Missions*, tome II p. 493.
- Le Correspondant*, année 1866.
- Description de la Sainte-Montagne*, par Jean COMNÈNE. — 1701. De la *Palæographia Græca*, de MONFAUCON. — Paris, 1708.

LE RETOUR

## LE RETOUR

Vous riez de moi, moi je ris de vous  
Ainsi le temps se passe.

*(Proverbe grec.)*

Donc les figurants qu'un hasard m'assigna dans le décor de ces paysages partageront à jamais l'errante communauté de ces souvenirs. Au premier plan de ce bleu horizon de mer, j'aurai toujours l'ardente rousseur de cette grosse moustache, j'entendrai cette voix édentée siffloter trop douce un grasseyement chanteur, ou bien, au vaste flanc du Kronion, j'associerai quelque taille frêle et des yeux clairs.

Oui, ce sont désormais des divinités grotesques ou gracieuses plantées au seuil de moi-même. Leur silhouette et mon émotion s'associent. Leur petit geste lutte avec les grands horizons.

Un des rôles de la femme, à la fois tendre, consolateur et cordial, c'est de créer entre inconnus un entraînement commun. Leur sourire bienveillamment distribué autour d'elles contient une ébauche de cordialité. J'ai quelque regret de m'être aperçu que les femmes de la bourgeoisie française d'à présent, repliées sur elles-mêmes, vivent dans l'anxiété exagérée du code redoutable des formalités

mondaines et, réservées de toute chose passionnante, marquent au thermomètre intellectuel le zéro de la pluie et du beau temps, des robes et des dîners.

Nous avons peut-être une autre raison d'éloignement. Leur conversation était trop précise. Nous aimons au fond des paysages quelque brume, au fond des causeries quelque attendrissement. La Société et la Vie nous semblent mal exprimées par un jeu de grelots. Elles riaient beaucoup : petits rires vides, éclats de feux follets.

Mais c'en est assez d'être trop sévère. Remercions leurs silhouettes charmantes.

\*  
\*\*

Il roule un peu dans la mer Ionienne. De cadavéreux visages blémissent dans l'affalement emmitoufflé des fauteuils. D'insoucians estomacs vont et viennent. Beaucoup sont anxieusement aux bas-tingagés.

Deux jours de mer déjà. Deux jours d'espionnage mutuel. Ma mémoire est aujourd'hui peuplée encore de silhouettes malicieusement surprises. C'est à Delphes que j'entrevis cette charmante petite femme courte qui, péniblement, s'accroche à la lisse d'avant. Un personnage, au képi couvre-nuqué de soie blanche, la suit, grelottant de rires hystériques, sifflant méchamment à voix basse, enveloppeur, persécuteur, cajoleur, hâbleur, comprometteur, médecin, juif levantin et trop beau, à la fois colporteur de dictames et charlatan de pierres précieuses. Paonnant aussi en des vers. Il s'est embarqué avec deux agneaux noirs, dont l'un

est mort le lendemain. Une femme de chambre embiberonne le survivant, triste béleur d'entrepont. Derrière lui, la main dans les cheveux, un Méridional pommadé, au profil d'Aztèque.

Le navire roule plus fort. La croupe élargie et bleue des vagues, dentelée d'écume, tend ses luisances bombées. Un petit vent sec nous poursuit bâbord arrière. Le commandant, rond et rieur, arpente la passerelle. Dans le fumoir, enterrés, d'intrépides échappés de leur cercle battent des cartes. L'état du cafedji, avec ses deux orangers, ses tables et ses chaises, est déplorablement vide et, à l'heure substantielle de la cloche, c'est dans une salle à manger clairsemée de convives que les garçons circulent bien en équilibre, car, aujourd'hui, pour la première fois, on a mis les violons, et certains cœurs impressionnables se sont sentis évanouir. Je revois mon camarade D..., exhorté du haut de ma couchette, le matin : il fallait qu'il se levât ; mal de mer, mal imaginaire ! N'était-il pas glorieux de se dominer et de vaincre ? Aussi, malgré d'étranges tiraillements et des vertiges, il s'était, blême comme un cholérique, décidément bichonné. Mais, après quelques demi-tours irrésolus sur le pont, à la seule vue des violons tendus sur les tables, il sent s'effondrer à la fois son estomac et son courage, et voici que, languissamment, il gît à nouveau sur son lit de douleur...

La mer est plus favorable. Le pont s'est repeuplé de jupons étroits ou vastes, blanchissantes Philamintes, dignes descendantes de Chrisale, lançant du haut de leur fauteuil, par-dessus leurs ouvrages de main, de redoutables apophtegmes. Elle a

même réapparu, la furie qui criait à son fils : « Brosse ta culotte ! » au moment où, débouchant des Propylées, nous tressaillîmes devant le Parthénon.

Cette mégère s'entend assez bien avec le don Quichotte de l'instantané, maigre, agité, mécanique : « Hum, hum, où sont mes plaques ! » — « Le paysage est beau ! » — « Oui, oui, mais ça ne donnerait rien ! » — « Quel magnifique coucher de soleil ! » — « Mais non, il n'y a pas assez de lumière. » — « Quel bel intérieur d'église. » — « Oui, oui, mais il fait trop noir, et puis, je ne fais pas les intérieurs. »

Au milieu de ces ridicules, les bons mathurins chavirent d'un pas traînard. Ils sont à l'avant avec les poulets, les brebis et les bœufs. Par instants, du faux-pont où ils s'agitent, des rires fusent bruyamment. Pour se distraire, ils ont soulé de vin un mouton goulu qui trébuche, et pris de frénétique gaieté, ils chantent à tue-tête une vieille chanson :

La peau de mes coudes fera voile au vent  
 Pour aller en Orient  
 Pêcher la sardine,  
 Pour aller en Orient  
 Pêcher le hareng.

Un instant le chœur s'assourdit dans les profondeurs du vaisseau, puis une écouteille s'ouvre et la clamorante bouffée resurgit.

Tous les morions seront matelots dedans,  
 Pour aller en Orient  
 Pêcher la sardine,  
 Pour aller en Orient  
 Pêcher le hareng !

Deux innocentes jeunes filles garées dans cet endroit ouvrent de grands yeux surpris...

Ces vagues drôleries, ces effeuillements d'anecdotes ne parviennent pas à rompre ton charme, mer savoureuse, étreignante, câline, berceuse. Au fond de tous les flots dort toujours le chant des sirènes. L'immense murmure de l'horizon et du ciel magnétise en nous de si mystérieuses romances, qu'à regarder le lamentable bercement des volutes marines, la croupe bleuâtre et bombée qui se fracasse en écumes, et à ouïr les sifflements aériens sur le chuchotis rumorant des lames, de souterrains enivremments nous emportent. Une image inconnue palpite dans le gouffre ; notre nous-même, Narcisse écumeux, nage soudain sous l'onde, semble-t-il, et crie. On se penche plein d'un amoureux vertige, et, seule, l'idée salvatrice que la chute de notre corps ne romprait en rien l'enchantement, nous rend possible, par un effort, de rentrer dans le bruit banal de la vie potinière d'un bon paquebot de mars 1898, qui fait, pour la distraction des ennuyés et l'éducation de quelques-uns, un petit voyage classique et côtier.

\*  
\* \*

Nous avons pris l'habitude, le petit père L..., que nous avons surnommé Choulette, et moi, de grignoter la longueur des heures marines en conversations paresseuses, au plein soleil du gaillard d'avant, endroit moins prétentieux que la confortable dunette. Au début, ce furent des souvenirs de voyage. Puis sa vieille voix grasseyante avait jeté au vent l'enthousiasme de ses poètes favoris. Enfin, comme l'Hellas entrevue gardait tous nos soucis, nous avons parlé d'Hellas.

— « Une des questions qui, toujours, m'inquièrent, dit-il, c'est le mystère des Religions. Je suis un catholique véritable. Pour moi, il n'y a qu'un Dieu et qu'une Église. Mais, quel que soit l'aveuglement de ma foi, il ne s'est point interdit de scruter les autres croyances. J'ai tenté de comprendre l'enfantin enivrement de la danse africaine du fétiche. J'ai cru saisir la raison de l'exaltation monotone des fakirs. J'ai déroulé des moulins à prières chinois. Mais, à chaque retour de la pure curiosité de ces exotiques vagabondages, tournant les feuillets d'or des temps païens, j'ai tressailli d'angoisse jusqu'au fond de moi-même. Comment est-ce possible ? Du haut des dogmes, erreur et perdition, saint enthousiasme pourtant !

« J'en vins aussitôt à me demander ce qu'était un Dogme, et après avoir réfléchi, j'aperçus que les Dogmes ne formaient point la partie vivante de la Religion, mais que, placés au-dessus de la Vie et de la Mort dans la permanente immobilité d'une armature éternelle, ils devaient, pour qu'il y ait une Religion, plonger dans le monde des âmes.

« L'Éternité et l'Infini ne sont pas saisissables à nos esprits. Race essentiellement plastique, il faut entre l'ivresse du fanatique et nous la grâce intermédiaire de la Beauté. Notre foi sème des martyrs ou des héros. En dessous de Dieu trônent les archanges, les anges et les saints. Nos prières vont à des images. Et si quelque crépuscule intellectuel faisait un jour les dogmes incertains et voilés, il nous resterait toujours l'hommage aux saints et aux anges, qui porteraient notre prière à Dieu.

« Je pus tarir mes inquiétudes. Les divinités des eaux et des bois, et les dieux solennels eux-mêmes du Panthéon, c'était déjà la Vérité Unique, mais reflétée dans mille et un petits miroirs. Les légendes hellènes émiettaient la forte substance des livres sacrés et, chose véritablement humaine, en elles Dieu me semblait plus près de moi qu'en eux.

« C'est que la Religion est aussi chose humaine. L'arbre se perd dans les cieus, mais ses racines l'attachent à la terre. Au-dessous des dogmes infinis palpite l'émotion des cœurs, et c'est par elle que nous apercevons, planante sur nos esprits aveugles, l'ombre souveraine de leur vérité.

« Et voici venir la Beauté, pure et pieuse servante, qui porte l'ambrosie de l'émotion, et dont la main légère ouvre les cœurs. L'Art y verse la lumière dans un frisson sublime. Or, l'Art et la Beauté, c'est toute la Grèce, et la lumière qu'ils nous versent est la lumière de Dieu. »

La nuit est venue. La nuit belle, large, et d'un silence qui semble fait d'un infini bruissement de musiques. Une poudre bleue flotte aux lignes incertaines de l'horizon, noyant de vapeurs marines le vol montant et mortuaire des astres. La nuit, en fleur d'or, reluit hautement. Le dôme vertigineux et pailleté crible de ses piqûres de diamant la mer bruissante et ronde. Nous voguons vers de la nuit. Des heurts de cloches. De larges traînées de houle passent sous les falots et dansent dans l'allée lumineuse des sabords. Nous foulons la vie marine, la route humide, le dos des mers, et

l'agitation des gaîtés, qui monte vainement vers un ciel sans échos, ne trouble pas l'étreinte enivrante et souveraine du silence. Silencieux, les astres des cryptes nocturnes; silencieuses, les cavernes géantes des mers. La vois-tu, la Vierge Silence, elle-même, un doigt sur les lèvres, guider notre nef? Et, par cette nuit énorme, son geste de paix profonde entrer en nous comme un enchantement berceur, lénifiant nos crudités méchantes et réverbérant sur nos faces cruelles d'êtres humains la sérénité suprême de son sourire?

Nuit tumultueusement déferlante, Chaos d'écume, Bandeau déroulé des constellations funèbres. Elle passe... Il me semble... dans une rafale siffiante... oui, je l'entends chuchoter la vieille prière orphique (1).

— « La soif me dessèche et je vais mourir. »  
— « Eh! bien! bois de mon eau! Je suis la source éternelle qui coule à droite du Cyprès. »

— « Qui es-tu? D'où viens-tu? »

— « Je suis le Fils de la Terre et des Étoiles... »

..

Sur le gaillard d'avant, dans sa chaise longue, discute le vieux philosophe moustachu. Par moments, une objection l'arrête, sa tête se penche sur la poitrine, où le linge se flétrit de café et de sauces. Sur le miroir incliné de ses lorgnons palpite l'image agitée de toute la mer.

— « Quelle continuité, lui dis-je, réunirait les

(1) Inscription orphique d'Eulèsthéré, gravée sur une feuille d'or, dans un tombeau : τίς δ' ἐσσι, πῶ δ' ἐσσι; Γᾶς υἱός ἡμι καὶ ὠρανῶ ἀστερόεντος.

temps modernes de la Grèce aux temps anciens ? Je n'en vois aucune, à vrai dire. Autant ceux-ci sont admirables et, quoique lointains en apparence, proches de nous en vérité, autant ceux-là, qui font chronologiquement partie de notre époque, me paraissent étrangers quoique présents.

« La Grèce d'aujourd'hui n'est plus celle d'autrefois. Entre elles, le moyen âge ouvre un redoutable hiatus. Que subsiste-t-il de la Grèce antique dans le chaos actuel de Levantins et d'Armatoles ? Ils en ont la langue. Mais cette usurpation ne signifie rien. Les Juifs jacassent français, allemand, italien, portugais, grec, arabe, et demeurent Juifs. D'où vient cette Grèce que nous avons vue, si différente de l'Hellas des temps antiques, de celle qui fut notre Mère ? »

— « Il fait bien chaud, me répondit le philosophe, pour me tourmenter l'esprit. Mais cette question est intéressante. Je me la posais hier. Hélas ! je n'y répondais que par des souvenirs puisés dans l'érudition des livres, c'est-à-dire peu de chose.

« Commençons par le Milieu naturel. La Grèce a légèrement changé. Où est la Béotie lourde de forêts que vantaient les Homérides ? Qu'est devenu le hêtre, l'ormeau et le chêne olympien ? Où sont les ours, les buffles, les loups, les cerfs, les chiens sauvages, les chamois ? Où es-tu, sanglier d'Érymanthe ?

« Rares sont devenus même les buissons. Des genévriers odorants, quelques ronces tenaces, l'aloès horrible, le cactus lourd couronnent la côte et les rocs. Pourquoi ? Quelle coïncidence ! La flore occidentale s'est raréfiée depuis que la race, infiltrée d'orientalisme, a chu dans la décadence. A

l'instant, le milieu agreste s'est modifié. Il n'y a plus de Grecs antiques. Il n'y a plus de forêt du Nord. Il y a des Levantins et des Sémites. Partout naît l'aloès et le cactus d'Afrique. C'est que le Milieu suit la Race.

« Si j'entends dire que la Grèce était géographiquement prédestinée aux entreprises maritimes, chaque fois je ne puis m'empêcher d'en ressentir quelque agacement. C'est, dit-on, une preuve de l'influence du Milieu. Preuve bizarre, puisque la Grèce, dans ses contours côtiers n'a point changé, que ses ports sûrs et profonds gardent toujours les navigateurs des vents et des houles, et que pourtant aucune activité maritime, aucune puissance, aucune civilisation n'anime plus ces côtes privées de l'élément essentiel qui fait les sociétés : les Hommes, les Races.

« L'Histoire, qui est le tableau même de ce Milieu social qui transforme et pétrit ce Milieu naturel, nous en donne une preuve nouvelle.

« Descendus soit du Nord par les chemins des Balkans et de la Chalcidique macédonienne, soit de l'Est par le Bosphore, le Caucase, la Phrygie et les îles d'Archipel, Achéens d'abord, Ioniens et Doriens ensuite, les Grecs trouvèrent installés au bord des falaises, entre la Forêt et la Mer, d'autres races et d'autres civilisations.

« Celles-ci étaient déjà mercantiles. Riches, elles appelaient la conquête. Elles churent dans un moyen âge. Les Barbares conquièrent cette splendeur. Mycènes fut.

\*  
\*

« En histoire, nous commettons perpétuellement

la même bizarrerie. Il nous faut une création du Monde, état de choses enfantin, origine simplifiée de notre compliquée et vieille société. Nous avons ce préjugé que le Passé est nécessairement plus simple. Il est si commode, si confortable, si snob, de faire de l'époque homérique un troupeau de brutes sauvages ! C'est avec des chatouillements de plaisir qu'on en voit sortir la civilisation antique, puis la civilisation moderne. Tout devient clair et précis. Tout s'arrange. Tout semble aboutir à l'homme d'aujourd'hui. *Tout semble avoir été fait pour lui.* N'est-ce pas LE PROGRÈS ? Notion ridicule, habitude détestable, vanité médiocre, anthropocentrisme dans le temps. Il a fallu plus d'un siècle après Copernic pour détruire la légende de la Terre, centre du monde ; il en faudra des années pour ruiner cet égoïsme vaniteux de notre prééminence dans l'Histoire !

« Il est certain que l'époque homérique n'est qu'un épilogue de la décadence des États de la mer Égée. Mycènes était une vieille cité, au xiv<sup>e</sup> siècle avant le Christ. Pensez donc aux splendides vestiges du Musée national d'Athènes, à cette coupe d'or où courent des chasseurs et des bêtes ! C'est déjà dans sa pureté parfaite l'art admirable, vaillant et vigoureux du siècle de Périclès. Sa simple vue suffirait à faire hausser les épaules devant ceux qui représentent la vieille civilisation achéenne comme l'œuf rudimentaire, société de Boschimans ou de Peaux-Rouges, mais il y a plus.

« Les savants se disputent aigrement pour savoir si, dans la Grèce primitive, la propriété commune a oui ou non précédé la propriété individuelle.

Pareille question est parfaitement oiseuse. Il est infiniment probable que toutes deux coexistaient ou, pour mieux dire, propriété commune, propriété individuelle sont, en histoire économique, pour n'importe quel pays, des antinomies imaginaires. Le communisme des pirates de Lipara n'a rien de semblable à la communauté de maison (γένος), et celle-ci, à son tour, diffère de la commune de village (κώμη). La culture intensive et individuelle des agriculteurs homériques est tout autre chose que notre transmissibilité individuelle et volontaire des biens. La Grèce primitive était donc loin d'être simple. Elle contenait une foule d'organismes originaux.

« Quelle était la raison de cette diversité ? Il n'est qu'une réponse : l'origine ethnique. Chacune de ces institutions économiques reposait sur une tradition de sang. Doriens, Ioniens, Éoliens étaient dissemblables. Les uns, par exemple, reposaient sur le γένος et vivaient cependant en bourgades d'une vie disciplinée, publique et communautaire ; les autres reposaient sur la bourgade (κώμη) et vivaient d'une vie familiale. Leur économie sociale divergeait, mais, Aryens les uns et les autres, ils devaient avoir dans la conquête et l'administration des biens des traditions communes. Aussi leur vie économique se présentait comme l'expression d'un même ensemble de coutumes religieuses et morales. L'Économie sociale les diversifiait en apparence, la Religion (*religare*) les unissait en réalité.

« Enfin, il y avait des populations d'autre sang conquises, colonisées. L'Histoire n'est qu'une colonisation immense. Les races y déployaient diverse-

ment leurs facultés héréditaires. Le propre de la race aryenne a toujours été de construire des organismes politiques équilibrés, harmonieux, complexes, où apparaissent et fleurissent avec ensemble les phénomènes sociaux de l'Art, de la Morale, de la Religion, du Droit. Lorsqu'elle soumet des populations étrangères, c'est pour les faire collaborer à la construction d'un nouvel édifice politique, plutôt que d'en tirer, comme les Phéniciens ou les Arabes, uniquement le profit pécuniaire immédiat d'une exploitation commerciale et les abandonner pour le surplus à leur routinière torpeur.

« Toutes les populations aryennes essentiellement colonisatrices, quels que soient l'époque ou le lieu, s'organisent énergiquement en un type féodal. Ainsi furent-elles au début de notre moyen âge. Ainsi font les colonies lointaines de nos peuples, les Anglais dans l'Inde, les Belges au Congo. La direction politique appartient à l'Européen, les fonctions économiques sont distribuées aux indigènes. Ainsi en fut-il dans la Grèce primitive.

« La civilisation pélasgique usée, raffinée, débilisée par le sémitisme phénicien, offrait un danger contre lequel les Grecs se protégèrent comme les chefs francs, visigoths, burgondes opposant le personnalisme de leurs lois à l'individualisme amolli des Gallo-Romains. Chez les Doriens, ceux qui effectuèrent vers le XII<sup>e</sup> siècle la dernière invasion hellénique, cette préoccupation nous est attestée par des vestiges précis et nombreux. En Crète, les habitants conquis sont divisés en *ὀπάχοι*, fermiers demi-libres, et en serfs qui s'appellent *ἀφανῶται* ou *μυῶται*, selon qu'ils dépendent, soit de

maîtres privés, soit du domaine public. En dessous d'eux, viennent enfin les esclaves proprement dits, χρυσούνητοι. On connaît à Lacédémone les Périceques et les Hilotes. En Thessalie, ces ont les Pénestes. Argos comprend les Gymnètes. A Sicyone on voit les Korynéphores, à Naupacte les Œkiates, à Byzance les Bithyniens, à Héraclée dans l'Euxin les Dôrophores, à Syracuse les Kallikyriens. »

J'interrompis l'énumération. — « Je ne saisis pas bien ce que ces vieilles organisations peuvent avoir de commun avec la Grèce d'à présent et son ramassis de Levantins. » — « Au fait, vous avez raison, me dit-il, laissons ces litanies de peuples et retenons seulement leur type qui est celui de toute civilisation aryenne qui conquiert et qui colonise. L'histoire de la Grèce des temps homériques jusqu'à nos jours n'est que l'histoire de ce type social assailli par les événements et par l'infiltration de l'orientalisme.

« Les cités grecques durèrent ce que dura leur organisation intime, héréditaire et féodale. Leur démocratie n'a rien de ce que nous aimons à appeler démocratique. Elle fut néfaste et destructive. C'était une bande d'armateurs et de banquiers, la plupart Sémites, dont la race et les aptitudes mercantiles n'étaient pas à l'aise dans une Attique hiérarchique, sédentaire, cultivatrice et militaire. Leur triomphe sous Périclès, c'est la chute de la Grèce. Le banquier Pasion efface Salamine. L'antique discipline féodale livrée aux forces niveleuses et dissolvantes de l'Argent s'abîma tout entière dans un mercantilisme amolli et dégénéré. Les Grecs cessèrent de perpétuer leur race.

..

« Les générations de conquérants sont vaincues par le temps. Elles doivent elles aussi se dissoudre. Leur gloire s'évanouit. Tout s'use, tout se corrompt, même le sang. Et ceci, dès qu'on le transporte hors des lieux où il peut vivre. On ne s'acclimate pas sous l'équateur ; l'anémie vous saisit ; la fièvre, l'hématurie, la dysenterie vous achèvent. Dans les régions arctiques, c'est le scorbut. Ce sont des climats extrêmes.

« C'est un phénomène évident. Mais ce qu'on ignore, c'est que les pays tempérés assaillent eux aussi les organismes. Ce qu'on oublie, c'est que le milieu social fait la guerre au milieu naturel. C'est que l'étranger est, dans n'importe quel milieu, dans n'importe quelle société, sans exception et par la force des choses, un ennemi.

« Toute conquête, toute invasion subit ces lois. *Græcia ferum victorem cepit*. Les conquérants sont peu à peu décimés par l'influence cosmique. Leur type se modifie. Les Américains ne sont plus tout à fait des Anglo-Saxons. Le milieu a fait réapparaître en pleine civilisation quelques traits du type peau rouge : finesse des traits, pommettes saillantes, yeux enfoncés et rapprochés du nez. Des traits moraux aussi : férocité, vie nomade et chasseresse, ardeur sauvage du businessman. Si la race conquérante à cette influence lente et légère du milieu naturel ajoute l'altération rapide des croisements sexuels, c'est-à-dire le milieu social, elle se fond et disparaît aussitôt.

« Lorsque, enfin, elle porte avec elle un génie

héréditaire, trésor invisible, charme délicat, sortilège souverain sur les êtres et les choses, ce génie dure ce que le sang dure aussi.

« On raconte l'anecdote d'une ville hindoue abandonnée par son rajah. Les palais sont déserts. La liane et la brousse entrent dans les vestibules. La forêt ressaisit la ville impuissante. Et les singes criards s'installent dans les appartements. Pœstum au temple admirable a connu ses singes humains.

« La colonie sybarite encore puissante au vi<sup>e</sup> siècle aligna ces colonnades farouches qui attendent toujours dans une éternelle et sombre robustesse d'espoir on ne sait quelle salvatrice et blanche venue de galères.

« La décadence vint. Quand les Samnites descendirent des montagnes pelées, il n'y avait plus de survivants de la race héroïque des fondateurs de villes ; le mélange des sangs accentua l'affaissement de la tradition grecque ; au iii<sup>e</sup> siècle, Pœstum était toujours populeuse et riche ; son port voyait tous les jours plus nombreuses affluer les galères phéniciennes ; aux jours de fête, des cortèges dansaient autour des temples, chantant les anciens hymnes. Mais les Posidoniens des temps nouveaux en avaient oublié l'histoire et le sens. La langue grecque elle-même leur était inconnue. Ils croyaient réciter de mystérieuses formules magiques.

« Vision mélancolique ! Les murs des cités se sont couronnés de tours. Les cathédrales ont dardé leur prière. Les richesses et les révolutions ont ensanglanté les rues. Quelques générations ont exprimé par l'élan figé soudain et frissonnant encore des grands envols architecturaux, la passion, l'amour,

la vie de leur race. Et voici que soudain la terre manque sous leurs pas. La race appauvrie s'éteint. Le sang puissant tarit sa source. Un lambeau d'humanité meurt. Éternellement incompréhensibles aux âmes étrangères de ceux qui les supplantent, leurs rêves d'art, poèmes ou marbres, subsistent, exilés muets et douloureux de ce qui ne sera plus.

« Ainsi la Grèce mercantile et désorganisée n'eut bientôt plus rien de la Grèce. N'ayant su se défendre ni contre les races étrangères ni contre les forces du milieu, les derniers Hellènes s'enfuirent un à un dans la mort. L'antique puissance politique de cette petite péninsule déchiquetée, décimée et pleine des brises de la mer ne devait plus jamais se revoir. Le milieu naturel, avec ses golfes, ses rades et toutes ses fécondités latentes de la navigation, devait garder l'immobile stérilité présente.

\*  
\* \*

« Vint le moyen âge. Mummius, Paul-Émile, Sylla, Mithridate, Pompée, César, Brutus, Octave, Septime Sévère, les exactions des banquiers alexandrins et des publicains de Rome, des pestes, des tremblements de terre, la famine l'ont dévastée. Les invasions barbares, Pannoniens, Daces, Goths, Slaves, Bulgares, Avars l'ont réduite à rien.

« Au temps de Constantin Porphyrogénète, il était arrivé en Grèce des Arméniens, des Avars dans le Péloponèse, des Bulgares, des Goths en Thrace et en Illyrie, des Syriens et des Anatoliens en Thrace, des Mardaïtes en Thessalie, dans l'Archipel, en Albanie, etc., plus les croisements des armées mercenaires composées de gens de tous

pays. « La Grèce du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> siècles, dit Ram-  
« baud, devait ressembler beaucoup à la France du  
« XIV<sup>e</sup>. Les guerres avars et les bandes saxonnes  
« avaient dû produire les mêmes ravages que nos  
« guerres anglaises et les compagnies d'écorcheurs.  
« Mais tandis que la conquête anglaise ne laissa  
« derrière elle aucun élément étranger, la popu-  
« lation hellénique eut à compter avec lui. »

« Ah ! si une invasion puissante et régulière  
avait pu reconstituer en Grèce une race durable de  
conquérants, la coloniser, la posséder, si, au lieu d'y  
laisser des arrière-gardes, les Barbares avaient pu  
couvrir le pays de leur limon humain, saisir les  
villes et les domaines et reprendre avec leur jeu-  
nesse l'héritage des vieilles splendeurs, on aurait  
vu renaître la discipline féodale des Homérides,  
l'espoir d'un renouveau. Mais la Grèce n'était plus  
qu'un carrefour. Les bandes de pillards passaient,  
et ces croisements irréguliers ne firent qu'augmen-  
ter la multiplicité confuse des races.

« Les Croisades pourtant lancèrent un imprévu  
torrent. Leur objectif, au début, semblait être Jérusa-  
lem et le tombeau du Christ. Surpris de se trou-  
ver aussi loin d'eux-mêmes en face des Byzantins  
qu'en face des Arabes ou des Turcs, les Croisés  
virent bientôt l'ennemi véritable : l'empire  
d'Orient, le fumier des pestilences, chaudière fu-  
mante d'immoralité. Mais Constantinople prise,  
Baudouin de Flandre se borna à remplacer Mur-  
tzuphle, révolution de palais qui ne devait pas  
labourer profondément l'Histoire. Seul, le Maître,  
le Despote, le Basileus changeait ; la tourbe des  
sujets, l'infect mélange urbain et trafiquant de la

Grande Cite demeurait avec son instabilité perfide.

« En Grèce, il en fut tout autrement. Guillaume de Champlite, bâtard de Champagne, s'investit prince d'Achaïe. Geoffroy de Villardouin, prince de Morée, le supplante. Sous lui, les de Brienne vivent ducs de Thèbes et d'Athènes. Le Hennuyer Jacques d'Avesnes est seigneur de Nègrepont.

« Les populations helléniques les reçoivent comme des libérateurs. La force, la cohésion de ces nouveaux États fut telle qu'on crut ressusciter la Grèce antique. Peut-être que cette régénération par l'Occident aurait même fait surgir sur cette terre d'art un art nouveau ? La petite Métropole d'Athènes, l'exquise et minuscule Panaghia Gorgopiko et l'église Kapnikaréa qu'on croit à tort byzantines portent en elles la marque rude des génies du Nord. Elles embaument l'Occident.

« D'où vient cette stabilité inattendue, cette floraison de plus d'un siècle ? Dans la multiplicité des populations envahissant la Grèce, un facteur occidental la dominait. Πᾶσα ἐσθλαβωθή. Elle est entièrement slavisée, dit Constantin VII, avec quelque exagération. Athènes, appauvrie par l'âpreté publicaine des Byzantins, était depuis longtemps désertée par les marchands du Levant. La race sédentaire des agriculteurs et des pâtres autochtones ou slaves réapparaissait lentement. Les conquérants latins colonisaient en terre amie. C'était l'aube d'un moyen âge agraire. Semblables par la langue aux serviles plébéiens de la grande Byzance, certes, ils l'étaient, mais rien de plus. Une haine profonde séparait les pauvres thèmes occidentaux

des riches provinces anatoliques (1), qui faisaient la force de l'empire.

« Les Byzantins appelaient les Hellènes barbares, parjures, assassins, sales, incestueux, porcs et cornus. En effet, le paganisme y régnait toujours. Le biographe de saint Nicon, au x<sup>e</sup> siècle, raconte comment un prince de Laconie, nommé Antiochos, persécuta de son temps un missionnaire chrétien. La belle Anastaso, la serveuse de cabaret, Théophane la Laconienne, dut être baptisée, lorsque Romain l'épousa. Le Protospathaire Chasé, fils de Juba, dit l'empereur Constantin VII, était de race sarrasine par son esprit, par ses mœurs, par ses croyances!... En 953, les habitants de la ville et du thème, ne pouvant supporter ses continuelles vexations, se soulevèrent contre lui et le tuèrent à coups de pierres dans l'église. C'est le troisième soulèvement d'Athènes au moyen âge (2).

« Comme les fonctionnaires byzantins, sémites pour la plupart, descendants des Phéniciens et des Carthaginois, les ont pillés ! Tout affluait vers la Métropole. En 1414 encore, à la veille de la prise de Constantinople, Manuel II venu dans le Péloponèse pour fortifier l'isthme et consacrer Théodore II comme prince de Morée, les toparques ou vassaux du Péloponèse se révoltèrent une dernière fois.

« Venise, qui succéda à Byzance, n'était pas moins détestée ; elle avait fondé partout des comptoirs. Les grandes maisons s'étaient assuré des débouchés. Les Dandolo avaient Andros ; les Viari, Gal-

(1) Anatolikoi veut dire orientaux.

(2) RAMBAUD, o. cit., p. 258.

lipolis ; les Michiel, Céos ; les Navageri, Lemnos ; les Sanuto, grands-ducs de Naxos, avaient Melos, Paros, Santorin. Sa colonisation était, elle aussi, purement mercantile. Les races sémitiques s'y étaient fixées. Elle héritait de Tyr, de Carthage et de Constantinople, dans le profil de ses doges, dans la cupidité cruelle et hautaine, le luxe et l'âpreté de ses grands-amiraux.

« Elle hérita aussi de la haine des Grecs ; les gouverneurs vénitiens disent : « Les Grecs sont méchants, menteurs, turbulents et peu disposés à payer les taxes. »

« Le système vénitien (1), comme celui des Byzantins, visait à protéger la prospérité matérielle de la communauté plutôt qu'à sauvegarder les vrais droits d'une autonomie locale. Le contingent militaire fourni par chaque communauté et les taxes imposées aux produits agricoles et au commerce, contribuaient essentiellement à l'aisance et à la richesse de la métropole. La voix des ambassadeurs grecs retentit très souvent au Sénat de Venise contre l'accumulation de toutes les contributions à la capitale, tandis que les provinces restaient livrées à la misère, aux incursions des corsaires, aux déprédations des gouverneurs. Véritable régime espagnol. Ces vexations continuelles désespérèrent le peuple au point de lui faire considérer tout changement de domination comme une amélioration de son sort. Sous les Vénitiens, les communautés regardaient les Turcs comme des libérateurs. Sous le régime byzantin, les croisés furent reçus à bras ouverts comme des envoyés de Dieu. »

(1) SATHAS. *Documents*, etc., o. cit., p. LXXXV.

« ... Pourquoi, sous les Français, le Peloponèse et l'Attique devinrent-ils des États florissants ? Pourquoi ce changement de domination soulagea-t-il considérablement les communautés ? Pourquoi, bien que les conquérants s'appropriassent les plus riches fiefs des indigènes, l'activité décupla-t-elle brusquement ?

« C'est qu'aux antiques traditions féodales et occidentales de la Grèce s'ajoutait l'appoint et le secours du Féodalisme nouveau. C'est que la Grèce retrouvait son assiette économique et les conceptions héréditaires qui avaient préparé sa force. C'est qu'elle voyait placés à sa tête des Occidentaux véritables, troupes toutes fraîches de l'Aryanisme, dignes d'en retrouver l'ancienne grandeur.

« Et si l'on considère la Grèce d'aujourd'hui hésitante, instable et toute molle encore de la turquerie qui la baigna, si l'on recherche ce qui lui permet de vivre, c'est-à-dire de ne pas mourir, on doit répondre que les forces qu'elle a retrouvées, elle les doit encore à l'Occident. Et si, frappé du tohu-bohu encore si levantin et de son incohérence ethnique, on en rapproche son impuissance à être véritablement européenne, on doit conclure qu'il faudrait quelque énergique infusion de notre sang, colonie du Nord, ou croisade, pliant, éduquant comme autrefois sous le type traditionnel du féodalisme colonial, la population indigène, protoplasme amorphe et fécond. »

\* \*

Le Philosophe s'arrêta. La mer grossissante déferlait bruyamment. La croupe violette ondulait

avec force. L'*Orénoque* oscillant, coiffé bâbord arrière par la vague rapide, descendait comme pour plonger au fond de la mer. Puis, roulant avec effort, il remontait découvrant à nos yeux sa pontée, ses passerelles et sa dunette ruisselante d'embruns.

Au loin, la foule délirante et frénétique des vagues accourait sous le grain brumeux et fauve drapé des loques de ses rafales. La mâture grinçait.

— « Ainsi, lui dis-je d'un ton préoccupé par la beauté du spectacle, il n'y a point de lien entre les Grecs... »

— « Entre la colonisation antique et celle de la Grèce moderne, non, dit-il d'une voix ferme. Entre le peuple grec des premiers temps et le paysan de la Morée, c'est une tout autre question... »

« Civilisation et population ne sont pas choses semblables. Combien y a-t-il de Belges au Congo, d'Anglais dans l'Inde ? Leur petit nombre réalise une grande civilisation. Qu'ils disparaissent, l'étendue de la population en sera modifiée à peine, mais la civilisation aura cessé.

« En Grèce, là aussi, la durée de la civilisation a dépendu de la résistance de la race qui possédait l'hégémonie. Tout est tombé avec elle. Mais le Peuple qu'elle avait colonisé ?... »

« Vous vous souvenez de ces rudes montagnards vêtus de houppelandes de bure blanche et de peaux de mouton qui achetaient dévotieusement des cierges au marché d'Argos ? Figures grossières, presque sauvages, silhouettes trapues, barbes blondes, regards énergiques, ils venaient d'Arcadie ou de Laconie, de Morée ou du Magne. Et je me

suis dit à moi-même : Regarde-les. Ce sont des Pericœques ou des Hilotes. Il y a encore des autochtones. La terre maternelle sait veiller sur les races vaincues.

Sathas, dans sa publication sur la Grèce du moyen âge, raconte une anecdote typique (1).

« Dans la harangue, dit-il, qu'adresse un délégué cypriote aux Génois qui ont envahi Chypre en 1374, se trouve une phrase qui caractérise très bien la destinée du peuple hellène pendant cette interminable succession de conquérants qui convoitaient son territoire : « Tous ces gens-là passeront, et toi, le vrai seigneur, tu resteras, parce que l'eau s'en va et que le sable reste, c'est-à-dire que les étrangers s'en iront et que les indigènes resteront. »

« C'est bien l'autochtonisme constamment invoqué par les populations antiques.

« Pélasges, Pericœques, Penestes, Aphanotes semblent se consoler de leur asservissement : ils sont autochtones. C'est en vain que leurs conquérants les isolent par des systèmes aristocratiques de défense sociale. Ils ne font que retarder la dégénérescence des uns, la revanche des autres.

« Il y a dans le cours de l'Histoire une obscure, une immanente compensation. La prééminence et l'hégémonie appellent la déchéance des grands. L'asservissement et la défaite contiennent déjà la lueur confuse, si lointaine soit-elle, d'une aurore pour les petits, pour les vaincus.

(1) *Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Grèce au moyen âge*, par C. N. Sathas. 4 vol. gr. in-8°. Paris, Maisonneuve et C<sup>o</sup>, éditeurs, 25, quai Voltaire.

« Cette résurrection des morts, cette revanche des esclaves, ce triomphe des faibles, cette hérédité intangible, cette immortalité protoplasmique du fond populaire unit dans un merveilleux mariage l'Homme à la Terre, la Race au Milieu. Les Doriens triomphants engloutirent l'âme collective, la société des vaincus. Ceux-ci en appelèrent de la Force soudaine et violente au Temps conspirateur et lent. Les uns et les autres éprouvaient dans la même vallée la force de leur corps, la résistance de leur santé. Mais à ces vaincus auxquels un entraînement séculaire octroyait une capacité de défense plus grande contre les forces naturelles, en accord, en complicité avec la permanence de la nature ambiante, l'esprit de clocher, la nostalgie du terroir et des leurs, le communalisme enfin, leur assurait la sauvegarde d'une fraternité aussi durable que les escarpements rocheux du Taygète, aussi sûre que le retour des saisons.

« Combien ce qui est déjà vrai des Doriens et des Hilotes l'est plus encore lorsqu'il ne s'agit plus de populations de même sang, mais de races séparées par des abîmes ! Les Turcs, même ceux de Constantinople, ne peuvent se faire à l'idée qu'ils resteront dans un pays dont ils sont pourtant les maîtres depuis près de quatre siècles.

« Tout agit contre eux. Tout conspire. La race autochtone s'unit au milieu. « Non seulement, « dit Sathas, des nations de l'origine la plus différente ont continué à vivre isolées au milieu des « Grecs, mais des peuples qu'on pourra regarder « comme des consanguins, par exemple, les Albanais établis en Grèce, forment une caste à part

« qui demeure reconnaissable pendant plus de  
« mille ans. »

« Pourtant si la population foncière asservie par la colonisation d'une conquête, éliminant ses vainqueurs, reprend lentement sa figure première et retourne à son origine, si l'hérédité de la Race primitive alliée aux conspirations sourdes de l'adaptation au milieu réapparaît dominante, la civilisation, elle aussi, est héréditaire. Elle survit, dans une mesure plus faible sans doute, mais elle survit. Les Pericœques, les Hilotes étaient-ils même des Aryens, et cependant la constitution économique de l'Etat laconien ne les a jamais quittés. Ils sont à jamais marqués.

« Partout, dit Sathas, où l'élément dorien pré-  
« valait dans l'antiquité, comme, par exemple, en  
« Crète et en Laconie, une féodalité écrasante  
« règne pendant tout le moyen âge. »

« Quelques savants doués d'une belle dose de naïveté ont voulu retrouver dans les tribus magnotes des alentours de l'Eurotas les descendants des anciens Lacédémoniens.

« Le mot ἡ σκλήρα ne signifie-t-il pas l'enfant, le mot ὁ (σ)κλήρος, le lot; n'est-il pas encore prononcé de la même manière? Ces deux mots ne désignaient-ils pas les Hilotes, κλαρωται? « Aboul-  
« feda, géographe du XIII<sup>e</sup> siècle, ajoute Sathas,  
« appelle la Magné le pays des Sclirens ou d'Es-  
« clirens. Cette dénomination équivaut au latin  
« *terra sclavonia* (1), au vénitien *monti dei*

(1) « Urbem manafosiam in sclavinia terra. » (S. Williebald en 723).

« *Schiavi* (1). Un document hagiographique du « x<sup>e</sup> siècle les appelle οἱ Ἑλιτοὶ. Tous ces noms, « Σκλήροι, sclavi, Ἑλιτοὶ ne signifient que le pays « des Hilotes. » J'ajouterai si l'on veut que j'ai vu à Itéa sur une enseigne *Kaféneion o Larnassos*, Café du Parnasse, ce qui est l'antique écriture pour *Parnassos*.

« Avec la persistance du nom, la survivance de la chose : Les Magnotes comptent deux classes : Νικλιανοὶ, les seigneurs, Φαμέγιοι (2), les clients, les soumis, tout comme la Laconie comptait, en face des Spartiates libres, les Pericæques et Hilotes conquis. Dans les mœurs, il y a plus que des coïncidences. « Aujourd'hui encore, dit Yemeniz, en temps de guerre, les habits des morts sont présentés aux mères. Si les morts ont été frappés par devant, elles pleurent, prennent le deuil et conservent l'habit et les armes. S'ils ont été atteints par derrière, elles brûlent armes et habits et ne pleurent point. Aujourd'hui encore, comme dans l'antique Laconie, il est interdit aux Magnotes de poursuivre l'ennemi vaincu. »

« Le souvenir des temps héroïques chuchote en eux-mêmes. Ils le savent :

— « Qu'es-tu ? demandait-on à un jeune Magnote. — Un homme libre. » — « Sur quoi se fonde ta liberté ? — Sur le souvenir de mes ancêtres. » — « Quels étaient-ils ? — Spartiates. »

« Faut-il en conclure que les Magnotes d'aujourd'

(1) « *Sovra malvaxia da tramontana sono alte montagne de Schiavi.* » *Portolano di Levante*. Venise, 1563 (Description du cap Malée).

(2) « Sans doute de l'Albanais φαλμεγ qui signifie « Soumis », avance Sathas.

d'hui sont les Spartiates d'autrefois ? Ce serait aussi absurde que de prétendre que les nègres de Haïti, qui ont gardé du XVIII<sup>e</sup> siècle français quelque impression, sont les descendants des roués de la Régence. Oui, la civilisation dorienne, oui, cette structure féodale, avant tout colonisatrice et militaire, a puissamment marqué ceux qu'elle a régis, comme la paix romaine a, par exemple, sans contredit, modifié la Gaule, mais ce ne sont que des empreintes. Le fonds, le tréfonds demeurent impénétrables. Qu'est-ce que ces quelques traits de mœurs ficelés de mince philologie ? Qu'on me montre l'antique Lacédémone ? Si elle n'est plus, c'est qu'il n'y a plus de Lacédémoniens.

« Les Pericœques, les Hilotes, toutes les populations asservies et esclaves occupent encore les antiques ὄβαι ou cantons (1). Eux ont survécu. La Population est toujours présente. La Civilisation n'est plus sensible qu'en misérables vestiges dans lesquels ne se reflète plus rien de l'énergique race dorienne qui la portait et qui s'est éteinte.

— « Alors, lui dis-je, l'Histoire que nous pensions avoir entrevue, elle s'échappe. Les systèmes d'institutions politiques et économiques qui expliquaient les destinées des sociétés, ils rentrent dans la grande ombre des erreurs ? Alors l'Histoire, c'est le jeu bizarre de la Race et du Hasard ? »

— « Nous sommes d'éternels prisonniers. Le Passé nous poursuit avec, entre nos épaules, son

(1) La terminaison *oba* d'un grand nombre de villages grecs c'est, non une terminaison slave, mais une vieille terminaison, l'ὄβαι des Laconiens, qui signifiait tribu et village (Sathas).

souffle ardent. Archange doué de l'épée flambante, il chasse le troupeau humain hors de la jouissance des Paradis. L'ombre, grosse de nouvelles douleurs ou d'éclatantes destinées, reprend en son giron maternel la race infortunée. Elle renaîtra plus tard et plus loin.

« Mais les descendants seront semblables aux aïeux, les fils aux mères. Rien ou presque rien dans ce nouvel enfantement d'un peuple n'aura ému son caractère foncier, sa qualité, sa trempe. L'Avenir aura, une fois de plus, renouvelé le Passé! »

Sur la surface chaudement dorée des écumantes échines quelques marsouins, suiveurs de navires, plongeaient et reparaissaient énormes, noirs et luisants comme des limaces.

« — En voilà, dit-il, les pointant de la droite, un symbole approximatif. Tels ces dauphins de bon présage, les races montent tour à tour à la surface de l'Histoire, pour quelques siècles, pour un instant. Puis, noyées momentanément par quelque géant et incompréhensible cataclysme, elles semblent rayées de l'univers.

« Les races aussi se croisent. Nègres, blancs, jaunes, Indous, Malais, Anglais. Ces mélanges passent. Créoles, métis et mulâtres retournent au type physiquement et mentalement fondamental. Ils redeviennent blancs ou noirs. Ce marsouin qui plonge paraît se fondre dans les eaux. Illusion. Tu l'aperçois à nouveau, trouant un peu plus loin la vague. Il en est ainsi des races. Elles sont inébranlables lorsqu'elles semblent se fondre dans l'immense cohue de l'égalité humaine. A Saint-Domingue les institutions sont européennes, parle-

mentaires, humanitaires. Mais sous la fusion apparente des races, sous le théorique niveau des institutions, les races sournoisement se sont reformées. La blanche est travailleuse, active, riche, méprisante. La noire : insouciant, paresseuse, vaniteuse, cannibale, oui, cannibale, jusqu'à nous montrer quelque président du conseil, bon nègre, en habit chamarré, sacrifiant son semblable avec appétit. Retour ethnique inévitable, contre lequel les mots, les discours, les proclamations éloquentes sont à peu près aussi efficaces que des cerceaux de papier contre un boulet de canon.

« La Religion elle-même est impuissante. Quand le missionnaire a le dos tourné, le nègre court au fétiche. Et près de ce pays grec, à Katchanik, en Albanie, le Sultan a fait construire une mosquée. Mais les bons Albanais ont plus de confiance en saint Nicolas. « Dans une vieille chapelle, dit Bérard (1), ils montrent sur l'autel une chasuble que, sa messe finie, le prêtre déposait, quand la première armée turque arriva et lui trancha la tête. Jamais ils n'ont laissé toucher à cette chasuble. Ils vont y frotter des haillons qu'ils accrochent ensuite à leur porte. » L'autre jour, dans une Maison du peuple anti-cléricale, je voyais défiler une foule ouvrière. A la muraille pendait une gigantesque figure d'homme blond aux longs cheveux, dextre vers le ciel : — « C'est le Christ ! » murmuraient-ils — Ils tirèrent leur casquette et se courbèrent comme à l'église. ; un peu plus, ils auraient allumé des cierges.

« Révolutions, batailles, tout passe sans enta-

(1) La Macédoine.

mer la moralité, l'âme foncière. En Macédoine, les races sont multiples, quel chaos ! Jamais elles ne se sont mêlées, ni sous le patriarcat byzantin, ni sous les Pachas osmanlis. On les suit jusque dans le paysage. Là où s'installe le Grec, les vieux arbres sont abattus, tout ombrage, toute fraîcheur disparaît. Au contraire, Turcs et vieilles frondaisons vivantes sont inséparables. La Race fait le Milieu.

« Tout nous vient par héritage. Nous ne nous devons rien. Humilions-nous, nous n'existons pas. Connais-toi, dis-tu ? Eh ! bien ! tressaille ! Regarde derrière toi :

« Dans l'obscur dédale de toi-même descend le processionnel défilé de ceux par lesquels tu pus être engendré. Ah ! si tu pouvais les interroger un à un ! Par quelque particularité de leur vieille âme, ils perpétuent en nous leur fol amour de la vie. En engendrant à mon tour, je les assurerai de ne pas mourir tout à fait, les grandes ombres ! A travers moi elles se verront encore comme moi-même dans ceux de moi. Culte des ancêtres ! Base de notre vivace espoir d'éternité ! Religion de la Race, c'est pour vous qu'il faut faire crier après soi la vagissante postérité !

« Mais quelle joie chantante, immense, infinie d'être le tabernacle du sang pur des temps qui nous ont fait. Quelle énergique, quelle magnifique responsabilité que de livrer à l'Avenir l'essence même du Passé. De quel pas résolu, de quelle voix renforcée par les échos des âges ne devons-nous pas franchir le seuil de la vie et y prononcer les incantations quotidiennes des combats, puisque en chacun de nous s'agite une armée ? »

C'est le soir ultime. La cloche du bateau martelant l'air infiniment immobile d'une soirée sereine a, pour la dernière fois, sonné l'appel. Sur le ciel d'or, mosaïque déjà crevassée d'étoiles, les côtes dures de la Corniche annoncent leurs profils. Les îles d'Hyères se détachent, Porquerolles, Port-Cros, le Levant, et plus loin, par des dégradations mourantes, les premiers contreforts de la Provence, la chaîne des Maures, d'un côté, la Sainte-Beaume de l'autre, derrière le cap Sicié, et Toulon aussi, faiblement perché contre son rempart de montagnes.

Les premières arêtes, coupant l'éblouissance crépusculaire, tranchent raidement sur le beau ciel. Mais les molles ondulations qui suivent, pleines sans doute à cette heure déjà fraîchissante, des premiers éclats de rossignols et couchées dans une attitude alanguie et vague, sont bien celles de Sainte-Marthe la douce, vierge sage débarquée dans les Gaules pour prêcher l'humilité de l'âme et attendrir les Tarasques. C'est encore dans la Sainte-Beaume dont nous distinguons vaguement l'incertain profil, que se retira sainte Marie-Madeleine, la vierge folle d'autrefois, et ce double souvenir, doux, sage et sensuel des deux saintes femmes, semble flotter dans la vapeur délicieuse et lointaine du soir.

Le souper est nerveux et pénible. La pensée sans doute, que tout ce qui réunit tant de personnes diverses va finir, fébrilise un peu les conversations. C'est l'heure où les préoccupations se partagent entre le souci des malles et des douaniers et la tristesse abandonnée des regrets. Les gens paqueurs et pratiques se dénoncent par de subites agitations.

D'autres se vouent aux adieux. Des mains, qui jusqu'alors ne s'étaient point serrées, se cherchent soudain. Des amitiés insoupçonnées se découvrent au moment où tout va finir. C'est l'instant des mariages *in extremis*. Cette instinctive rébellion de tous contre la destinée, qui veut que la gerbe se dénoue et que les fleurs, un instant réunies, s'éparpillent, est d'une impulsion exquise — « Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? » — Où donc ? si ce n'est par la volonté du Hasard ? Qu'importe ? Il faut, comme aux mourants l'espoir d'un monde meilleur, que jusqu'au dernier moment la délicate illusion subsiste.

J'ai noué peu de relations à bord de ce paquebot. Ces jeunes filles françaises, trop nettes et pas assez cordiales, m'ont plus agacé qu'ému, et cependant je ressens tout à coup vis-à-vis d'elles un remords impétueux de confidences. Je leur parle ; s'étonnèrent-elles de ma subite loquacité, mais j'aurai eu un instant, pour finir doucement dans cette soirée bleue ce parfait voyage, l'illusion que, peut-être, à leur égard, je me suis trompé. Cependant, la jeune fille au rire si insolemment clair est là. Que lui dirai-je ? S'est-elle étonnée de ma réserve ? Peut-être y a-t-elle pensé ? Mon souci morose et le sien vont-ils s'en aller, chacun de son côté, sans avoir pu rencontrer leur commune inquiétude ? Ah ! le doux, le charmant enfantillage sentimental ! Je vois à deux pas, à ma droite, son corsage d'un rouge assombri. Sa figure irrégulière et toujours joyeuse me semble tout à coup plus grave. Ses yeux sont baissés. Il suffirait sans doute que je fasse deux pas. Elles prendraient fin, nos silencieuses

inimitiés. Je me vois tourmenté, hésitant sur place et comme ployé. Je ne fais que prêter aux autres, mais j'imagine tout à coup que la jolie figure de ma voisine reflète un pareil combat. Elle se penche un peu... Voici le moment venu!...

Mais il est dit que nos deux volontés irritées où notre destinée ne veulent point entendre. Quelle circonstance nous en empêcha ? Serait-ce la logique trop fière de nos volontés ? Qu'importe ! Il est trop tard. J'en ressens aussitôt comme une joie sauvage ; le corsage éclatant s'éloigne dans le tumulte des cabestans et l'affairement amical des adieux.

Ah ! soir mélancolique, que je contemple maintenant accoudé à la lisse du bastingage ! La mer, avec une durété de sabre, passe sur le ciel la trempe fine de son tranchant. La brise est calmante et cependant mon cœur bouillonne. Est-ce le rêve agaçant de la jeune fille, dont le corsage rouge s'en est allé, ou le simple reflet de la mélancolie commune ? Je hausse les épaules et pourtant voici que je suis, à l'heure du départ, sous un charme imprévu, bizarre et fragile. Les côtes se précisent. Le bleuissement tendre et brumeux de la nuit se parsème de lumières. La large envergure du golfe de Marseille nous enferme. Un steamer irradiant des feux électriques nous croise, en partance pour Constantinople. Des mouchoirs s'agitent. Le fantôme noir glisse sur la mer de satin. Des taillis de mâtures foisonnent à tribord et à bâbord. Une cathédrale assied là-haut sa silhouette lourde. Les chaînes grincent. Nous sommes arrivés.

EN SICILE

*A mes Amis*

*Georges DUBOIS et Maurice DUVIVIER*

---

*Que ces confidentes songeries et ces impressions fer-*  
*[ventes*  
*Dont l'âme impartagée demeure à jamais nôtre*  
*Puisse vous apparaître, avec mon amitié,*  
*Restituées.*

INTRODUCTION

## INTRODUCTION

Un des caractères qui, dominant l'Histoire de la Sicile, en déterminèrent les Destinées, c'est l'impossibilité géographique d'une nation. Il semble que les dangers de la mer doivent y monter la garde. Mais cela n'est qu'apparence. Surgissant des eaux à mi-chemin de l'Asie et de l'Atlantique, elle borde le chenal des côtes africaines. Prolongeant l'épine dorsale de l'Italie, elle est l'étape extrême des invasions qui s'engageront dans l'impasse de la presqu'île. C'est du sud de la Sicile que partiront les envahisseurs de l'Afrique. Elle est le carrefour et la halte des invasions. Elle est aussi l'escale des navigateurs qui cinglent de l'Orient phénicien vers la brumeuse Atlantique. Elle sera visitée au passage de tous les forbans, désirée et conquise. Avant-garde, au sud de l'Europe, dans les grandes luttes des races premier poste de bataille, c'est la clef de la Méditerranée.

On dit que le Milieu naturel fait l'homme. C'est vrai peut-être pour les peuples qui n'ont pas d'histoire, pour ceux qui ne se sont jamais entreheurtés en grands conflits. Mais il y a un Milieu historique dont les éléments sont les hommes, mixture d'êtres

passionnés et changeants que dominant les forces héréditaires de l'Instinct, les commandements de la Race. Et ce Milieu historique, formé des soubresauts de races opposées, cette palpitation vivante du temps, cette âme guerrière dont les luttes modifient le Monde, est chose si puissante qu'elle peut avoir raison même du Milieu naturel. Oui, messieurs les naturalistes aimables, petits-fils des paysagistes du xviii<sup>e</sup> siècle, la Race, l'Homme, les Nerfs, les Sociétés sont des forces qui peuvent avoir raison de vos rêves idylliques de paix perpétuelle, bergeries et jardins. Les Sociétés, c'est-à-dire l'Histoire, pétrissent la Nature. Et la Sicile est un curieux exemple de cet asservissement du paysage à l'homme.

Une de mes surprises, en tombant dans le milieu sicilien, ce fut de n'y retrouver rien qui rappelât le paysage de Théocrite. En ce temps-là, près du laurier épice, du cyprès noir et de la vigne, des pommiers épanouissaient leurs bouquets fleuris. Le cytise, l'arbousier, le lierre, l'églantier regardaient monter vers le ciel les chênes tordus et les hêtres droits, et les poiriers, les pruniers et les oliviers, dans les vergers de soleil, loin des forêts sauvages et sacrées, lissaient d'ombre le vert duvet des gazons brodés d'anémones, de violettes, de mélisse ou d'hyacinthe, ou regardaient, debout sur les falaises où brisait la mer, au milieu de fougères géantes, les pins bleuâtres agiter au vent leurs cheveux. C'est ainsi qu'il a perpétué jusqu'à nous le décor occidental, sylvestre paysage enivré de verdure, où chantaient les Bucoliastes. Hélas ! Pleure, Ménalkas ! Il n'y a plus ni hêtres, ni forêts. Les

ruisseaux bordés de gazon ne roulent plus sur leur lit de sable fin. Autour des étangs ne dansent plus de nymphes. Il n'y a plus de ruisseaux, plus de nymphes, plus d'étangs. L'Himeros et le Symaitos, dont les flots légers baignaient le coteau d'Henna, ne sont plus que des torrents misérables. La campagne odorante, où les chiens enivrés des fleurs perdaient les pistes, la cité où, dans leur berceau même, on révérait Déméter et Korê, n'est plus qu'une savane maigre, où des esclaves viennent cultiver le blé. Henna! Henna! reine des magnificences agrestes! La Conque d'or de Palerme avec ses orangers parfumés, les vergers de Catane plantés dans la lave donnent seuls une idée de ta fabuleuse fécondité.

C'est là que Déméter, aux premières haleines du Printemps, appelle encore, des profondeurs de l'Hadès, Korê, sa fille prisonnière; c'est là que tu peux te souvenir de ce que tu fus. Syracuse, où sont tes chevaux qui gagnèrent les jeux olympiques? Ils galopent peut-être là-bas, au sud, sous l'éperon tranchant des Arabes. Bouviers, où sont vos bœufs? Laboureurs, vos génisses? De bruns moricauds, teintés de sang nègre, poussent devant la herse de petits ânes courtauds. Les bêtes sauvages, elles aussi, ont fui. Sous les ronces grillées courent quelques serpents et des lézards. Dans la poussière, les grillons grincent. Dénudées, les crêtes montagneuses laissent percer l'ossature des rocs. Dérodés, épilés de leurs bois, les humus séculaires se sont affaissés le long des pentes. Le coteau, riche autrefois, est stérile maintenant. Dans la plaine, où quelque fécondité subsiste encore, poussent d'im-

menses pampas de froment coupées de champs de lin ou de chanvre, et, çà et là, débris des conquérants qui les ont tentées, un incohérent assemblage d'importations exotiques.

D'Égypte, le papyrus vint. Aux temps helléniques, on le cultivait encore. Maintenant, on pèlerine pour en voir à la fontaine de Cyanè. Les Grecs plantèrent l'olivier et la vigne. Les Sarrazins introduisirent la culture du coton et la canne à sucre. Au XII<sup>e</sup> siècle, la Sicile y trouve toute sa richesse. Maintenant, il n'y a plus de canne à sucre, et rares sont les cotonniers survivants. Il est vrai que le palmier, le citronnier, l'oranger et l'affreux cactus, autre legs des Arabes, y prennent encore vigoureusement, et que la domination espagnole y amena les figuiers, l'amandier; et l'aloès aussi, digne cousin du cactus.

Ainsi chacun des conquérants modifia là le paysage. Le Milieu ne sut pas résister aux Hommes.

De même que l'afflux successif des nationalités les plus hétéroclites mélangeait les sangs, la constitution économique se modifia dans un sens uniformément cosmopolite. Sicanien qu'on rapproche des Ibères et Sicules, cousins des Italiotes, les plus anciens habitants connus étaient des agriculteurs. Les noms symboliques des héros éponymes des peuples de la grande Grèce et de la Sicile sont décisifs. Italos ou Vitulus est bien un chef de pâtres, Morgès, chef des Cœnотиens de Calabre, c'est littéralement « l'homme des gerbes » comme Sicèlos, roi des Sicules, « c'est l'homme de la faucille (1) ».

(1) Lenormant, *La grande Grèce*. Tome I. p. 253.

Ainsi une culture intense et savante disséminait sur l'île couverte d'un épais manteau de forêts une population riche et paisible. Çà et là, de petits bourgs et des marchés. Peu de rapports avec les navigateurs phéniciens établis dans les comptoirs de la côte. Pas de villes. Peu de contact avec la mer. Pas de ports. Mais il suffit aux Grecs de paraître, ces Sicanien, ces Sicules s'hellénisèrent. A l'instant, ils entrèrent dans le mouvement d'expansion commerciale avec plus d'ardeur que leurs conquérants. La grande prospérité commerciale de Syracuse date de la chute des Gamores, descendants de fondateurs de la cité et maîtres du gouvernement, au profit des Killikyrioi, c'est-à-dire de la plèbe sicule et des marchands, carthaginois hier, grecisés en apparence maintenant. La Sicile tout entière devient sémitique et trafiquante. C'est alors que les hauteurs se couvrent de villes; les campagnes de bandes d'esclaves agricoles; les villes d'usines et de manufactures. Le paysan sicanien et sicule, sa petite bourgade et sa terre disparaissent. Partout croupissent des plèbes mélangées et urbaines, grands troupeaux anonymes, qu'au moment décisif de l'automne et de l'été, les poternes des villes voient sortir en armée pour accomplir les travaux des champs. Ces temps n'ont point changé. La Sicile devint romaine. Mais ce fut au moment même où, atteinte du cancer capitaliste et industriel dont elle devait mourir, Rome ne pouvait plus lui apporter qu'une aggravation de son mal. Elle lui envoya Verrès. Après ce fut encore pis, Byzance vint. Les Sarrazins la plongèrent plus avant dans la grande culture et les troupeaux urbains de

prolétaires. La main de fer des rois normands ne fit qu'enrayer un mal induré et séculaire. Aujourd'hui encore le citadinisme est la règle. Il n'y a pas de paysan sicilien. Aucun aspect du sol ne diffère autant du nôtre. Dans nos campagnes se dressent, auprès du village, proche de leur vie, associées à elle, manoirs anglais, châteaux français, les habitations des plus riches. Certes le capitalisme urbain leur fait de plus en plus désertier la vie des champs et trahir ainsi les intérêts de ceux qu'ils aidaient et protégeaient autrefois pour les exploiter maintenant. Mais il y a encore entre eux et les paysans de leur canton quelque fraternité. Les petites, les moyennes exploitations sont nombreuses. Là-bas, toute une province appartient à un duc ou à un comte, être tangible, cacochyme et gâteux qui vit quelque part à Rome ou à Palerme et qui ne donne signe de vie que sous la forme d'un intendant qui lève ses revenus comme un impôt. Rien n'est plus tristement capitaliste. Nos sociétés anonymes y seraient dans leur élément. Aussi des groupes anglais ont repris aux seigneurs un certain nombre de domaines. Le maître est quelque part, à Londres maintenant. A part cela, depuis deux mille ans, rien n'est changé.

Au traverser de nos campagnes, partout c'est la division du sol, et c'est l'éparpillement des chaumières et des fermes. Partout ce sont des eaux ondoyantes, des défilés de grands arbres, des bouquets de futaie murmurante, des taillis, des chemins ombreux. Toute la Belgique n'est qu'une bourgade immense disséminée dans les débris des forêts. En Sicile, pendant des heures, c'est la solitude bruis-

sante du blé. Le soleil impitoyable ne frappe de ses rayons ni ruisseaux, ni verdure. Pas un arbre à l'horizon. Là-haut sur quelque bloc lointain de roche surgissante et nue se profile la blancheur d'une cité. Quelques milliers d'êtres traînent vaguement dans les rues ravinées et penchantes. Mais la silhouette s'efface, et c'est à nouveau la vague monotone et blonde, le désert sans fin des épis.

Les habitants de cette ville ne connaissent du sol que les souffrances périodiques d'un labeur mortel au profit du maître, pour l'aumône d'un salaire dérisoire et passager. Ils n'ont point, comme nos paysans, épousé la Terre.

Quelle tâche ce serait de rendre à ces déçus la joie de la maison plantée sur le champ, la joie de posséder son travail, d'être seul et libre ! Le mélange des sangs a vicié la race, l'asservissement a été profond, mais le temps est un grand médecin. Avec le temps l'ivraie se sépare du bon grain, l'eau troublée se refait claire, la race s'épure et retrouve son milieu.

C'est du sang occidental qu'il faudrait pour le rétablir, le milieu ! Alors peut-être, on reverrait, même en Sicile, la Chaumière et la Bourgade, le Coteau, le Fleuve et la Forêt.

Noms émouvants, chers et simples ! Ils sont tout ce que nous sommes, le reflet de nos âmes, la patrie vraie. Coteau gaulois, symbole du paysan, labouré, hersé, roulé, sarclé par les bœufs patients, avec la ferme ombragée d'ormeaux, la mare aveugle et le ruisseau qui court les prairies, comme tu nous relies au sol natal ! Là-bas se dressent des montagnes, splendeurs stériles et hautaines, refuge de

proscrits en détresse, forteresse des vaincus, objet de la curiosité des cidatins ennuyés et sportifs. Que nous importe ! Fils de la plaine admirable, nous sommes des paysans. Le Fleuve et la Forêt, compagnons inséparables, escortent l'horizon des Coteaux. L'un porte au long de ses quais les villes trafiquantes, affairées et bourbeuses. L'autre étend la paix sacrée et religieuse, les vestibules sans fin des arcades et les voussures des grands hêtres. Ils sont voisins et complémentaires. L'un entretient le Bruit. L'autre conserve le Silence.

Ici, ni coteaux, ni fleuves, ni forêts. La roche cuisante, le soleil aveuglant, les blancs tourbillons d'un terreau crayeux et pulvérulent, père des désordres ophtalmiques, nous font voir au contraire des torrents stériles et ravageurs, des landes dénudées et des montagnes aux profils d'horizon dentés. Ici, pour nous, il n'y a pas de patrie.

Un grand brouillard d'erreurs plane sur la pré-histoire. Le moindre fait y crée de gigantesques hypothèses. Cependant quelques grands courants de vraisemblances demeurent. L'Égyptologie, qui plonge ses sources historiques au temps de la pré-histoire de notre Occident, y apporte tous les jours la contribution de quelque fait surprenant. Je me souviens des études de Chabas. Sur le bas-relief de Medinet About, il nous fait voir les peuples méditerranéens livrant bataille à la flotte égyptienne. Ils montent des galères à double proue ornée d'une tête d'animal. Ils portent le casque rond à deux cornes, le poignard, le bouclier et la

lance et une épée semblable à la vieille épée gauloise. Ce sont à la fois des Sicules (*Schakalash*), des Thraces et des Pélasges (*Tourscha*). Sur terre, dans un combat, au XIII<sup>e</sup> siècle, ceux-ci que les Egyptiens appelaient Teukkri, sont montés, comme les peuplades germaniques des invasions, sur des chariots à roues pleines où s'entassaient les enfants et les femmes et que traînent des bœufs.

Une même civilisation, celle des Teukkri ou des Pélasges, occupait donc tout le nord du bassin de la Méditerranée. Sicules et Ibériens sont visiblement parents. Les ancêtres de la nation historique des Thraces couvraient en nappes épaisses de leurs migrations annuelles et les plaines de la Macédoine, et la Grèce chevelue de forêts et, au-dessus de l'étroit Bosphore, la Bythinie, la Lydie la Carie et même la Syrie, jusqu'à l'Égypte.

Tout cela est bien connu. Ce qui est plus nouveau et plus intéressant, c'est qu'on peut réunir les premiers et les derniers, c'est que ceux qui occupaient l'Ibérie, la Sardaigne, le sud de l'Italie, sont les mêmes que ceux du Péloponèse, de la Crète, de Chypre, de toute la Grèce balkanique, les Teukkri des invasions. C'est la grande civilisation pélasgique dont Schliemann, par ses fouilles glorieuses, a découvert la splendeur dormante enfouie au sein des légendes.

Et tout comme après l'avoir exhumée à Mycènes il la retrouva à Hissarlik identiquement vêtue de ses inaltérables joyaux d'or, on l'a récemment mise au jour en Sicile, on la soupçonne en Sardaigne et en Espagne.

Tout cela recule l'histoire dans des lointains.

Mais surtout cela confirme une toujours jeune vérité. Que ce soient les Teukkri et les Cimmériens, refoulant devant eux Lydiens, Syriens, Assyriens et Sémites de tout genre, où les Pélasges navigateurs, un même cordon d'avant-postes couvre l'Occident contre les agressions montantes du monde oriental. Et ces avant-postes disputés depuis des siècles, ils étaient ce qu'ils sont aujourd'hui, Espagne gangrenée de fanatisme arabe, sans cesse envahie par les colonnes d'Hercule, Baléares, Corse et Sardaigne défendant la Gaule, Sicile, bouclier de l'Italie, Crète, Rhodes et Chypre, l'Ionie, sentinelles avancées de notre génie européen; elles le défendaient déjà il y a plus de trois mille ans, et l'Histoire, tout entière, est faite des péripéties de cette guerre, sans cesse renouvelée, qui semble éternelle.

\*  
\* \*

Laissons les Sicanien incertains et les Sicules légendaires, pour tourner les yeux vers la Grèce. Elle est dans toute l'adolescence de son expansion. Une première poussée a colonisé l'Ionie. Milet resplendit. Mais c'est l'Asie à l'effémination rapide. L'Ionie est déjà grasse, cupide, trop riche. Des défilés des Balkans descendent les impétueux cortèges d'invasions.

Des migrations de Thraces et de Cimmériens ruissellent les uns par les défilés du Pinde, les autres par l'Olympe d'Asie. Ils refont aux Grecs d'Europe un plus jeune sang et la vigueur d'un nouveau moyen âge. Pêle-mêle, vainqueurs et vaincus, conquérants et conquis, ils essaient. Cette fois ils tentent l'Occident. Déjà, depuis le

x<sup>e</sup> siècle, des Achéens ont fondé Cumes et, en grécisant l'Etrurie, donné à celle-ci l'essor d'une culture supérieure, et un intense mouvement d'échanges commerciaux.

Une des têtes de ce trafic, c'était l'embouchure du Pô, plus tard Venise, où l'on apportait l'ambre de la Baltique. Pisœ, la Pise du moyen âge, est un port important. Les flottes de Spina, Hatria, Cœre, Luna, labourent le nord de la Méditerranée. De Populonia et de Volaterra, la Volterre présente, on exportait là de l'argent, ici, du cuivre. Et il est déjà curieux de constater plus de 2,000 ans avant la civilisation toscane, qu'elle existe déjà dans les limites qu'elle aura plus tard, et on pourrait ajouter : avec le même caractère national.

C'est au viii<sup>e</sup> siècle que débute, pour la Grande Grèce, une véritable splendeur. En même temps, c'est la main mise sur la Sicile. En 735, Théoklès de Chalkis fonde Naxos. En 734, Archias, fils d'Évagétès, s'établit à Syracuse. En 720, c'est l'achéenne Sybaris qui naît. En 710, Myskellos bâtit Crotone. En 732, Zanklê, la Messine d'aujourd'hui étant apparue, Himêra, Gela, Selinonte, Tarente, Locres, Akragas, suivirent. Tout le sud de l'Italie, étrusque hier, devint grec ; toute la Sicile phénicienne devint hellène, elle aussi.

C'était à ces deux puissances porter un coup décisif. Les Tyrrhéniens (1) répondirent en fondant, pour couvrir l'Italie centrale, Antium (2) et Surrentum (3). Et quand les Phocéens créèrent

(1). Tyrrhéniens ou Etrusques, c'est le même peuple.

(2). Actuellement Porto d'Anzio.

(3). Actuellement Sorrente.

Marseille et, pour s'assurer la sécurité de la mer, prétendirent à la Corse et à la Sardaigne, ce ne fut pas seulement aux Carthaginois qui les occupaient qu'ils se heurtèrent. La bataille d'Alalia vit côte à côte, en face de leurs proues, esquifs tyrrhéniens et galères d'Afrique.

Mais de leur côté, les villes achéennes se sont ligüées étroitement (1). Jamais les Etrusques ne rompent ce faisceau. Toutes les cités doriennes obéissent à l'oracle de Delphes qui donne à leur politique d'expansion un caractère de persévérance raisonnée et systématique. Archéas et Myskellos, par exemple, sont des agents du monde pythien.

L'activité prodigieuse, la rapidité de croissance et l'énergie de la colonisation grecque ne trouvent d'analogies que dans la prospérité des Anglo-Saxons de l'Amérique du Nord. Là aussi débuts fragiles. Là aussi prospérité en peu de temps éclatante, amas de richesse pompeuse, triomphe de l'Argent. Mais, triste pressentiment pour l'Amérique d'aujourd'hui, si les analogies jusqu'ici concordantes leur allouent dans l'avenir les mêmes destinées, l'Argent ne fonde que des vanités éphémères. La Sicile eut une flambée d'orgueil : cent années à peine ! et la belle flamme de sa vie s'éteignit à jamais.

Si l'Étrurie était menacée, l'empire phénicien paraissait frappé de mort. Les marchands de Tyr et de

(1) Ligue des villes achéennes, Siris, Pandosie, Metabus, Sybaris, avec ses colonies de Posidonie, Laos, Crotone, Caulonia, Temesa, Terma et Pyxus.

C'est-à-dire Torre de Senna (Calabre), Anglona (id.), Torre di Mare (près des bouches du Brœdano), Metapoute, Pœstûn, Laïno (golfe de Policastro), Cotrone; Castelvetero, Torre di Nocera, Sainte-Euphémie, Policastro.

Sidon vivaient de la paix. Le commerce et la paix ont toujours tenu ensemble. A leur suite marchent, il est vrai, la décadence des mœurs et la corruption. C'était l'élément naturel du peuple phénicien. Vaste association mercantile et cosmopolite d'intermédiaires, ils avaient monopolisé les échanges dans le monde connu. Ils circulaient en convois maritimes ou en caravanes, à l'est, de la Chine et de l'Inde, par Babylone, jusqu'à la Méditerranée ; au sud, ils descendaient jusqu'au pays d'Ophir par la mer Rouge ; au nord, ils passaient le Caucase, gagnaient la Baltique à travers le pays des Scythes, et à l'ouest enfin, pour l'étain des îles Cassitérides, ils voguaient au delà des colonnes d'Hercule, le long des côtes sauvages de l'Atlantique vertes et chevelues de forêts.

Hélas ! la guerre tarissait leurs profits. L'Asie mineure et l'Asie intérieure étaient troublées par des chocs de peuples. L'Égypte tenait tête à l'Assyrie. L'Ionie, autrefois ouverte aux Phéniciens, était maintenant grecque tout entière. L'antique prospérité disparut. Des dissentiments éclatèrent. En Palestine, Israël combattait Juda. A Tyr, c'est la révolte d'Elissar, la sécession d'une partie des habitants et la fondation de Carthage.

Cet affaiblissement du principal adversaire de la colonisation grecque explique la rapidité avec laquelle tous les comptoirs phéniciens de la grande Grèce et de la Sicile furent conquis. Tyr, Sidon, Bérythe en décadence, ne résistèrent pas. Mais sur les côtes d'Afrique, dans les Syrtes, le Sémitisme phénicien avait planté un vigoureux rejeton ; Carthage grandissait.

Cette cité qui devait, à elle seule, livrer bataille plus tard à l'Occident tout entier, est, comme sa rivale romaine, un miracle de patiente énergie. Quels qu'aient été leurs tendances et leur esprit, ceux qui l'animèrent furent véritablement des hommes. Ils illustrèrent hautement leurs tendances foncières. Ils donnèrent au monde un admirable exemple. Ils grandirent l'Humanité.

Pendant que la Grèce projette ses expéditions coloniales, Carthage ressaisit les anciens comptoirs tyriens. Elle occupe Ebusus (1), et en Sicile, Panormos, la Palerme d'aujourd'hui, Solous et Motya. Maîtresse de la côte africaine, elle s'installe en Sardaigne et sur une partie de la Corse, occupe les côtes espagnoles et ferme ainsi aux Grecs l'accès de l'Atlantique.

Dès lors, les deux grands adversaires sont face à face. Quel qu'ait été l'intérêt commercial de l'Etrurie, ses luttes contre les concurrents grecs resteront passagères. Une culture commune, une parenté, une religion même les réunit. Entre Grecs, Carthaginois et Phéniciens tout rapprochement est impossible. L'Afrique, la terre des Afri ou des Hébreux, se dresse en face de l'Europe (2).

C'est sous une forme religieuse que la guerre éclate. Cela est profond, car les divisions religieuses correspondent aux grandes répartitions ethniques. Les croisades sont des heurts de races.

Tel est le caractère de la colonisation grecque en Sicile. De même que, au moyen âge, au nom du Christ, c'est au nom du Justicier divin Apollon, fils

(1) L'actuelle Iviça.

(2) Africa vient de Afri qui dérive de la même racine que Hcbræi.

de Zeus, *αγγελος της μεγαλης βουλης*, messenger de la grande volonté, que l'Hellénisme combat tout entier.

Lorsque dans cette plaine de citronniers touffus que nous apercevions du théâtre de Taormine, Théoklès descendit pour fonder Naxos, il dressa tout d'abord un temple à Apollon Archégétès, guide des migrations. Et quand les Carthaginois vaincus par Gélon à la bataille d'Himéra lui demanderont la paix, une des conditions principales de celle-ci, c'est l'édification de temples à Carthage même, symbole de la victoire des dieux grecs sur Aphoteth et Moloch.

A la figure d'Apollon qui représente l'Hellas entière vient se joindre un culte autochtone, hellénisé lui aussi. Les Sicules luttèrent peu contre les Grecs dont ils adoptèrent la langue et les mœurs. Après la prise de Trinakria par les Syracusains et la mort de leur chef Duketios, il n'y a plus guère d'indépendance sicule. Vainqueurs et vaincus se pénètrent. Une des expressions de l'influence des envahis sur les envahisseurs, c'est le culte local de Déméter et de Koré qui devient dans le Panthéon grec une des légendes de l'épopée souterraine des puissances telluriques. Au fur et à mesure que l'histoire s'avance, l'oracle de Delphes et l'Apollon pythien pâlisent. Les générations doriennes qui ont fondé les cités lointaines se sont éteintes. Les cultes locaux se redressent dans la liberté de tout leur ancien empire. Déméter, la Terre, la bonne Mère, née du sol et du sang sicule, demeurera dans l'évanouissement des divinités étrangères. La lutte contre le mahométisme se fera au nom de notre

mère la sainte Vierge, et dans les églises catholiques d'aujourd'hui, c'est encore la Madone qui siège sur tous les autels.

Dans cette croisade dorienne qui va du VIII<sup>e</sup> siècle aux guerres médiques qui terminent, en Sicile, le drame, et dont le sanctuaire de Delphes fut le centre et l'âme, abondent les légendes hardies et romanesques. On se croirait dans le monde aventureux et guerrier des Sagas ou des épopées chevaleresques du moyen âge. En 580, Sélinonte, fondée depuis peu est en lutte avec Egesta l'Elymienne et les Phéniciens de Carthage. Apollon est en danger. Pentathlos, Héraclide, prend la tête d'une croisade et accourt. Il est battu et tué. Les Elymiens étant inexpugnables, les survivants de l'expédition, dirigés par les fils du héros mort, Gorgos, Thestor, Epithersidas, battant en retraite, s'arrêtent aux îles Lipara, s'en emparent, s'y installent et en font le centre d'une guerre de course impitoyable contre le commerce tyrrhénien et les galères de Carthage. Ce sont les fameux corsaires de Lipara dont la constitution guerrière et communautaire fut, des siècles plus tard, étudiée par les utopistes stoïciens.

Le Sacré Collège pythien entend réparer cet échec. Une deuxième croisade cingle d'abord vers l'Afrique sous le commandement de Doriéus, fils d'Amaxandridas, évincé par son frère aîné Kléoménès du trône de Sparte, téméraire cadet de fortune volontairement voué à l'exil. Carthage trop voisine, la tentative échoue, mais Delphes est opiniâtre. Elle reprend à nouveau les projets de Pentathlos. Doriéus fait voile pour conquérir l'ouest de la

Sicile, dont Carthage tient les ports, le pays montagneux des Elymiens.

Historiquement, l'instant fut solennel. Car les Carthaginois, balayés de leurs repaires siciliens, c'était la première guerre punique perdue trois cents ans plus tôt, et les flottes grecques cernant Carthage, Rome n'aurait jamais connu Hannibal. L'Eryx et Panormos aux mains sémitiques au contraire c'était pour le commerce grec la perte de l'Occident méditerranéen et l'arrêt de ce menaçant élan de la colonisation doriennne. On croit généralement que le fait prépondérant des luttes contre Carthage, c'est la bataille d'Himéra, livrée, dit-on, le même jour que celle de Salamine. C'est une erreur. C'est la croisade de Doriéus qui décide des destinées doriennes et le nom de son chef est à cet égard étrangement symbolique.

Pour le bonheur de Carthage, l'expédition, qui devait venger l'échec de Pentathlos, subit le même sort.

Au lieu de marcher droit à l'Eryx, elle s'attarda à intervenir dans un différend entre Sybaris et Crotone. Elle se grossit, il est vrai, du concours du fameux Milon, l'hercule pythagoricien, et de Philippe, sorte de Roméo grec, banni de Crotone pour avoir aimé la fille de Télès, tyran de Sybaris l'ennemie. Mais ce renfort ne l'empêcha point, après les fils de Pentathlos, d'être, ainsi que Philippe, battu et tué. Le chef des débris de l'expédition, Euryléon, doublant les côtes de Sicile, fonda Herakléia, près de Selinous. Ce fut le seul résultat de tant d'efforts.

C'en est fini. Carthage triomphe. En vain la ville

de Gêla et ses tyrans essaient-ils de reprendre la tâche avortée, Télinès, Kléandros, Hippocratès constituent-ils à l'imitation de la métropole sémitique de fortes armées mercenaires. En vain Gélôn à Gêla puis à Syracuse, Thérôn à Akragas, nettoient-ils la mer des vaisseaux carthaginois, et sans chasser les Phéniciens de leurs stations algériennes, écrasent-ils à Himéra l'armée d'Hamilkar. En vain Timoleôn, Agathoclès et plus tard Pyrrhus tenteront-ils un dernier coup. Il faut attendre, car la réponse de l'Occident à la défaite de l'Eryx, ce sont les pleurs de Scipion devant l'incendie de Carthage.

### BIBLIOGRAPHIE

- FREEMANN. *History of Sicily.*  
HOLM. *Geschichte Siciliens.*  
E. RECLUS. *Géographie Universelle.*  
HOFFMANN. *Griechenland.*

MESSINE, TAORMINE ET MOLA

## MESSINE, TAORMINE ET MOLA

Les vapeurs du *Stromboli* sont depuis longtemps effacées sur la mer huileuse lorsque j'entrevois pour la deuxième fois l'admirable silhouette de la Calabre à l'entrée du détroit de Messine.

La large croupe des monts italiens enfle sa maternelle ampleur. La houle d'argent chante avec grâce. Sur notre droite, la plage sablonneuse et plate du Faro expire. Là-bas, château rocheux où clapote la vague, brume sombre dans la brume lumineuse du matin, Scylla légendaire pousse sans doute ses homériques grondements. « Elle a, dit l'Odyssée, douze griffes terribles et six cous d'une longueur démesurée ; à chacun d'eux est attachée une tête effrayante où paraît une triple rangée de dents serrées et nombreuses, séjour du noir trépas. Le milieu de son corps est plongé dans la vaste caverne ; mais en dehors de ce gouffre, elle avance ces têtes hideuses et, les promenant tout à l'entour de l'écueil, elle dévore les dauphins, les chiens de mer ; parfois elle engloutit les plus énormes des baleines que nourrit par milliers la gémissante Amphitrite... »

Ce rocher lointain a l'air beaucoup plus inno-

cent. Et je cherche en vain le torrentueux et noir Charybde.

Mais que vaut la géographie d'Homère ? Où vivaient les Cyclopes ? Qu'est-ce que les Loto-phages ? Et Circé ? Et les Lestrigons ? Et l'île d'Eolie ? La Thrinakrie, est-ce vraiment le pays des Sicules, ou des colons doriens ou ioniens venus plus tard ont-ils donné à ce nouveau séjour l'appellation familière de leurs rhapsodes, comme ils ont placé Ortygie la Crétoise près de Syracuse et d'Elide, fait ressusciter l'Alphée au bord où Aréthuse murmure ?

Regardons plutôt, la pointe du Faro doublée, le vaste et lunaire amphithéâtre au fond duquel dort trop solennellement Messine. Une ondée violente lessive le pont. Des brumes s'effilent devant nous. Il faisait un plus clair soleil quand, au mois d'avril, je saluai au passage cette même terre où je vais aborder maintenant. Dans le grincement des cabestans, le misérable port s'entrevoit, chargé de barques criardes et de canots où s'agite la race haïssable des portefaix.

Oh ! ce débarquement ! Nuée de voraces moustiques, les « jamais malade » fondent sur vous par centaines. Celui-ci te prend au collet, celui-là t'arrache valise et manteau, un autre te saisit à bras-le-corps. Des cris fous ! des gestes aliénés ! Marchez les poings ! Cinglez les cannes ! Langue que seule ces malheureux dégénérés comprendront ! Et puis l'exaspération nous prend, à la fin ! De rage, trois cents mètres durant, n'avons nous pas péniblement traîné nos valises plutôt que de souffrir qu'un de ces étranges sapajous y portât ses

mains jaunasses ? Et l'entrée au poste des douanes ! En pleine comédie italienne ! Un de mes amis, dont le pelotage de ses nippes par ces arabis a déjà fait mousser la colère, est assailli : — « Moussou ! Signor Francese ! Un' soldo ! » Il rue brusquement à travers la bande, et comme un des douaniers, la plume au chapeau ciré, avec son air drôle de Fortunio militaire, palpe les colis lui aussi, mais par fonction, cette fois, dans sa fureur encore sévissante, il empoigne rudement le galonné maraud et d'un revers l'aplatit au mur. Oh ! les douaniers siciliens ont le respect des muscles ! L'endolori s'ébroue un peu et, Mascarille accoutumé aux coups de pied au derrière, s'incline avec respect. L'autre de mes amis, la pipe aux dents, disparaît dans l'odorant cyrrhus d'un excellent obourg natal. « — Avez-vous du tabac ? » demande le fiscal. « — Moi ? » répond l'autre en tirant sur son brûlot et en ajoutant à son défi l'insolence d'un fin sourire, — *je ne fume pas !* » Du coup le poste entier se prosterne, et nous sortons au milieu du silence et de la considération générale. « — Vrai ! dois-je murmurer, la Sicile serait-elle patrie d'Offenbach ? »

Nous flânon sur les rues à grandes dalles encombrées de pouilleux marmots et de femmes flétries. Des cochers claquant du fouet nous persécutent. Des vieillards au nez crochu, au derme pelure d'orange ridée se retournent avec curiosité. De vastes beautés poitraillardes se penchent. D'ignobles mendiants sommeillent. Au milieu d'un grand marché de bœufs roux passent les lamentables spécimens de la force armée, visages fiévreux, simiesques, arabisants, sémitisants

suant peur et paresse sous leur capote. Et, à chaque pas, c'est une exclamation ! Nous nous poussons du coude. — Tiens ! voilà Rothschild ! — Ah ça ! tous les Shylocks de la terre ont donc immigré. Oh ! ils n'ont plus la crasseuse houppelande et le bonnet révélateur, leurs cols sont tout anglais, leurs pommeaux de canne rappellent le souvenir glorieux des antiques tambours-majors, mais le nez qui fouille le ricanement, la lippe énorme et grimaçante, les yeux ronds et hagards, les oreilles en éventail tout cela n'a pas changé. Le mercanti, le levantin, la race des pillards d'argent qui ont pour patrie que l'endroit où l'on vole, nous salue désagréablement à l'entrée sur cette terre qui n'est pas une patrie, car ces gens-là n'ont pas de patrie ou plutôt leur patrie est au sud, là-bas vers les Syrtes antiques et Carthage, dans cette Afrique étrangère, et comme les Byzantins de Constantinople ne méritent d'autre sollicitude que celle d'un balayage au Bosphore, ces Africains pourraient repasser la mer et rentrer chez eux.

Il n'y a point de vestiges sérieux d'art à Messine. Elle n'a jamais pu se soustraire à la mancenillante promiscuité humaine dont seuls ses commerçants ont profité. Punique dès ses débuts, grécisée juste assez pour que cela fut utile aux trafiquants du monde méditerranéen, pour lesquels il était aussi utile alors d'être Grec qu'il peut leur être profitable maintenant de se dire Italiens ou Français, Messine n'a pas eu d'autre destinée que celle de l'enrichissement commercial. Au XII<sup>e</sup>, au XVI<sup>e</sup> siècles, on put croire que l'infiltration normande ou la suzeraineté espagnole l'avaient sauvée, mais

comme pour Athènes dans l'antiquité, comme pour Florence au moyen âge, forte, puissante et riche, elle devait périr par le dedans ; et les discussions entre les nobles et les démocrates, les Merli et les Malvizzi préparèrent la chute de sa liberté et de sa richesse même.

. . .

Nous voici roulant à la petite vitesse d'un bon chemin de fer poussif vers Taormina, l'antique Tauromenion. Les ondées n'ont pas cessé. La grêle bat furieusement les vitres, traîne sur les plantations sombres et parfumées des orangers et se perd sur la mer satinée, mousseuse et lointaine. Mais à la fin, un beau soleil rieur repousse la claquetante avalanche. Les limoniers, les orangers, les grenadiers alternent en vergers épais à l'ombre desquels la terre labourée et grasse a gardé la marque luisante des bêches et des socs. Des maisons par endroit émergent. La brise mouillée, la vapeur du soleil en buées douces apportent d'exquises et douces odeurs poivrées. Et seul le spectacle désagréable des hideux cactus qui balancent l'épaisse galette de leur feuillage et des hargneux aloès homicidement aigus et rigides trouble le rêve adouci de ce capiteux moment.

Giardini ! L'ondée reprend, drue et insultante. Taormina est là-haut à cent vingt mètres dans le roc. C'est sous l'aveugle obscurité d'une capote de cabriolet que nous gravissons cinq kilomètres de montée en lacet. A l'entrée de ce qu'on appelle prétentieusement la Ville, collection de mesures douteuses, un préposé prélève la taxe. Nous ne

pouvons plus voir apparaître l'horrible, l'informe bonnet à visière des fonctionnaires italiens, sans pressentir l'inévitable interpellation : « *Una lira, signor!* » Aux côtés de tout chef-d'œuvre, préposé d'un tourniquet grinçant, annonceur d'un boniment monotone, c'est toujours lui.

Le temps s'est éclairci. De gais nuages vont à la voile là-haut. Nous pourrons toute l'après-midi durant paresser dans le Théâtre, avec devant nous l'harmonie du Ciel et de la Mer.

..

La nuit. Là-bas, sous le mont casqué de ses murailles et de ses tours, la cité sarrazine allume ses feux et fait tinter l'appel fêlé d'une cloche. La mer reluit comme un métal qui rêve. Dans Giardini et plus loin vers le cap Schiso, des lumières sous l'averse laiteuse de la lune souriante. Au fond, les contreforts de l'Etna, derrière le vallon de l'Alcantara et la côte écueillée fuyant vers Catane. Au-dessus, quelques passementeries éteintes que laissa traîner derrière lui le vieux soleil. Et poussés par la brise de l'Ouest, des cavalcades de nuées traînantes franchissant les crêtes du volcan, effilochant sur ses pentes, les draperies de leurs brouillards, gagnent la pleine mer où luit le mirage éblouissant du ciel lunaire.

Sur la terrasse où pendent les grappes robustes d'une treille, la soirée palpite doucement. La paresse berceuse des grands fauteuils se double au plaisir du paysage étincelant. La mer incertaine bruisse très loin sous les falaises. Voilée d'une mate et confuse clarté d'étain, elle grouille de lueurs.

D'étranges travaux semblent s'agiter sous le mystère de son crépuscule souterrain. C'est Hephaïstos et les Cyclopes qui forgent dans les antres sous les récifs au pied de l'Etna. Et là-haut des cyrrhus curieux, largement éclatants de lune, se penchent sur le problème de cette mer laiteuse. Leur caravane nacrée, lumineuse, couleur de perle et d'armures, étend un bleu mauve et transparent comme une onde, sur le noir ciel impénétrablement larmé d'étoiles. Vois, le bois sombre qui s'avance au delà des dernières lueurs de Giardini, c'est sur ce promotoire, le cap Schiso, que les premiers colons grecs, sous Théoklès, leur chef, débarqués de Chalkis en 735, fondèrent Naxos.

Quelques marchands phéniciens y avaient déjà, sans doute, installé un comptoir d'échanges. Les nouveaux venus prirent leur place. Nous verrons, à chaque témoignage des ruines antiques, apparaître chaque fois ce même souvenir. Aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, la Grèce chasse Tyr et Sidon des côtes sicules comme elle l'a déjà expulsée de la mer Egée. Et en même temps, protagoniste redoutable et nouveau du Sémitisme, Carthage surgit. Au VII<sup>e</sup> siècle, les anciens comptoirs tyriens qui ont pu échapper à la hardiesse conquérante des Grecs deviennent carthaginois. En 654, Ebusus, l'Ivisa des Baléares, plus tard Panormos, la Palerme d'aujourd'hui, Solous sa voisine, Motya à l'ouest, aux pieds du mont Eryx, sont de puissants points d'appui pour les flottes de la trafiquante cité.

Mais la colonisation grecque, si différente des procédés phéniciens ou carthaginois, est irrésistible. Que firent les Chalcidiens qui débarquèrent

ici ? Non seulement ils élevèrent, dans cette plaine dormante de lune, un temple à Apollon Archégètes, guide des migrations et montreur des sentiers de la mer ; de ce dieu guerrier, sauveur, héroïque et toujours jeune, ils firent le patron de toute la Grèce sicilienne et l'ennemi du syrien Moloch, mais aussitôt, ils organisèrent un État et appelèrent pour en être les citoyens, les habitants du pays eux-mêmes, les Sicules, Aryens comme eux et de la souche italote. Les Phéniciens trafiquants n'avaient fondé que des comptoirs. Ils se gardaient de mêler leur sang à celui des Grecs de l'intérieur. Acheter, revendre et exploiter, voilà tout. Mais ils sont d'une autre race que les Grecs et les Sicules. Ils peuvent infiniment échanger ou piller, ils ne peuvent pas fonder avec ces étrangers une alliance stable, un État. A peine les Grecs au contraire ont-ils touché le sol sicule que des États surgissent. Grecs et Sicules sont cousins. Leurs croisements seront illustres. Et puis le sens colonial est autre. Le Sémite, cosmopolite, commerce. L'Aryen conquiert, s'attache au sol, fonde une patrie. Naxos n'est qu'un débarquement. C'est pourtant l'aurore d'une Nouvelle Grèce.

On a comparé la colonisation grecque à l'expansion de l'Europe par delà l'Atlantique au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècles. La Sicile, a-t-on dit, fut l'Amérique de la Grèce. Toutes proportions gardées, cela est vrai. Les procédés sont identiques. La société anglo-saxonne comme la société espagnole se sont transportées tout entières sur un terrain nouveau. Des États se sont fondés là aussi.

Leur brillant avenir ne semble pas menacé

des maux qui ont rendu éphémère la destinée de cette nouvelle Grèce. Mais qui sait pourtant ? Naxos, le Philadelphie de la Sicile antique, n'est-il pas l'image de ce que deviendront toutes ses cités ? Que reste-t-il de ce qui éveillait au VI<sup>e</sup> siècle l'admiration du monde méditerranéen ? Quelques vestiges de murailles, là-bas, dans les plantations de citronniers. Pourquoi ? Parce que Naxos voulut être trop grande et que, plante de terre chaude, elle périt dès qu'on l'attaqua. Trop riche et trop orgueilleuse, mercenaire comme Carthage, puissance de parvenu fondée sur l'instable argent, elle s'évanouit dès que la race dure des Chalcidiens qui l'avaient fondée se fut noyée sous les immigrations cosmopolites. Tauromenion, où nous sommes, la remplaça. Des Grecs dégénérés et mercantiles se sauvèrent sur ce roc hautain et facile à défendre, et les banques de Taormine lui conservèrent l'existence. On a, récemment encore, découvert des inscriptions contenant les bilans des banquiers Pausanias et Zotikos. Qui sait si la destinée des cités américaines trop hâtives n'est pas de succomber à quelque invasion de barbares, ou, fortune d'argent, d'être soumise un jour à la ruine ? Au VI<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup> siècles, les Grecs de Syracuse ou d'Akragas ne parlaient qu'avec une insolence méprisante d'Athènes qui demeurait comme Sparte une bourgade assez modeste. Ainsi font les Américains pour la vieille Europe. Et pourtant le Parthénon est là, impérissable, le souvenir du cycle des poètes attiques murmure sur nos lèvres, tandis que les temples de Sicile sont couchés dans l'oubli et que, si nous savons qu'elle fut le pays des riches et

des spéculateurs, il n'y eut pas plus d'art sicilien qu'il n'y a d'art américain.

Le peuple de Naxos, peuple de marchands, a donc quitté la plaine pour les contreforts de Tauromenion. Et dans la plaine, personne n'est resté. On ne voit pas, comme dans nos pays occidentaux, les maisons des paysans isolées ponctuer gaiement de leur toit d'ardoises ou de tuiles le vert éclatant des campagnes. La Ferme n'existe pas. Ce sont des plébéiens sortis des villes perchées comme Taormina sur la montagne, qui vont faucher, semer, labourer l'immense horizon où pas un clocher, pas une chaumière, n'interrompent le désert des champs.

Peut-être que voilà le secret de leur destinée éphémères, à ces villes trop hâtives, trop grandes, trop belles. Leur beauté trompe. Leur parfum capiteux empoisonne. Avec le plaisir, elles apportent la mort. En dépeuplant les campagnes, en privant les hommes du contact journalier avec la nature, pour les soumettre au polissage énervant des rivalités urbaines et à la cupidité criminelle du mercantilisme, elles devaient affaiblir les réserves humaines, épuiser le terroir, frapper de mort la nationalité. Dès que la Sicile n'eut plus, dispersées dans ses forêts, les cabanes de ses agriculteurs et de ses pâtres, perpétuant une race forte, loin de tout contact malsain, elle devait se réduire au grouillement misérable des plèbes de ses petites villes mortes et préparer une éternelle pâture d'esclaves à l'appétit des conquérants.

L'après-dînée, douce et fraîche, est surprenante pour une journée d'été. La voûte d'entrée du

théâtre, avec ses larges briques romaines, résonne. Nous voici dans l'orchestre, Mais le monument lui-même n'attire pas encore notre curiosité. Par delà la scène mutilée, se devine un horizon immense. Nous gravissons rapidement les degrés jusqu'à la galerie supérieure...

Combien de temps avons-nous contemplé la côte infiniment fuyante vers Catane, l'Etna barré d'ondoyantes nuées, la mer infinie et les montagnes dorées de la Calabre ? Le soleil déclinant agrandit la taille des ombres, et plus le soir s'étend, plus le spectacle se fait admirable. Oui, le panorama, le « point de vue » où l'on se borne à monter haut pour voir plus loin, est ordinairement haïssable, mais ici, quelle merveille ! A nos pieds, rentrante et renflée de coteaux et de ravins, la côte, mousseuse d'écume, tourne, allongeant tout à coup le cap Schiso, où traîne une nuée bleuâtre, puis à nouveau la mer échancre le sol, mordant à pleine houle les contreforts violets de l'Etna. Les assises successives du géant s'éloignent et s'évanouissent dans les lointains où la chute du soleil rosit l'indécision lumineuse. En face la mer, l'Okéanos qui ouvre, luisante, ridée d'ondojements qui barrent l'immensité, l'espace entier de la mer Ionienne.

La Calabre, qu'ensanglante le mourant soleil, paraît, à vingt-cinq kilomètres de nous, à la fois toute petite et toute proche, et l'on dirait que, touchant la Sicile vers Messine et Reggio, elle ouvre les bras d'un golfe à l'Océan énorme engouffrant ses eaux.

Avec la nuit venante, les tonalités s'affinent. La

mer trouble et profonde exhale une vapeur mauve où passent des luisants d'étain. Des reflets doucement carminés flottent comme les traces d'un carnage. L'horizon s'assombrit de bleus tendres et d'indigos entre lesquels scintille un poudrolement éclatant, livide, verdâtre, ton de vieille soierie azur comme Véronèse en suspend au fond de ses ciels.

De ces paysages, j'en pourrais décrire cent. Combien en savourai-je dans cette trop courte après-midi ? En voici un admirable ! A peine apparu, aussitôt quelque autre lui succède. En deux heures plus de cent visions se déroulent, toutes indescriptibles : tantôt c'était par un coin bleu, radieux et clair, l'Etna libre, puis une chevauchée gambadeuse de nuages fous, puis un fauve rideau de brumes, puis autre chose, puis autre chose, puis autre chose encore, combinaisons papillotantes d'inlassable kaléidoscope, drame incessant de la terre et du ciel.

Je commence à saisir pourquoi, ô Grecs, maîtres profonds, sublimes artistes, vous avez en cet endroit abrupt, sur l'extrémité hardie d'un roc, en face d'un paysage vivant, ouvert la scène d'un théâtre.

Etaient-ce les péripéties d'une fable, l'assoiffement de l'angoisse, le papillement des curiosités, l'intrigue scénique qui forma, aux beaux temps où vous eûtes un drame, l'objet même de cette solennité publique ? Etaient-ce le décor en carton, la richesse des costumes, le nombre des figurants, la nudité étudiée des femmes ? Non, l'envergure des sentiments qui se mouvaient sur vos âmes était autrement vaste que les tressaillements de ces petites vanités. Sous le front bas du proskenion, les acteurs, de taille énorme, montés sur les cothurnes, coiffés

d'un masque immobile, psalmodiaient le récitatif de leurs joies et de leurs douleurs. Marionnettes, petites marionnettes, c'était le rien du tout de l'individu dans l'Univers infini. Car, au delà de leur silhouette brillaient les flots, la fuite des côtes, l'horizon, tout le ciel. Car devant eux bruissait au rythme mélodique des flûtes et des cithares le chant et la danse du Chœur. Il allait se divisant en parodes, en épodes, en strophes, en antistrophes, faisant au premier plan une constante rumeur de foule. Et les héros emprisonnés entre le chant du Chœur et l'immensité du Paysage n'étaient plus que des traits d'union à peine sensibles, des accents, jetés, une ponctuation vivante entre la Nature et l'Humanité.

Oui, tels étaient les mots, les termes, le verbe du dialogue sacré : les malheurs d'Œdipe, les fureurs d'Oreste, les lamentations des Suppliantes ne parlaient pas. L'Anecdote était inconnue. Œdipe, Clytemnestre, Oreste, n'étaient que des accidents.

Le véritable drame perpétuellement se transformait. Selon l'âme évocatrice du paysage, le soleil, les nuées, les trainées d'ombre sur la campagne et la mer, les éblouissements d'onde, et les sépulchres de nuit, le sens du chœur, les déclamations, le chant de l'orchestre se mariaient dans une harmonie qui changeait chaque fois avec l'Univers changeant. Ici, le même texte aurait pu se jouer hier et demain. Ce n'était pas le même drame. L'Humanité qui criait son âme devait ou ne devait pas rencontrer d'échos. La Nature aveugle et fantasque répondait en silence par le langage des décors aux passionnantes supplications des chan-

teurs. Tantôt elle semblait dire oui, tantôt à la même question, elle jetait tout à coup la tristesse d'un deuil. Et ces coïncidences étranges, cette lutte incertaine, ce combat, sans cesse renouvelé, cette harmonie variable et qu'on eût dit improvisée comme elle passait, formidablement spontanée, par dessus les phrases des acteurs !

Cette admiration pour les Grecs de la grande époque, du v<sup>e</sup> siècle, doit logiquement s'accompagner d'un dégoût profond pour leur descendance bientôt dégénérée en commerce et en lucre, et pour leurs neveux, les Romains. Ce qui subsiste de la scène et les deux ailes en briques avec leurs terrasses dallées qui aux spectateurs d'en bas, des premières places, devaient dérober tout paysage, atteste particulièrement ce triste état. Les théâtres vraiment antiques regardaient librement l'horizon et le ciel. L'époque romaine nous a légué au contraire des salles de jeux fermées comme les nôtres, sortes de prisons où rien du paysage ne se devine et qu'on peut installer partout. A Athènes l'Odéon d'Hérode Atticus, usine noircie, haute bâtisse horrible, fait contraste avec le blond et marmoreen théâtre de Dionysios, déjà romanisé pourtant. Mais ici où toute la beauté est dans la perspective magique du ciel et de la mer, l'emprisonnement dans de hautes murailles est d'une toute spéciale absurdité. Fallait-il qu'ils aient oublié, devaient-ils être descendus dans la bassesse, pour ne plus saisir les naturelles beautés qui avaient fait choisir à leurs ancêtres le site exquis dont, en volontaires aveugles, ils négligeaient maintenant le spectacle ?

On dirait qu'on peut mesurer les destinées de la Sicile à l'altitude de ses bourgs. Naxos était dans la plaine. Tauromenion monte à deux cents mètres dans le roc et le déclin des colonies grecques commence. Le monde romano-byzantin chancelle, Sarrazins et barbares se succèdent. Taormina ne se contente plus de son château dressé à près de quatre cents mètres de la mer. C'est le rocher de Mola, haut de plus de six cents mètres, qui devient citadelle.

Nous sommes montés à Mola par un chemin pierreux et tournant où, sans les aloès et les cactus, nous pouvions penser à quelque côte ardennaise de la fin d'août. Au château un Sarrazin, pâle, brun et maigre, aux yeux aigus, aux traits fins, aux cheveux et à la barbe crespelés et luisants, nous guida, agité, loquace, simiesque. Ce tenancier de petite auberge, Guillaume II ne l'avait-il pas honoré en honorant son vin d'une rasade? C'était un événement qu'attestait le registre des étrangers, toujours ouvert à cette page. La chaleur torturante rendait exquise la petite chambre barbouillée à la chaux où pendait l'inévitable carte de l'Erythrée et les portraits de Baratiéri et de la Bormida.

Si on peut juger de la mentalité des voyageurs par les notes qu'ils inscrivent sur les livres des hôtels, on doit avouer qu'elle est plutôt médiocre. Tantôt ce sont de bonnes âmes préoccupées de donner à leur hôte un certificat de leur satisfaction et qui vantent « l'excellence de son service et son accueillante urbanité ». Les Anglais, concis, mettent : *very satisfied*. Tantôt ce sont des exclamations particulièrement béates, par exemple à Mola, sur le

bonheur « d'être à deux », signées : « M. Dusausoy et son *Hélène* » ; tantôt aussi, et les Allemands sous ce rapport sont vraiment terribles, c'est un attendrissement enfantin sur la nature. *Wie schön!* voit-on à toutes les pages. Ce ne sont qu'admira-tions énormes, géantes et plates. Le roucoulement palombien des *misses* lui-même est dépassé. « Le ciel est bleu, la mer est belle ». Lied sentimental et touchant parfois avec sa pointe de mélancolie panthéiste. Dans cette indigence universelle qui donne une idée assez piètre de ceux qui ont les moyens de voyager, j'ai souvenir à peine de deux ou trois inscriptions. L'une à Amalfi. J'en ai perdu le texte assez drôle, déboires d'un groupe de voyageurs français dont la gaminerie de collégiens lâchés en vacances s'accroissait délicieusement du solennel voisinage de Gabriele d'Annunzio. La baie d'Amalfi est exquise. D'Annunzio s'écriait avec une signature matamoresque : « *O mare, mare, mare, mare!* » Il est vrai qu'en dessous, un voyageur agacé avait traduit : — Que d'eau, que d'eau, que d'eau, que d'eau ! — A Taormine, sir Charles Dilke, démarquant le fort peu anglo-saxon Adoré Floupette, soupirait :

Je voudrais n'être qu'un gaga  
Et qu'auprès de Taormina  
Mon âme en panne naviguât  
Sur une fleur de seringat.

Et à Mola, sur le même rythme, on lisait aussi, à côté d'un sonnet dû à un jeune démocrate chrétien bruxellois, *Ad altiora!* — en guise de suite :

C'est en arrivant à Mola  
Que la chaleur nous immola.

Et d'une autre écriture, en-dessous :

Mais en rentrant à Taormine  
Nous avions une fichue mine.

... Ah ! les bonnes gâtés d'insoucians, la bride sur le cou, les savoureux bonheurs de la Fantaisie ! Ah ! figure amie, douce compagne du voyage, qui illustres de ton sourire les textes quotidiens de la Vie, ah ! Fantaisie, ne peux-tu vraiment apparaître et régner en maîtresse autrement que si, débarrassés des entraves et des soucis de la Société entre les règles de laquelle nous nous mouvons, s'entr'ouvre l'horizon des vacances, des aventures et de la liberté !..

... Donc un Sarrazin volubile et pantomimesque nous accompagnait. Après nous avoir fatigué de la description du panorama qui, vu de si haut, perdait tout aspect humain, mes deux amis ayant fui, je me trouvai en tête à tête avec l'homme dans le recoin surplombant d'une tourelle ruinée. Au-dessous, le roc, deux cents mètres durant, descendait à pic. En contre-bas, sur un coteau, remontaient des vignes. Des vigneronns allaient et venaient entre les échaldas, et l'écho précis de leurs voix montait avec une netteté sonore.

— « Voyez, s'écria le Sicilien, le velours râpé des vignes. Elles meurent. Il y a deux ans, ce coteau était encore cultivé tout entier. Aujourd'hui qu'en reste-t-il ? La maladie nous les prend les unes après les autres... Mais, reprit-il presque aussitôt, moi aussi je suis vigneron. Puis-je vous demander un service, pour moi ?... »

— « Certes, répondis-je, si je puis... »

Le Sicilien se baissa, parlant à voix basse comme s'il craignait une surprise :

— « Dites-moi le remède... » souffla-t-il.

— « Le remède ? Quel remède ? »

— « Eh ! ne faites pas l'innocent ! Vous autres, Français, vous êtes tous les mêmes ! Vos vignes sont guéries, n'est-ce pas ? Dites-moi donc le remède ! »

J'essayai de lui faire comprendre que, quoique parlant français, je n'étais nullement vigneron. Mais c'était une chose qui lui semblait invraisemblable. « Le meilleur vin vient de France, on en boit dans le monde entier. Vous en vivez et vous ne savez rien ? Allons donc ! »

Il me restait pour le calmer de lui promettre à ma rentrée de lui envoyer une formule médicatoire. Cela parut le satisfaire.

— « Triste pays, s'exclama-t-il aussitôt, triste pays que la Sicile ! Et quel gouvernement ! quelle insouciance, quel laisser aller, quelle faiblesse ?... Savez-vous, ajouta-t-il avec une ardeur soudaine, la raison du mal dont nous souffrons, et notamment de la perte des vignes ?... Non ! Eh bien ! c'est, appuya-t-il lentement, la suppression de la peine de mort ! »

— « De la peine de mort ? » fis-je, absolument ahuri.

— « Oui, de la peine de mort ! » Et comme il croyait à mon air abasourdi que je ne le comprenais pas, il fit de la main un geste significatif vers la gorge et dit : « *Couic !* »

— « Comment est-ce possible ? » demandai-je, pressentant quelque chose d'ingénieux et d'intéressant.

— « Comment ?... » Et je lus dans ses yeux une profonde, une condescendante pitié, — « *ma, Signor !* poursuivit-il dans son patois à moitié arabe, à moitié italien, difficilement déchiffrable, voyez ! écoutez ! comprenez ! Nous sommes tous différents, ennemis, sans cohésion ! Chacun voudrait être le maître du Monde et nous ne sommes rien du tout. Moi, tenez, je déteste nos voisins ; les gens de Messine, passe encore, ce sont d'assez braves fainéants, mais allez voir à Catane ? Oui, hé bien, je vous donne un conseil. Gare à la fausse monnaie ! Tous ceux de Catane sont des faussaires ! *Mala gente !* Vous irez à Palerme ! Gare à ces coquins, ce sont de fières brutes, tout en orgueil ! *Mala gente !* Pourquoi tout cela ? Parce que nous n'avons plus les chaînes de fer de l'autorité ; autrefois, la terreur pénale nous tenait ensemble. Aujourd'hui tout se corrompt et se désorganise. Plus de respect ! Plus de respect ! Et sans respect, nous qui nous querellons de province à province, d'homme à homme, comment voulez-vous que nous tenions ensemble ? Et on grâcie les condamnés. Plus de peine de mort, plus de retenue de rien ! Là où il n'y a pas de sang, là où il n'y a pas la mort, c'est de la pénalité pour rire. On va en prison comme à l'auberge, en riant et en comptant les jours sur ses doigts. Le sang ! il faut du sang ! Mes enfants, de quoi auraient-ils peur ? Autrefois, il y avait l'exemple. J'aurais pu les prendre par la main, les mener sur la place publique. Là il y avait une estrade et sur elle celui qui tient tout l'Etat ensemble : l'Exécuteur. Et pas de guillotine. Non, la Hache ou le Glaive. Et surtout, l'éclair d'acier

rayant l'air, la tête saisie aux cheveux et tendue toute dégouttante de sang vers le salutaire effroi du Peuple ! Ah ! la Hache, ah ! le Glaive ! dès que vous avez disparu en Sicile, il n'y a plus eu ni Etat, ni Gouvernement, ni richesse, ni vignes ! »

L'homme pâle, blême, s'était animé d'effrayante façon. Il paraissait transporté d'un éloquent délire. Dans l'abîme au-dessous, les vigneronns chantaient :

Et je me pris à songer que ce dansant et simiesque Sarrazin, tout en interjections, frôlant une des plus terribles questions qui se posent à l'âme inquiète des hommes et des sociétés, venait, sans le savoir, de paraphraser l'admirable péroraison de Joseph de Maistre dans son dialogue du *Bourreau* :

... « Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertit qu'on a besoin de lui. Il part. Il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège ; il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras ; alors il se fait un silence horrible et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache, il la porte sur une roue. Les membres fracassés s'enlacent dans les rayons. La tête pend. Les cheveux se hérissent et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini. Le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit ; il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi. » Il descend. Il tend sa main

souillée de sang et la Justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table et il mange, au lit ensuite et il dort...

... « Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'Exécuteur. Il est l'horreur et le lien de toute association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible, dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles, « car Jéhovah est le maître des deux pôles et sur eux il fait tourner le monde ...»

L'ETNA

## L'ETNA

Délaissant Catane, grande ville jésuite, nous sommes montés vers Nicolosi. Journée pure et claire. L'Etna nous sera bienveillant, dit-on. Il soulève sur l'horizon sa masse informe de grand coteau. Les volcans sont représentés d'habitude sous la forme géométrique d'un cône, manière de « parfum du sérail » tortillant sa fumerolle. Le Vésuve est le type parfait de ces cornets à dragées, dragées d'une digestion dangereuse, dit-on. L'Etna est plus original. A peine une vapeur blanchâtre, sorte de buée suspendue, nuage léger, toujours planant au sommet, peut-elle révéler le souffle infernal.

Nous montons au trot d'un bon cheval. Des deux côtés de la route, bouquets follets dépassant les murs croulants, les orangers, les citronniers, balancent les boulets verts de leurs fruits ; les grenadiers, les sorbiers, les vignes, se mêlent, et les figuiers paternels étendent la solennité luisante de leurs rameaux. Dans cette lave encore neuve, avec une éperdue précocité, poussent toutes plantes. Une effluve d'épices brûlées, à travers les cheveux gris des oliviers, une chaude odeur de pâtisserie.

vent, la nuit s'accroît, infiniment tragique, et des lueurs lunaires filtrent déjà dans la déroute obscure des nuées lorsque, à près de 3,000 mètres, nous atteignons notre gîte, la *Casa Etnea*.

..

Bon Dieu, que ce souper fut grelottant ! L'inévitable *pollo*, infortuné volatile dont le décès ne pouvait être attribué qu'à une phtisie précoce, alternait avec un saucisson dont l'odeur impudente attestait la décrépitude d'un âge avancé. Le pain était sicilien, c'est-à-dire fétide et compact, et le vin, blanc ou rouge, vitriolait fâcheusement les muqueuses. Seule, une admirable pastèque, due à la magnificence du *guido*, étalait sa chair candide, aqueuse et rose, qu'avivait le sombre bronze vert de son écorce... C'est ainsi que je soupai d'un nombre très satisfaisant de tranches de pastèque, en battant la semelle sur un carreau de terre nue, dans une salle basse et suant les rhumatismes. Ce maigre repas terminé, nous sortîmes pour faire curieusement le tour de la cabane. Déjà, dans la salle voisine, les muletiers gisaient à terre roulés dans des capes. Un jeune Autrichien et son guide ronflaient, et le nôtre seul, accroupi dans un coin, caressant amoureusement nos bouteilles délaissées, roulait des yeux attendris par une vague ivresse. Nous enjambâmes cette scène de massacre. Une chandelle pleurante mourait dans un coin.

L'obscurité reluisait claire et bleue. Au premier plan, le monte Frumento dressait son arête aiguë et noire. Au-dessus de nous éclatait la lune, couvrant de ses lueurs diffuses les pentes du cratère.

Et tout au fond du ciel, à l'endroit d'où nous avons surgi venant des terres basses, coulait un étrange fleuve rayonnant de nuées lumineuses. On eût dit des banquises immobiles et des icebergs en marche, une débâcle fantastique et polaire que rendait plus émouvante le silence profond.

Rien n'est plus beau que le silence. Mais le silence est rare et changeant. Dans nos campagnes cultivées, l'aboi des chiens de ferme, les bêlements des troupeaux, le bruissement des moissons, animent d'un dialogue perpétuel les retraites les plus paisibles. Dans les forêts où le silence est déjà plus solennel, habite la tribu babillarde et joyeuse des oiseaux chanteurs. La pleine mer vomit l'écumante rumeur des flots. La steppe, le désert même, ont leurs voix. Seules, les nuits éternelles du pôle et les cîmes glacées des hautes montagnes, connaissent l'absolu Silence.

Frère de la mort, face lugubre, ombre qui passe un doigt sur la bouche, ton regard même est vide et tes gestes sont mous. Frère du Remords, le froid regret de la prière traverse à peine d'un rais de lune ton ciel de glace et de nuit. Image de Dieu, flambeau d'éternité, Irréparable, à toi vont les grands élans des âmes à qui les paroles ne sont plus rien. Face d'Absolu, Dompteur du Temps et des bruyantes vanités, nous sentons monter en ta présence l'âme religieuse qui nous habite. Soulevant l'égoïsme indifférent, la sépulture blanchie où nous enferme la vie des villes, voici qu'elle surgit, délivrée, poussant un long soupir, et que, face à la belle nuit polaire, des larmes dans ces yeux qui jamais n'ont pleuré, elle respire avec le

vent faible, solitaire et nu des espaces, un silence virginal de paradis.

\*  
\*  
\*

Pelotonné dans le cadre de bois de ma couche, grelottant sous mes couvertures, j'appelai en vain le sommeil. Par instant un bienveillant cauchemar m'enlevait la réalité des choses pour y substituer ses kaléidoscopiques fantômes. Puis l'insomnie aiguillonnait à nouveau les instants. Trois heures ! On frappe ! C'est l'aube des condamnés à mort et aussi des excursionnistes vertueux qui vont voir sur l'Etna se lever l'aurore.

Nous sortîmes en trébuchant dans la nuit déjà pâle. Décidément la pastèque de la veille sollicitait par trop mon attention. Ne poussa-t-elle pas l'inconvenance jusqu'à m'obliger bientôt, mal des montagnes ou autre chose, à une série d'arrêts libérateurs. C'est troublé par cet exercice bizarre que, glissant dans la cendre, j'atteignis le sommet.

Autour de nous régnait une lueur de limbes. Le vent rauque et vif arrachait par touffes les vapeurs exhalées du sol. Nous fîmes quelques pas encore. L'immense cratère apparut. Une haleine sulfureuse, âcre et prenant à la gorge, montait en bruisant de noires profondeurs. Les pentes reluisaient d'une transparente couleur de pourriture. Au fond gisaient quelques rouges lueurs. Les volutes vaporeuses saisies par le vent au sortir de la grande bouche d'ombre, se tordaient, tourbillonnaient et dévalaient en déroute vers la mer.

Nous cotoyâmes quelque temps la fumante berge, puis, parvenus au nord-est de la cuve énorme, nous attendîmes le soleil.

J'ai toujours entendu célébrer avec lyrisme les levers de soleil sur les hauts sommets. Suis-je un garçon mal partagé par Notre-Dame la Chance ? Jamais je n'y ai réussi. Les levers de soleil m'ont toujours été moroses. Ainsi sur l'Etna en fut-il.

Sous nos pieds, une invasion de nuées défilait lentement, étalait ses ondes grisâtres et mauves vers l'indécise lueur où, loin sur la mer Ionienne, on sentait germer le soleil. Par moments elle se divisait, laissant filtrer des rais étincelants qui frappaient de lueurs la chevauchée fantastique du ciel. Mais les moutonnantes visions ne cessèrent de dérober les plaines siciliennes et la mer, et seul le disque sanglant émergeant sur cet horizon confus, jeta la rouge horreur de ses clartés sur l'horizon hivernal des nuages nacrés et neigeux. Longtemps nous demeurâmes charmés et confondus par le vaste spectacle de ces immensités glaciaires où semblaient palpiter des eaux, des monstres vivre et des navires voguer à toutes voiles, longtemps nous demeurâmes dans la vaine attente de la terre invisible, puis jetant un regard sur ce torrent nuageux qui accrochait à plus de mille mètres sous nos pieds les premiers étages des forêts septentrionales, nous reprîmes lentement le chemin de la cabane.

..

Avec, aux dents, une infecte pipe d'un sou, achetée à Nicolosi, et qui brûle un tabac plus odieux encore, je redescends, le dernier de la caravane, mariant des souvenirs aux volutes bleues et puantes du fourneau. Devant nous, le Val del

Bove, ancien cratère de l'Etna, plonge fantastiquement. Le spectacle est admirable. Des buées vaporeuses ondulent sur le reflet scintillant de la mer lointaine. Sous nos pieds s'effondrent les pics aigus, les parois raidis, les capricieux enrochements d'une effrayante nudité lunaire. Au fond resplendit la gaie verdure. Ce semblent de vastes prairies, ce sont peut-être de lointaines forêts. La fumée bleue de ma pipe se penche et semble dire : « Si on tombait, quelle chute ! » Et pendant que mon cahotant mulet redescend vers la casa del Bosco, je me dis : « Ainsi périt Empédoklès. » Je revois la scène : il s'était aventuré sans doute dans certain petit vallon que je connais bien et qui bouillonne de vapeur. Un bruit central, continu, tumultueux, ardent, l'attirait. Il voulait voir ce qui dansait dans la cheminée du cratère une si étrange sarabande. Et il descendit dans la vapeur. Là, moins heureux que nous ne l'avions été, un coup de vent libérateur, dressant les brumes, ne lui montra pas sous ses pieds la bruissante ouverture soudain agrandie, et là où, pleins d'une subite horreur, nous pûmes nous reculer en arrière, il s'abîma lui solitairement dans la mort, magnifique couronnement de son étrange destinée.

A la tête de ma routinière monture chemine le trapu muletier, — type évident d'Espagnol transplanté, avec sa face plate, ses yeux étroits et vrillés, sa calotte épaisse et ronde et ses favoris noirs. A belles dents tout à l'heure, il mordait le pain compact et faisait craquer d'énormes oignons sous ses chicots. Maintenant, absorbé par la lourdeur de leur dissolution gastrique, il chemine à la tête de

ma monture, préoccupé. On croirait tout d'abord qu'il agite de magnifiques et profondes pensées, mais par instants un doux sourire adoucit son bestial visage. Sa bouche arrondie laisse échapper le bruit libérateur de ses angoisses, et de plaisir il murmure ineffablement : « Bénissime ! » Combien de Bénissime mon rire devenu inextinguible a pu compter de la casa del Bosco jusqu'à Nicolosi, je ne sais. Rien ne vaut à mes souvenirs la drôlerie silencieuse de l'Espagnol de l'Etna.

De nouveau les chênes, les châtaigniers et les vergers ont jeté sur nous le doux manteau de leurs ombres et de leurs parfums, et, délicieusement lassés par l'échine dure des mulets, nous reprenons, somnolents et ravis, le chemin de Catane, au trot vif d'une calèche qui fend l'air rafraîchi par les dernières traînées pluvieuses d'un orage.

SYRACUSE LA RICHE

## SYRACUSE LA RICHE

Le train trépide et souffle au long d'une côte marécageuse. Des peupliers, des maisons basses, des prairies donnent au paysage un aspect patrial et flamand. Ce sont les champs les trygoniens dont la fertilité, célèbre jadis, est demeurée miraculeuse.

La journée s'annonce orageuse et torride. Un faible clapotis agite à peine les rideaux strictement baissés du wagon. Nous gisons dans l'atmosphère brûlante. Des arrêts cahotants nous dénotent les gares. C'est Lentini, l'antique Leontinoi, patrie de Panaëtios, le premier des tyrans siciliens, et du rhéteur Gorgias, le fallacieux instigateur de l'expédition de Nicias. Augusta, l'antique Xephonia, montre son coin de mer bleue, orangé d'écueils. Rien n'y rappelle la canonnade de 1676, Duquesne vainqueur et la mort du ventripotent de Ruyter. De Ruyter et Duquesne, la France catholique et classique de Louis XIV, et les Pays-Bas, individualistes et protestants, l'une et l'autre si loin de cette Méditerranée africaine. Et l'audace incroyable du Hollandais, l'héroïque, l'invincible, le diabolique balayeur des mers, qui avait croisé sur le monde et qui devait, ici, pour sa première grande défaite,

épouser la mort ! Tout cela n'est-il pas grand ? Et cette Sicile n'est-elle pas vraiment unique et passionnante, perpétuel écho de toutes les grandes luttes humaines !

Puis c'est le golfe du Trogile où la flotte de Marcellus avait jeté l'ancre, les assises rocheuses de Tyché et de l'Achradine, quartiers fourmillants autrefois, côtes dénudées et désertes maintenant. Le train longe l'ancien mur et la mer, puis s'entrevoit, par delà l'onde brisante du petit port, la cité moderne Orygie, l'île, qui est à la fois le vivant souvenir et le premier berceau de Syracuse.

Il y a six mois, rentrant d'une fortifiante visite aux sanctuaires de l'Hellas, j'accostais, avec une caravane bruyante, pour quelques heures, en ce même endroit. C'était le printemps. Avril finissait. Dêmêtêr descendue dans l'Hadès en était revenue avec Korè, sa fille, chargée de la verdure éclatante et des premières fleurs.

Les effluves parfumées s'étendaient au loin, semées par la brise tiède de la mer. Thym, mélisse, menthe, benjoin, orangers déjà vaguement fleurissants, myrtes onctueux, violettes et seringas, s'alliaient en mélanges capiteux et doux. La vallée de l'Anapos s'enfonçait vers la silhouette lointaine du mont Lauro, striée des bandes fulgurantes et trop vives d'un vert adolescent. Et dans le creux profond des Latomies, une délicieuse fraîcheur s'ajoutait à cette folie de renaissance agreste.

Je transcris ici les lignes que j'écrivis alors sur une page de carnet, dans le passage ombreux où, près du puits où les prisonniers athéniens venaient boire, un Anglais, avec l'indécence bouffonne et

qui gâte leur énergie si belle, a fait placer son tombeau. « Sous la roche d'une couleur orangée et grise, empanachée d'oliviers, plantée au centre de la Latomie, le chemin sinueux décrit son lacet bizarre entre deux murs de pierres sèches. Là-haut, dans un ciel éclatant et frais, coupé de l'envol migrateur des nuages, la fournaise de midi ondoie en éblouissements. Là-haut, par-dessus le canevas léger des ramures, des oiseaux, joyeux de l'ardent soleil, modulent à cris hâtifs leurs aigres harmonies. Et sous le taillis frémissant d'une vie d'insectes, l'ombre charmeuse étend sa fraîche caresse, les cavées s'ouvrent béantes, et les mille parfums des champs et des bois, mêlés en accords sensuels et fragiles, pénètrent l'air endormi.

« Le sentier descend sous les coudriers. Regarde au tournant désert si l'amour lui-même ne s'est point assis comme un souverain dans son empire. Nous qui visitons cet endroit en curieux frivoles, il nous manque la passion qui seule pourrait nous mettre en harmonie avec l'ivresse naturelle des choses. On devrait ne laisser pénétrer ici que les éperdus d'amour. »

Ce que j'ai senti vibrer dans la fougue du mois des adolescences, hélas, aujourd'hui, que septembre fait ses premiers pas, j'en cherche en vain le maigre souvenir.

Dans la même cahotante carrozzella, j'ai longé le Porto piccolo. J'ai revu l'abreuvoir au tournant de la route et, aux balcons légers des fenêtres, les mêmes filles crespelées et noires qui riaient. J'ai revu et l'avenue des grands mûriers et l'eau nocturnement bleue de la mer et la route nue et

montante vers la Latomie des Capucins, où sonnait toute seule une petite cloche sous un auvent. Mais, descendu dans le verger et sur les bords capricieusement escarpés de la falaise, je n'ai retrouvé ni la fraîcheur sombre, ni le canevas des ramures, ni l'agitation des insectes et des oiseaux, ni les parfums des champs et des bois, ni le fantôme errant de l'Amour. Sec, grisâtre et dénudé, l'automne agitait déjà la ronde mortuaire des feuilles sèches. Seul l'odieux tombeau de Mazzini n'avait pas changé.

Par les mêmes sentiers monotonelement enclosés de réclusoires murailles desquelles, par touffes surplombantes, les orangers semblaient esquisser des tentatives d'évasion, nous fûmes ramenés sur le versant de l'Achradine, la colline antique des poiriers sauvages, où se trouvent rassemblés, dans un voisinage symbolique, les vestiges opposés de trois univers : le Théâtre de la Syracuse splendide, l'Hippodrome cruel des jeux romains et les Catacombes humides des martyrs.

Il semble que le seul aspect de ces choses ait en gésine sa leçon. Africanisé, romanisé, sémitisé, déchu par les hommes et le Temps, le coteau, qui vit se dérouler les chœurs dansants du Drame antique, conserve la joie essentielle d'une inaltérable beauté. Eh ! oui ! les gradins sont effrités et rompus. Une méchante gramination roussâtre et courte étouffe dans le rocheux ensoleillement. Là-haut, le Nymphéion sacré n'est plus qu'une fétide caverne. Mais la pierre grise confie à l'œil un ton qui s'évanouit en un bleuissement argenté. Mais, lisière d'une campagne laborieusement cultivée, étincelle Ortygie, coiffée de ses blanches

maisons, et le grand Port, bouclé par le promontoire de Plemmyrion. Au fond, la mer Ionienne arrondit ses houles et, du côté de la vallée, l'éperon du cap Negro, refermant l'horizon, achève ce paysage modéré, libre et fort.

C'est celui qui plut à cette Syracuse des premiers temps, pure d'abâtardissements, vraiment grecque encore, et celui au milieu duquel elle eut le noble orgueil qu'on célébrât, fête sacrée des Arts, l'Orestie d'Eschyle, où celui-ci, venu d'Athènes, siégea comme un triomphateur. Mais, c'était en l'an 458 avant le Christ. Hiéron régnait depuis vingt ans, on semblait encore au lendemain de la victoire d'Himéra. Sa tyrannie, déjà soupçonneuse, était encore grande.

En étendue et en richesses, elle allait gagner encore. Il ne faut qu'un peu plus d'un demi-siècle pour voir surgir le nom fastueusement légendaire de Denys. Mais, dans cette prospérité matérielle, quelle chute de la moralité ! Mercantilisée en somptuosités financières, cette autre Syracuse devait laisser une trace plus grossière et, dans le paysage symbolique qui s'offre à notre méditation, un exemple honteux, un souvenir presque ignoble. A deux pas du Théâtre même, la roche escarpée choit brusquement en précipice circulaire. Au milieu, une aiguille de roc se dresse unique et faisant le guet. C'est la Latomie ou carrière dite « du Paradis ». Du Paradis ! Ah certes ! Des dômes de verdure y balancent une perpétuelle fraîcheur exquise. Mais quelle féroce ironie si l'on songe au passé ! Carrière ou prison, peu importe, vestiges des grandes exploitations de prolétaires ou cimetière de forçats, c'est une

triste Syracuse à côté de celle du Théâtre. La première avait encore le souci dominant de l'honneur et de l'indépendance individuelle et nationale de la culture des arts et de la gloire du génie grec. La seconde n'est plus qu'une vaste foire cosmopolite où accourent des charlatans intellectuels, des courtisanes et des spéculateurs et qui fait gronder la foule impuissante de milliers d'esclaves arrachés aux quatre coins de l'univers, sous le fouet cupide d'un chef d'atelier. Gélon régnait par l'épée. Avec Denys, c'est la tyrannie de l'argent.

Toute l'activité de la ville tourne en hydropiques richesses. Il n'y a plus d'armée, ni de travail libres. Il n'y a plus d'artisans, ni de guerriers citoyens. Le pauvre est esclave parce qu'il n'a pas d'or. Le riche est prisonnier de sa fortune. Il n'y a plus que des mercenaires.

Et là, où s'évanouit la fière Syracuse de Gélon, on voit déjà s'annoncer la grasse Sicile de Verrès. Elle aussi, dans ce paysage, complet décidément, est présente. Le festin des corruptions administratives, l'orgie des publicains et des proconsuls, c'est l'âme de cet Hippodrome romain, cuvette ovale qui succède à la Latomie des prolétaires et des prisonniers, et dont les spectateurs, au lieu d'avoir, comme ceux du théâtre, l'horizon de la mer et du ciel, se penchaient les uns sur les autres autour des râles d'un massacre. *Panem et circenses* ! Du pain et des jeux ! Que demandaient de plus les travailleurs des Latomies, brutes plongés dans les profondeurs barbares de l'esclavage ? C'était une fatalité.

Grands ateliers industriels, tyrans générateurs

des plèbes serviles, c'est vous qui avez créé l'Hippodrome cruel. Oh ! grand théâtre clair et libre, face aux grandes choses de ce monde, face à la mer et au ciel où Xerxès, déchirant sa robe, avait couru en criant : « *Hélas ! Hélas ! Hélas ! Mes nefes à trois rangs d'avirons, Hélas ! Hélas ! Hélas ! mes nefes sont perdues !* » Où les légères Okéanides avaient murmuré, en battant l'air de leurs ailes, quelques paroles de bonté à l'âpre souffrance de Prométheus grondant !... Honte à ta mémoire, sanctuaire où les Idées ont laissé chanceler leur puissance ! A quoi t'a servi d'exalter l'âme humaine et d'en fixer, à travers le voile des légendes, la grâce, la profondeur ?

A tes côtés, des gladiateurs s'entrebattant ont fait ricaner tes fils. Ils n'applaudissaient plus au chœur charmant des Danaïdes, mais, rentrés dans le rang des bêtes, aux jeux des tigres sournois, des lions furieux, des crocodiles difformes et de toute l'animalité horrible.

Tournant mes regards vers les jardins qui montaient les pentes de l'Achradine, un de mes amis me montra le clocheton de Saint-Jean. « L'Expiation vint, me dit-il. Là, dans l'ombre malsaine des catacombes sépulcrales, les hommes essayèrent d'obtenir, par une fièvre de macérations, d'austérités et de sacrifices, le pardon de ces jeux et de ces orgies, et avec la passion dont ceux qui bondaient cet Hippodrome joyeux animaient la chasse aux satisfactions de leurs sens, ils s'enfoncèrent, eux, dans une rage de souffrances, ne mettant au lieu des jouissances stériles de la vie que la volupté stérile aussi de la mort. »

Stérile, en effet. L'Orient sicilien ne devait renaître, non par les prières, mais sous la main de fer et par le sang vivifiant des invasions normandes. Et pourquoi stérile ? pourquoi la rude Syracuse des premiers temps, la fille éphémère d'Hellas, fut-elle en un instant perdue à jamais ?

Réfléchissons. On devrait diviser l'Histoire non par siècles, mais par générations; nous engendrons l'avenir en nos descendants. Ils portent la marque de nos haines et de nos amours. Nous leur transmettons l'atavique immortalité. Mais cette continuité, ce legs invisible, cette vie post mortem, dépendent de nous-mêmes. Nous écrivons à notre insu des mots heureux ou néfastes dans le livre de leurs destinées.

L'Hérédité est un fait psychique. Nos relations sociales, nos habitudes de mentalité, nos amitiés, nos fraternités, nos faiblesses existent déjà dans le Futur avec des conséquences terribles dès que nous les gravons dans le Présent. Si, par exemple, pour la jouissance du luxe, adoptant des habitudes hostiles à nos traditions, nous imaginons une vie cosmopolite, nos fils, nés dans cette alternative, engendrés dans cette contradiction, hermaphrodites intellectuels, prépareront, dans les luttes intestines dont ils contiennent le germe, la décadence de la race.

L'histoire ne cessera pas d'être un jeu de formules empiriques que du jour où, généalogie immense, on pourra suivre en elle le cours mystérieux des êtres, les confluent des sangs, la réalité et la chair des hommes. Elle n'est tout entière qu'un laboratoire gigantesque où le Hasard commande à

l'Amour et prépare en ricanant la mixture humaine. Nouvelle pédagogie, voici poindre la science de l'élevage humain, appliquant les observations du croisement des espèces animales et florales au sort plus compliqué de l'humanité présente... Si nous regardions avec elle l'histoire de Syracuse, ce coin d'humanité passée...

Nous choisissons Syracuse sans prévention d'esprit. Les phénomènes que nous y allons voir sont ceux de toutes les villes de l'Orient grec, sans exception (1).

..

Syracuse, colonie de Corinthe, fut fondée par Archias, fils d'Evagètes en 734. A leur début, les entreprises coloniales étant périlleuses doivent être menées tyranniquement. Aussi entend-on parler d'un certain Pollis d'Argos, roi de Syracuse. Mais bientôt les situations devenant stables, le gouvernement passe à la caste des Gamores (Γαμόροι). Ce sont les propriétaires terriens comme les Géorgoi ou cultivateurs d'Athènes. Ce sont aussi les colons régissant sur les populations sicules, les Kÿllyrioi ou Kallikyrioi. En un mot, ce sont des planteurs.

C'est le caractère de toute la colonisation grecque. Ils cultivèrent intensivement le sol. Sous leur direction savante, les marécages fébriles se changèrent en campagnes. Une irrigation pareille à celle des *cuniculi* de l'antique *ager romanus* distribua l'eau fécondante. Sybaris, Akragas, Syracuse, en Sicile, en grande Grèce, règnent sur des champs plantureux.

(1) Voir notre chapitre sur les financiers athéniens et celui intitulé « Le Retour ».

Le blé, l'huile, le vin s'exportent grassement, les plaines du Vulturne, richissimes encore à présent, semblent le dernier vestige de la Campanie grecisée d'antan. C'est l'œuvre de la colonisation doriennne.

La période de leur hégémonie est belle, sûre, puissante. Ce sont eux qui construisirent dans l'île d'Ortygie ce temple d'Artémis aux massives colonnes que nous aperçûmes en contrebas du Vico di san Paolo et celui qu'on dit avoir été consacré à Pallas Athéna, toujours debout et curieusement encasté dans la hideuse maçonnerie d'une cathédrale jésuite. Ce sont deux œuvres doriennes, farouches, puissantes, austères, pleines de la sérénité sombre et mélancolique du Nord.

Ce sont eux qui agrandirent les frontières du domaine syracusain Akrai, Kasmenai, Kamarina. Chefs de γεινοι, ils ressemblent par leur politique et leurs mœurs aux très anciens pères de la Rome antique. Ils sont Juges et Pontifes. Ils prononcent des choses fastes et néfastes. Ils sont rudes et durs. Le droit politique est attaché au sang, les fils d'étrangers restent étrangers. Pas de pêle-mêle. C'est une Caste.

Mais leur nombre décroît. La puissance et la richesse les épuise. Au-dessous d'eux, les colonisés, les Sicules, parlent grec, se croient Hellènes et forment le vaste Dêmos grondant.

C'est une lutte quotidienne qui ne prend fin qu'en 485. Les Gamores chassés de la ville par l'émeute appellent le secours de Gélon, tyran de Géla. Celui-ci accourt, mais s'il dompte la révolte, c'est pour se proclamer autocrator lui-même, et en transplan-

tant à Syracuse des populations entières pour aggraver le mal.

Car, entre les Sicules kylllyriens et les Gamores se sont interpolées des immigrations multiples. Syracuse n'est plus une exploitation agricole, c'est un port international. Les flottes phéniciennes, grecques, italiotes, étrusques font escale. Les marchands orientaux s'infiltrèrent. Les métœques sont légion.

Puis, à la suite de Carthage, entraînées par son vertige capitaliste, sont apparues les armées mercenaires. Populace avide, sans autre maître que la solde, telles les bandes de reitres ou de lansquenets du mercantile xvi<sup>e</sup> siècle, elle va de patrie en patrie, également cynique et parjure. Colonels lacédémoniens, frondeurs baléares, archers crétois, cavaliers numides, fantassins espagnols, Gaulois demi-nus, Hoplites du Samnium, matelots cypriotes, rhodiens ou syriaques, c'est une cohue cosmopolite qui s'installe sur les Epipoles, pendant que, par milliers, les esclaves affluent des marchés carthaginois.

Tohu bohu, cacophonie inexprimable où ne domine que l'exaspérant leitmotiv de l'enrichissement, les Gamores ont disparu dans ce chaos de discordances dont, par une cupidité complice, ils avaient toléré l'établissement.

Il ne fallait pas moins qu'une dure tyrannie pour tenir ensemble ce vaste troupeau. Gélon l'osa. Fils de Deinoménès, il était désigné par le sort pour venger Dorieus et terrasser Carthage. Général au service des fils d'Hippokratès Kleandros, et Eutelcidès, tyrans de Gêla, il était actif, audacieux, sans

scrupules. Tant qu'il vécut, Syracuse demeura unie et forte. C'était un cœur de fer.

Mais, sous Hiéron, son frère, retors et cruel, la vie tourna de plus en plus aux exclusifs desseins des fastueux commerçants. C'est une période d'industrie et d'échanges. L'agriculture, moins rémunératrice, décline. En même temps, et par une conséquence naturelle, le vent souffle à la paix. Syracuse hier, avec Gélon, toujours en armes, n'est plus que défensive maintenant. L'essentiel est de plus en plus de faire aller le commerce. Ce n'est que pour cela qu'on fait la guerre aux Etrusques. Ce n'est que pour cela qu'on laisse se reposer Carthage, ce n'est que pour cela que les marchands étrangers, les prétoriens mercenaires, encouragés par le tyran, se multiplient dans la ville.

Bientôt le fond de population sicule se voit débordé. Les Killyrioi vont subir à leur tour le sort des Gâmores. Une rébellion éclate. Thrasyboulos, successeur et frère d'Hiéron, est chassé. Une constitution démocratique est votée, mais sa tendance est significative : tous les nouveaux citoyens enrôlés par les tyrans sont exclus des affaires publiques.

Ce n'est pas assez. Il en est de ces événements comme de ceux qui se succèdent, aujourd'hui, dans la république du Transvaal. L'ennemi est dans la place. Il est riche et n'accepte point cette humiliation. Les Uitlanders déchus poussent à un coup de main. On se bat de quartier à quartier. Les uns occupent l'Achradine et l'île d'Ortygie, les autres sont retranchés dans le faubourg du Tycha. En 461, les Sicules triomphent. Le troupeau de

mercenaires et de marchands expulsés de Syracuse se réfugie à Messine. Ce sont les fameux Mamertins, dont les descendants commenceront les guerres puniques.

Cette révolte, menée par les Sicules contre une tyrannie cosmopolite, c'est déjà l'indice d'une aspiration sicilienne vers la constitution d'une nationalité. Son heure paraît venue. Non seulement partout, comme à Syracuse, les Sicules, clients des fondateurs hellènes, ont la race éteinte de leurs maîtres, mais les cités sicules de l'intérieur, hellénisées elles aussi et indépendantes, s'agitent.

Expression de ce désir de liberté, un homme va surgir à l'effort admirable : C'est Duketios. Né sur la colline de Menai, aujourd'hui Mineo, près de Caltagérone, c'est un pur Sicule.

Déjà en 461, il s'est jeté sur Catane. Puis jusqu'en 453, il s'est appliqué à former une vaste confédération. Il a fondé Menai, il a conquis Morgantion. En 452, il est prêt, il assaille la ville d'Aitna. Seul contre les troupes réunies de Syracuse et d'Akragas, il en triomphe.

Mais, au combat de Nomai, ses troupes sont enfoncées. Le voilà errant dans la campagne avec quelques cavaliers. Sa perte le poursuit. Il la devance. Pendant la nuit, seul, il galope vers Syracuse, se glisse dans la ville, court à l'agora, se tient près de l'autel. Au jour levant, il appelle le peuple. Il crie : « Je suis Duketios. » On l'arrête. Le Démos (1) s'assemble. Nous pourrions nous

(1) Le Démos de Syracuse contenait beaucoup de Sicules, sympathiques au fond au chef d'un mouvement sorti des entrailles de leur race.

attendre à voir décider sa mort. Non, on l'exile. Où ? Sur un roche dérisoire comme l'île d'Elbe ou dans les lointains océans, comme à Sainte-Hélène ? Non plus, dans la riche Korinthe, où, respecté comme un hôte, Duketios vivra librement. Nous allons voir mieux encore. Telle était l'énergie et la séduction de cet esprit puissant que, bientôt, les Korinthiens lui restituent la liberté. Pourquoi faire ? L'oracle de Delphes est derrière ceci. L'expansion hellénique est son œuvre. Duketios offre de coloniser plus avant, sur le même chemin que Pentathlos et Dorieus, dans l'occident sicule, vers Panormos et Segesta, les Elymiennes ennemies. Une seule condition lui est faite, pour calmer Syracuse, la promesse de ne rien entreprendre contre elle et la défense de partir en armes. Il accepte, fait voile et débarque aux pieds des forêts du nord de l'île — le long du bosco di Caronia — fouillis de lentisques et de myrtes, à moins de cent kilomètres de Panormos. La cité s'appela Kalê-Aktê — le beau rivage — Le mouvement de l'indépendance sicule retrouvait un centre. Kalê-Aktê, forte et prospère, eut bientôt la sympathie de toutes les villes sicules. La riche Akragas, dont une partie de l'opulence était faite du travail agricole des clients sicules, s'alarma. La guerre fut déclarée. Cette cité de luxe ne fut jamais militaire. Au passage du fleuve Himère, Duketios mit aisément les Akragantins en déroute.

Mais, la fatalité ne voulait pas d'une Sicile indépendante. Brusquement, le héros meurt. Après lui, personne ne reprend son rêve. Freemann met en clarté une des raisons de cet avortement. « Les cités

sicules, dit-il, étaient particularistes, communautaires, républicaines, comme leurs éducatrices, les cités grecques. Comme elles, comme les cités toscanes, on les voyait se jalouser sans cesse. Une confédération passagère leur était possible, mais non la patiente persévérance d'une politique conquérante. » Philippe de Macédoine n'opposera pas à la Grèce républicaine une Macédoine agitée comme elle de continuels soubresauts intérieurs, mais une nation unie, forte, centralisée. Il réussira lui, comme semble, de nos jours, réussir la tenace politique moscovite, dont la menace énorme fait présager aux Etats divisés de l'Europe occidentale le destin final des malheureuses cités de la Grèce.

Enervés, rompus, ruinés, comme l'avaient été avant eux les Gâmores, l'effort des Sicules, des autochtones, des hommes du sol, cède enfin devant le cosmopolitisme étranger. L'expulsion de 461 n'a été qu'un remède passager. L'argent triomphe. Syracuse, désormais, n'est plus qu'une autre Carthage. Pour, étourdiment, avoir laissé l'étranger, impudent et curieux, poser le pied sur le sol sacré des ancêtres, un jour, les hôtes hospitaliers se sont trouvés chassés par lui de leurs maisons. Esclave hier, il s'est dévoilé maître insolent. Que nos nationalités contemporaines méditent la leçon !

..

Nous rentrons à Ortygie. Hélas ! La cité, autrefois splendide, est bien déchue ! Qu'est devenue l'expression antique : « Tenir une table syracusaine ? » Les poissons qui faisaient leur gloire sont

toujours là. Le salamone, le rivetto, le palamito débordent des plats. Le dentici écarquille son rire menaçant. Les vignes jurent toujours leur vin. Tous, Amarena, Isola Bianco ont cette échauffante senteur des vins italiens du Sud, qui oblige à les couper d'eau, comme une eau-de-vie du Nord. Seul, le liquoreux, entêtant, capiteux Moscato, garde, malgré sa trahison, la mortelle douceur d'un véritable vin.

Syracuse, la Sicule, l'Italote, rappelle déjà suffisamment par son histoire Rome et la civilisation toscane, mais cet orgueil du bien manger et du trop boire, ce satyricon perpétuel, n'est-ce pas un trait d'union de plus? Après le festin, venaient les mîmes. Sophron, Syracusain, les inventa, dit-on. Quelle erreur! A-t-on inventé Maccus, le polichinelle romain? La comédie sicilienne peut attacher son nom à l'italianisme des tréteaux du xvi<sup>e</sup> siècle, à cette cohue de pique-assiette, d'amoureux, de sénateurs et de bravaches bouffons. Elle peut attacher son nom aux cuisines françaises qui vinrent, elles aussi, avec les mîmes et les financiers de l'Italie somptueuse, mais déclinante.

Qu'une prospérité nouvelle féconde ce pays, et il reparaitra, sans doute, l'amour des festins plantureux, des vins émouvants et de toutes les joies du ventre. La Grèce ne fut jamais un paradis de mangeaille. Buveurs intrépides, ils ignorèrent toujours la virtuosité culinaire. Ce n'étaient pas des Sicules.

Une impérieuse flânerie nous attarde au long des parapets où bruisse la mer, où la fontaine sacrée s'unit en bouillonnant, selon la légende, au lointain Alphée. Le musée est fermé. Mes compagnons

se désolent. Pourtant, à part les médailles d'or fin, où se profile la nymphe Aréthuse, il n'y a que peu de choses à voir. N'est-il pas curieux que cette ville de financiers n'ait guère produit, comme œuvre d'art, que le symbole de son lucre ? J'exagère. Mon souvenir me montre une grande Aphrodite bien membrée, celle dont, je ne sais où, Guy de Maupassant célèbre impétueusement la beauté. — Si on la plaçait dans la maison Tellier ?

Dans la salle voisine, un débris de statue, chaste, voilé, aérien dans la blonde granulation chaude des draperies tombantes, rêve, heureusement, d'une plus pure beauté. Seule, au milieu de ces débris informes, sensuels ou grossiers, elle demeure l'âme survivante d'une noblesse éteinte, et, à l'instant où, pour la deuxième fois et sans l'avoir revu, le train nous enlève à cette trop poussiéreuse et trop blanche agglomération de masures, c'est à cet exquis chef-d'œuvre, tel un bienveillant génie, que je veux, comme par une prière, religieusement penser.

AKRAGAS LA SUPERBE

CITÉ D'EMPÉDOKLÈS

# AKRAGAS LA SUPERBE

## CITÉ D'EMPÈDOKLÈS

Après l'étouffement d'une journée en wagon sous un soleil implacable, des bouffées lentes et fraîches émeuvent la solitude terreuse, où depuis des heures, sous un beau ciel nacré, sans autre accident dans cette monotonie roussâtre que des bouquets épineux d'aloès et de cactus, nous roulons dans un train tardigrade et poussif.

Nous avons passé Castrogiovanni, l'antique Henna, où Koré disparut sous la terre. Sanctuaire redouté des deux déesses, solitude sans verdure et sans souvenirs, tristesse des disparitions totales, vous jetez sur nous la mélancolie de votre deuil.

Le profil accidenté des roches erratiques qui dentèle l'horizon tournant s'assombrit tout à coup, après Cataldo, tandis que le front du ciel blémit et s'éclaire. Déjà quelques étoiles scintillent, animant du jeu vague et furtif de leurs regards perlés le calme immense et la douceur de l'heure.

Le convoi stoppe aux pieds d'un coteau géant où s'agitent des activités nocturnes.

Une vettura aux chevaux efflanqués et piaffants nous emporte vers le sommet où une lune

énorme, tapie, regarde à l'affût, puis dans une poussiéreuse enfilée de ruelles. Femmes à chapeaux et filles criardes, trop beaux messieurs en complets blancs et paysans couleur de sols'y bousculent pour quelque kermesse. Bientôt nous sommes accoudés sur l'étroite galerie d'une terrasse, attendant, pitance réparatrice, le pain aigre, le vin brûlant et les poissons bouillis d'un ordinaire sicilien. Devant nous, sur la place étroite, s'enlève sur un ciel fin une noire silhouette, hôtel de ville d'un gothique de romantisme bizarre et suranné, trouée du disque historié d'un cadran lumineux.

Par-dessus les toits dont l'irrégulier profil se blondit d'un poudroisement lunaire, le noir ciel bleu incruste ses étoiles et faiblement ondoie le reflet proche de la mer.



Donc te voilà, fameuse cité d'Empédoclès ! Ville splendide autrefois, bourgade fainéante aujourd'hui, tu descendais sur ce large plateau jusqu'à l'embouchure de ton fleuve, ce gros ruisseau desséché qui rejoint l'Hypsas. Maintenant tu es rentrée dans tes limites primitives, celles d'avant que les Grecs n'apparussent. Tu es village de pâtres sicanien comme autrefois. L'histoire t'a rendue à l'histoire.

Poignée de Doriens venus de Rhodes, leur fortune fut surprenante. En cent années, Akragas était symbole de l'opulence. Type parfait d'une cité de riches parvenus, elle offre au plus haut degré, de toutes celles du monde sicilien, ce caractère que Diodore de Sicile, rappelant le mot

célèbre de Solon : « Les grands hommes sont la ruine d'un État, » assigne à leur splendeur et à leur décadence. Inconstantes à être libres, elles se plaisaient dans l'affection exclusive à se courber sous le gouvernement d'un seul, l'amour du tyran.

C'est en 582 que, venus de Géla, ces Doriens de Rhodes apportèrent sur la crête poudreuse qui domine la ville, acropole primitive des Sicaniens, le culte d'Athéna et de Zeus. C'est presque aussitôt, en 570, que Phalaris règne en despote. Ce Dorien d'Astypalaia, mélange hardi de ruse et de force, usa d'un stratagème qui vaut la peine d'être rappelé, car c'est une fable, un conte, fréquents dans les récits des cités grecques. Phalaris, architecte choisi pour édifier une demeure à Zeus, avait reçu d'importants crédits. Bâtir un temple lui parut insuffisant. Zeus, disait-il, devait être protégé par des murailles. On l'écouta. Une citadelle couronna la hauteur. Mais l'argent avait servi à recruter des esclaves et des mercenaires étrangers et à acheter des armes. L'Acropole terminée, un jour où l'on célébrait la grande fête sacrée des Sicules, les Thesmophories de Déméter et de Koré, Phalaris arma ses gens, occupa l'Acropole, régna.

N'est-il pas curieux de remarquer la fréquence de la tyrannie dans les cités, entrepôt de commerce, colonies à croissance rapide, éprises de nouveautés et de luxe, tandis que dans celles qu'un respect traditionnel fixait au patient labeur des petits domaines agraires, elle n'apparaît que comme une exorbitante monstruosité. Pourquoi fallait-il à ce pêle-mêle d'esclaves et d'immigrés brusquement confondus la discipline brutale d'un maître ? C'est

qu'ils n'avaient pas la cohésion des mœurs. Laissés à eux-mêmes, à leurs natures multiples, incohérentes, divergentes, puisées à cent terreaux, c'eût été, comme en Toscane au temps de la Renaissance, un éternel entretuement.

L'existence commune, on le sentait bien, dominait les ambitions ennemies. Mais les inconscients commandements des mœurs, seuls souverains de nos actes, manquaient. L'éducation n'eût pas modifié le sang. C'est qu'on vivait vite. Pouvait-on attendre une ou deux générations ? C'eût été la méthode d'autrefois, mais on brûlait les étapes lentes et sûres des anciens. Pour l'obéissance immédiate il fallait la force subite. D'abord l'orientation commune, assurée sous un chef, et puis on penserait plus tard. Avant tout, l'action !

Méthode malsaine ! subterfuge de la vie ! Dérision ! Les organismes sociaux qui recourent à ces moyens artificiels pour s'assurer une cohésion qu'ils ne possèdent pas en réalité courent le danger des individus qui surexcitent leur activité par des drogues énervantes. Ils ont beau s'agiter comme des insensés. Ils ne digèrent pas l'excès de leurs actes. On les retrouve, quelques années plus tard, ruinés de santé, abrutis, impuissants, blasés. On ne sort pas de sa nature sans péril. On ne devient que ce qu'on était déjà. C'est là que réside le secret des santés viriles de l'âme et du corps, celles qui vivent avec la puissante lenteur des destinées sûres de Demain.

Tous les déséquilibrés, dévoyés, désorbités d'eux-mêmes, ceux qui sont, notre langue l'exprime si bien, « édé-gnérés », jetés hors de leur race, se

tuent à l'impossibilité de cette agitation factice. Ce sont eux qui, découronnés de leur tradition, déracinés, émigrés en un pêle-mêle confus, appellent le remède empirique de la tyrannie. C'est, comme l'a si bien montré le maître de la République, le vice politique de Cosmopolis.

Car, ainsi que plus tard à Athènes, les étrangers avaient bientôt envahi Akragas. Avec 20.000 citoyens seulement, elle conquiert, en 406, 200.000 étrangers et, dit-on, en plus 600.000 esclaves. Depuis longtemps, ce n'était plus qu'un vaste troupeau de barbares qu'une cupidité commune, comme plus tard à Byzance, tenait ensemble sous le nom grec. Aussi la Tyrannie, gouvernement favori du pêle-mêle des populations en est elle l'âme, du début à la fin. Elle se colore de nuances variées suivant les étapes que parcourt toute cette civilisation hellénique dont Akragas n'est qu'un des éléments. Phalaris, le premier tyran après Panaïtios de Leontinoi, a la rude et implacable figure d'un chef de bande. Ce Condottiere a même laissé dans l'histoire la trace de férocité formidable d'un homme de sang. Les Emménides, descendants de Télémachos, successeur de Phalaris, et dont le principal est le fameux Théron qui, dit-on, pour devenir tyran réédita, à propos du temple d'Athèna, l'actuelle *Santa Maria dei Græci*, le stratagème qui avait si bien réussi à Phalaris, sont au contraire de riches commerçants, de puissants banquiers et non plus des capitaines. Les hommes de sang sont devenus des hommes de boue. Théron le retors et ses Akragantins font piètre figure, à la bataille d'Himère, à côté du terrible Gélôn de Syracuse, qui a, lui, une

âme violente de César. Le commercialisme qui a tué en eux toute vertu militaire n'a pas seulement fait du tyran un banquier, il a vu l'Intellectualisme, le Rationalisme et la Législation surgir, pour remplacer la Religion naïve des légendes et la coutume immanente des Mœurs. Au lieu de la brutalité du Tyran et de la fourberie cauteleuse du Banquier, c'est, comme de notre temps, superstition universelle, une foi soudaine dans la discipline sociale des constitutions écrites. L'ère des législateurs, des philosophes, des aisymnètes apparaît, et la foule des cités coloniales de l'Orient grec, bigarrée des émigrants d'Asie, mêle à leur travail de discipline sociale une bizarrerie charlatanesque de thaumaturges, une fantaisie romanesque des *Mille et une Nuits*. Dans les colonies chalcidiennes, ce sera Charondas de Catane et Zaleucos de Locres. A Syracuse, c'est Dioclès. A Crotone grandira Pythagore. Pour Akragas, c'est Empédoklès. La cohésion que n'a pu donner l'artifice de la tyrannie, on va la chercher dans un remède qui paraît plus sûr : la division en classes qui, selon les aptitudes des professions et des richesses, sépare plus ou moins les uns des autres les éléments ethniques. Toutes proportions gardées, le mouvement instinctif de protection sociale que représentent les Aisymnètes est analogue à la division en castes à laquelle procédèrent les Aryens de l'Inde, avec Brahma. Peut-être le remède eût-il été efficace si la civilisation grandissante de ces immenses cités mercantiles n'avait constamment renforcé d'éléments exotiques la surabondance déjà exagérée des étrangers. On en

revint au despotisme brutal et perfide, seul capable de discipliner cette cohue de citoyens insensés, et celui-ci, préoccupé uniquement de maintenir sa propre existence, n'eut d'autre ressource que de la prolonger en exagérant les maux qui la légitimaient. Aussi s'appliquèrent-ils à accroître le cosmopolitisme, non à le combattre. C'est, avec Denys et Agathocle, l'époque des transplantations de peuples. Chaque fois que n'importe où éclate une velléité d'indépendance et de gouvernement national, l'armée mercenaire du maître accourt, le peuple est déporté par tronçons dans différentes localités. Sous ces tyrans qui conduisirent la Sicile à cet état de vaste domaine d'esclaves, où toute liberté, toute organisation judiciaire même était anéantie, puisqu'une des premières réformes romaines fut de relever des tribunaux, les races constamment mélangées par d'oppressives et brutales mesures sont dans un perpétuel état d'émulsion, qui, les rendant impuissantes, permettait au tyran de régner. Enfin les grands capitalistes industriels ou agraires s'en réjouissaient puisqu'ils ne comptaient plus sous eux que des cohortes d'esclaves incapables, par leurs dissensions internes, de se jamais coaliser contre eux. Pendant près de deux cents années, ils peuvent exploiter en paix ce ramassis confus de misérables. Il fallut que la Sicile devint romaine, que la justice romaine donnât aux Sicules un moyen d'espoir et que les Publicains cupides s'y abattissent par surcroît pour que le Syrien Eunus, esclave et thaumaturge, gonflât avec succès l'ouragan imprévu de sa rébellion terrible.

Cet Oriental prophétique et fou, qui guérissait

les malades, soufflait du feu par la bouche et remplissait d'une rage hallucinée, endémique et mystique le cœur de tous ceux qui l'approchaient, entraîna, dans la fureur ivre des représailles armées, pêle-mêle et les esclaves ulcérés de souffrir et les Sicules qui parlaient d'indépendance. On le vit, après le massacre du riche Damophile d'Enna, tenir la campagne avec les meurtriers et cinq mille prolétaires d'Agrigente puis, dans le faste pompeux d'une royauté orientale, un bandeau d'or sur le front, marcher en litière à la tête de foules armées. Quatre prêteurs et un consul sont battus par l'ancien esclave qui s'appelle désormais Antiochus roi. De Lilybée à Taormine, la Sicile entière est sienne. Mais le Syrien n'est qu'un illuminé, feu de paille de mysticisme qui peut électriser jusqu'à l'héroïsme ou dévergonder jusqu'à l'abjection, mais qui au fond n'est qu'un pauvre sire. Rome envoie aux rebelles un de ses consuls, dur, méthodique, têtù : Rupilius, qui les décime, les disperse et finit par prendre l'esclave usurpateur, réfugié en grand apparat de luxe royal, au fond d'une fétide caverne, avec son boulanger, son cuisinier, son baigneur et son bouffon : Il est là, dans ce jour rembranesque de caveau, la couronne branlante sur son chef, bouclé, lissé d'huile et de parfum, tapi dans l'épouvante, esquissant de vagues sortilèges, pendant que les servants familiers de son luxe désormais dérisoire tremblent, que les derniers échos d'un suprême combat apportent la clameur de la déroute, et que le bouffon, l'œil désespérément aux aguets, grotesquement, funèbrement, ricane. — Que n'y as-tu songé, Shakespeare ?

La lune qui, haute maintenant, balaie le sol des rues d'une traîne bleuâtre de satin blanc et découpe plus nettement le décor gothiquement suranné de l'Eglise, perpétue dans le paysage la pensée du maître. Iago, le manteau à l'épaule, sort de la ruelle indécise et, comme dans *Les amants de Vérone*, des chants lointains de sérénade luttent dans les peupliers du coteau avec un égossillement de rossignols.

Le lendemain à fine, claire et matutine heure encore fraîche, notre voiture, dévalant les rues penchées, entra dans le tourbillon crayeux et la cuisante poussière de ce grand plateau rocheux incliné vers la mer où quelques maigres oliviers crèvent le sol, et où furent Akragas d'abord, Agrigente ensuite.

Lieu habilement choisi pour la défense, comme à Syracuse les Epipoles, immense table de roc surplombant la mer et la contrée, le sol de l'ancienne cité est défendu au nord par les hauteurs de la Rupe Atenea qui hérissent leur crête au-dessus du val profond du Biagio, l'ancien torrent Akragas. Descendant vers, la mer, elles s'abaissent, mais forment encore au sud la forte défense naturelle d'une haute ligne de falaises; à l'ouest, au contraire, le long du ruisseau du Drago, l'ancien Hypsas, la roche faisant place à un mamelonnement de lent coteau, la ville se trouvait moins bien défendue. C'est là, entre le vivier de Phaïax, la Porte d'Héraclée et la Porte des Morts, qu'Himilcon porta, en 406, l'effort de l'assaut.

C'est une secouante sensation que celle de la campagne labourée et du soc de charrue passant et repassant sur les splendeurs enfouies et détruites. Rien au prime aspect n'en annonce la présence : Campagne grise, vaste verger d'oliviers poussifs. Quest-ce que la petite Fontana Dei Græci, l'aqueduc antique qui vomit au carrefour une eau bruyante, vers laquelle les lourdes paysannes vont, l'amphore comme autrefois posée sur le front ? Et cette prétendue maison de bains, sans doute romaine, que des fouilles viennent de découvrir, n'est-elle pas sans intérêt — comme la ruine d'à côté, dite, on ne sait pourquoi, « l'oratoire de Phalaris » — chapelle décoiffée de son toit où grognent et piaillent porcs et poules ? Dans un jardin, un entablement corinthien insolite et égaré pose son profil lourd encombré de lierre.

Rien encore ne décèle ce qui fut. Attendons la vue des Temples. Nous sommes déjà, paraît-il, voisins de l'antique Agora. Le chemin tourne vers la mer. La multitude des aloès darde ses glaives. Les cactus foisonnent accrochés aux murs poussiéreux du talus. Un ou deux grands cyprès réfléchissent noirs et solitaires.

Cyprès, arbre magnifique et sombre, tu n'es pas le suprême symbole banal de la mort, tu es l'âme même de l'Italie. Aux profils passionnés des coteaux toscans, dans la plaine pourrie du champ romain, aux bords légers et riches du Vulture, tu fais tressaillir le promeneur joyeux du paysage, comme à une même apparition spectrale. Arbre philosophique et dur, tu exprimes, dans l'harmonie des visions panoramiques, une des notes essen-

tielles du caractère italien. Au milieu des accès presque frénétiques de la passion amoureuse ou politique, sanglante ou vénale, qui l'emportent, dans un brusque ouragan mental, jusqu'aux inconséquences les plus folles, jusqu'aux dernières violences de l'héroïsme ou de la bassesse, passe un froid, dogmatique et théologique cortège d'abstractions verbales et de théories pédantesques. Il y a un parfum de vérité dans ceci : les Italiens n'ont pas de science, mais un vocabulaire seulement. Même chez leurs plus farouches anti-cléricaux, il demeure, ce caractère verbaliste, hiératique, pontifical et plein de vanité que les milliers d'années de sa souveraineté du monde n'ont fait qu'imprimer avec plus de force, elle persiste cette ivresse solennelle des inutiles abstractions, cette volupté des mécanismes mathématiques de la raison logique, qui va jusqu'au bruissement rococo et clinquant d'un perpétuel hochet des formules, et dont le fond est, au milieu des joies de la vie, un pessimisme sombre et mélancolique. Que tu en reflètes bien l'aspect, ô cyprès, noir ecclésiastique des horizons passionnés qui, dans ton aspect raide et mathématique, offres le symbole parfait des duretés dogmatiques de la pensée, arbre divin si le charme tranquille d'un Platon récite sous ton court ombrage, mais où, hélas, trop de Docteurs Bolonais ont prodigué leurs leçons.

..

A l'extrémité sud-est des murailles qui, en cet endroit, entassent encore leurs monstrueux débris, sur l'élévation d'un court mamelon, gardé par les souches nues et creuses de quelques très vieux

oliviers presque aussi beaux que des saules, se dressent, dans la confusion d'un écroulement partiel, les vingt-cinq colonnes intactes du temple auquel on a donné par erreur le nom de Héra Lacinia.

Pline en est la cause. Il dote Agrigente et le peintre Zeuxis d'une anecdote célèbre que tous les anciens, notamment Cicéron, placent à Crotone, à propos du temple bien plus fameux, sanctuaire achéen de Héra Lacinia, dont encore aujourd'hui à Crotone de Calabre, en doublant la pointe du Capo delle Colonne, j'ai pu voir se profiler sur le ciel l'unique colonne demeurée. Les Crotoniates avaient appelé le très célèbre Zeuxis d'Héraclée, peintre amoureux du corps onduleux et charmant des femmes, et qui savait, pour un espoir d'éternité, fixer à la détrempe sur le stuc poreux leurs grâces fuyantes. Le respect religieux pour la Beauté, où tendait leurs âmes d'Hellènes passionnément épris du Miracle sublime des lignes harmonieuses et des tonalités vivantes, accueillit comme un héros divin ce messenger d'Apollon. Lui qui, dans les récits des fastes olympiques, avait entendu vanter la vigueur parfaite, l'élégance hardie et la noblesse des Crotoniates si souvent vainqueurs des jeux, se rendit, dès son arrivée, au gymnase des jeunes gens. Comme il s'extasiait, on lui dit : « Juge alors de leurs sœurs vierges ! », et on les lui offrit comme modèles. Au temps du Minotaure, elles étaient livrées au monstre ; cette fois c'était encore un sacrifice, mais, paisible et doux, au lieu d'exalter la férocité du carnage, il montait vers le ciel où brillait Apollon Phoibos, en rumeur d'art

et en désir de Beauté. Un décret solennel fut rendu. Toutes les jeunes filles de la cité, rassemblées devant le peintre attentif et grave, défilèrent nues. Il en choisit cinq et, les confondant dans un même effort de prière, il en fit ce chef d'œuvre perdu d'Héra aux cheveux pendants que l'antiquité au temps de Cicéron admirait encore.

Était-ce une succursale du sanctuaire de Crotona, ou bien un temple de Poséidon ? Qu'importent les controverses ? Regardons plutôt.

Pour user du jargon architectural, le temple est périptère, c'est-à-dire entouré de colonnes, et hexastyle, ou précédé d'un fronton supporté par six piliers. Le stylobate, plateau sur lequel se dressait la colonnade, est porté par six gradins du côté où le coteau se penche vers la ville, et par deux seulement sur la terrasse et les murailles qui regardent la mer. On y accède par un carrefour où les processions évoluaient avant de recevoir la bénédiction du prêtre debout dans l'entrecolonnement du naos, en haut de l'escalier de six marches qui mène au péristyle. Sur la rangée dextrale des piliers, l'architrave d'un bout à l'autre a persisté. Partout ailleurs, sauf aux deux colonnes qui, à l'extrémité gauche, terminent le fronton et que coiffe encore un linteau de pierre, ce n'est qu'un emmêlement de fûts décapités et de murailles chues platement sur le pavé. La pierre, un travertin troué, foré, vermiculé comme un fromage de gruyère, se plaque par endroit d'un lambeau de stuc ancien. Les cannelures habillent d'une vie d'ombre et de lumière ce dorisme lourd. Sur le tout flambe un ton doré de gâteau d'argile.

De la route qui longe le tertre, où moisit, noirâtre, un pauvre gazon, on voit, sur le soleil de midi, se profiler la silhouette exquise et brisée, mais parvenu sur l'esplanade, quelque chose plus encore que le temple intéresse. Qu'il ait été la demeure de Poseidon ou de Héra, elle aussi, amie des flots, c'est toujours un beau tabernacle ruiné du haut duquel on doit adorer la Mer.

On t'aperçoit, resplendissante au loin, changeante mer de Sicile, laiteuse, savonneuse, trouble, aux tons fades et clairs de porcelaine bleue, et presque aussitôt, sombre et dure, couleur de vin noir et de violette, nue, calme et brillante comme un plat d'étain. Les convulsions écumeuses des rafales te transforment, ta douceur devient furieuse, et les marins, tes fils, bercés tantôt par ta caresse, maintenant penchés sur le creux profond de tes lames, tremblent à chaque fois d'y découvrir l'Hadès.

\*  
\*  
\*

Le temple de la Concorde, ainsi nommé d'une inscription pacificatrice trouvée dans son voisinage et attribué par certains archéologues, sans plus de raison, à Déméter et à Koré, est un peu plus bas, le long des murailles, lui aussi. Avec le Theseion d'Athènes et le grand temple de Pœstum, c'est l'édifice le mieux conservé de l'architecture dorique. Périptère hexastyle aussi, ses trente-quatre colonnes sont debout. Les frontons sont intacts. Le mur de la cella est à peine défiguré par les ouvertures cintrées qu'on y pratiqua à l'époque normande, alors qu'il était église consacrée à saint Grégoire-des-Navets. Seules, frise, tryglyphes, métopes et

corniches sont chues. Mais si, de même que le Theseion, il éveille par sa régulière beauté l'idée d'un art honnête et rangé, il ne laisse aucune des sensations inoubliables du chef-d'œuvre de Pœstum. Est-ce que les Akragantins ne furent que des imitateurs sans génie, ou la faute en est-elle à la restauration de 1783 ?

Et cependant, malgré cet aspect de corps de garde métaphysique qui nous a rendu le style gréco-romain si parfaitement insupportable, vu dans le contre-jour de cette lumière d'or qui efface le ton jaunasse de la pierre et du stuc, barrée, bigarrée, habillée du jeu de lumière et d'ombre des colonnades, l'œuvre garde le charme d'une franche et douce beauté.

Bien que la fine poussière aveugle et que le soleil tape dru, nous demeurons longtemps à son ombre, bercés du songe resurgi des vieilles choses.

..

Le plateau ovale qui s'incline vers la mer que l'antique Akragas tout entière occupait s'aperçoit si bien des degrés du stylobate où pleut une fraîcheur d'église ! Girgenti brille, blanche, petite, blottie au sommet du canton pierreux. L'horizon de monte Aperto et du mont Suzza, par-dessus le ravin de Saint-Léonard, s'enveloppe d'une buée de canicule où les sommets rocheux se mêlent. Le velours grisâtre et rapé des plants d'oliviers se voit à peine dans l'universel flamboiement solaire. Désert et solitude troublés par le rare cheminement de quelque ânier qui véhicule le soufre arraché aux mines avoisinantes, et dont le harnachement piqué

de points rouges met pour quelques secondes, sur le papier peint du paysage, une note ardente de gaieté.

Devant nous s'étendait la ville. L'Agora bruissait là où, malingres, de chétifs vergers autour de l'église Saint-Nicolas s'efforcent de ne pas mourir. Mais c'est le long des murailles où nous sommes que se dressait le quartier des splendeurs. Nous pouvons apercevoir, entre les débris du temple d'Héraclès et le célèbre Olympieion, le carrefour de la fameuse Porte-d'Or. C'est par elle en effet que passèrent toutes les richesses d'Akragas. Vassale économique de Carthage, elle avait un empire à la fois industriel et agraire. Comme puissance agraire, les Akragantins faisaient cultiver par leurs esclaves des champs sur le vaste territoire de la Sicanie intérieure, l'huile, le vin, le blé et surtout les légumes et les fruits. Les exportations passaient en Afrique, notamment pour ravitailler Carthage. En échange, ils recevaient des Phéniciens les métaux précieux et l'ivoire qu'ils faisaient ciseler par les esclaves urbains pour l'exporter à nouveau. Leur commerce était entre les mains des mèteques. Akragas, pas plus que l'industrielle Belgique d'aujourd'hui, n'avait de flotte d'aucune sorte. Tout son trafic se faisait sur navires étrangers et passivement elle assistait à la croissante rivalité des marines grecque et asiatique, syracusaine et carthaginoise. Ce privilège d'Akragas sur le marché d'Afrique dura tant que les Phéniciens eurent intérêt à le maintenir, c'est-à-dire très probablement tant qu'il fut un débouché et non plus une concurrence. Quand Akragas voulut s'étendre et que, d'un autre côté, Carthage eut, sans doute à son imitation

installé sur la côte africaine les mêmes cultures et les mêmes industries, la cité phénicienne la marqua de mort.

Mais ce monopole avait duré près de deux siècles, et peu de temps avait suffi, dans la cité de l'Hypsas, à pas mal d'aventuriers et de capitalistes pour la gonfler de monstrueuses richesses et pour traîner, dans un luxe inouï, des mœurs lâches qui effaçaient Sybaris. Comme les voluptueux célèbres de la Grande Grèce, ils étaient vêtus d'étoffes molles et brodées, ornaient d'or et d'argent leurs meubles de toilette et dormaient sur les riches coussins de leurs lits d'ivoire. Un décret rendu en 406, lors du siège, dut défendre aux soldats qui montaient la garde d'avoir plus qu'un tapis, un matelas, une couverture et deux oreillers. Ils excellaient aux fêtes publiques et, comme les Romains, aux festoiments culinaires. Exœnètès, vainqueur à la course, fut reçu à son retour d'Olympie par un cortège de trois cents chars tous attelés de chevaux blancs. Gellias, richissime et difforme, avait la plus vaste cave du temps. Il eut un jour la fantaisie d'habiller de neuf cinq cents cavaliers de Gêla qui traversaient la ville. Antisthène était connu dans toute la Grèce. Diodore décrit les noces de sa fille, avec admiration.

Mais s'ils étaient aussi corrompus que les Sybarites, ils ne semblent pas avoir égalé leur finesse et leur goût. Parvenus, trop vite enrichis, ils étaient préoccupés d'étaler insolemment leur supériorité. Ils avaient dans l'âme quelque chose des Américains modernes. Quand Théron décida la construction de l'Olympieion, ce fut sur des proportions colossales qui en faisaient le plus grand

temple du monde. *The biggest in the world.* — Comme les Sybarites, ils avaient réputation d'esprit, mais les premiers, futiles, dédaigneux et fins, n'auraient pas été compris par la grosse gaieté pratique des seconds. L'anecdote de Gellias chez les Centoripiens, petite ville sicule, est assurément joviale. Ambassadeur disgracieux et sans figure, lorsqu'il parut dans leur assemblée, les bons Centoripiens éclatèrent de rire. Mais Gellias : « Je suis certes un très médiocre Akragantin, mais nous avons l'habitude de n'envoyer les citoyens qui sont beaux que chez les peuples beaux et célèbres, et nous savons réserver les difformes et les malingres comme moi pour les cités sans importance. » Combien le mot du Sybarite que rapporte Timaios est plus frivole, mais plus charmant. Rentrant de la campagne où des laboureurs s'épuisaient, il dit :

— « Vrai, cette vue seule m'a donné un effort. »

A quoi son interlocuteur reprit :

— « Tais-toi, ton récit me donne un point de côté. »

C'étaient des bâtisseurs et des jouisseurs. Les gens d'Akragas, dit Ælien, construisaient comme s'ils devaient durer toujours et jouissaient comme s'ils étaient à la veille de la mort. L'épée à la main, en face d'un hoplite de Campanie ou d'un fantassin espagnol, ils s'empressaient de tourner bride. En revanche ils savaient boire et manger intrépidement. Racontons une dernière anecdote. On surnommait paraît-il, une des maisons d'Akragas, la Trirème. Un soir, en effet, qu'on avait, dans la grande salle de l'étage, outrageusement bu et mangé, les convives

copieusement ivres et trébuchant sur le sol qui, animé d'un perpétuel roulis et d'un malin tangage, s'obstinait à manquer sous leurs pas, se crurent tout à coup dans la cabine d'un vaisseau ballotté par les vagues et, pour alléger le navire menacé de sombrer, ils se hâtèrent de bousculer les meubles par les fenêtres, au grand effroi des passants. Les stratèges prévenus accourent avec la garde, forcent l'entrée et pénètrent dans la salle où les convives éméchés s'affolaient de plus en plus. Tous tombent à genoux, et l'un d'eux, ne reconnaissant pas les bons policemen, mais les prenant, lui aussi, pour une apparition inexplicable surgie des profondeurs de l'Océan furieux, s'écrie : « O Andres Trithônoi ! ô dieux de la mer ! »

... L'histoire, très populaire en Grèce, servait à taquiner doublement ces somptueux ivrognes qui n'avaient pas le pied marin.

..

Voici les deux grands temples qui encadraient l'antique Porte-d'Or. D'un côté celui d'Héraklès ou d'Asklépios, de l'autre celui de Zeus, vaste construction dénudée où gisent çà, un pan de mur de la cella, plus loin, dans un désordre informe, quelques tambours rompus, des architraves, des corniches ; le premier désole et mélancolise déjà, mais en traversant la route, quand on pénètre par une des grilles à pourboire du gouvernement italien dans l'effondrement total du colossal Olympieion ! Enorme effort de bâtisseurs têtus, qu'avait osé Théron le magnifique, tyran de l'Akragas orgueilleuse des grands jours, sous Polybe, à l'époque

romaine, on cherchait encore à l'accomplir. Quelque tremblement de terre aura précipité ces monstrueux piliers de près de dix-sept mètres, dans les cannelures desquels un homme peut se tenir couché, et le corps géant de ces Atlantes, hauts de près de huit mètres, qui, debout sur le mur de la cella, portaient l'auvent de la toiture sur leurs épaules. Mais les hommes imbéciles ont fait mieux. Le patient travail, la pensée sacrée des anciens, les fûts patiemment mesurés et taillés, la précision harmonieuse des sculptures, tout cela gît dans les fondations du méchant môle de Girgenti le long duquel des barques à transporter le soufre accostent pour charger leur puante et diabolique marchandise.

C'était un temple singulier. Baroquement les architectes l'ont défini un pseudo-périptère hypaithre. Hypaithre, ou à ciel ouvert, parce que sa toiture ne le couvrait pas entièrement. Pseudo-périptère, car au lieu d'être entouré d'une colonnade libre, c'est-à-dire périptère, il était fermé par des murs dans lesquels les colonnes rondes et cannelées faisaient saillie au dehors, surgissaient à l'intérieur sous la forme de pilastres, tandis qu'une colonnade centrale supportait et la toiture et les Atlantes gigantesques.

Cette disposition est unique dans l'architecture hellénique, mais elle est fréquente à Rome. La maison carrée de Nîmes en témoigne. Qu'on se dise : Akragas était de culture grecque, sa population composée de Sicules hellénisés, c'est-à-dire d'Italiotes, était mélangée fortement d'éléments étrangers. N'est-ce pas l'état des éléments ethniques au moment où

Rome étendait la paix impériale sur le monde ? Sa culture était grecque, le fond du peuple était encore italiate ; comme à Akragas, une aristocratie industrielle et commerçante lui avait inoculé l'esprit phénicien du lucre capitaliste. Comme à Akragas enfin les vertus militaires étaient mortes avec la Rome républicaine. Et alors, qu'on songe à l'étonnante parenté qui rapproche l'Olympieion des monuments de la Cité des cités ! Nouvelle démonstration du même fait : c'est la même disposition architecturale que la Renaissance déclinante, évitant l'Hellénisme pur avec Bramante, encore une fois dans les mêmes conditions sociales de cosmopolitisme et de romanisme impérial, reprendra comme une fatalité des temps.

Avant l'art romain cosmopolite, Selinoûs et Akragas présentent déjà ce mode architectural. Tout cela n'est-il pas bizarre ? Croirait-on que les gens de la Renaissance n'avaient jamais vu un temple grec ? Ils ignoraient Pœstum. Les hellénistes du *xvi<sup>e</sup>* siècle où allaient-ils ? A Athènes ? Pas du tout. A Rome. Ce sont de faux hellénistes, des hellénistes romanisants. C'est une Grèce réfractée par le prisme romain. Le *xvi<sup>e</sup>* siècle, tout comme l'Empire napoléonien, s'est donc trompé sur la beauté grecque ? Bien plus, il ne l'a même pas soupçonnée et, prenant les rêves de son temps pour l'histoire du plus beau des peuples, il leur a attaché la gloire d'un renom qu'ils ne méritent pas.

Heureusement, comme pour nous consoler du désastre des écroulements et du pillage, au fond de l'enclos où s'entassaient les informes vestiges de l'Olympieion, se dresse un exquis et blond profil,

seul vestige. Quatre colonnes doriques, architrave, triglyphes, métopes et frise, l'angle du sanctuaire dit de Castor et Pollux. Un pâle amandier lève sa houppes jaunies. La brousse cuisante odore le thym. Charme des ruines qu'un secret hasard harmonise, ce groupe apparié de l'amandier déjà flétri et du temple toujours debout, avec ses tons de vieille chose, forme le plus doux et le plus délicieux tableau.

\*  
\*  
\*

C'est d'ici qu'on découvre le mieux le côté faible de la ville antique. Devant nous, dans cette dépression des vergers, c'était le fameux vivier de Phaiax, l'architecte akragantin, qui inventa un célèbre système de canalisation des eaux selon les uns, des vidanges selon d'autres, et qui construisit à cet endroit un vaste bassin de pierre profond d'une dizaine de mètres, d'un tour de sept stades où la ville élevait une multitude d'oiseaux aquatiques et de poissons. Au delà, c'est le ravin de Saint-Léonard et le coteau où, vis-à-vis des murailles de la porte des Morts, au début du siège de 406, les Carthaginois roulèrent deux tours énormes contre les murailles et tentèrent un premier assaut.

Ce siège donne une pénible idée et de la Grèce sicilienne et des Akragantins. Il montre une fois de plus à quel point les gouvernements communément appelés démocratiques, c'est-à-dire en réalité composés de riches parvenus, savent étaler, dans les questions les plus essentielles de la politique extérieure, de lourdes incompréhensions et de crasse imprévoyance. Empédocle, communément

affublé d'universels éloges, mérite à cet égard d'être sévèrement jugé.

Le triomphe d'Himère avait plongé les cités grecques de la Sicile dans une fausse sécurité. Carthage était entamée par un rude échec. C'est vrai. Mais c'était un lutteur tenace. La paix qui servit aux Grecs d'Akragas à festoyer homériquement fut pour la vaincue un perpétuel branle-bas de revanche. Trirèmes construites, mercenaires enrôlés, comptoirs commerciaux fondés, elle ne perdit pas une heure. Mais elle détourna prudemment cette activité de cette Grèce si insouciante dans la paix, si redoutable dans la guerre. C'est dans l'intérieur de l'Afrique, par des expéditions en Gaule et en Espagne qu'elle parut se recueillir alors qu'en réalité elle s'endurcissait.

Cela dura soixante-dix années. En 410, les temps étant mûrs, Carthage reprit la lutte. Sa manière de combattre et de lever des armées est bien le type de la guerre sémitique. Les Phéniciens et Xerxès n'avaient pas autrement combattu. Les Sarrazins plus tard et les Turcs n'auront pas d'autres méthodes.

Les armées sémitiques ont toujours eu ceci de particulier. Elles peuvent être animées du zèle fanatique le plus fervent, ce ne sont jamais des armées nationales. Le Sémite n'a pas de patrie. Il la place, avec une abnégation admirable, partout où il met sa foi. Leurs armées sont faites d'un ramassis de mercenaires ou de rênégats. Mercenaires, les Ibères et les Celtes au service de Carthage, comme les Albanais ou les Calabrais passés sur les galères capitanes des sultans. Rênégats, les hoplites

péloponésiens au service punique, rênégats, les Janissaires. Masse énorme, confuse, hétéroclite, peu redoutable en somme pour une nation homogène et militaire, que ces deux cent mille hommes qui, en 409, abordèrent à Ilybée sous le commandement d'Hannibal, petit-fils d'Hamilcar tué à Himère, et résolu à une vengeance retentissante. Sélinonte qui, la première, subit leur choc, n'avait ni armée de terre, ni murailles, ni flotte. Ce fut un massacre.

L'avertissement eût suffi à une Hellas vigilante. Mais Athènes et Sparte perdaient leurs temps dans cette fratricide guerre du Péloponèse que ce fou d'Alcibiade éternisait.

Syracuse sortit, il est vrai, de sa torpeur, mais ce fut pour demander innocemment à Carthage par ambassade diplomatique quelques explications sur ses desseins. Les rusés Puniqnes rassurèrent complètement les Syracusains imbéciles. Akragas, confiante dans ses traités de commerce, fit par prudence de nonchalants préparatifs de défense. Ce fut tout.

La prospérité matérielle, l'orgueil naïf des riches démocraties avaient décidément préparé à la croisade sémitique un chemin facile.

A la tête de cent vingt mille hommes, selon Timée, de trois cent mille, selon Ephore, Hannibal et Himilkon marchèrent en 406 sur Akragas. Celle-ci n'avait pas d'armée. Elle appela tous les citoyens pour garder les murs, mais, à l'imitation de Carthage, déshabituée des mœurs militaires depuis longtemps, elle dut bien avoir recours, elle aussi, à des mercenaires. Deixippos, un condottiere

spartiate qui habitait Gêla, accourut avec quinze cents lances. Huit cents Campaniens du Samnium qui avaient, pour des discussions sur la solde, quitté l'armée d'Hannibal, furent précipitamment appelés. Ils arrivèrent juste à temps.

Après avoir sommé la ville d'entrer dans la sujétion phénicienne, Hannibal divisa son armée en deux camps. Le premier et le plus considérable sur les bords de l'Hypsas, en face de la porte d'Hé-  
racleia, gardait les communications avec la flotte et devait procéder au siège ; le second en observation derrière la ville, au-dessus de la station actuelle du chemin de fer, barrait la route aux secours que pouvaient envoyer les Grecs de l'Est. Il se composait de quarante mille Espagnols et Lybiens. En face d'eux, sur l'Athénaion, point culminant de la crête rocheuse qui domine le torrent Akragas, et qui s'appelle encore aujourd'hui Rupe Atenea, les huit cents Campaniens déserteurs gardaient les murailles.

Ce fut autour de la porte des Morts qu'Hannibal commença, après quelques assauts sanglants, à combler le fossé pour battre les murailles au bélier, et Diodore de Sicile raconte qu'il donna ordre d'y précipiter les tombeaux pour hâter le travail. Une maladie contagieuse éclata. Le général lui-même en mourut. Les Campaniens, les Ibères, les Gaulois criaient au sacrilège.

Pour apaiser le sort, son collègue Himilkon ordonna de noyer un certain nombre d'esclaves en l'honneur de Poseidon et d'égorger un enfant à Moloch. Le fossé comblé, les assauts reprirent.

Syracuse l'endormie avait cependant fini par

s'émouvoir. Un corps de mercenaires italiotes, de Camarinéens et de Géléens, en tout trente mille fantassins et cinq mille chevaux, sous les ordres du Syracusain Daphnaios, se mit tranquillement en marche le long de la mer. Trente navires les escortaient. Himilkon envoya à leur rencontre quarante mille Ibériens et Campaniens, ses meilleures troupes. On se heurta près du fleuve Himéra, nom de favorable augure pour les Grecs. L'armée carthaginoise, enfoncée, recula, battit en retraite, et les Syracusains les poursuivirent jusque sous les murs d'Akragas. Mais Daphnaios soufflait déjà. Au lieu d'attaquer Himilkon, il se contenta d'occuper les tentes abandonnées par les Ibériens au nord-est de la ville et ne bougea plus. De son côté, la multitude armée d'Akragas, voyant passer les Espagnols en retraite, avait crié bataille. Les chefs akragantins, qui savaient fort bien l'incertitude d'une lutte en rase campagne avec des levées de la veille, refusèrent toute sortie. Aussitôt, accusés de trahison, on les lapida. Détestable symptôme, mœurs de garde nationale explicable chez des soldats improvisés, mais combien dangereuses pour un Etat ! Dès ce moment, rien ne marcha. Daphnaios avait assurément bloqué Himilkon dans son camp, mais attendant patiemment l'envoi d'un parlementaire pour la reddition du camp, il baillait d'ennui d'avoir quitté la galante Syracuse. La famine régnait déjà chez les Africains, quand il laissa prendre par les Carthaginois une flotte de ravitaillement. Tout était à recommencer.

Parmi les métèques, c'est à dire les uitlanders d'Akragas, il y avait un fort parti de Carthaginois.

Himilkon fit offrir par certains d'entre eux des sommes assez fortes aux mercenaires de la ville, officiers et soldats. Le Lacédémonien Deixippos toucha quinze talents. Les Campaniens déserteurs rentrèrent au camp d'Himilkon pour la même somme. Daphnaios eut sans doute les mains remplies, lui aussi. Bref, un beau jour, Deixippos avec ses hommes et les chefs des bandes italiotes prétendirent que leur engagement prenait fin et s'embarquèrent. Daphnaios les laissa partir, puis, ayant fait le recensement des vivres et n'ayant pas trouvé de quoi conserver ses aises, il déclara qu'il rentrait à Syracuse. Après quelques lamentations, les habitants, trop lâches pour se défendre eux-mêmes, décidèrent de quitter la ville avec lui. Himilkon, prévenu, se garda bien d'y apporter obstacle. Toute la journée et toute la nuit le chemin de Gêla roula une déroute de fuyards encombrés de leurs objets les plus précieux. Au point du jour, après un court combat contre une poignée de citoyens auxquels ces trahiseries répugnaient, Himilkon entra dans la ville et procéda à un massacre méthodique des survivants et à un pillage intégral des objets d'art et des richesses que sa flotte convoya vers Carthage.

\*  
\*  
\*

On se lamente généralement sur la chute d'Akragas sans essayer d'y voir au delà d'une trahison de ses mercenaires, ce commercialisme et ce capitalisme orgueilleusement casaniers, dont le luxe avait tué toute vigueur agressive. Mais un phénomène politique et moral s'y montre aussi, dont j'ai déjà parlé, celui du gouvernement des

Aisymnêtès, c'est-à-dire, pour Akragas, l'hégémonie d'Empédocle.

L'Aisymnêtès ! C'est à la lettre « celui qui songe au destin ». Le mot est d'une gravité superbe. Mais cette étiquette pompeuse couvre une bizarre réalité. L'Aisymnète, qu'il se nomme Solon, Empédoclès ou Pythagoras, est le fruit d'une cité de marchands. C'est un intellectuel. Plus métaphysicien que savant, il touche à la thaumaturgie et au mysticisme. Il est cosmopolite comme les commerçants qui l'entourent. Le verbalisme éloquent de sa morale entraîne les cœurs au delà des liens politiques de la cité. Le commerce vit de pacifiques tromperies. Guerre à la guerre. En paroles, c'est un démocrate ardent, en fait, il ne s'attaque à l'hostilité d'un patriat généralement traditionnalisme et militaire qu'au profit non du peuple, mais des capitalistes parvenus. Les associations cosmopolites des orphiques et des pythagoriciens, de même que nos sociétés de francs-maçons, sont en même temps des proxénies commerciales. Pythagore ne fut-il pas réformateur monétaire ? Tournés ainsi vers des contemplations à la fois lointaines et pratiques, vaguement altruistes et réellement cupides, ces « chefs qui songent au destin », semblables à l'astrologue de la fable, n'aperçoivent pas les fondrières redoutables des compétitions extérieures et trébuchent dans tous les trous. L'Aisymnêtès n'apparaît que dans un pays parvenu à un point éminent de richesse ou de puissance, et qui s'endort dans la confiance de sa force. « On n'oserait pas nous attaquer, se disent les trafiquants heureux. Digérons en paix et faisons de la métaphysique. » Un beau matin

quelques bandes d'intrus farouches, franchissant les frontières, viennent démolir à coups de pied ces philosophies d'après boire. C'est Himilkon et ses mercenaires, par exemple et il ne reste au pays s'il veut échapper à l'anéantissement total, que la ressource énigmatique d'un général ou d'un tyran, comme Dionysios à Syracuse ou Pisistrate à Athènes.

C'est d'Asie Mineure et des lointains de l'antique Egypte et de la Chaldée que viennent les rêveries des Aisymnètes. Les marchands phéniciens en ont colporté les hallucinantes visions, comme une marchandise empoisonnée. C'est dans les cités de l'Ionie asiatique et de Chypre, où ils ont été tout d'abord naturaliser leur soif de lucre, que l'orphisme répand ses associations cosmopolites et mercantiles, ses mystères, son culte du secret et du silence. Phérécyde de Scyros, le fabuleux Aristée de Proconnèse, et les hylozoïstes ioniens traduisent des métaphysiques d'Asie. Les sept sages de la Grèce, dont on parle souvent, tous Aisymnètes, expriment, sous une forme gouvernementale, ce double mouvement de prospérité commerciale et d'infiltration de l'orientalisme. Thalès par exemple, tel Bias de Priène ou Pittacos de Lesbos, est un gros marchand. De sang phénicien, il a colporté à Milet les découvertes scientifiques et industrielles de la civilisation chaldéo-babylonienne et de l'empire d'Egypte, comme si c'étaient des marchandises. Ce trafic lui a rapporté beaucoup d'argent et la réputation d'un savant.

A part Corinthe, bientôt ruinée, elle aussi, par de luxueux excès, la Grèce continentale demeura

réfractaire au menaçant commercialisme. Avec Solon et le parti des Paraliens dans l'Attique, on y vit bien apparaître un Aisymnêtès. Mais si les mystères d'Eleusis et le culte de Dionysos purent ainsi prendre pied au milieu des divinités plus rudes et plus militaires des antiques légendes, l'un et l'autre demeurent nationaux et Grecs. Dionysos est même le dieu aryen par excellence. Enfin le sentiment national était vivace et parla. Pisistrate, tyran, sut défendre les siens contre le vertige des richesses rapides, et, les sauvant pour quelque temps d'une Athènes matérialiste et cosmopolite, préparer au monde le souvenir attaché à son nom et toujours vivant de l'Athènes admirable.

Mais si l'orientalisme échouait momentanément dans la Grèce proprement dite, il s'implantait dans la grande Grèce richissime et dans la Sicile, excellents bouillons de culture. En grande Grèce, ce fut Pythagoras, fils de Mnesarchos, marchand de Samos, élève de Phérécyde de Scyros, qui provoqua le phénomène. En Sicile, l'école d'Elée, eut bien, avec Parménide et Xénophane, quelque influence, surtout à Syracuse, mais celle-ci, avec ses tyrans énergiques, n'était pas à la veille de se dissoudre dans une timocratie métaphysique et soi-disant démocratique. C'est Akragas qui répond à la Crotone de Pythagore, et la figure étrange d'Empédoклès qui joue le rôle intellectuel, thaumaturgique et dissolvant du soi-disant auteur des vers dorés. Dans ce cousinage des situations, la légende, toujours simpliste, fautive en apparence, véridique au fond, veut qu'Empédoклès, élève de Pythagore, chassé de l'école pour des divergences de dogme,

soit venu en Sicile implanter d'analogues doctrines.

Je ne sais plus, et peu importe, quel est l'historien qui a dit : Si Empédocle ou Pythagore étaient nés en Orient, ils auraient fondé des religions comme le Bouddha, Zoroastre ou Mahomet. Peut-être. Ils auraient tout au moins joué les Apollonius de Tyane et les Simon le Mage. On voit une parenté entre Empédocle le Sage et Pérégrinos le fou. Mais au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, le monde grec encore vigoureux, tempéré, modéré, pénétré de tact et de goût, souverainement militaire, énergiquement guerrier, contenait étroitement, par ses seules mœurs, tous ces derviches tourneurs de la philosophie. Vingt années de régence, et les Crotoniates en eurent assez de l'Aisymnète Pythagoras. Ce qui était grave, c'est qu'il eut réussi à gouverner, c'est-à-dire à effacer tout gouvernement régulier. L'Angleterre laisse prêcher ses Habacuc, mais ils n'ont garde de lever les yeux vers l'État. Tout le Byzantinisme impuissant, toute la scolastique insensée des théologiens orientaux tiennent déjà dans les enseignements pythagoriques. On peut affirmer avec certitude que le recul de la grande Grèce, sa conquête par les Lucaniens barbares et les Samnites, tout comme la chute d'Akragas, sont dûs à l'aveuglement et aux absurdités politiques des Pythagoriciens et d'Empédocle. La guerre contre Sybaris n'est-elle pas la plus terrible erreur de la grande Grèce ? Quand le fanatisme philosophique lève son ouragan de sirocco oriental, les cités dont sous de vains prétextes libertaires, l'imprévoyance politique a laissé, s'enraciner chez elles l'ivraie mauvaise de ces

ennemis intérieurs, victimes de leur généreuse hospitalité, sont bientôt livrées par eux à la mort. Ce sont au fond de simples épidémies mentales, de nosologiques accès. La Société, vaste cerveau, système nerveux gigantesque, a, elle aussi, ses morbidités hystériques. Le Philosophisme sectaire en est un des symptômes, sorte de chorée dégénérante, de danse de Saint-Guy des États. Le sud de l'Italie et la Sicile ont toujours gardé ce maladif privilège. On se souvient des mesures terribles que le sénat romain dut prendre contre leurs associations religieuses. Eunos était une sorte d'Empédoclès. De notre temps, fanatisme, abstraction métaphysique, camorra et mafia y florissent avec l'intensité nocive d'un mal paludéen. On s'imagine que, avec ce moyen âge qu'on charge ridiculement de tous les péchés, et qui a bon dos, les phénomènes d'affollement collectif ont cessé. Quelle erreur. Nous pouvons en observer aujourd'hui comme alors. Mais au lieu d'être coulés dans le moule catholique, ils prennent volontiers la forme démente d'un rationalisme extravagant. La foule d'aujourd'hui se laisse prendre aux scintillements magiques des mots Justice et Vérité, miroirs aux alouettes, maniés par de modernes prédicants. Une franc-maçonnerie internationale groupe leur cohue hétéroclite, et pendant que tout ce monde de naïfs et d'imbéciles se passionne pour un tas chatoyant d'absurdités clinquantes et de mots, les détresseurs et les bandits, capitalistes embusqués, dévalisent, sans qu'elle s'en aperçoive, cette masse égarée de gogos.

Que m'importe la curiosité de vitrine que pré-

sente la doctrine d'Empêdoklès ? Plus on déchiffre les papyrus d'Égypte, et plus on voit ce qu'elle est : une assez servile importation des mystères sacrés. Sous cette forme, elle a longtemps servi aux acrobates de la métaphysique. Les quatre éléments fondamentaux du monde, l'eau, l'air, la terre, le feu, les Hylozoïstes ioniens les avaient déjà débités par fragments. Les Atomistes abdéritains les avaient, comme lui, divisés en atomes. Le mouvement naissait de leur attraction et de leur répulsion, de la haine et de l'amour. Les âmes, c'est-à-dire l'équilibre harmonique de la haine et de l'amour, passaient de corps en corps, jusque chez les animaux et les plantes, comme chez les Pythagoriciens. Manger des fèves, emblème du testicule reproducteur et siège de l'âme errante, c'était commettre un péché contre les morts. Tout cet amalgame de traditions égyptiennes était présenté avec des incantations, des cérémonies, tout un hiératisme fascinant. Empêdoklès, comme Pythagoras, se plaisait aux mystifications sacrées. Il était apparu comme un dieu aux Sélinontins épouvantés. Il avait ressuscité la jeune Panthéia, personnage fabuleux de la tradition mystagogique. Il avait conjuré les vents étésiens, disent les chroniqueurs, en plaçant sur les hauteurs voisines d'Akragas des outres en peau d'âne, histoire qui n'a absolument aucun sens. Ses apparitions surnaturelles étaient fréquentes. Sa mort présente avec celle de Pérégrinos des analogies frappantes. Lui aussi, s'étant jeté dans un bûcher, reparut à ses disciples. D'après une autre tradition, plus profane, il aurait péri dans le cratère de l'Etna. Il est certain qu'il était aussi éloquent

que riche et magnifique. Sous la tradition fantastique des mystagogues d'Orient, il y a des réalités sûres. Il est certain qu'il assainit considérablement la ville assaillie par les fièvres paludéennes, que, à l'imitation de Pithagore, il fit observer une constitution timocratique, c'est-à-dire assurant le pouvoir aux riches, et qu'il écrivit un grand poème métaphysique de deux mille vers, intitulé *De la Nature* et divisé en trois parties : « Les lois de l'être et du tout. Le devenir des êtres. La création de l'homme et la naissance de l'âme. »

Et maintenant, je le demande, quel devait être l'effet, dans une population dont la souche hellénique était déjà débordée par l'afflux des étrangers, de l'importation de ces abstractions nuageuses qui ruinaient et les mœurs antiques et les légendaires croyances ? C'était le suicide de l'élément grec. Privée de la tradition qui leur assurait l'existence, Akragas, dénationalisée, devait tomber aux mains de la cohue incertaine de ces métèques orientaux qui retrouvaient dans l'enseignement d'Empédocle leurs croyances d'étrangers, qui n'avaient d'autre énergie que celle de la cupidité, d'autre indépendance que celle de l'effronterie, qui, affranchis, gardaient encore la marque du fouet sur l'échine, cœurs d'esclaves aveuglés de haine, de rancune et de vanité, et qui enfin, sans avoir su prévoir leur perte et sans avoir noblement vécu, ne devaient pas même savoir noblement mourir.

Empêdoklès, cet Aisymnète, ce songeur des destinées, fut vraiment, malgré ses prétentieux sortilèges, d'une prévision bien courte et bien peu sûre, et c'est une curieuse illusion que celle qui pousse

encore Agrigente déchue à se vanter devant la postérité de ce fils trop brillant qui fit sa perte. Car il n'a même pas le mérite des Pythagoriciens qui assurèrent, par l'éducation admirable d'une révolution monastique, à Crotoné, des générations uniques en beauté, en force et en intelligence, et surent corriger, par une discipline étroite, le mal que causait leur métaphysique dissolvante. Dilettante fastueux, il passe dans l'histoire d'Akragas comme un fulgurant et dangereux météore qui déracine, ruine et détruit, et sur les traces duquel ne repoussent plus jamais les verdure. Les Akragantins de sa génération sont les lâches du siège de 406, qui, au lieu de résister à Himilkon, se sauvèrent pêle-mêle sur la route de Géla, retroussant leurs robes.

..

Ainsi, perdus dans des réflexions de plus en plus vastes qui s'élargissaient sur l'histoire du monde, comme des cercles grandissant sur une eau troublée, nous revîmes, au déclin du jour, fuir, par la portière ensoleillée, les horizons rocheux et sicanien, villes éclatantes, perchées sur les hauts sommets, campagnes désolées et fécondes, où, depuis plus de deux mille ans, des prolétaires misérables y perpétuant le sort des esclaves semblent porter encore la peine inexpiable des voluptés excessives et des lâchetés d'Akragas.

SÉLINOUS LA DOULOUREUSE

## SÊLINOUS LA DOULOUREUSE

La douloureuse Sêlinoùs ! Campagne muette, basse et nue en face d'une mer immobile. Écroulement universel des plus solennelles magnificences ! Solitude désespérément lamentable. Silence tout gonflé de sanglots. Akragas déchue a ses guirlandes de vergers, Girgenti toute blanche, des routes poussiéreuses, des fontaines. Pœstum abandonné conserve, avec son art intact, une intégrale et fraîche splendeur. Sêlinoùs a des buissons d'épines et des fleurs de marécage pour émouvoir son horizon de terre crevassée, fiévreuse et grise. Un cabanon de gardien, la ferme carrée d'un paysan, un ourlet d'écume sur le sein nu de la grève, et, Titans déchus et gigantesques, aux cadavres écartelés, le deuil éternel des grands temples précipités, terrassés et gisants qu'insulte librement les dissolvantes rafales du sirocco d'Afrique.

Castelvetrano, piètre et déserte, toute somnolente encore du xvii<sup>e</sup> siècle espagnol, avec ses omnipotents seigneurs, ducs de Monte-Leone, qui possèdent féodalement la province, terres, maisons, bêtes et gens, et qui vivent là-bas désœuvrés et galants, à

Palerme ou à Rome, dans quelque antichambre royale, prédisposait déjà par son indolence languide à la plus mélancolique des visions.

Et la route où, dans une pulvérulente et crayeuse atmosphère, la campagne, hier encore cultivée, sicilienne, féconde, prenait une allure bizarrement délaissée de courte brousse africaine, semée de dépressions marécageuses, sans autre silve qu'un buissonnement difforme de cactus et d'aloès gladiolés, aux pâles fleurs balançantes sur des tiges prodigieuses, ou l'affleurement au sol de phtisiques palmiers nains, la route où nous cahotait un criard et préhistorique véhicule, la route infinie et cuisante de soleil, la route, serpentante et défoncée, dans ce perpétuel et sauvage abandon, ne semblait-elle pas nous mener dans un étrange pays de fièvre et de mort ?

Sêlinoûs nécropolis ! en foulant ces labourés et cette lande émaillée de pierraille, de blocs et de tessons, il nous semblait que, sous l'humus qui les recouvre, nous sentions dormir, mêlés aux débris des édifices rompus et des maisons brûlées, la multitude des cadavres massacrés dans l'horreur confuse du suprême assaut.

Nous descendîmes vers la mer un coteau pierreux et lent. L'onde miroitait sous le bandeau grisement caniculaire d'un ciel recuit. Au delà du rais de l'horizon, c'était l'invisible ennemie, la brigande Afrique, celle qui avait soufflé autrefois sur toute la luxueuse beauté, ici dormante, sur tout l'enivrement de vivre enseveli maintenant, l'implacable colère des voiles gonflées, l'envergure féroce de condor des corsaires cananéens, des émirs de

Barbarie ou des capitans du dey d'Alger. Nous franchîmes sur un pont neuf de madriers branlants le marécageux Gorgo di Cotone, où se poussaient autrefois des arrivées glorieuses de galères, et par une pente trébuchante de pierrailles exhumées et de tessons affleurants, nous gagnâmes, le long des murs du port de l'est, l'Acropole sainte.

La ville que fonda, en 628, Pammilos, Mégarehybléen, nous pouvons maintenant en soupçonner l'existence. Nous sommes sur un court plateau rocheux encaissé par le flot. D'un côté le Gorgo di Cotone, de l'autre le torrent desséché du Modione, l'ancien fleuve Sêlinoûs, en défend les pentes à l'est et à l'ouest. Deux ports jumeaux, comme à Syracuse, et, telle Ortygie, l'Acropole au milieu. Au delà de Sêlinoûs, un cimetière émaillait la colline de monuments de deuil. Aussi la ville s'étendait-elle surtout sur le coteau que nous venons de descendre et qui, pour continuer une comparaison qui, sur place, est frappante, était à l'Acropole ce que les faubourgs d'Achradine ou de Tyché étaient à l'île d'Aréthuse.

Les archéologues sont décidément plus médiocres que des âniers. Dans ce décor inouï de stérilité tragique, où les débris lissés de soleil, ossements blanchis des temples morts, appellent l'exaltation des douloureuses prières, où chacun d'eux, mausolée sacré, s'éploie de son âme toujours vivante, aucun n'a reçu la pompe mortuaire et le respect d'un nom. Ces imbéciles sans âme n'ont trouvé, dérision dernière, que des numéros ou des lettres de l'alphabet : le temple A, B ou C.

Comment fait-on un nom aux choses ? Un détail du sol, l'ambiance du ciel et du vent. Pourquoi Sélinoûs ? Le persil, *Sélinon*, croît encore sur les bords du Modione. Ce fut l'emblème de la cité, et dans leurs jours de splendeur, ils avaient dédié au temple delphique d'Apollon Pythien un plant de persil en or pur. Qu'importe la folle archéologie ? J'ai gravi la pente croulante des vieux quais, j'ai respiré l'air de Poseidôn sur les débris du premier des édifices. Dans l'incertitude des souvenirs, face à face avec un passé à ce point confus qu'il en est vierge, j'ai regardé la mer environnante et troublante, j'ai senti le délice frissonnant de la brise salée et, tout à la joie des flots, j'ose maintenant, avec une insolente piété, consacrer ce premier des temples *aux Dieux de la Mer*.

Pour ceux à qui le jargon de Vitruve procure le chatouillement de s'imaginer savant, je dirai tout d'une haleine que c'est un périptère hexastyle de trente-six colonnes dont les deux colonnes du pronaos ont la bizarrerie d'être reliées par un mur, et dont la cella est divisée en quatre compartiments.

Au delà d'une rue récemment exhumée s'aperçoit, un peu plus loin, le mur précipité d'un temple auquel la riche imagination des archéologues a donné le nom de temple B. Nous l'avons, avec la même audace, appelé : *Le Trésor de Dionysos*, uniquement parce que les Sélinontins avaient, sur la voie sacrée d'Olympie, un édifice où ils consacrèrent un Dionysos d'ivoire. On en a jusqu'ici assez mal relevé les plans. D'après Serra di Falco, ce serait un temple *in antis*, c'est-à-dire une simple cella, avec pronaos. D'après l'audacieux Hittorff, ce

serait un temple prostyle tetrastyle élevé en l'honneur d'Empédoklès d'Akragas, ou, comme celui d'Artémis à Epidaure, muni d'une colonnade frontale, curieusement mélangée de style ionique et dorien.

Mais nous apercevons le renversement confus du temple C. On le croit *sanctuaire d'Héraklès*. Parmi les métopes qu'on y a découvertes, et dont on peut voir au musée de Palerme l'originalité grotesque, il y a, à côté d'un Quadrige et de Persée, décapitant, sous l'œil d'Athéna, une Gorgone grimaçante, le bas-relief d'Héraklès et des Cercopes.

Curieuses œuvres. Babouinesques, enfantines, balbutiantes, elles m'ont fait surgir à l'esprit les récentes exhumations de l'art attique du VII<sup>e</sup> siècle, à l'Acropole d'Athènes, et les premiers essais de l'art normand ou lombard, au début du moyen âge (1). N'ai-je pas vu, près du Marché au Beurre, dans une rue gothique du vieux Gand, sous l'enseigne de David vainqueur, la même tête de Méduse et le même bas-relief ? Chez nous, en effet, aux corniches dégoulinantes, sur les lambris et sous les sièges des chanoines, dans nos cathédrales, les mêmes figures fantastiques et grimaçantes appartiennent la Gorgone de la métope retrouvée aux diaboliques imaginations d'une chute d'anges damnés à la Breughel et reliant ainsi une fois de plus, dans une démonstration nouvelle de leur communauté originaire, les invasions régénératrices de l'Empire romain à celles qui jetèrent, vers le IX<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le monde dorien encore fruste, mais

(1) Voir le chapitre *Athènes et le Parthénon*.

jeune et plein de vigueur, sur un Orient gréco-asiatique déjà pourri.

La vigueur légendaire d'Héraklès, le chevalier Saint-Georges des Doriens encore sauvages, ne dirait-on pas la voir apparaître dans le seul aspect de ces colonnades couchées à la file sur le sol, comme des pelotons de géants mitraillés par une volée formidable. Farouches avec leurs cannelures énormes, leurs entablements de plus de quatre mètres, massifs, pesants, redoutables comme Héraklès lui-même, les monstrueux tambours et les linteaux de l'architrave tombée ! Quelque tremblement de terre aura, au moyen âge, sous les yeux des Sarrazins, définitivement ruiné ce coin maudit et précieux, « Rahl-el-Asnam », le village des idoles. On peut cependant, tant la chute en fut mécanique et régulière, reconstituer le temple avec assez de facilité. Il est périptère hexastyle. La cella, divisée en trois compartiments, n'a pas de colonnes *in antis*. Une double rangée devait supporter le fronton.

Mais voici un second éboulis d'un amas plus confus encore. C'est, disent les archéologues, le temple D, pseudo-diptère hexastyle de treize colonnes de long, sans opisthodomé et dont la cella est divisée en trois. Les six colonnes du fronton ont chu sur la face comme des tués. L'énorme coiffure de pierre a roulé sur la plateforme qui précédait le temple jusqu'à la large et pompeuse voie sacrée qui, coupant l'Acropole dans sa longueur, allait des faubourgs à la mer. Debout sur les tronçons mutilés, nous apercevons au loin la campagne muette et plate. Pâle souvenir du

temps qui fut, où sont tes cultures et tes ombrages ? A peine les éventails jaunis de quelques palmiers nains crèvent-ils la terre croûteuse. Où es-tu, Selinonte des Palmes, *Palmosa Selinûs*, aussi riche qu'Akragas, aussi féconde qu'Henna ? Peut-être au printemps redeviens-tu pour quelques jours, dans l'enivrement des renouveaux passionnés du midi, la belle fille des moissons et des verdure ? Peut-être Déméter passe-t-elle avec ses nymphes, toute joyeuse et tenant par la main Korê, sa fille retrouvée, et voyant la chute lamentable et toujours étalée des ruines sur le coteau marin, sans doute s'éloigne-t-elle soudain silencieuse et seule, une main sur les yeux ? Mère des dieux et des déesses, antique Gaia, puissance des énergies telluriques, Madone toujours vivante, reine éternelle de Sicile, tes fils de Sêlinoûs t'avaient assurément dédié quelque sanctuaire. Celui-ci, abandonné par les hommes, n'a même plus le voile de deuil des souvenirs. Nous osons donc, Déméter, te restituer la garde et le souvenir sacré de ces pierres dormantes.

Nos pas résonnent sur le pavé de la voie sacrée. Des deux côtés, les tranchées ouvertes où, de toutes parts, affleurent des débris, laissent soupçonner quels trésors des fouilles menées avec plus d'ardeur, de dépenses et d'ensemble pourraient encore ramener à la vue du ciel. Mais l'Italie s'épuise en uniformes et en canons. Elle vit de ses chefs-d'œuvres, sans avoir la pieuse pensée de restituer en travaux ce qu'ils lui procurent en profits, et son rastaquouérisme politique, prétendant donner à sa pauvreté l'apparence impossible du grand luxe, accentue cet injuste abandon jusqu'à l'ingratitude grossière.

Le mur qui défendait l'Acropole au nord est intact. La haute poterne commande un dédale compliqué d'incompréhensibles substructions. Deux bastions arrondis flanquent la muraille. C'est une défense improvisée. On y a entassé des tambours, des entablements, des corniches, comme dans la hâte d'une surprise. Est-ce un souvenir de l'assaut de 409 ? Qu'importent les controverses. Ce fut à cette poterne que se donna le suprême effort. On revoit la ville en tumulte. Depuis soixante-dix ans, une paix molle et grasse. Les Cananéens avaient des succursales dans la ville. Les partis politiques comptaient même une faction carthaginoise. Sélinouïs n'avait-elle pas pris, seule de toutes les cités grecques de Sicile, le parti des Punique, lors du fameux combat d'Himère ? La cité africaine lui devait quelque reconnaissance. On était bien tranquille de ce côté. On guerroyait bien avec leur alliée, l'éternelle ennemie, l'élymienne Segeste, mais c'était une mésintelligence chronique. Hannibal faisait de grands préparatifs de guerre, disaient quelques Cassandre. Tant de flottes puniques avaient cinglé pour l'Espagne, tant d'armées mercenaires s'étaient enfoncées dans les solitudes libyennes. Mais voici que des cavaliers postés sur la côte sont accourus à toute bride. Plus de cent mille hommes débarquent à Lilybée. Hannibal Giscon est en marche. Désarroi ! Cette démocratie trop riche, comme celle d'Akragas, et où Empédoклès a régné n'a, elle aussi, qu'une misérable gendarmerie. On l'a belladonisée avec le dogme mercantile de la paix et les fleurs de l'égalité humaine. Trop de fleurs ! Elle n'a jamais songé

aux compétitions de race. Pas un loche de hoplites, pas une phyle de lanciers ! Pas même de bonnes murailles !

Nous verrons ce soir les carrières de Campo Bello, vers l'ouest, là-bas. Un coucher de soleil or et sang, ombres violettes. Émouvant rappel du désastre, là aussi. Les esclaves publics travaillaient aux carrières. Ils dégrossissaient sur place, dans le tuf poreux, les tambours gigantesques du grand temple toujours inachevé. Quelques-uns hâlaient à grand'peine, sur un lit de rouleaux, un des blocs énormes vers la ville. D'autres, prenant d'exactes mesures, traçaient sur la roche les disques du tambour ou le carré de l'entablement. Soudain, des troupes en désordre. « Les Phéniciens en marche. L'entrepôt du Mazaros pris et brûlé. Autant de citoyens tués. Hélas ! » Le chef des esclaves lève son fouet. Tous, ramassant leurs outils, s'éloignent de leur quotidien travail... Ils le quittaient pour toujours. La carrière est telle qu'ils la laissèrent en cette fin de journée inquiète. Toutes les phases de la construction d'un temple s'y lisent encore. Le tambour terminé git sur la route, D'autres sont à moitié ou au quart détachés des parois. On dirait que la panique est d'hier et que les blocs voués à Apollon, impatients de vivre, attendent toujours avec un inlassable espoir le retour proche de ces libérateurs qui ne reviendront jamais plus.

Que faire, sinon d'appeler tous les hommes aux chancelantes et médiocres murailles, et surtout de dépêcher vers Akragas et Syracuse des demandes de secours. Les Akragantins répondirent probable-

ment par des facéties. A Syracuse, on était occupé ailleurs. L'aveuglement des uns et des autres défiait la réalité.

Cependant l'Africain avait amené ses troupes le long de la mer. Il s'établit entre Campo Bello et la plage, fit placer des béliers, assembler les madriers de six tours d'attaque couronnées d'archers et de frondeurs et lança tout son monde à l'assaut. Les murs ne résistèrent pas. Une brèche étroite suffit aux mercenaires campaniens du Samnium qui entrèrent en criant. Un effroyable combat s'engagea dans les rues. Un corps sélinontais parvint à réoccuper la brèche. Les Campaniens entrés dans Sélinous furent cernés. La nuit vint, fiévreuse et pleine d'angoisse. De nouveaux messagers partirent pour Akragas, Syracuse et Géla. Les Akragantins donnèrent des ordres languissants de mobilisation. Syracuse, qui escarmouchait contre les colonies chalcidiennes de l'Italie et de la Sicile, fit la paix. A Géla, on attendit. Tous ces braves gens disaient : « Bah ! cela ne sera rien ! »

Mais, à côté de ce marasme, Hannibal était d'une activité terrible. Le lendemain, ses Campaniens firent brèche à nouveau, les Sélinontins, il est vrai, les rejetèrent encore dans la campagne, et Diodore prétend que ce jeu dura neuf jours sans qu'un secours se montrât. Mais, à la fin, un corps de fantassins espagnols rompit cette résistance désespérée. Une rue fut prise. Puis, de barricade en barricade, un quartier. Alors une déroute, l'affolement du massacre, un ralliement de quelques heures, et, enfin, au défilé de la poterne, où, troublés encore des souvenirs de ce désastre, nous demeurons, son-

geurs et navrés, on vit s'anéantir dans le sang le dernier effort des héroïques.

Et alors la fin ! Une cohue de flammes nues, tordues, éclatantes, montèrent se plaindre au ciel fumeux ; sur ce fond mouvant d'enfer rouge, les mercenaires couraient, massacraient, pillaient, buvaient, chantaient, violaient les femmes et, coupant les mains des blessés, se les pendaient à la ceinture. On raconte que des hoplites grecs enrôlés dans l'armée assaillante, pris d'une honte subite, s'opposèrent tout à coup aux pires excès. Seize mille habitants périrent, cinq mille furent faits captifs. Deux mille six cents parvinrent à fuir vers Akragas. A ce moment, trois mille hoplites venus de Syracuse à leur aide arrivaient dans la cité d'Empêdoklès. Il ne restait qu'à mobiliser encore les contingents akragantins. Mais ces diligents guerriers n'avaient heureusement plus rien à faire. Carthage avait moissonné pour eux. Ils députèrent, il est vrai, une humble ambassade à la tête de laquelle on voyait le Sélinontin Empédion, chef du parti de Carthage. Elle obtint d'Hannibal que la ville serait rouverte aux fuyards à condition de payer tribut. Ainsi tomba Sélinous, selon Diodore, deux cent et quarante-deux ans après qu'elle fut fondée.

Sous la mortelle chaleur du jour d'été qu'arrose une furtive haleine de vent, nous quittons la poterne où s'entassèrent les cadavres, dans la folie d'un dernier espoir de combat. Ceux dont le regard troublé déjà par la mort purent apercevoir encore la sainte Acropole avec la foule en armes, autour des dieux toujours debout, emportèrent glorieuse-

ment la vision ultime d'une Sélinous libre. Les autres devaient garder dans un exil d'éternels regrets la triste damnation de leur chute.

Mieux vaut mourir dans l'illusion de la liberté, par quelque jour de clair soleil et de vent, au milieu des siens, dans la communauté d'un sacrifice suprême, dans l'ardeur sacrée de la guerre, que de pendre au bout de la vie incertaine comme une araignée au bout d'un fil et d'agoniser enfin, vieux singe toussotant et rabougri, au jour pâle d'une aube levante, dans le désordre suant des draps, l'hypocrite consolation des héritiers et l'odeur malade d'une alcôve. Le défilé de la mort n'est sombre et redoutable que pour ceux dont les cœurs ne sont point braves. La Vierge macabre sourit aux yeux qui osent la regarder. Ce n'est plus la sueur froide de l'angoisse nocturne, c'est une allure légère de songe, c'est la triomphante traversée du firmament sur la douce buée brillante de l'arc-en-ciel légendaire, c'est l'entrée dans la lumière éternelle du Walhalla par le porche éclatant des guerriers. Et c'est pourquoi, voulant grandir en moi, par le souvenir d'un nom sonore, l'émotion qui reste attachée au souvenir éteint de cette vaillance, sans souci des archéologues, je l'ai baptisée : *la porte des Héros*.

\*  
\*  
\*

Dès cet instant, et avec le déclin du jour, sembla tomber sur toutes choses une désolante tristesse. La brousse plus africaine et plus roussie, le ciel plombé et la ruine effroyable des temples plus gigantesques encore qui blanchissent le coteau de la Marinella se voilèrent de crépuscule.

Ils sont trois. On les étiquette E, F, G.

Le premier est un *temple de Héra*. Les quinze colonnes de flanc sont tombées régulièrement en dehors comme par un gigantesque camouflet. La cella porte quatre cloisons intérieures. L'ensemble est périptère hexastyle. C'était un des édifices les plus harmonieux de la ville. Il est relativement récent. Sans doute il venait d'être terminé quand Hannibal donna l'assaut.

C'est dans ce chaos de désastre qu'on a trouvé les quatre métopes du musée de Palerme, nets, fins, réguliers : Héraklès frappe la reine des Amazones ; Héra se dévoile devant Zeus ; Actéon défaille sous l'assaut des chiens ; Minerve tue Encelade. Quelle figure faisaient-ils sous l'architrave écarlate entre les triglyphes bleues et noires, là haut, sur les colonnes horizontalement rayées d'un blanc-bleu-rouge éclatant ?

Fanfare ardente de couleurs sur le ciel ! Ah ! la fausse antiquité scolaire ! Malgré ce qu'a persisté à nous enseigner l'Académie, vaisseau de fous, en elle rien de blanchement linéaire : une furieuse coloration, au contraire, une recherche fiévreuse, un pied à pied avec l'impression changeante du prisme lumineux, des notes rouges et noires, gravement ornementales, et dessus la fusée brillante des teintes clairement gaies. Rien de durement académique, vous dis-je ! La Reine Fantaisie, en bonne fortune !

A la distance d'un coup de pistolet s'amoncelle la ruine du temple F. Comme disposition, c'est le frère du temple G. Périptère hexastyle, sans colonnes *in antis*, mais doublement colonnadé au pronaos,

quel dieu pouvait abriter sa cella triplement divisée ? Des nuages s'amassent dans la chute de la pesante journée. Les galopades d'un lointain tonnerre retentissent confusément. Ainsi se déroulait sur un bas relief le combat des dieux et des géants. Audessus de Gygès et d'Hercule, Zeus lançait la foudre. Cette métopé retrouvée, cette tombée orageuse du jour me suffisent à reconnaître en ce temple anonyme le sanctuaire du chef de l'Olympe.

Mais le désastre des désastres, c'est le dernier temple, le plus grand de tous, commencé au vi<sup>e</sup> siècle, inachevé, et dont les tambours parsèment la carrière de Campo Bello. Au centre, une colonne énorme reste debout. Partout ce n'est qu'un fouillis monstrueux. Tout a chu à l'intérieur. Impossible de vérifier si, comme on l'affirme, c'était un périp-tère octastyle, long de seize ou de dix-sept colonnes, pseudo-diptère, et hypaithre ou à ciel ouvert, — Dieu, que ces noms sont barbares ! — avec à l'intérieur de la cella dix-huit doubles colonnes, vingt selon d'autres ? Mais on peut suivre le système de construction des piliers. Les tambours de Campo Bello sont lisses, on les ajustait les uns aux autres, puis, sur place, la taille commençait. On polygonalisait d'abord, puis on creusait les cannelures. La ville fut prise au milieu du travail. Vingt colonnes sont à facettes, deux seulement portent déjà des cannelures. Apollon ! ton sanctuaire n'eut pas le temps de naître.

De nos jours, les architectes n'ont plus d'œil. Ils composent un plan sur le papier, puis ils remettent

leurs calculs à des sous-ordres. L'œuvre qui en résulte est faite sur commande, sans amour, comme la copie des praticiens. Les Grecs finissaient leur temple sur place. Ils leur donnaient avec l'irrégularité des détails, l'homogénéité, la cohésion, l'aspect d'un être vivant, bizarre en ses variations inattendues, magnifique en son harmonieuse totalité.

Certes, c'est là ce qui console. Si ces enseignements ont été oubliés, ils ne sont pas perdus. Leur leçon de sincérité est toujours présente. On l'a retrouvée. Elle n'attend que des âmes vaillantes pour germer.

Sêlinoûs! douloureuse Sêlinoûs! dans l'abandon marécageux de ton rivage, dans la solitude africaine de ton deuil, symbole de la désolation et de la mort mêmes, tu peux donc encore apprendre les vivants! Comme ces graines de blé retrouvées dans les sarcophages de la vieille Egypte, et d'où, après des milliers d'années, surgirent des épis, nous te verrons donc revivre en de contemporaines leçons?... Reprenons la lande stérile des palmiers noirs où la nuit commence. En regagnant notre patrie, nous emportons un rafraichissant espoir : L'ART ET LA BEAUTÉ SONT IMMORTELS.



## MORALITÉ DE CE LIVRE

*Je voudrais que ceux qui, fermant ce livre, le reposeront en songeant aux dangers qu'il dénonce, ne s'y méprennent point. Il ne contient, dans ses réalités simplement exposées, de raison de haine contre personne.*

*Les peuples, les races ne sont pas égaux. Ils ont des aptitudes variées. Mais ils sont équivalents. Les uns peuvent nous sembler plus nobles, d'autres plus utiles. Les uns et les autres se haussent à la même dignité. Il y a des droits attachés à la seule qualité d'homme. Personne n'oserait les mettre en conteste un instant. Moi-même je serais au premier rang pour les défendre,*

*Un Sémite vaut un Aryen, un Allemand vaut un Français, un Anglais vaut un Belge. Les idées qui traversent ce livre ne touchent point à l'obscur et insoluble problème de la prééminence des races. Elles ne concernent que l'impérieuse nécessité, pour les peuples qui veulent encore vivre, d'accentuer leur cohésion nationale, Belges, d'organiser une Belgique puissante. Français, de retrouver leur tradition.*

*Qu'on n'y découvre point encore quelque dédain*

*pour l'industrie et le commerce! Il serait insensé, dans une Belgique, dont la richesse repose non sur la terre, mais sur le travail, de dénigrer ce qui nous donne la vie,*

*Mais la liberté n'est pas la licence. Certain cosmopolitisme place la joie vertigineuse de brasser de grandes affaires et de gagner beaucoup d'argent au-dessus de la tradition nationale. L'abus commence là où, cessant de penser à son pays, l'industriel ou le commerçant n'a plus souci que de son intérêt personnel. Là où cette frénésie qui ressemble à celle du jeu s'empare d'un trop grand nombre de citoyens, c'est la nation tout entière qui court à sa perte. Telles ont été mes idées. Je désire qu'on ne les dénature point.*

*Peut être aussi, en ce temps où l'esprit militaire, chevaleresque et désintéressé semble en recul, ai-je voulu dire quelques mots en son honneur. Tant qu'il régna dans l'Orient grec, l'Hellade fut grande. Dès qu'il déclina, elle pâlit.*

*Notre Europe n'a pas encore à craindre. Un jour seulement il y aurait lieu de douter de ses destinées. C'est celui où parmi nous il y aurait un trop grand nombre d'hommes assoiffés des jouissances de la vie au point de ne plus savoir mourir.*

VERIFICAT  
2007

VERIFICAT  
1987

VERIFICAT  
2017

BIBLIOTECA  
CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ "CAROL I"  
BUCUREȘTI